



Mémoire de Master 1 Sciences Humaines

Mention Histoire

L'Engagement des Volontaires Juifs en
Espagne Républicaine :
Mémoires et Représentations
1936-2014

Sous la direction de Madame Patricia HIDIROGLOU

Nils RENARD

Année universitaire 2014-2015

Table des matières

Table des matières	3
INTRODUCTION.....	7
I- ENJEUX REPRESENTATIFS DE L'ENGAGEMENT DES VOLONTAIRES JUIFS EN ESPAGNE : « LE HEROS JUIF VOLONTAIRE DE LA LIBERTE »	19
A) L'éclatement de la Guerre civile dans les communautés juives et la presse : de l'émigré volontaire au héros de la guerre.....	20
1. La presse, témoin du ralliement des communautés juives.....	20
2. La presse et l'élaboration du mythe du « volontaire juif »	22
3. La Naïe Presse et l'élaboration de réseaux d'aide et d'information entre le front et l'arrière	26
4. Le travail de Gina Medem : du devoir des femmes juives à Los Judios luchadores de la libertad	28
B) Dire la « Guerre des Juifs » en Espagne : une relecture de l'Histoire	33
1. La figure du volontaire juif en Espagne, du « révolutionnaire né » au « fils d'une terre obscure »	33
2. Un héros pour « l'arrière » ? L'amplification du thème de volontaire juif en Espagne : la question du « Musée du combattant juif » de 1937.	37
C) Une nouvelle culture juive ?.....	41
1. L'exposition de 1937 et le Congrès mondial de la culture juive : les artistes juifs au service de la cause communiste ?.....	42
2. Chanter la Guerre en Espagne : un défi identitaire	45
3. Cercles et transferts culturels.....	50
D) La métaphore religieuse : le « devoir sacré » d'aide à l'Espagne	55
1. Le rabbinat et la communauté juive américaine : l'émergence d'un « devoir sacré » pour les Juifs en Espagne	55
2. L'aide à l'Espagne : nouvelle mitsvah ?	57
3. Hasmonéens et Maccabées dans la Guerre d'Espagne.....	60
II- LES ALEAS DE LA MEMOIRE INDIVIDUELLE DANS LES MEANDRES DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE ET DE L'APRES-GUERRE	66
A) Itinéraires d'un néo-marranisme : les volontaires juifs de la Guerre d'Espagne et les Républicains espagnols exilés, dans le discours franquiste	67
1. Le discours anti-judaïque et antisémite franquiste : la création d'un ennemi total et syncrétique dans l'épreuve de l'errance républicaine.....	67
2. Le détournement de l'ennemi judéo-bolchévique sur les républicains : la Retirada comme réactivation du décret de 1492 contre l'anti-Espagne	71
B) La cristallisation mémorielle et identitaire néo-sépharade: les anciens volontaires juifs dans l'archipel des camps de la Seconde Guerre mondiale.....	74
1. La Retirada des volontaires juifs et un accueil difficile en France	74
2. La première épreuve des camps : une renaissance culturelle juive comme arme de survie	78
3. La Guerre et le renouveau d'un volontariat dénué de gloire	82
4. L'Occupation et les transferts de camps : une forme de néo-sépharadisme basé sur le secret du passé espagnol.....	84

C) L'écrit individuel et l'affirmation d'une vérité personnelle dans les débats mémoriels et politiques de l'après-guerre	91
1. Une écriture apologétique de l'épisode espagnol à la lumière de la rhétorique victorieuse de l'URSS des années 1950	92
2. Sygmunt Stein et la dénonciation du mythe des Brigades internationales	96
3. Les désaccords de la mémoire : l'analyse de l'offensive de l'Extrémadure dans les mémoires de Wuzek et de Stein	98
4. Une mémoire stratifiée : le cas des mémoires d'Alexandre Szurek.....	102
D) L'Espagne, la religion et les morts : patrie rêvée et culte réinventé pour des tombes absentes .	106
1. Les tombes et la terre d'Espagne	106
2. Les réminiscences religieuses et les réflexions historiques	109
3. Une mystique individuelle de l'Espagne	114
4. La mort et le deuil des anciens volontaires juifs de l'Espagne républicaine : la figure du haz-zan Victor Tulman dans l'achèvement du processus néo-sépharade	117
III- LA CREATION D'UNE MEMOIRE COLLECTIVE : ENTRE ECRITURE COLLECTIVE ET DEBATS MEMORIAUX	124
A) Ecrire la mémoire collective : l'élaboration d'une mémoire collective scripturaire entre culte des noms et livres-stèles	125
1. Le choix d'une forme mémorielle spécifique, le livre, et ses enjeux sociologiques	126
2. Les ouvrages de David Diamant et Arno Lustiger : contextualisation	127
3. Structure propre de ces ouvrages.....	128
B) La catégorisation de « Livres de mémoire de Guerre », entre « Livres de souvenirs des Brigades internationales » et Yizker Bikher	137
1. Les ouvrages contemporains des événements : le travail de Gina Medem et les « Livres de souvenirs » des Brigades	138
2. La phase mémorielle avortée de la mémoire juive	140
3. Le recueil A.V.E.R Epopée d'Espagne : entre modèle scriptural et gêne testimoniale.....	141
4. Les Yizker Bikher comme modèles : pratiques mémorielles communes et renouvellement des formes du témoignage juif	145
5. Les « Livres de mémoire de Guerre » : vers une définition propre.....	149
C) La prise de conscience collective : entre débats identitaires et premiers lieux de mémoire en Espagne	151
1. Les débats mémoriels : l'invention d'un volontariat juif, entre prise de conscience tardive et illusion rétrospective	152
2. L'élaboration de lieux de mémoire pour les volontaires juifs : des réunions en Israël aux monuments en Espagne, deux versants d'une identité recomposée	156
CONCLUSION	161
ANNEXES	170
Schémas, tableau des sources, documents iconographiques et questionnaire	170
.....	193
SOURCES ET ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES	197
SOURCES	197

I) SOURCES D'INVESTIGATION	197
II- SOURCES IMPRIMEES	203
III- SOURCES MATERIELLES	211
ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES	212
A) La Guerre d'Espagne.....	212
B. L'Exil républicain et la résistance en France.....	215
C) Les Brigades Internationales	216
D) Artistes et intellectuels juifs face à la Guerre d'Espagne	219
E) L'Espagne, les Juifs et le Philo-sépharadisme.....	219
F) Les Communautés juives dans l'Entre-deux-guerres.....	222
G) Judaïsme et Mémoire juive après la Shoah	223
H) La Pensée juive et la Guerre.....	224
I) Mouvements juifs révolutionnaires et identité juive communiste	224
Table des matières	226

L'Engagement des Volontaires Juifs en Espagne
Républicaine :
Mémoires et Représentations
1936-2014

INTRODUCTION

INTRODUCTION

Dans *Ma Guerre d'Espagne*, Sygmunt Stein, volontaire juif des Brigades internationales, écrit « Il y a 450 ans, la réaction espagnole avait chassé les habitants juifs de ces terres. Maintenant, des siècles plus tard, un petit groupe d'arrière-petits-enfants de ces Juifs revenait régler les comptes avec leurs tortionnaires d'autrefois...¹ ». Ces propos, tenus par Sygmunt Stein dans ses mémoires font écho à la réflexion de son camarade volontaire, juif également, tenu lors d'une pause de la compagnie juive Botwin dans la retraite d'Aragon de 1938. Stein dresse ici un parallèle en forme de revanche sur l'Histoire, entre l'exil des Juifs d'Espagne après le décret d'Expulsion pris par la reine Isabelle la Catholique de Castille et le roi Ferdinand d'Aragon, en 1492, lequel fonde la diaspora sépharade et marque un imaginaire nostalgique de la *Sepharad* de tolérance et d'échanges culturels, et l'engagement des volontaires juifs des Brigades internationales en Espagne républicaine en 1936 et 1939, cette « autre Espagne » dans le « choc des deux Espagne », selon l'expression de Roberto Bueria Julian². Cette revanche sur l'Histoire et cette appropriation d'un imaginaire sépharade réinventé dessinent les contours d'une mémoire spécifique de ces volontaires, une mémoire qui trouve peu de place dans la surcharge mémorielle qui caractérise l'histoire des mémoires du XXème siècle. Aucun ouvrage n'a été dédié spécifiquement à cette mémoire des volontaires juifs des Brigades internationales. Le contexte historiographique et mémoriel s'y prêterait pourtant: l'Espagne affronte son passé par des lois mémorielles critiquées et biaisées, tandis que l'historiographie de la Shoah, souvent accusée de confiner à une perception uniquement victimaire de l'histoire du peuple juif au XXème siècle, à laquelle nombre de témoins de ces événements ne souhaitent se rattacher, pourrait se pencher sur les destins individuels de ces volontaires, souvent déportés pendant la Seconde Guerre mondiale. Etudier la mémoire et la représentation des volontaires juifs dans l'Espagne républicaine, en tant qu'elles s'énoncent comme proprement juives, s'impose donc.

¹ Sygmunt STEIN, Odette STEIN, et Jean-Jacques MARIE, *Ma guerre d'Espagne: Brigades internationales : la fin d'un mythe*, traduit par Marina Alexeeva-Antipov, Paris, France, Éd. du Seuil, 2012, 265 p. Voir p.228.

² Roberto BUERIA JULIAN, *Le choc des deux Espagne*, Chemillé-sur-Indrois, H. de Chivré, 2007.

La difficulté à dire cette mémoire des volontaires juifs tient sans doute à une catégorisation ambiguë de cette notion même de « volontaire juif » dans une guerre qui n'a rien de propre aux communautés juives de l'époque, dans un pays où, selon l'expression d'Hannah Arendt, la question juive n'existe pas, et dans une structure militaire qui se veut internationale, dépendante dans son organisation des efforts des organisations communistes et de l'aide soviétique. Si les ouvrages sur les Brigades internationales et la Guerre d'Espagne abondent, seuls quelques articles, sur lesquels on reviendra en détail dans la bibliographie, évoquent, dans une approche réellement historique et scientifique, la spécificité de l'engagement des volontaires juifs. Le premier travail universitaire qui se soit penché sur la question est un article de l'historien autrichien Josef Toch, lequel est également un ancien volontaire des Brigades internationales, ce qui pose d'emblée un problème de distance critique vis-à-vis du sujet. Josef Toch a initié le débat sur ce thème à partir de la question du nombre de volontaires, question abondamment reprise par ses successeurs, tant le nombre de ces volontaires fait l'objet de mythes, notamment celui des 10 000 volontaires juifs. Il faut attendre les travaux de Gerben Zaagsma et Ibañez-Sperber pour voir se dessiner des études centrées sur les formes prises par ce volontariat, les modes de combat et les motivations personnelles ou idéologiques ayant présidé à ce mouvement. La notion de volontaire juif dépend en effet de débats plus généraux sur le volontariat international en Espagne, que les travaux de Rémi Skoutelsky ont éclairé dans le cas des volontaires français : sa conclusion souligne en effet une notion assez exigeante de volontariat, contre les idées reçues, avec une incitation du Parti communiste, qui peut même envoyer certains dirigeants du Parti de manière plus coercitive, mais qui opère une sélection des candidats volontaires, pour éviter d'envoyer des recrues risquant de poser des problèmes de discipline sur place.

La notion de volontaire juif doit alors prendre en compte ces paramètres, mais surtout rester sensible à ce que l'on entend lorsqu'est apposé l'adjectif « juif ». Il était en effet possible de s'engager comme juif, parfois même de demander à intégrer la compagnie juive Botwin, mais dans d'autres cas ce qualificatif a été apposé *a posteriori*, par simple lien supposé entre le nom de la personne et sa confession. En effet, des volontaires juifs se sont engagés en dissimulant leurs origines et leur nom, par crainte de voir ressurgir des réflexes antisémites que certains cherchaient précisément à fuir, ou par habitude liée à une vie clandestine quasi permanente dans les pays de départ, au nombre desquels la France joue un rôle décisif par sa position de carrefour et de frontière plus ou moins ouverte avec l'Espagne. Enfin certains volontaires peuvent se dire juifs, sans avoir gardé de liens véritables avec le judaïsme, et dans

ce cas il s'agit plus d'une identité administrative, d'une habitude de répondre à cette question dans les pays établissant une distinction ancienne, se traduisant, seulement depuis peu, en marques officielles de discrimination. La notion paraît donc se perdre dans les abîmes de ce que les volontaires ont dit et ont caché, entre ce qu'ils ressentaient réellement et ce qui n'était qu'un reliquat identitaire sans aucun lien avec leur engagement. Redessiner après coup les contours d'une notion inexistante au moment de l'engagement est donc un risque inhérent à cette entreprise. A cet égard, les différents travaux évoqués ont tenté de dessiner une étude sociologique, marquée par une certaine préoccupation du nombre de volontaires, dont les variations traduisent une certaine difficulté à rigidifier les identités individuelles.

On cherchera, dans cette étude, à échapper à l'ornière du chiffre et de la comptabilisation schématique. Au cours de son travail à mi-chemin entre histoire et commémoration, Arno Lustiger a été confronté à ce problème, notamment lorsqu'il reçut une lettre critiquant sa démarche comme un mensonge envers ces individus, voire comme une absurdité³. Sans doute la question qui a obsédé la recherche historique, celle de l'identification du nombre de ces volontaires et de leur unité plus ou moins reconstruite, reste sans réponse parce que cette identité se situe à une autre échelle. La Seconde Guerre mondiale, la Shoah, la construction de l'Etat d'Israël, les désillusions communistes ont profondément modifié notre perception de cette guerre d'Espagne, si proche des désastres qui lui succèdent, et par là même profondément altérée dans les modes de son énonciation. Tous les témoignages tendent en effet à mêler dans une même narration un déroulé téléologique faisant de tel volontaire dont le nom a des consonances vaguement juives, un futur déporté, ou un futur résistant, au point que nombre de témoignages abordent l'idée d'un « pressentiment » de la Shoah comme motivation du départ en Espagne, tandis que d'autres, par mégarde, dessinent en creux le portrait que leur assignaient leurs ennemis d'hier, celui du « judéo-bolchévique ».

La seule façon d'éclairer ce phénomène, qui reste indéniable, d'une présence de nombreux volontaires juifs en Espagne, suppose donc de partir précisément de cette mémoire qui s'est élaborée dans l'après-guerre, mémoire qui prend des formes variées. Celle-ci a dû en effet s'inscrire dans une surabondance d'images liées à la Guerre d'Espagne, et dans une certaine attente des communautés juives restées « à l'arrière », pour reprendre un terme propre à l'historiographie des cultures de guerre. Ces communautés, soit qu'elles fussent immigrées en France, soit qu'elles fussent restées dans le *shtetl* d'Europe de l'Est, soit enfin qu'elles

³ Arno LUSTIGER et Chantal KESTELOOT, *Shalom libertad! : les Juifs dans la guerre civile espagnole*, Paris, les Éd. du Cerf, 1991. Voir à cet égard la préface et l'introduction de l'ouvrage.

fussent liées à une vie juive américaine dynamique, ont en effet recomposé une certaine vision de l'engagement des proches en Espagne. Parce qu'il fallait apporter de l'aide à ces volontaires, et parce que cette aide passait nécessairement par des structures préexistantes d'aide sociale, dont un grand nombre d'organisations juives, la dimension proprement juive de cet engagement a fait l'objet d'une surenchère, à la fois pour collecter plus de fonds, et à la fois pour correspondre aux attentes de ces communautés. Le paradoxe est bien de voir ces volontaires quitter parfois un milieu traditionnaliste avec lequel ils cherchent à rompre définitivement, entrer dans une guerre dans un pays frappé d'anathème pour les Juifs, avec l'aide des structures de l'Internationale communiste, retrouver, à leur retour, cette qualification de « héros juif » pour les uns, ou de « Juif rouge » pour les autorités de pays bientôt occupés par l'Allemagne nazie. Cette dimension de représentation est inséparable de la question de l'engagement de ces volontaires, qui élaborent leur mémoire dans l'horizon d'une identité juive retrouvée parfois sur le tard, à la suite des bouleversements de l'histoire du peuple juif dans le milieu du XXème siècle. Leur mémoire s'est alors élaborée dans une tentative de recomposer des itinéraires parfois chaotiques, souvent tragiques, ce qu'Alain Brossat et Sylvia Klingberg énoncent à propos de l'ensemble des militants et volontaires révolutionnaires du « *Yiddishland* » : « les conditions mêmes de l'énonciation à propos des « objets » qui y sont traités ont changé, se sont déplacées »⁴, et c'est « l'ordre du discours », selon le terme de Foucault, qui a été bouleversé. Cette situation s'exacerbe à mesure que l'époque de l'élaboration de cette mémoire voit s'égrener les déceptions vis-à-vis de ce pour quoi ils se sont battus : le communisme pour les uns, le sionisme pour d'autres, du moins l'espoir de *Poale Zion* d'une construction plus pacifique de cet Etat où beaucoup d'anciens volontaires ont dû émigrer, et l'Espagne républicaine elle-même, avec les révélations ou plutôt les nouveaux mythes quant au rôle du *Komintern* et aux épurations staliniennes. On pourra se reporter au schéma synthétique des sphères mémorielles⁵ en annexe pour préciser ces imbrications et ces contradictions d'une mémoire des volontaires juifs, située à l'intersection de nombreuses autres.

Paradoxalement, c'est bien l'Espagne qui a constitué ultimement la fidélité la plus inaltérable dans la mémoire de nombreux volontaires, celle donnée à un pays qui a marqué de façon décisive les volontaires juifs, non seulement par cet amour ressenti par tous les volontaires de la Guerre d'Espagne en général, au-delà précisément des échecs et des haines accumulées parfois contre les autorités communistes, mais aussi et plus spécifiquement, par la

⁴ Alain BROSSAT & Sylvia KLINGBERG, *Le Yiddishland révolutionnaire*, Paris, Ed. Syllepse, Collection « *Yiddishland* », 2009, 291 p. Voir p. 7.

⁵ Annexe 1

forte charge symbolique que l'Espagne porte dans l'histoire juive. L'articulation de cette problématique du volontariat juif avec les enjeux liés à l'héritage sépharade en Espagne peut surprendre ; elle n'est cependant pas dénuée d'un fondement tant social et politique qu'individuel et métaphorique. Outre la participation de Juifs sépharades venus du pourtour méditerranéen, une petite communauté juive s'était reformée en Espagne à l'aube du coup d'Etat de 1936, dont de nombreux membres ont, de fait, rejoint l' « *Ejército popular* ». C'est également comme motif symbolique et lieu d'exercice d'une lutte à l'échelle de l'Histoire et des valeurs de chacun des camps opposés que cette question trouve à s'exprimer. Pays « sans Juifs », l'Espagne a cependant utilisé le thème du retour des « Espagnols sans patrie », des descendants de l'exil de 1492 dès les années 1930. Dans la guerre même l'exil de 1492 est devenu une date symbolique participant à la cristallisation de l'affrontement entre les « deux Espagne », celle catholique et réactionnaire de l'Inquisition et celle tolérante de la *Sepharad*, d'*Al-Andalus* et de la République. Cette thématique très présente dès le XIX^{ème} siècle en Espagne s'est mêlée à un discours spontané de certains volontaires reprenant cet enjeu et le transférant dans la sphère de leur mémoire individuelle. Cette question permettra de dessiner les liens entre les différentes sphères mémorielles en jeu, Guerre d'Espagne, Résistance, Shoah, Communisme et construction de l'Etat d'Israël, ainsi que les historiographies liées à ces problématiques. Un mystère se noue en effet dans cette parole de volontaires juifs, perdue dans l'immensité du « néant » selon l'expression d'Alain Brossat et Sylvia Klingberg qui caractérise les drames du XX^{ème} siècle, parole qui retrouve alors de nouveaux modes d'exprimer une conscience heurtée.

La dimension proprement juive de cet engagement s'est dès lors élaborée selon des dynamiques successives. C'est d'abord une mémoire individuelle, faite de mémoires et d'autobiographies, dans lesquelles, l'enfance, juive traditionnelle pour certains, occupe une place décisive, tandis que cette écriture est contemporaine d'une interrogation plus ou moins nouvelle envers cette identité juive que beaucoup ont portée comme un fardeau pendant leur vie, exilée, clandestine ou concentrationnaire entre 1939 et 1945. La dimension écrite n'est cependant pas la seule forme de témoignage, et les quelques enquêtes orales réalisées, que l'on complètera utilement par les enquêtes orales effectuées par Alain Brossat et Sylvia Klingberg, traduisent des trajectoires non scripturaires qui nuancent beaucoup ce que l'écrit prétend avancer comme vérité générale. Plus naturelle, l'oralité tend cependant également à prendre des poses attendues sur le XX^{ème} siècle, à rejouer et accentuer les points convenus par les

enquêteurs habituels, le plus souvent préoccupés par ce qui a comme subsumé une partie de ces individus dans un désastre qui étouffe les autres étapes de la vie : la Shoah.

La mémoire collective n'est venue que plus tard, souvent à partir de la recomposition de récits, et de la compilation des mémoires écrites, et, dans notre cas, par des individus qui n'ont pas été en Espagne mais ont travaillé dans les organisations d'aide juives : il s'agit des ouvrages de David Diamant⁶ et d'Arno Lustiger⁷. Leur caractérisation comme sources plutôt que comme bibliographie constitue un point nodal de notre travail, dans la mesure où nous avons choisi d'élaborer une nouvelle catégorie archivistique empruntant à deux autres traditions mémorielles : les livres de souvenirs des Brigades internationales d'une part, liées à une mémoire encore peu étudiée de la mémoire de la guerre d'Espagne, et les *Yizker Bikher*, propres à l'historiographie de la Shoah, d'autre part. Cette confluence de deux traditions mémorielles scripturaires exacerbe les tensions liées à ce type de mémoire, et suscite de nombreux questionnements relatifs au rapport que peuvent avoir les anciens volontaires et les autres lecteurs à ce type d'ouvrage, qui se veut d'abord travail accessible à tous, dans une démarche historienne, mais auquel les historiens ont refusé l'étiquette d'ouvrage scientifique.

Si la mémoire est le point d'aboutissement de notre travail, celle-ci ne peut être séparée des représentations élaborées sur la guerre d'Espagne en général, et sur l'engagement de ces volontaires eux-mêmes. Ces représentations déjà évoquées prennent des formes multiples, dans le temps, l'espace et les modes d'expression : de la presse du front à la presse des organisations juives parisiennes ou américaines, des romanciers et poètes qui ont marqué le siècle et dont les œuvres évoquent souvent la figure de l'émigré juif volontaire, jusqu'aux philosophes et intellectuels juifs qui ont apporté quelques réflexions sur cette guerre et sur l'engagement politique, en passant par la radio, souvent yiddish, qui a été entendue jusqu'à Barcelone, pour la première fois dans l'Histoire. Contemporaines des événements, ces représentations ont profondément marqué les modes de témoignage sur la Guerre d'Espagne, car elles ont souvent précédé le retour des volontaires, lesquels communiquaient moins avec un « arrière » difficile d'accès en situation de blocus, et ont laissé une empreinte indélébile dans la conscience mondiale sur l'un des conflits les plus médiatisés de l'Histoire. Les conditions spécifiques de témoignage des brigadistes internationaux sont en effet rarement prises en compte : c'est la

⁶ David DIAMANT, *Combattants juifs dans l'armée républicaine espagnole, 1936-1939*, Paris, Ed. Renouveau, 1979.

⁷ Arno LUSTIGER et Chantal KESTELOOT, *Shalom libertad!: les Juifs dans la guerre civile espagnole*, Paris, les Éd. du Cerf, 1991.

succession presque ininterrompue de deux conflits semblant se faire écho l'un à l'autre qui a redessiné les contours de leur mémoire et les amenés parfois à mêler des étapes décisives de leur existence.

Ce qui se joue dans cette histoire des mémoires, des représentations et cette histoire culturelle, rejoint finalement la question de l'identification et des motivations de ces volontaires juifs en Espagne. C'est dans cette étape postérieure aux événements que tel volontaire a pu recomposer son identité présente en projetant dans un passé erratique des notions et des catégories d'entendement qui n'y existaient pas, pour tenter d'en dessiner une logique qui soit, et c'est tout l'enjeu, dicible. Dès lors, il s'agit de se demander dans quelle mesure les différents modes tant de silence que d'expression mémoriels des volontaires d'origine juive ont retissé des liens entre judaïsme et Guerre d'Espagne, en s'élaborant à la fois contre et avec des représentations contradictoires de cet engagement, au moyen des traditions scripturaires de deux exils, Exil républicain espagnol et Diaspora juive contemporaine, afin de reconstruire une unité du dire.

Le point de départ de cette étude s'inscrira donc précisément dans le champ des représentations élaborées, dans le temps même de la guerre, sur ce volontariat des Juifs en Espagne républicaine. Cette première partie s'attachera en effet à dessiner les contours de ce qu'a pu représenter ce phénomène des volontaires juifs, d'un point de vue culturel notamment, point souvent négligé. C'est dans la création d'une catégorie héroïsée, celle de volontaire juif, née dans la presse et la propagande communiste, que s'est installé assez rapidement un décalage entre ce que les communautés de l'arrière et les organisations d'aide ont pu penser de ces volontaires et ce que ces volontaires eux-mêmes vivaient au front. Ces deux notions, front et arrière, seront en effet utilisées dans le cadre de cette étude, dans la mesure où les phénomènes qui se dessinent d'appréhension d'une lutte en Espagne, reliée à des communautés juives très proches des réseaux d'aide et d'émigration, permettent cet usage conceptuel. Nous nous appuierons essentiellement sur la presse de tous bords, sur les productions artistiques, les témoignages personnels et sur une analyse, pour le moment factuelle, des ouvrages de Diamant et Lustiger. Le point essentiel de cette première partie est de se concentrer sur le temps même de la Guerre d'Espagne, creuset des réseaux d'amitié, des représentations fantasmées ou honnies, et des expériences individuelles de ce qui s'affirme alors comme l'« épopée d'Espagne ».

C'est ensuite dans la confrontation à ces représentations ou dans leur oubli par les communautés elles-mêmes que nous approcherons alors le deuxième plan de cette étude, le

champ de la mémoire, en deux parties. La deuxième partie sera d'abord consacrée à la mémoire individuelle et à sa lente maturation dans des contextes peu propices au témoignage puisque les anciens volontaires ont, dès 1939, été confrontés à une réalité sociale et politique qui leur était particulièrement hostile. Cette phase de mémoire individuelle s'étendra de 1939 aux années 1970, bien que nos enquêtes orales nous amènent à élargir de temps à autre ces bornes chronologiques. Les premières années de cette période voient en effet la légende noire des volontaires « judéo-bolchéviques » se former, tandis que les persécutions s'accumulent et achèvent de noyer les « anciens d'Espagne » sous les épithètes discriminatoires : Juifs, Espagnols rouges, hitléro-trotskyistes... De cette période, beaucoup de volontaires reviennent brisés par l'expérience des camps, bien évidemment, mais aussi par les errements d'une identité faite de persécutions. Il s'agit en effet des temps où la notion de volontaire juif paraît être des plus lourdes à porter: des volontaires éparpillés dans tous les pays qu'une vie agitée d'exilé a pu leur faire connaître, entament souvent un travail de témoignage personnel, sans trouver ni chercher réellement un public. En dépit de l'absence de prise de conscience de former un groupe uni d'anciens combattants, ces anciens volontaires juifs n'en parviennent pas moins à élaborer des formes individuelles et solitaires de commémoration d'une Espagne, autant rêvée que regrettée, qui se rejoignent en leurs confins.

L'effondrement du rêve communiste pour les Juifs commence assez tôt, dès les années 1960, et concomitamment, des formes de commémoration collective de l'engagement des volontaires juifs se mettent en place, lesquelles seront l'objet de notre troisième partie. Avec l'exil des Juifs et des anciens d'Espagne en 1968 de Pologne communiste, commencent en effet de nouvelles formes mémorielles, déjà entamées dans les quelques mois précédant cette année de basculement. On s'attachera alors à explorer ces modes de prise de conscience collective, laquelle n'est pas exempte de débats identitaires et mémoriels. La notion de « livres de mémoire de guerre », pour désigner les deux travaux de Lustiger et Diamant, sera alors étudiée en détail, remise dans le contexte de l'ensemble des modes de témoignage de mémoires aussi éloignées, de prime abord, que celle de la Shoah et de la Guerre d'Espagne. Les prolongements de cette création mémorielle, dans la presse et dans l'édification de lieux de mémoire, seront mis en regard de ces ouvrages.

PLAN

I-Enjeux représentatifs de l'engagement des volontaires juifs en Espagne : le héros juif volontaire de la liberté

A) L'éclatement de la Guerre civile dans les communautés juives et la presse : de l'émigré volontaire au héros de la guerre

1. La presse, témoin du ralliement des communautés juives
2. La presse et l'élaboration du mythe du « volontaire juif »
3. La Naïe Presse et les réseaux d'aide et d'information entre le front et l'arrière
4. Le travail de Gina Medem : du devoir des femmes juives à *Los Judios luchadores de la libertad*

B) Dire la « Guerre des Juifs » en Espagne : une relecture de l'Histoire

1. La figure du volontaire juif en Espagne : du « révolutionnaire né » au « fils d'une terre obscure »
2. Un héros pour l'arrière ? L'amplification du thème du volontaire juif en Espagne : la question du Musée du Combattant Juif

C) Une nouvelle culture juive ?

1. L'exposition de 1937 et le Congrès mondial de la Culture juive : les artistes juifs au service de la cause communiste
2. Chanter la Guerre en Espagne : un défi identitaire
3. Cercles et transferts culturels

D) La métaphore religieuse : le « devoir sacré » d'aide à l'Espagne

1. Le rabbinat et la communauté juive américaine et l'idée d'un « devoir sacré » pour les Juifs en Espagne
2. L'aide à l'Espagne : nouvelle *mitsvah* ?
3. Hasmonéens et Maccabées dans la Guerre d'Espagne

II- Les aléas de la mémoire individuelle dans les méandres de la Seconde Guerre mondiale et de l'après-guerre

A) Itinéraires d'un néo-marranisme : les volontaires juifs de la Guerre d'Espagne et les Républicains espagnols exilés dans le discours franquiste

1. Le discours anti-judaïque et antisémite franquiste : la création d'un ennemi total et synchrétique dans l'épreuve de l'errance républicaine
2. Le détournement de l'ennemi judéo-bolchévique sur les républicains espagnols : la Retirada comme réactivation du décret de 1492, entre néo-marranisme et néo-sépharadisme

B) La cristallisation mémorielle et identitaire néo-sépharade: les anciens volontaires juifs dans l'archipel des camps de la Seconde Guerre mondiale

1. La *Retirada* des volontaires juifs et le difficile accueil en France
2. La première épreuve des camps : une renaissance culturelle juive comme arme de survie
3. La Guerre et le renouveau d'un volontariat dénué de gloire
4. L'Occupation et les transferts des camps : une forme de néo-sépharadisme basé sur le secret de l'Espagne

C) L'écrit individuel et l'affirmation d'une vérité personnelle dans les débats mémoriels et politiques de l'après-guerre

1. Une écriture apologétique de l'épisode espagnol à la lumière de la rhétorique victorieuse de l'URSS des années 1950
2. Sygmunt Stein et la dénonciation du mythe des Brigades internationales
3. Les désaccords de la mémoire : l'analyse de l'offensive de l'Estrémadure dans les mémoires de Wuzek et de Stein
4. Une mémoire stratifiée : le cas des mémoires d'Alexandre Szurek

D) L'Espagne, la religion et les morts : patrie rêvée et culte réinventé pour des tombes absentes

1. Les tombes et la terre d'Espagne
2. Réminiscences religieuses et réflexions historiques
3. Une mystique individuelle de l'Espagne
4. La mort et le deuil des anciens volontaires juifs de l'Espagne républicaine : la figure du *hazzan* Victor Tulman dans l'achèvement du processus néo-sépharade

III- La création d'une mémoire collective : entre écriture collective et débats mémoriels

A) Ecrire la mémoire collective : l'élaboration d'une mémoire collective scripturaire entre culte des noms et livres-stèles

1. Le choix d'une forme mémorielle spécifique, le livre, et ses enjeux sociologiques
2. Les ouvrages de David Diamant et Arno Lustiger : contextualisation
3. Structure propre de ces ouvrages
 - 3.1. Spécificité de l'entreprise de David Diamant ; la création d'une unicité de parole dans les incertitudes du communisme
 - 3.2. L'ouvrage de Lustiger entre mémoire, mythes et Histoire

B) La catégorisation de « livres de mémoire de Guerre », entre « livres de souvenirs des Brigades internationales » et *Yizker Bikher*

1. Les ouvrages contemporains des événements : le travail de Gina Medem et les « livres de souvenirs » des Brigades

2. La phase mémorielle avortée de la mémoire juive
3. Le recueil A.V.E.R Epopée d'Espagne : entre modèle scripturaire et gêne testimoniale
4. Les *Yizker Bikher* comme modèles : pratiques mémorielles communes et renouvellement des formes du témoignage juif
5. Les « livres de mémoire de Guerre » : vers une définition propre

C) La prise de conscience collective : entre débats identitaires et premiers lieux de mémoire en Espagne

1. Les débats mémoriels : l'*invention* d'un volontariat juif, entre prise de conscience tardive et illusion rétrospective
2. L'élaboration de lieux de mémoire pour les volontaires juifs : des réunions en Israël aux monuments en Espagne, deux versants d'une identité recomposée

Conclusion

PARTIE I :

ENJEUX REPRESENTATIFS DE L'ENGAGEMENT DES VOLONTAIRES JUIFS EN ESPAGNE : « LE HEROS JUIF VOLONTAIRE DE LA LIBERTE »

I- ENJEUX REPRESENTATIFS DE L'ENGAGEMENT DES VOLONTAIRES JUIFS EN ESPAGNE : « LE HEROS JUIF VOLONTAIRE DE LA LIBERTE »

Les représentations liées à la Guerre civile espagnole, et plus particulièrement celles véhiculées dans les communautés juives et les milieux intellectuels juifs, ont durablement conditionné la perception de l'engagement, le sens donné à celui-ci par les volontaires et les mémoires individuelles et collectives. Partir des représentations doit permettre ainsi de mieux comprendre les modes d'expression mémoriels, venus souvent bien plus tard, après l'étape de mise en retrait de l'épisode espagnol dans le destin de ces individus. Ces représentations sont celles élaborées dans ce que l'on qualifiera d' « arrière », empruntant au vocabulaire de la Première Guerre mondiale ce terme qui désigne pourtant assez bien la position de retrait sécurisé dans les pays frontaliers de l'Espagne, dans lesquels attendent parfois les familles des volontaires. Presse et discours politique s'ingénient en effet à présenter l'Espagne comme une terre entièrement embrasée par la guerre civile. Les représentations s'élaborent, dès lors, principalement dans la presse, les discours des organisations juives et des rabbins, et dans les correspondances et journaux personnels tenus par certains intellectuels, mais aussi dans l'ensemble de la production artistique et littéraire de certains artistes juifs.

Par ailleurs, les représentations internes au front d'Espagne doivent être étudiées. Celles-ci sont en effet une pièce de l'immense production artistique de la Guerre en Espagne, du « *teatro de urgencia* » d'Alberti au *Romancero General*, véritable testament poétique collectif des républicains, composé à partir des poèmes publiés dans la presse. Les représentations plus spécifiquement liées aux combattants juifs prennent naissance dans la presse de la compagnie *Botwin*, la compagnie juive, qui exerce un monopole sur la représentation juive de l'engagement, malgré la modestie de ses effectifs, en raison de sa portée essentiellement symbolique : la presse est ici, avec la radio et les chansons, un point nodal d'élaboration des mythes liés à cette Guerre.

A) L'éclatement de la Guerre civile dans les communautés juives et la presse : de l'émigré volontaire au héros de la guerre

1. La presse, témoin du ralliement des communautés juives

L'apport de la presse juive, qu'elle soit en yiddish ou en français, est le point de départ de toute forme de lien entre la Guerre civile et la possibilité même d'un volontariat juif transnational. Si la Guerre d'Espagne constitue en effet un événement majeur dans l'histoire de la presse, c'est aussi par la force des images et de la presse filmique dans la transmission des informations. Il est d'ailleurs assez frappant de constater l'ampleur de la couverture journalistique des événements d'Espagne jusqu'en Pologne, dans des bourgades parfois isolées. Ce qui caractérise la presse juive dans cette transmission a été la conjonction entre le coup d'Etat et l'organisation des Olympiades sportives ouvrières de Barcelone à laquelle de nombreuses organisations sportives juives ont participé, comme la Y.A.S.K, (*Yiddishe Arbeiter Sport Club*) le club sportif ouvrier yiddish. Arno Lustiger⁸ insiste sur le rôle de transmetteurs qu'ont eu ces sportifs des Olympiades, « premiers des premiers » volontaires, requis par la force des choses alors que la municipalité de Barcelone voulait les rapatrier. Très vite, la presse juive, informée par les journalistes et les sportifs dépêchés initialement pour les Olympiades, mais très vite réorientés sur l'insurrection militaire, s'est emparée du thème : le *Jewish currents*, le *Vorwärts* et le *Morning Freiheit* aux Etats-Unis ou le mensuel *Zukunft*, réfugié en France, ou encore *Hajnt* et *Moment*, en Pologne, dont on n'a pu avoir que des fragments traduits par Arno Lustiger, et enfin la *Naïe Presse* en France, qui ne s'appelle pas encore *Presse Nouvelle*, ont abondamment couvert l'événement majeur de cet été 1936.

On ne saurait faire un compte rendu exhaustif de toute la presse juive sur le sujet, d'autant qu'elle semble marquée par une compréhension assez univoque des événements, lesquels sont interprétés immédiatement comme un élément dans le cadre de la montée des mouvements fascistes de toute sorte. Cette perception d'emblée historique à grande échelle, voire de tonalité prophétique se rencontre dans les différents fragments auxquels on a pu avoir

⁸ Arno LUSTIGER et Chantal KESTELOOT, *Shalom libertad! : les Juifs dans la guerre civile espagnole*, Paris, les Éd. du Cerf, 1991.

accès. Ainsi Arno Lustiger traduit un extrait du numéro d'août 1937 du journal new-yorkais *Najleben*, affilié à l'organisation pour les colonies juives d'Union soviétique⁹ :

« Une victoire de Franco en Espagne serait le signal de l'embrasement du monde [...]. Cela signifierait la mort et la ruine de millions de Juifs. Franco ne peut l'emporter ! »

Il convient en effet de noter la forte appropriation de la guerre civile espagnole par les communautés juives, appropriation qui, sans être la cause du fort engagement des volontaires juifs, participe d'une même dynamique. La presse ouvrière yiddish tend ainsi à relier immédiatement la Guerre civile avec ses propres enjeux de lutte antifasciste et d'opposition aux mesures antisémites d'Europe centrale. Cette tension est surtout marquée dans la presse américaine en yiddish : New-York forme un pôle décisif de relais de l'information, en lien avec un volontariat juif très important, sans doute le deuxième effectif le plus important avec l'effectif juif polonais.

On pourrait s'étonner de cette préoccupation pour une guerre dans un pays marqué précisément par une quasi absence de communauté juive depuis 1492, selon le dogme officiel de la monarchie espagnole. Ce serait faire fi d'un mouvement plus latent de la communauté juive envers une Espagne qui évolue dans son rapport au judaïsme, évolution qui n'a pas été sans éveiller l'intérêt des populations juives et de la presse. Depuis plusieurs dizaines d'années en effet, l'Espagne avait envisagé de renouer des relations avec les communautés juives sépharades, avec l'élaboration de lois favorables au « retour des Espagnols sans patrie », plus mythique que réel. Après un décret pris en pleine dictature militaire, en 1924, par Primo de Rivera, facilitant les naturalisations, ce sont les efforts des républicains qui donnent à ce mouvement son apogée, tant par la constitution de 1931, assurant la liberté religieuse, publique et privée en Espagne, que par les commémorations, en mars 1935, de la naissance de Maïmonide à Cordoue¹⁰. Ce mouvement philo-sépharade, « *sefardismo* » en espagnol, était né dès le XIX^{ème} siècle, dans le cadre des tensions politiques pour voir émerger une République laïque sur le modèle de la France, et avait été approprié surtout par les partis républicains. La proclamation de la République en 1931 avait suscité un réel enthousiasme auprès des

⁹ On se souvient de l'intérêt porté à cette époque par certaines communautés juives pour le projet der République juive autonome du Birobidjan, comme alternative à la Palestine mandataire à l'immigration restreinte et au coûteux voyage aux Etats-Unis. Cette utopie est prégnante au sein du corpus étudié, puisqu'aussi bien Sygmunt Stein que Monsieur Motek Pomeranc, que nous avons interrogé, citent le Birobidjan comme étape préalable à l'Espagne.

¹⁰ On se reportera pour plus de détails sur ce mouvement au livre d'Eva Touboul TARDIEU, *Sépharadisme et Hispanité, L'Espagne à la recherche de son passé (1920-1936)*, Paris, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, « Cahiers Alberto Benveniste », 2009, 413 p.

communautés juives du monde entier, qui y voyaient le signe d'un nouveau refuge potentiel face à la montée des tensions antisémites. Que ce soit par quelques mouvements d'installation de population sépharade ou par l'accueil d'émigrés juifs ashkénazes, une petite communauté juive de 5 000 à 10 000 habitants s'était reformée, principalement à Barcelone et à Madrid. La presse juive avait alors souligné le renversement historique d'un tel mouvement, certes modeste, mais qui, dans un contexte de montée générale des tensions antisémites, marquait un réel écart avec la tendance générale. Le nombre d'articles sur le passé de l'Espagne avait augmenté au cours de ces années, réexaminant cet épisode de 1492 au prisme de 1933, et tentant de souligner l'inversion des pôles de persécution et de tolérance entre l'Allemagne et l'Espagne. Le numéro 23, en 1934, des *Cahiers Juifs*, dans un article sur les Juifs et les Découvertes géographiques ibériques, apparemment sans lien aucun avec nos problématiques, débute cependant par un parallélisme qui souligne un retour de l'Espagne dans les problématiques de l'émigration juive :

« Dans l'histoire si mouvementée des Juifs, nulle période ne ressemble tant à la nôtre que celle de la fin du XV^{ème} siècle, la période de l'expulsion des Juifs des deux pays de la Péninsule ibérique : l'Espagne et le Portugal. L'année 1933, l'année de l'avènement hitlérien en Allemagne, marque dans l'histoire juive la fin d'une période qui commença en 1791 avec l'émancipation des Juifs par l'Assemblée constituante en France. »

Convoquer l'Espagne permet d'abord une appréhension du phénomène contemporain de montée des persécutions, mais par là même également, d'appréhender le cheminement étrange de l'histoire, qui rouvre les portes de l'Espagne à ces communautés à l'heure des nouveaux périls.

2. La presse et l'élaboration du mythe du « volontaire juif ».

L'annonce du coup d'Etat surprend donc la presse dans un moment de retour de l'Espagne dans la catégorie des pays perçus comme de possibles refuges, phénomène sans lequel il ne serait pas possible de comprendre l'ampleur de l'écho suscité par la Guerre civile et la vision d'emblée historique à une plus grande échelle et presque téléologique que la presse se forge des événements d'Espagne. La volonté de protéger ce refuge démocratique s'accompagne d'une inquiétude sur le sort des quelques réfugiés déjà présents en Espagne. Le journal *Dawar*, dans un article du 24 juillet 1936, précise ainsi :

« En Espagne, les Juifs et en particulier les réfugiés en provenance d'Etats fascistes redoutent de nouveaux dangers au cas où les fascistes s'empareraient du pouvoir.¹¹ »

Etroitement liée à la question des réfugiés, la notion de volontariat et d'engagement des Juifs dans l'armée républicaine, avant même d'être une caractéristique exclusive des Brigades internationales, est donc inscrite dans l'idée de défense de ce pays refuge, de cette terre d'asile si récente et si inattendue. Cet attachement à l'Espagne qu'auraient pu construire les républicains, eussent-ils eu les moyens de le faire, joue un rôle déterminant dans la mémoire individuelle et collective entretenue envers l'Espagne, ce que l'on verra ultérieurement. L'article poursuit en effet en décrivant les premiers combats de volontaires juifs intégrés à l'armée républicaine elle-même :

« Peu avant le putsch de Franco, le gouvernement espagnol avait déclaré vouloir réaliser les projets des associations antinazies en vue de la construction de nouvelles habitations pour les réfugiés d'Allemagne à Barcelone et ce, dès que l'ordre régnerait à nouveau dans le pays [...]. Cent cinquante réfugiés juifs d'Allemagne se sont engagés dans l'armée et combattent contre les rebelles fascistes.¹² »

Cette situation est d'ailleurs précisément celle du témoin que nous avons interrogé, Motek Pomeranc, présent en Espagne dès 1934 et volontaire dans les milices républicaines. Dès lors se forge à ce moment précis des événements une part essentielle de la représentation que se font les communautés juives vis-à-vis de la Guerre d'Espagne : non pas une simple cause lointaine dans un pays « sans Juifs », mais bien la défense d'une potentielle terre d'asile pour les émigrés, à l'heure où des alternatives sont recherchées à l'*aliya* en Palestine par certains émigrés pour des motifs idéologiques ou économiques. Il convient en effet de souligner que le Birobidjan constituait un autre thème en vogue dans la presse et faisait l'objet d'une campagne de propagande, qui ne s'arrête qu'en 1937, quoique brutalement, dans le contexte de purges stalinienne. Dans la presse de l'époque, s'élabore donc une cartographie mentale des lieux refuge tandis que le phénomène de l'émigration politique s'accroît, cartographie dans laquelle l'Espagne acquerrait un statut particulier, du fait de liens anciens avec le judaïsme, et dont l'accueil récent de réfugiés nécessitait une vigilance renouvelée.

Les craintes envers les réfugiés sont alimentées également par les rumeurs de pogrom par les troupes putschistes au Maroc, notamment à Tétouan et de pillages contre les demeures des Juifs sépharades. De nombreuses informations contradictoires furent données, liées à la

¹¹ Arno LUSTIGER, Op. cit. p. 61

¹² Ibid. p. 61

surenchère antisémite du Général franquiste Queipo de Llano. Des journaux comme *L'Univers Israélite* et *Jewish Chronicle* s'emmêlent en effet dans les informations données, confondant parfois la répression antirépublicaine qui vise indistinctement républicains juifs et non juifs avec des actes antisémites, avant que le Général Franco ne rappelle de façon explicite dans le *Daily Telegraph* d'août 1936 le caractère tolérant, d'un point de vue religieux *stricto sensu*, du *Movimiento Nacional*. Malgré ces déclarations répétées de Franco qui dénie tout antisémitisme de sa part, la presse juive poursuit son soutien à la cause républicaine, soutien massif que la collusion entre l'Allemagne nazie et les forces du *Caudillo* ne fait que renforcer. Dès lors la figure du volontaire juif s'élabore progressivement contre un ennemi finalement flou, que la rhétorique communiste qualifie uniformément de fasciste, ce que la presse juive reprend la plupart du temps.

La question des « premiers » volontaires est prégnante et suscite de nombreux fantasmes que la presse contribue à forger. Ce sont d'abord les sportifs des Olympiades, déjà évoqués, qui forment bientôt le « groupe juif Thaelmann », resté dans la légende, en grande partie par sa mise en place assez imprévue. Composée à la hâte, ce groupe se forme à Barcelone à partir de sportifs juifs allemands, menés par Ernest Thaelmann, secrétaire général du Parti communiste allemand qu'Hitler a voulu assassiner en vain. Emmanuel Mink les rejoint d'ailleurs, dont le rôle dans la *Botwin* s'avère bien vite déterminant. Ils s'illustrent en entrant les premiers dans l'hôtel *Colon* de Barcelone que les putschistes avaient occupés, honneur insigne que leur accordent les Espagnols reconnaissants de leur aide¹³. Le « groupe juif Thaelmann », qu'il ne faut pas confondre avec la « Centurie Thaelmann » formée ultérieurement, est rattachée pour le reste de la Guerre aux deux mille combattants de la « *Columna del barrio* ».

Un autre mythe, partagé par la presse espagnole s'élabore également, sans qu'il ait été possible encore de l'étayer de façon certaine. Il est intéressant dans la mesure où il constitue un cas unique de combattant juif de la communauté sépharade du Maroc, dont la nationalité espagnole est donc plus ancienne, faisant partie de l'armée régulière espagnole. Il s'agit du soldat Benjamin Balboa, décrit par Alberto Fernandez comme premier « volontaire »¹⁴ bien que cette notion n'ait que peu de pertinence puisqu'il était déjà membre de la marine espagnole. Ce marin sépharade a en effet refusé de transmettre l'ordre de putschistes donné à la flotte, le 17 juillet 1936, de rallier le *Movimiento* et a plutôt averti les autorités républicaines. Il est très vite devenu un héros dans la presse républicaine, notamment *El Socialista*, quotidien madrilène, et

¹³ David DIAMANT, op.cit. p.21.

¹⁴ Alberto FERNANDEZ, « Judios en la Guerra de España », *Tiempo de Historia* n°10, Madrid, 1975.

est décrit dans les traits d'une fidélité sépharade éternelle à la cause de l'Espagne légitime car libérale, cautionnant les déclarations favorables au retour des « Espagnols sans patrie » et à l'accueil d'émigrés juifs d'Allemagne, prononcées peu avant par le Gouvernement de la République.

La poursuite des combats contribue à un maintien de ces notions déjà plus ou moins conscientes dans la presse juive. La progressive mise en place des Brigades internationales ne fera que renforcer ce phénomène : élaborée d'abord par des actions spontanées et désordonnées, l'organisation de ces volontaires étrangers en corps discipliné ne prend effet qu'en septembre et octobre 1936, avec une première intervention, restée ancrée dans les imaginaires, dans la bataille de Madrid. C'est dans ce cadre que s'élabore une dynamique commune entre la presse juive et les unités engagées sur le front, notamment après la création de la compagnie Botwin le 17 décembre 1937. Cette compagnie, composée essentiellement de volontaires juifs, constitue en effet un point de fixation de la presse juive et de catalyseur dans la création de ce qui s'affirme comme « un nouveau type de héros ». On peut se référer à la presse élaborée par cette unité elle-même, le fameux journal *Botwin*, en yiddish, dont la célébrité dépassait les limites de la compagnie et s'échangeait entre volontaires juifs yiddishophones. Nous n'avons pu avoir accès directement à ce journal, mais *via* les divers ouvrages et mémoires qui l'évoquent, il a été possible d'en lire de nombreux extraits. L'un d'eux est particulièrement révélateur de la création d'un héros juif pour l'arrière, qui trouve un écho dans la presse du front elle-même, par un phénomène de création de mythes spontanés, repris en partie par les soldats eux-mêmes. Le numéro 5 de *Botwin*, du 3 novembre 1938¹⁵, commente ainsi un autre journal, de l'arrière, le *Morgn Frayhayt* de New York et note ainsi avec un certain plaisir la création d'un personnage nouveau, le héros juif, qui se forme dans la presse des communautés juives de l'arrière :

« Etrange journal. De ses pages brille un nouveau type de héros, qui, de son vivant, est déjà devenu une légende, le Juif combattant de la liberté. »

Ce qui s'affirme est bien un modèle d'émulation spontanée par les communautés de l'arrière, inscrit dans une perception distancée et mythifiée des événements d'Espagne, aboutissant à des héros proches des modes d'élaboration des héros espagnols par les *romances* du Siècle d'Or. Les *romances* forment en effet un genre littéraire spécifique à cette époque, né par des modes

¹⁵ Ce numéro est évoqué par Gerben Zaagsma. Cf Gerben ZAAGSMA, *Jewish Volunteers in the Spanish Civil War, A case study of the Botwin company*, MA in Yiddish Studies Program (dr. Gennady ESTRAIKH & dr. Michael KRUTIKOW), September 2001.

d'information oraux, transmis par des poèmes qui amplifiaient de manière épique la réalité des événements évoqués, leur conférant, dans leur présent même, l'immensité de l'épopée. Paradoxalement, un phénomène similaire s'observe dans la réception par les communautés de l'arrière de ces informations sur les *Botwinniks* comme on les appelle alors, les soldats de la Botwin, de manière parallèle à l'élaboration du *Romancero General*, dans la presse espagnole, par reprise de ce genre ancien de littérature. Une étude plus complète des archives de la presse yiddish américaine pourrait permettre de préciser ce point.

3. La Naïe Presse et l'élaboration de réseaux d'aide et d'information entre le front et l'arrière

De tous les journaux, c'est cependant la *Naïe Presse* qui prédomine dans le souvenir des combattants, car elle était liée aux très actives organisations d'aide juives de Paris. Un de ses administrateurs, Simon Gutman, est d'ailleurs parmi les volontaires et mourra dans les rangs de la Compagnie Botwin, à Sierra Quemada¹⁶. C'est en grande partie grâce aux efforts conjugués de la section juive du Parti communiste et de la *Naïe Presse* que la compagnie Botwin est justement créée, le 12 décembre 1937. Au cours des affrontements, le suivi par la *Naïe Presse* des événements de la Guerre est articulé à la propagande de front, formant ainsi un tout cohérent entre ce qui s'affirme comme le front de combat des volontaires juifs et l'arrière des sociétés d'aide et des familles de volontaires. Efraïm Wuzek s'en fait le témoin lorsqu'il décrit la préparation de l'offensive de l'Ebre, en juillet 1938 :

« Un vaste travail politique avait été entrepris. Les liens avec les camarades juifs de Paris et avec la rédaction de la *Naïe Presse* avaient été renforcés. En un mot, notre jeune compagnie avait obtenu sa citoyenneté, à l'étranger et en Espagne, en tant que symbole et représentant de tous les volontaires juifs en Espagne.¹⁷ »

Alors que la Première Guerre mondiale avait été marquée par un distinguo entre presse du front et presse de l'arrière, se dessine donc au cours de la guerre, par le phénomène du volontariat et par un tissu organisationnel de départ basé sur les mêmes réseaux d'entraide juive, une interpénétration de la presse, du front comme de l'arrière. L'originalité est bien cette élaboration spontanée d'une armée de volontaires dont les structures se sont basées sur les organisations déjà existantes d'accueil des émigrés venus des pays sous régime autoritaire voire antisémite,

¹⁶ Efraïm WUZÉK, *Combattants juifs dans la guerre d'Espagne: la compagnie Botwin*, traduit par Jacques Kott, Paris, France, Syllepse, DL 2012, 2012, 219 p. Voir p.128

¹⁷ Ibid.

et dont la presse joue un rôle de relai : dès lors les représentations formées des événements prennent la forme d'un écho sublimé à l'arrière des actions de leurs camarades en Espagne. Ce rôle d'information se double parfois d'une aide matérielle envers les soldats, le plus souvent ceux de la compagnie Botwin, véritable icône pour les communautés de l'arrière. L'étude du fonds David Diamant¹⁸, en regard des documents fournis dans son ouvrage *Combattants juifs de la Guerre d'Espagne*, est éclairante. Des lettres groupées, écrites au nom de certaines unités militaires, traduisent l'écho certain et l'interrelation étroite entre les volontaires juifs d'Espagne et la presse des sociétés juives. Une lettre d'un groupe de « camarades juifs de la batterie polonaise d'artillerie lourde », batterie connue sous le nom « Bartosz Glowacki », dont il n'a été possible ni de déterminer la date ni l'adresse, est à cet égard intéressante :

« Nous, combattants juifs de la batterie, qui nous trouvons depuis de longs mois sur le front du Sud, nous suivons avec intérêt votre travail de solidarité, votre effort et votre enthousiasme pour les combattants de la liberté et pour le peuple espagnol. C'est avec joie que nous apprenons par notre journal, la Presse Nouvelle, l'importante aide matérielle pour notre lutte »

Cette lettre traduit les deux idées que nous avons identifiées : l'idée d'un « front » au Sud, d'une ligne de combat permanente contre le fascisme et, par extension, l'antisémitisme dans l'imaginaire juif ouvrier tout particulièrement, et son articulation à la presse, qui maintient l'idée de ce front. On peut citer une autre lettre, écrite par un collectif de blessés de l'hôpital, très certainement de Bénicassim, lieu de convalescence des Internationaux, ou de Casas Ibañez, lieu d'entraînement et quartier d'hiver de la Compagnie Botwin, adressée au « personnel de l'Imprimerie de la Presse Nouvelle », pour les remercier du colis envoyé pour eux par la rédaction. La lettre insiste sur la joie provoquée par « la solidarité des organisations juives en faveur de la République espagnole ». Se dessine donc autour de la *Naïe Presse* un réseau d'information, d'organisation des départs et d'aide au front décisif, dont l'efficacité tire sa source d'une certaine habitude de la clandestinité forgée dès les années 1920 et 1930, en Pologne et surtout en France, et qui trouve en Espagne une prolongation de ses modes d'organisation.

Cependant, cette omniprésence de la *Naïe Presse* n'est pas sans éveiller des critiques, et sur ce point le crédit apporté à David Diamant et à ses sources doit être nuancé. David Diamant, sur lequel on reviendra plus en détail dans l'étude de son ouvrage principal, est en effet membre du Parti communiste, dans la fameuse section juive, et sa confiance inébranlable en l'URSS et

¹⁸ 335J Fonds David Diamant : particulièrement 335J 19, 20 et 21 : Entre-deux guerres et Brigades internationales. Archives départementales de Seine Saint Denis.

en Staline sont connues, ce qui doit amener à nuancer certains éléments. Sygmunt Stein critique en effet ouvertement la mainmise de la *Naïe Presse* sur les événements d’Espagne et sur leur diffusion dans les communautés juives, répandant de fausses informations sur le déroulé des événements. Dans la préface de 1961 à ses mémoires publiées d’abord dans le *Forverts* à New York, puis en édition complète sous le titre *Ma Guerre d’Espagne*¹⁹, Sygmunt Stein attaque avec force les « vendus de la *Naye presse* »²⁰ parisienne. Il leur reproche leur style pompeux et communiste à outrance, et considère que leur omniprésence au front et à l’arrière auprès des communautés juives, notamment lors de l’annonce de la tenue d’un « Congrès culturel général yiddish » à Paris, est un « filet destiné à rafler à leur profit la vie culturelle yiddish »²¹. L’originalité de ce témoignage contraste avec l’ensemble des sources sur la presse juive, et traduit les nuances à apporter à la réelle adhésion des communautés juives et des volontaires à cette presse. S’établit donc au sein de la presse juive une certaine tension suivant les affiliations politiques de tel ou tel journal.

4. Le travail de Gina Medem : du devoir des femmes juives à *Los Judios luchadores de la libertad*²²

Sans doute peut-on relier la question du rôle de la presse dans la création d’un héros juif combattant de la liberté et de la mainmise de la *Naïe Presse* dans cette création, relayée sur le front, à l’entreprise de Gina Medem. Journaliste juive sur le front d’Espagne, décrite comme « l’ambassadrice des Juifs », elle fut en effet au cœur de la création de l’ouvrage *Los Judios luchadores de la libertad*, à la demande du Secrétaire général des Brigades internationales, Luigi Longo, surnommé *Gallo*. Véritable *Pasionaria* juive, elle se fit d’abord connaître par sa présence au front, notamment dans les hôpitaux, auprès des volontaires juifs, pour les écouter et les encourager, et écrivit une partie des articles publiés dans le *Morgen Freiheit*, la *Naïe Presse* et dans les journaux soviétiques. David Diamant nous transmet une lettre écrite par elle et adressée à « la femme du combattant juif »²³, dans laquelle l’élaboration des notions de front

¹⁹ Sygmunt STEIN, Odette STEIN, et Jean-Jacques MARIE, *Ma guerre d’Espagne: Brigades internationales : la fin d’un mythe*, traduit par Marina Alexeeva-Antipov, Paris, France, Éd. du Seuil, 2012, 265 p.

²⁰ Op.cit. p. 11.

²¹ Op.cit. p. 199.

²² Gina MEDEM, *Los Judios luchadores de la libertad : Un año de lucha en las Brigadas Internacionales*, Madrid, 1937.

²³ Cette lettre n’a pas d’origine très claire, David Diamant renseignant peu ses sources, mais elle aurait été écrite à la demande d’Igla et adressée à sa femme, Itka Katz, pour tenter, de la convaincre de le laisser être volontaire en Espagne. Le parcours sinueux de cette lettre, et l’accusation de falsification permanente jetée par Stein, doivent nous contraindre à maintenir une certaine réserve.

et d'arrière prend appui sur le sentiment d'une communauté juive souvent émigrée, dont les liens se sont resserrés, et qui doit faire face au départ d'une partie des leurs. Dans cette épreuve ou l'exil et la pauvreté débouchent sur une forme de mobilisation générale de ces communautés juives et un départ qui laisse les femmes démunies, une forme de foyer se dessine dans cet exil même, précisément par la création d'un front et d'un arrière : cet asile incertain qu'est le pays d'accueil, souvent la France, devient une patrie temporaire dans l'exacte mesure où les soldats s'y rapportent comme « à l'arrière » et où les familles peuvent ressentir cette idée d'un front au Sud, déjà évoquée. Gina Medem dit ainsi :

« Femmes des villes et des villages, femmes des agglomérations et des foyers, femmes des patries et femmes d'émigrés, femmes camarades proches de vos fils et de vos maris, et femmes idéologiquement et politiquement éloignées : ne retenez pas vos maris qui vont combattre pour la liberté. N'empêchez pas vos maris, parce qu'ils sont partis garder les berceaux de votre enfant à Belleville et rue du Temple, place de la République ! »

Dessinuant ce faisant les contours des quartiers juifs les plus connus, Gina Medem décrit ainsi ces points de départ du volontariat juif et appelle l'arrière à adopter une attitude aussi courageuse que celle des soldats sur le front. S'effectue ici un point décisif de création d'une culture de guerre, où le front joue un rôle décisif dans les représentations des communautés juives. L'importance de l'idée d'un front en Espagne donne un sens à l'émigration pour nombre d'entre eux, car la lutte internationale prend appui sur les réseaux d'interconnaissance liés à l'émigration commune et au statut initial de réfugié. Elle décrit en outre le volontariat dans les termes d'un héroïsme prenant forme dans le destin des communautés juives, non sans faire référence aux stéréotypes liés aux travailleurs juifs :

« Et pourtant ils sont partis [...]. C'est pourquoi ils sont des héros... [...]. J'étais dans une place où les hommes changent leur peau, où des tricoteurs, des tailleurs, des ouvriers des cuirs et peaux et des comptables enlèvent leur peau d'hommes sombres depuis deux mille ans pour devenir les justiciers du fascisme.²⁴ »

Le volontariat des juifs est ici vu dans les termes amples d'une rupture avec deux mille ans de deuil dans la diaspora, entraînant un véritable renouveau du peuple juif dont les femmes ne doivent empêcher les destinées de s'accomplir. L'ampleur héroïsante de cette lettre est en effet à la mesure de la conscience aiguë, dès les temps du combat, de la participation des Juifs à la lutte. On confie d'ailleurs bientôt à Gina Medem la tâche de rassembler des informations et des

²⁴ David DIAMANT, *Combattants juifs dans l'armée républicaine espagnole*, 1936-1939, Paris, Ed. Renouveau, 1979. Voir p. 174.

documents sur cette participation. Elle s'attelle alors à collecter ces informations sur le front : sa présence est authentifiée par Alexandre Szurek qui l'évoque, au milieu des combattants, collectant des informations sur les volontaires juifs.²⁵ Il confie d'ailleurs le travail esthétique réalisé :

"I went to the table where Jewish volunteers were sitting. Gina was collecting material for a brochure called *The Jewish Volunteer for Freedom* in which she included my picture *a la* Clark Gable."

Sa mission de journaliste, commandée par le Commissariat des Brigades, sous les ordres indirects du Komintern, l'amène à faire prendre des poses de star hollywoodienne à ces volontaires juifs, comble ultime. Tout ce travail aboutira à l'ouvrage évoqué, *Los Judios luchadores de la libertad*, composé sur le modèle des livres des brigades, lesquels sont commandités par le Commissariat des Brigades internationales et servent un effort de propagande qui dépasse le journalisme.

Ces livres de souvenirs des brigades, dont on trouvera des exemples dans l'état des sources, rassemblent des documents et des photographies, ce que l'ouvrage de Gina Medem comporte aussi mais, et c'est là l'originalité, à l'échelle des volontaires juifs, comme s'ils formaient une catégorie suffisamment unie pour légitimer une telle entreprise. Il est vrai que dans cette même année 1937, est créée en décembre, la compagnie Botwin au sein de la Brigade Dombrowski, brigade polonaise, mais cette compagnie n'a eu qu'un rôle symbolique, et n'a pas eu la prétention d'unir les Juifs de toutes les brigades. Des témoignages précisent pourtant qu'une telle entreprise aurait été possible tant leur nombre et leur commune maîtrise du yiddish auraient pu plaider en ce sens. Cette autolimitation tenait sans doute à plusieurs raisons : d'abord la crainte d'exacerber le « nationalisme » juif, critiqué par les instances communistes, tout en souhaitant en tirer parti pour obtenir l'aide des organisations juives ; ensuite la complexité qu'il y aurait eu à réunir des volontaires dispersés dans toutes les unités, selon des méthodes discriminatoires rappelant celles des ennemis combattus, tandis que le caractère internationaliste de la lutte était rappelé avec insistance. Toujours est-il que dans le cadre de cette création de la compagnie Botwin, l'ouvrage de Gina Medem permet de relier cette compagnie aux autres volontaires des Brigades et de favoriser la visibilité de l'engagement de

²⁵ Alexander SZUREK, *The Shattered Dream*, by Hilda and Jacques GRUNBLATT, Library of congress, East European Monographs, New York, 1989.

ces hommes et de ces femmes. Dans la préface de Luigi Longo pour l'ouvrage de Gina Medem, ce dernier précise ainsi l'enjeu d'un tel travail :

« Je sentis alors que nous, volontaires de la liberté, avions une dette immense envers les héros juifs qui ont écrit de magnifiques pages au sein de toutes nos Brigades. Malheureusement, il ne leur fut pas possible de se battre ensemble, unis dans une seule formation juive. Mais nous [...] devons rassembler les magnifiques exemples d'abnégation et d'héroïsme des soldats juifs et les présenter à l'admiration du monde. »

Il s'agit donc bien d'une épreuve de visibilité pour un groupe à l'identité incertaine, qui n'a pu, pour le moment²⁶, même si les débats ont débuté, se rassembler, du fait de son inadéquation au système de représentation nationale des Brigades internationales. Ni tout à fait nationaux, ni assez divisés pour qu'on n'en parle pas, les volontaires juifs sont donc répartis dans les Brigades et doivent se contenter d'une compagnie, après bien des efforts, par simple changement de nom de la compagnie du bataillon Palafox de la Brigade Dombrowski. Peut-être y'a-t-il ici une raison à la surreprésentation de cet engagement des volontaires juifs par tous les autres moyens à la disposition de leurs thuriféraires : du fait d'une trop réduite et tardive représentation de l'engagement juif par le biais des structures militaires, cette mise en valeur de leur engagement dut passer par des actions médiatiques, alternatives et spécifiques, pour obtenir une visibilité suffisante. Les rassembler en une brigade aurait en effet renforcé au contraire une discrimination qu'on cherchait justement à contrer en Espagne, voire à fuir lorsque ces volontaires venaient de Pologne ou d'Allemagne. L'ouvrage de Gina Medem vient ainsi combler cette invisibilité relative qui ne rend pas compte de leur sentiment d'être omniprésent dans cet engagement en Espagne : tous les témoignages concordent en effet pour confirmer la certitude des volontaires juifs d'être un groupe social très représenté dans les Brigades²⁷. Si instrumentalisation de cette figure de l'engagement il y eut, elle ne traduit pas moins une réalité initiale d'une difficulté à être représenté comme les autres nations, encore indécis dans ces années-là sur l'identité juive, entre culture, religion, pour les uns, ou outil de discrimination pour les autres, tandis que les volontaires venus de la Palestine mandataire forment un cas encore plus complexe d'un point de vue identitaire. Entre héros de papier et crise identitaire, se noue donc dans cette année 1937 une série de débats et de représentations qui trouveront à s'exprimer dans le champ mémoriel.

²⁶ Rappelons qu'il écrit ces lignes avant la décision de création de la compagnie Botwin, prise courant décembre de cette année 1937, soit après la publication de ce livre.

²⁷ Beaucoup de volontaires en effet disent être persuadés du grand nombre de volontaires juifs lors du conflit, sans avoir pu le mesurer : de telles considérations se tiraient souvent de la facilité à trouver des interlocuteurs en yiddish.

La figure du héros juif s'appuie donc sur une amplification, dans la presse, du rôle des combattants juifs, rendue possible par la création de relations entre un « front », incarné au plus haut point par les soldats de la Compagnie Botwin, et un « arrière », s'appuyant sur les réseaux juifs d'immigration en France. A cette figure née dans la presse, se surajoute, comme un écho sublimé, une figure poétique, née dans le mouvement littéraire qui donnera lieu à la publication des *romanceros generales* de la Guerre d'Espagne.

B) Dire la « Guerre des Juifs » en Espagne : une relecture de l'Histoire

Si la figure du volontaire juif connaît un certain écho dans la poésie espagnole, c'est aussi parce qu'elle apparaît sur fond d'une vision fantasmée de peuple juif, alimentée de façon contradictoire par les philo-sépharades et les courants antisémites des XIX et XXème siècle. Cette figure s'accompagne d'une production culturelle au front, dans les cercles culturels des volontaires juifs, production qui souligne la rupture inaugurée avec une certaine vision misérabiliste de la culture yiddish des années 1930, et ce grâce au caractère inédit de cet engagement.

1. La figure du volontaire juif en Espagne, du « révolutionnaire né » au « fils d'une terre obscure »

Pour comprendre les fondements de la poétisation du volontaire juif dans quelques-uns des poèmes du *Romancero General*, il convient de repartir des thèmes principaux de représentation du peuple juif dans l'opinion publique et la littérature espagnole des décennies de l'avant-guerre. La figure du Juif en Espagne, du XIXème siècle au milieu du XXème siècle, constitue un réel défi de catégorisation : marqué par l'héritage anti-judaïque catholique, confinant la figure du Juif au rang de chimère, fantasme rendu possible par la singulière absence de communauté juive en Espagne *stricto sensu*, ce pays connaît, dans la seconde moitié du XIXème siècle une évolution dans la perception du peuple juif à la lumière de la prise de conscience philo-sépharade. C'est à la suite de la prise de Tétouan par les forces armées espagnoles, le 6 février 1860, et de la découverte de la communauté juive sépharade qui les accueille dans un espagnol qui, quoiqu'archaïque, frappe les soldats par sa tonalité castillane ancestrale, que naît ce courant du philo-sépharadisme. Sans entrer dans le détail historique de ses ramifications et des débats sur ce mouvement²⁸, il convient de noter qu'il nourrira le débat sur la modernité en Espagne : dans cette expulsion devenue mythique de 1492, et dans l'omniprésence de l'Inquisition dans les décennies qui suivirent, ce courant philo-sépharade pense voir l'amorce du déclin de l'Espagne. La nostalgie et l'émotion suscitée par le sentiment d'une hispanité préservée par des communautés sépharades réparties en Méditerranée, se double alors d'un espoir de restaurer l'Empire espagnol perdu, par l'établissement de comptoirs sur le pourtour méditerranéen. Le thème des « Espagnols sans patrie », qu'il faudrait faire

²⁸ On pourra se reporter, entre autres, à Danielle ROZENBERG, *L'Espagne contemporaine et la question juive: les fils renoués de la mémoire et de l'histoire*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2006.

revenir, est repris dans les débats, et l'émotion suscitée par les pogroms de 1880 amène le Roi d'Espagne à accorder sa protection aux Juifs sépharades de Roumanie et d'Ukraine, dans un geste resté légendaire d'ouverture des ambassades espagnoles. Une série de mesures favorisant l'octroi de la nationalité espagnole aux sépharades et leur « retour » sont prises, mais sans réel suivi.

C'est surtout dans le domaine des représentations que le changement s'opère : le Juif est devenu peu à peu le catalyseur de la perception d'une autre Espagne, faite de tolérance et de modernité. A cet égard le paradoxe est bien de vouloir renouer avec un peuple juif, magnifié comme porteur de mille ans d'Histoire et de 450 ans d'une hispanité meurtrie, et, dans ce défi à la mémoire, permettre à l'Espagne de retrouver une place dans l'Histoire de l'Europe elle-même, dont elle se sentait écartée par ses convulsions internes, et dans la modernité en général. Le Juif devient alors, dans certains écrits, un passeur de modernité, de changement, précisément par sa dimension historique exacerbée. L'écrivain et philosophe espagnol José Ortega y Gasset développe, à cet égard, une vision originale du peuple juif : selon lui, les malheurs qui l'ont frappé du fait des persécutions subies en Europe ont exacerbé le « sentiment de justice » parmi ses membres, au point d'en faire un outil de la « réaction contre l'injustice », comme il l'explique dans un article du 12 décembre 1911, publié dans *la Prensa*. Il poursuit son raisonnement jusqu'à décrire les Juifs comme des « révolutionnaires nés », capables d'initier un changement dans les structures sociales d'un pays. Cette idée trouve un écho certain dans la crise de 1898 en Espagne, à la suite de la perte de Cuba, et Ortega rappelle en effet que ce qui a manqué à l'Espagne, c'est l'expérience révolutionnaire, comme il le dit dans son « Prologue aux Allemands », de 1934, écrit comme préface spécifique à l'édition allemande de ses œuvres :

« Durant l'époque contemporaine, l'Espagne a eu peu de choses à enseigner parce que l'Europe vivait en Révolution et l'expérience révolutionnaire est la seule qui ait fait défaut à mon pays.²⁹ »

Sans qu'il le dise explicitement, la logique interne se dessine, faisant du peuple juif le ferment d'un changement de l'Espagne, par cette capacité révolutionnaire de réaction contre l'injustice. Ce prologue, destiné à ses lecteurs allemands, poursuit en dessinant un parallèle intéressant, déjà évoqué dans la presse juive, et qu'Ortega y Gasset effectue également, soulignant par-là même l'omniprésence de cette métaphore : il compare en effet la politique des Rois catholiques et celle de l'Allemagne nazie. Il dit ainsi :

²⁹ José ORTEGA y GASSET, *Obra completa*, Tomo IX, MADRID, voir p.162, « Prologo para Alemanes ».

« N'oublie pas cela, cher lecteur allemand. N'oublie pas qu'il y a une inquiétante identité entre ce qu'est en train de faire l'Allemagne et ce que nous fîmes à la fin du XVème siècle : invention de la première « *Weltpolitik* », l'absolutisme ou étatisme, [...] l'expulsion des Juifs et des Maures, la préoccupation pour la pureté de sang. ³⁰»

Cette expulsion des Juifs semble devenir une obsession partagée par les intellectuels espagnols comme par la presse et les intellectuels juifs. Dans le contexte espagnol, le paradoxe est bien d'appeler au retour des Juifs et de développer une politique favorable à l'immigration des réfugiés juifs, quoique très limitée, précisément dans un contexte d'antisémitisme généralisé. L'accueil des Juifs en Espagne devient dès lors, indirectement, la volonté tout à la fois de réparer l'histoire et de renouer avec elle, avec une modernité nouvelle inscrite dans une révolution interne à l'Espagne, que la République avait laissé entrevoir en 1931. Si Ortega y Gasset n'en parle pas spécifiquement, rien n'interdit toutefois de penser que les volontaires juifs puissent dès lors former, dans sa pensée, une réponse à ce déficit révolutionnaire espagnol : l'un des chants des *Botwinniks* évoque d'ailleurs l'expérience dont ils se sentent porteurs, en tant que juifs révolutionnaires émigrés de Pologne³¹, habitués aux fureurs et aux pogroms.

C'est en tout cas comme héros et martyr de la liberté et d'une autre Espagne que la figure du volontaire juif s'incarne dans la poésie du *Romancero General* durant la Guerre. A cet égard, le poème de José Herrera Petere, dédié à Jaskel Honigstein, « au dernier tué des Brigades internationales », est révélateur. Composé en octobre 1938, ce poème rend hommage au dernier volontaire des Brigades, tué peu avant leur démobilisation ordonnée par Juan Negrin le 23 septembre 1938, sur pression du *Komintern*. Il est devenu à lui seul le symbole de l'engagement des Brigades internationales, après ses funérailles officielles par un cortège dans Barcelone, engagement qui trouve précisément dans la figure du Juif le point d'ancrage des enjeux des années 1930. Le premier quatrain du poème souligne l'écart entre son identité juive d'une part et sa présence et son sacrifice en Espagne d'autre part :

« Jaskel Honigstein, un polonais,

Un ouvrier, juif de race

Fils d'une terre obscure

Mort dans la lumière de ma Patrie.³² »

³⁰ Ibid, p. 162.

³¹ Cf. infra : l'hymne des Botwinniks qui précise : *Mir kumen funem tifstn tehom /Fun blut, fun keytn un pogrom /Shaynt of unzer bayonet.*

³² Traduction personnelle.

Outre l'écart accentué entre l'origine « obscure » de Jaskel, à la fois par la distance avec la Pologne, terre perçue comme particulièrement froide et triste par les Espagnols, et l'accentuation de l'identité juive du volontaire, il est intéressant de noter l'usage du terme de « *raza* », qui, dans la version originale, rime avec « *patria* ». Le terme de « *raza* » est en effet très fort en Espagne : il prend ses origines dans la *limpieza de sangre*, avant de connaître un essor dans le cadre de la recherche des caractéristiques propres de l'Hispanité suite à la crise de 1898. Ce terme est cependant aussi réapproprié par les philo-sépharades qui soulignent la communauté de « *raza* » entre les Espagnols et les Sépharades, lesquels ont gardé tout ce qui est censé faire un bon espagnol : l'amour nostalgique de la terre d'Espagne, la noblesse des sentiments, la langue et la culture. L'une des revues du mouvement philo-sépharade s'appelle d'ailleurs la *Revista de la raza*. Dès lors la rime effectuée avec « *patria* » traduit le double mouvement de la perception du Juif en Espagne : par un défi à l'histoire, cette *raza* qui est perçue comme infamie dans les courants antisémites, est réinvestie comme porteuse de l'hispanité, par cet attachement à la patrie, que les républicains revendiquent face à l'invasion des « Maures », des italiens et des troupes nazies permise par Franco. Alors que rien ne prédisposait Jaskel à épouser la cause de la patrie espagnole, n'ayant pas d'origine sépharade, son engagement, son volontariat a fait de lui un patriote, un républicain mort pour la vraie patrie, celle de l'Espagne de tolérance qui prétend accueillir les Juifs, sépharades ou non. La *raza* est donc réinvestie par le camp républicain, suite à sa reprise par le mouvement philo-sépharade, dont de nombreux membres font partie du gouvernement, et permet d'accueillir le volontariat juif comme l'expression d'un patriotisme du cœur, d'une *raza* de tolérance et d'acceptation de l'autre qui se bat pour le même idéal. Par l'intermédiaire sépharade implicite, ce volontaire juif trouve donc, plus qu'une cause pour laquelle mourir, une patrie où pouvoir connaître des funérailles grandioses, comme celles qui lui furent données. Ce faisant, une forme de « néo-sépharadisme » naît, qu'on retrouvera de façon inconsciente dans l'étude des mémoires individuelles : un sépharadisme né dans l'engagement en Espagne, qui pour les Juifs, fussent-ils presque tous ashkénazes, résonne comme un défi à l'Histoire.

Ce rapport très particulier redéfinit en effet une identité sépharade imaginaire. Les « sortis d'Égypte » que constituent le peuple juif, au sein duquel les Sépharades se définissaient comme les « sortis de *Sepharad* », marqués à jamais par la nostalgie de la patrie espagnole, accueillent une nouvelle catégorie mentale, « les sortis d'Espagne », républicaine cette fois, lors de leur départ en 1938 et de l'exil républicain de 1939, donnant aux volontaires ashkénazes une patrie possible, plutôt que réelle, dans la tourmente éprouvée par les réfugiés. Cette identité que

les Espagnols ont pu attribuer à ces volontaires juifs se ressentira, on le verra, dans les mémoires individuelles³³.

2. Un héros pour « l'arrière » ? L'amplification du thème de volontaire juif en Espagne : la question du « Musée du combattant juif » de 1937.

L'imbrication du destin juif, notamment sépharade, est perceptible jusque dans l'image que se font les communautés juives de l'engagement des leurs en Espagne. A cet égard, une hypothèse de recherche s'est dessinée sans que les sources aient pu, pour le moment, confirmer ce point. Il s'agit du Musée du combattant juif, dont David Diamant³⁴ se fait l'unique témoin, quoique précis. L'idée serait née à l'initiative des « organisations progressistes », avec un Comité pour la création d'un Musée du combattant juif en Espagne, lequel se réunit à la rédaction de la *Naïe Presse* le 11 mai 1937, avec Lerman comme rédacteur en chef, ainsi que d'autres membres de la section juive communiste, la fameuse *Yevsektia* soviétique. Le projet comprend d'abord la tenue d'une exposition temporaire, l'édition d'une anthologie de la chanson juive des combattants d'Espagne et des albums de photographies. L'exposition est inaugurée dans le cadre du Congrès mondial de la culture juive, qui s'est tenu salle Wagram à Paris, le 17 septembre 1937, ce que le témoignage de Sygmunt Stein confirme, bien que ce dernier lui voue la haine que l'on a déjà évoquée. L'exposition se serait tenue le 11 septembre 1937, salle Abouis, 37 rue Lucien Sampaix. Ce qui est notable dans la description qu'en fait David Diamant, c'est la disposition de l'exposition et le choix didactique opéré :

« La première partie de l'exposition montre la vie des Juifs en Espagne au Moyen Age. Devant les visiteurs, apparurent les succès des Juifs espagnols dans le domaine de la culture, matérielle et spirituelle. Puis, de cruelles images de la réaction du XVème siècle, avec son inquisition, ses tortures, ses perquisitions, et confiscations de biens, ses prisons, et enfin, l'expulsion de 250.000 Juifs qui se dispersèrent dans des pays plus hospitaliers. La plus importante part de l'exposition fut réservée à la participation des Juifs au combat contre le fascisme et à leur présence sur les champs de bataille d'Espagne. Devant les yeux des spectateurs passèrent diverses scènes de la vie du milicien juif : les camps d'instruction, comment il se sert de son fusil, de sa mitrailleuse, du canon, pendant les manœuvres. »

³³ On pourra se reporter au schéma de création de la notion de « Juif-Espagnol rouge » et du néo-sépharadisme, cf. Annexe 3.

³⁴ David DIAMANT, *Combattants juifs dans l'armée républicaine espagnole, 1936-1939*, Paris, Ed. Renouveau, 1979. Voir p. 217.

Cette description souligne l'articulation étroite qui est effectuée entre un passé sépharade glorieux d'une Espagne tolérante et un présent de lutte des combattants juifs pour réinstaurer en Espagne une vie de « progrès » culturel et social, après la parenthèse de l'Inquisition et de l'expulsion. Par une relecture de l'Histoire, propre à la pensée marxiste, le passé judéo-espagnol est réinterprété dans le discours communiste, et devient le passé porteur d'un possible avenir pour les Juifs en Espagne, et ce par la lutte de type internationaliste. Cette réappropriation de la thématique sépharade est donc là aussi porteuse d'avenir, et les valeurs s'inversent sur d'autres plans : le Moyen Age est vu comme période de tolérance religieuse, par un paradoxe inouï, tandis que c'est la Renaissance et l'Inquisition qui semblent inaugurer une période de « réaction », terme souvent repris pour désigner dans un même ensemble, Espagne franquiste et Espagne inquisitoriale, à travers les siècles. La réaction permet en effet de subsumer les différences dans un vocable commun de lutte à l'échelle de l'Histoire elle-même. Dans cette lutte, le peuple juif devient porteur de modernité : ces réfugiés juifs, interdits de service militaire et discriminés dans leurs patries d'origine, le plus souvent, puis humiliés dans leur exil politique, retrouvent une destinée épique dans leur capacité à se battre en Espagne, ce que l'insistance sur leur entraînement militaire suggère. L'épopée se bâtit ici sur ce double aspect de l'expérience juive en Espagne, chaque fois synonyme de progrès.

La description évoquée s'effectue en effet selon un double mouvement : paix et guerre, ou plus précisément, cité en paix et cité en guerre, ce qui reprend, certainement inconsciemment, la bipartition de la description homérique du bouclier d'Achille dans l'Iliade, laquelle a été abondamment analysée dans sa dimension anthropologique de description des fondements de la vie sociale d'un peuple. Diamant met en avant le regard des spectateurs pour suggérer l'apparition d'une réalité oubliée, celle de l'Espagne médiévale. Ce faisant, il procède à une réappropriation de la nostalgie proprement sépharade intégrée aux thèmes de propagande républicains et cet éloge du milicien armé. Dans le cas des Juifs, ce point est remarquable tant l'un des préjugés les habituels porté sur les Juifs, et véhiculé parfois par ces deniers pour souligner leur pacifisme ou justifier leur statut d'objecteur de conscience, est leur prétendue inaptitude au métier des armes. Le milicien juif armé vient donc en écho d'un passé sépharade de haute valeur culturelle et intellectuelle en Espagne, brisé par la terreur religieuse infligée à ce pays, et qu'il lui incombe de libérer. La section juive du Parti communiste, dont David Diamant est membre, est en effet marquée par cette ambition de relecture de l'Histoire, partagée avec le mouvement philo-sépharade en Espagne. Le sépharadisme se transmue donc en valeur progressiste dans le discours communiste, qui a la spécificité de passer sous silence les premiers

concernés, finalement : les sépharades eux-mêmes. Sur ce point, les deux tendances se rejoignent puisque le sépharadisme des philo-sépharades rencontre finalement peu d'écho dans les communautés sépharades, dont le destin est questionné sans qu'ils en aient conscience. Les liens, quoique très distants et purement intellectuels, entre les deux mouvements, philo-sépharadisme et *Yevsektia*, peuvent être étayés par l'étude du fonds David Diamant. Ce fonds, inséré dans les archives du PCF, aux Archives Départementales de Seine Saint Denis, rassemble les documents de David Diamant, dont une partie concerne plus précisément les Brigades internationales : on y trouve ainsi un manuscrit de sa plume, également dactylographié, qui constitue un ensemble de réflexions sur l'Espagne et les Brigades internationales, sans doute préparatoire à l'édition de son ouvrage *Combattants juifs dans l'armée républicaine espagnole*. Il est écrit notamment :

« Les historiens espagnols les plus en vue sont d'avis que la cause de la décadence de l'Espagne fut la puissance de l'Eglise, l'oppression et sa volonté d'étouffer le moindre progrès. L'origine de cette chute remonte au temps où les Arabes et les Juifs furent chassés du pays. « On a d'abord chassé les Juifs qui détenaient en leurs mains toute la vie industrielle du pays ; aussitôt après les Arabes qui assuraient la vie agricole de la nation » (Victor ALBA, Histoire des républiques espagnoles, p.14).³⁵ »

L'insertion de cette citation d'un historien espagnol, opérant lui-même cette équation assez répandue parmi les historiens philo-sépharades et républicains, selon laquelle l'expulsion des Juifs puis des Arabes a signé la fin de la prospérité espagnole, traduit une certaine connaissance des travaux espagnols parmi les membres de la section juive du PCF. Cette histoire sert alors la vision qui se façonne dès 1936 sur le destin singulier que partagent le peuple espagnol et le peuple juif. Bien que le titre de l'ouvrage et les autres renseignements sur le fonds indiquent que ce texte et le travail de cet historien sont postérieurs aux événements relatés, ils témoignent d'une imprégnation de l'Histoire de l'Espagne dans la mentalité des organisations juives d'aide à l'Espagne qui trouve ses racines dans les années 1930. Ce point sera décisif dans l'étude des livres de mémoire de guerre qui reprennent ce thème. La réécriture de l'Histoire qui s'effectue tant dans les milieux juifs que dans une partie de la littérature espagnole des années 1930, et qui s'exacerbe dans le cadre de la Guerre d'Espagne souligne donc le poids d'une révolution qui prend place jusque dans les mentalités des contemporains. Cette idée de révolution éclaire en effet tout à la fois le défi à l'Histoire que les volontaires juifs sont censés incarner et l'ébauche d'une imprégnation d'une Guerre contemporaine dans les représentations des milieux

³⁵ 335J Fonds David Diamant : particulièrement 335J 19, 20 et 21 : Entre-deux guerres et Brigades internationales.

juifs des années 1930, rompant avec l'idée que la guerre est « *goïm nacher* » : un plaisir de *goï*. Dès lors cette révolution des mentalités débouche sur une révolution à l'échelle de la culture juive elle-même qui s'approprie les thématiques de la guerre : l'insertion de thèmes guerriers renouvelle en effet les thèmes de la vie culturelle juive de l'époque, ou du moins le rapport entretenu par les Juifs à la guerre, plus habituellement subie que vécue comme rélité sur laquelle les Juifs peuvent influencer. On peut se demander dans quelle mesure ce rapport actif à la guerre forme les conditions d'émergence d'une nouvelle culture juive.

C) Une nouvelle culture juive ?

Si Franz Rosensweig avait pu écrire, en 1914, « le peuple juif ne connaît donc pas la guerre »³⁶, au prix, il est vrai, d'une torsion de la réalité, alors que l'Europe entrait dans le premier conflit mondial, il n'en est plus de même dans le contexte des années 1930. Paradoxalement, c'est bien cette Guerre d'Espagne si lointaine pour le cœur du monde juif contemporain qui va sécréter un renouveau des modèles culturels juifs et déboucher sur une « nouvelle culture juive », née dans les combats : une culture juive de guerre. Par culture de guerre on entend habituellement l'ensemble des formes d'adaptation culturelle à un contexte de guerre : soit par une production artistique prenant la guerre comme thème et comme motivation, soit par la diffusion d'une culture populaire militarisée, plus ou moins volontairement par les autorités, et plus généralement toute forme de représentation du conflit sur le temps même de la guerre, débouchant sur une appropriation culturelle de ce dernier par les civils et les militaires. Ce terme désigne de façon paradigmatique la production liée à la Première Guerre Mondiale, et a recouvert cette historiographie qui a pensé ce conflit dans ces termes, seuls aptes à traduire une diffusion massive des productions de guerre totale. Dès lors, évoquer l'idée d'une culture juive de guerre peut surprendre, dans la mesure où les guerres d'Etats-nations du début du XX^{ème} siècle n'ont pas laissé les Juifs jouer un rôle communautaire marqué et ont privé ces derniers d'un mode spécifique d'expression du conflit. A cet égard, l'expression de Franz Rosensweig, quoiqu'exagérée, traduit cependant une certaine réalité d'indifférence culturelle à une guerre subie par ces communautés.

La Guerre d'Espagne voit cependant une mutation s'opérer dans la mesure où, encore imprégnée des modes culturels d'expression de la guerre issus du conflit de 1914, elle a débouché sur des appropriations culturelles variables suivant le degré d'investissement de chaque groupe et de chaque communauté à un conflit transnational. C'est dans le contexte d'une culture de guerre variable selon le degré d'investissement dans le conflit de telle ou telle association ou communauté d'émigrés, en faveur d'une structure volontairement internationaliste des Brigades internationales, que les communautés juives et les combattants

³⁶ “Parce que le peuple juif est déjà au-delà de la contradiction qui fait la force propre et motrice de la vie des peuples, au-delà de la contradiction entre la spécificité et l'histoire universelle, entre la patrie et la foi, entre la terre et le ciel, le peuple juif ne connaît donc pas la guerre ». Cité par Jürgen HABERMAS, *Profils philosophiques et politiques*, in « Les Juifs, la Paix et les Guerres du XX^{ème} siècle », in Jean HALPERIN et Georges LEVITTE, *La Conscience juive face à la guerre: données et débats*, Paris, Presses universitaires de France, 1976.

ont trouvé un moyen d'exprimer un conflit, dans leur langue et dans leurs codes culturels et artistiques.

1. L'exposition de 1937 et le Congrès mondial de la culture juive : les artistes juifs au service de la cause communiste ?

L'exposition déjà évoquée de 1937 porte en effet en elle un aspect révélateur de cette évolution des thèmes artistiques juifs et de cette imprégnation de la Guerre d'Espagne dans leur esthétique. Cependant, l'appropriation de cette thématique par la section juive du Parti communiste crée une perception contradictoire de cette nouvelle culture juive. D'un côté en effet, les partis communistes et agents du *Komintern* mènent une large campagne de propagande en faveur des communautés juives en Europe et aux Etats-Unis, alors que dans le même temps les purges staliniennes débutent par l'élimination d'une grande part des membres juifs du Parti. Des luttes d'influence ambivalentes s'exercent dès lors, dessinant les contours d'une guerre artistique.

C'est dans ce contexte très particulier qu'il convient de resituer l'exposition de 1937, qui, selon le compte-rendu donné par Diamant, semble pourtant être un triomphe identitaire pour les Juifs communistes. La richesse de cette exposition est suggérée à travers les descriptions des photographies, des montages effectués, des lettres de combattants, ainsi que par l'évocation de trois œuvres artistiques sur ce thème :

« Il y avait aussi de riches travaux artistiques qui élevaient l'aspect esthétique de cette manifestation, par exemple, la toile de l'artiste autrichien Krupel qui représente trois miliciens rendant hommage à leurs camarades tombés ; la mort d'un combattant martelée dans la tôle par l'artiste Zber ; le bas-relief d'Albert Nachumi et d'autres. ³⁷»

La dimension artistique de cette exposition dépasse donc les simples structures du témoignage, atteignant l'ampleur d'une révolution culturelle qui trouve un écho certain dans la culture du front. Le nom d'Albert Nachumi est important : de son vrai nom Arié Weitz, il est l'instigateur légendaire de la compagnie Botwin, lorsque, dès l'automne 1936, il vint voir Luigi Longo, aussi nommé *Gallo*, Inspecteur général des Brigades internationales, pour demander la création d'une unité juive spécifique, épisode rapporté par Luigi Longo lui-même³⁸. Nachumi est tombé par la

³⁷ David DIAMANT, *Combattants juifs dans l'armée républicaine espagnole, 1936-1939*, Paris, Ed. Renouveau, 1979. Voir p. 220.

³⁸ Gina MEDEM, *Los Judios luchadores de la libertad : Un año de lucha en las Brigadas Internacionales*, Madrid, 1937. Introduction par Luigi Longo.

suite dans la défense de la Cité Universitaire à Madrid. Son idée fut reprise ultérieurement, lors des discussions sur la possibilité d'une telle unité, aboutissant à la création de la compagnie Botwin, sur pression de la section juive du Parti communiste. On peut donc identifier autour de cet événement de l'exposition de 1937 une série de faisceaux concordants qui dessinent un réseau très étroit d'interconnaissance entre la création de la Compagnie Botwin, la section juive du Parti communiste, la *Naïe Presse* et la figure de Gina Medem, à qui on demande justement dans cette période de collecter des informations pour éditer un livre sur la participation des Juifs en Espagne républicaine.

Cette exposition est décrite en effet comme ayant attiré de très nombreuses personnes, et fut pour la *Naïe Presse* un succès médiatique. Cette presse est en au centre de la manifestation, avec des annonces dans ses journaux, des photos représentant des brigadistes lisant ce journal³⁹, et des compte-rendu dans la *Naïe Presse*, qui a fourni de nombreux documents pour l'exposition, notamment des lettres. Sur ce point, le témoignage de Sygmunt Stein est intéressant en tant qu'il critique avec virulence le Congrès mondial de la culture juive comme une instrumentalisation effectuée par les « vendus de la *Naïe Presse* » et les membres de la section juive communiste. Les lettres évoquées, qui semblent être les mêmes que celles que David Diamant utilise dans son ouvrage, sont dites être des fausses, créées pour les besoins de la propagande communiste. Il ne faut en effet pas oublier que le Parti communiste exerce dans le même temps une campagne pour tenter de gagner à sa cause les communautés juives, instrumentalisation au sein de laquelle l'utopie du Birobidjan joue un rôle décisif, et qui nourrira les rancœurs de la mémoire individuelle. Par ailleurs, Sygmunt Stein ne mentionne pas cette exposition, alors qu'il était à Paris, durant le mois de septembre 1937, et a eu vent du congrès de la culture juive mondiale⁴⁰. Il semble y avoir là un véritable problème d'authenticité concernant cette exposition et ce projet de musée juif qui ne vit jamais le jour, malgré l'abondante collecte de documents évoquée par David Diamant. Ce dernier explique d'ailleurs de façon assez contradictoire le destin de ces documents, « ces trésors » rassemblés, mais dont on ne trouve trace dans ses archives. Il précise dans une note de bas de page :

³⁹ David Diamant évoque en effet une telle photo d'une volontaire lisant, lors d'une pause, un exemplaire de la *Naïe Presse* : il a été possible de retrouver cette photographie, du moins peut-on penser qu'il s'agit de celle évoquée, à la page 161 de l'ouvrage de Lefebvre-Péña et Skoutelsky (Lefebvre-Péña M., R. Skoutelsky, et Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (dir.), *Les brigades internationales: images retrouvées*, Paris, France, Ed. du Seuil, 2003, 189 p.). Le destin des « images retrouvées », issues de fonds négligés, inclinerait à penser que les autres documents de cette exposition ont pu être conservés : une étude en détail de ce point sera effectuée.

⁴⁰ Sygmunt STEIN, Odette STEIN, et Jean-Jacques MARIE, *Ma guerre d'Espagne: Brigades internationales : la fin d'un mythe*, traduit par Marina Alexeeva-Antipov, Paris, France, Éd. du Seuil, 2012, 265 p.

« Depuis la Libération, nous avons recherché et retrouvé certains de ces matériaux. Pour le fonds essentiel, bien que l'endroit précis où ils se trouvaient soit connu de nous, il n'existe aucun survivant de la famille des propriétaires du jardin de la banlieue parisienne où la documentation fut enterrée. »⁴¹

Pour le moins lacunaire, voire confuse, cette note laisse quelque peu circonspect quant à la réalité de l'exposition, ou du moins de son ampleur, surtout quand on connaît les critiques de Sygmunt Stein sur les opérations de propagande, vides de contenu, et l'absence notable de toute référence à cette exposition et à ce musée dans l'ensemble des documents, tant archivistiques que bibliographiques, étudiés. Doit-on relier ce projet à la volonté de création de la Compagnie Botwin pour attirer de nouveaux volontaires et l'aide des organisations juives ? On sait en effet que la compagnie Botwin n'eut pas que des membres juifs, loin s'en faut, et Stein la décrit même comme une coquille vide, destinée à attirer de nouvelles recrues. Il semble y avoir en effet derrière ces différentes mesures prises en 1937 une volonté explicite d'appropriation identitaire, initiée par la section juive et la *Naïe Presse*, avec l'accord du *Komintern* voire son soutien actif, afin de développer une image héroïsée du volontaire juif en Espagne républicaine. C'est dans ce creuset que se façonnent les représentations déterminantes liées à ces volontaires juifs, à partir desquelles certains se redéfiniront ou desquelles d'autres au contraire feront sécession. Quant à ce musée, qui semble être l'équivalent muséographique et sans doute le résultat de l'entreprise de collecte de Gina Medem, et l'équivalent culturel de la création de la compagnie Botwin, on ne peut affirmer trop de choses sur elle. Des recherches sur ce point sont nécessaires, même si la description en elle-même qui est faite par David Diamant traduit la réalité, en tout cas, d'une reconstruction mémorielle de l'événement et du sens de l'engagement des volontaires juifs en Espagne. A l'interstice de la représentation et de la mémoire, il n'a pas toujours été facile de distinguer entre ce qui était déjà présent en 1936 et 1939 de ce qui a été repensé dans l'après-guerre : l'étude plus précise des livres de mémoire de guerre s'y attachera.

⁴¹ David DIAMANT, *Combattants juifs dans l'armée républicaine espagnole, 1936-1939*, Paris, Ed. Renouveau, 1979. Citation p. 220.

2. Chanter la Guerre en Espagne : un défi identitaire

Evoquer la dimension muséographique de cette création d'une identité juive de lutte ne doit pas cacher les formes spontanées d'élaboration d'une « culture juive de guerre ». Si la part de reconstruction par l'arrière et de détournement idéologique semble être indéniable, on ne saurait toutefois oublier que les combattants juifs en Espagne, qu'ils fussent venus en pleine conscience identitaire juive ou pour de toutes autres raisons, ont été amenés à reprendre des productions artistiques et culturelles du temps de paix dans un contexte militaire et à en créer de nouvelles, lesquelles, le plus souvent en yiddish, traduisent cette expression de « culture juive de guerre ». Nous avons choisi d'utiliser cette expression en reprenant celle que propose la *Naïe Presse* dans un numéro de 1938, publié après le quatrième numéro de son partenaire du front, le journal Botwin. Il y est dit en effet :

« Ce journal est également une magnifique contribution à notre culture juive moderne. Cette culture est créée dans les tranchées boueuses, aux premières lignes, sous le feu des mitrailleuses, avec l'accompagnement des canons et des bombes lancées des avions.⁴² »

Ce qui frappe, c'est bien cette notion de culture juive d'un autre type, développée dans un contexte militaire, l'un de ceux qui était pourtant le moins approprié par la culture juive, ce que traduit la faiblesse du vocabulaire yiddish relié à l'armée, en grande partie repris directement à l'allemand. Cette épreuve de naissance d'une culture juive, issue de nouveaux modèles de lutte, ne se fait pas sans emprunts à une vision essentiellement prolétarienne et internationaliste de combat, ce qui aura un écho majeur dans la poésie liée à la lutte des partisans dans les forêts de Pologne ou de Lituanie, pendant la Seconde Guerre mondiale.

Le premier thème de création artistique fut précisément le même que celui de l'arrière : la mythique unité Botwin, dont la forte charge symbolique, sans aucune mesure avec ses effectifs réels, en faisait le réceptacle d'élaboration d'une représentation poétique et artistique de cet engagement. Des hymnes de combat ont en effet été créés et nous en disposons de trois, dont un seul cependant est devenu véritablement l'hymne de la compagnie. Il s'agit de l'hymne écrit par Olek Nuss⁴³, poète et rédacteur en chef de la *Naïe Presse*⁴⁴, sur la mélodie d'un chant espagnol sans autre précision musicale. Il fut créé à Falset, dans les mois préparant la grande

⁴² Op.cit. p.194 ;

⁴³ Ou Alek Nus, selon les graphies. Ce témoignage est confirmé par l'ensemble du corpus étudié, quoique d'autres versions concurrentes soient aussi évoquées.

⁴⁴ Efraïm WUZEK, *Combattants juifs dans la guerre d'Espagne: la compagnie Botwin*, traduit par Jacques Kott, Paris, France, Syllepse, DL 2012, 2012, 219 p. Voir p. 147.

offensive sur l'Ebre, en juin 1938, peu avant le retrait des brigades. Il est d'ailleurs intéressant de noter que cette création eut lieu dans les derniers mois de la guerre, alors que le prolongement du conflit avait rendu plus évidente la création d'une culture de guerre que l'intensité et le sentiment de rapidité des premiers mois, ainsi que l'absence d'unité juive, avaient temporairement bloqué. Le chant en lui-même⁴⁵ ne contient qu'une évocation du caractère proprement juif de la lutte menée, mais elle reste circonscrite à l'idée d'une intégration d'un contingent juif au sein de « la grande famille internationale » selon l'expression consacrée par le Commissariat des Brigades internationales. Le dernier couplet prophétise ainsi :

« Et que dans les temps nouveaux sans guerre

L'on se rappelle notre affrontement

Quand les soldats juifs de *Botwin*

Ont chassé au loin la peste fasciste

No Pasaran ! ⁴⁶ »

La seule insistance sur l'identité juive passe donc dans l'élévation au statut de soldat et l'inscription dans la mémoire de Naftali Botwin, dont l'histoire est connue de la plupart des volontaires. Se dessine la volonté que cette lutte ne soit pas oubliée, thème classique à toute épopée, mais dans le contexte évoqué, l'appel prend une dimension plus pertinente encore. En effet, la crainte que cette participation soit effacée est proportionnée au climat antisémite régnant en Pologne et dans les pays d'où sont issus la plupart des volontaires, tandis que la France de Daladier garde une méfiance certaine envers ces immigrés politiques au statut d' « indésirables ». Le *numerus clausus* des universités polonaises, par exemple, se double souvent d'une confiscation mémorielle et d'un effacement des noms juifs de la mémoire nationale. Une telle politique sera d'ailleurs amplement pratiquée par le gouvernement socialiste de Pologne. Dès lors l'appel à garder en mémoire cet affrontement, cette lutte des *Botwinniks* est aussi dirigé envers les camarades de la Brigade Dombrowski, brigade polonaise, au sein de laquelle est intégrée la compagnie. Il n'est en effet pas rare de rencontrer des marques d'antisémitisme dans les Brigades, quoiqu'officiellement désapprouvé par les autorités

⁴⁵ Voir annexe.

⁴⁶ Efraïm WUZEK, op.cit. p 148.

communistes et souvent combattu par une partie non négligeable des volontaires polonais eux-mêmes.

Au sein de cette Brigade, il s'agit en effet, pour les volontaires juifs, que cette mémoire des noms juifs ne soit pas effacée. Dans le même temps, cette participation est réinscrite en permanence dans le fonctionnement internationaliste des Brigades, que les communistes veulent conserver intact en rejetant les traces de chauvinisme tout en acceptant les marques d'attachement identitaire, mais sur le même mode que celui des républiques autonomes en URSS : une identité nationale muselée, limitée à l'expression culturelle populaire, niée dans toute dimension revendicatrice et intégrée à un système unifié. Le refrain des *Botwinniks* est d'ailleurs explicite :

« Nous marchons, nous les *Botwinniks*,

Avec la Brigade internationale

Avec notre armée populaire ! »

La lutte n'existe donc que dans cette contradiction entre affirmation identitaire et structure internationaliste jalousement préservée, contradiction que le discours communiste traduit aussi, comme lors de la création d'unités homogènes d'un point de vue des nationalités, officiellement seulement pour des raisons linguistiques, alors qu'il est patent que l'homogénéité linguistique ne fut que partiellement obtenue. Le discours de création de la compagnie Botwin, prononcé le 12 décembre 1937⁴⁷, dans les tranchées, traduit d'ailleurs cette confusion des objectifs affichés. Il d'abord rappelé :

« Tous nos volontaires [...] demeurent une grande famille fraternelle qui unit tous ses combattants [...]. La lutte commune, le sang commun versé, nous ont tous rapprochés davantage et nous ont appris à nous estimer et à nous aimer. Nous antifascistes, sans distinction de nationalité et de convictions politiques, [sommes] décidés à fournir encore un grand effort.»

A cet appel à l'unité aveugle aux distinctions nationales ou identitaires, succède cependant l'idée d'une distinction accordée aux volontaires juifs pour leurs bons services, et ce alors que rien, au cours du combat, ne devait les distinguer normalement :

« Dans la Brigade Dombrowski les volontaires juifs se sont toujours distingués par leur héroïsme, leur combativité et leur dévouement [...]. En soulignant leur grand nombre et l'importance des

⁴⁷ De très nombreuses sources en donnent une transcription, tant la dimension de reconnaissance de la présence des volontaires juifs a été consacrée par cet ordre du jour de l'Etat-major de la XIIIème Brigade. Nous nous basons sur la traduction effectuée par David Diamant, lequel dispose d'un fac-similé de l'original écrit en yiddish, et présente dans le fonds d'archives D.Diamant.

volontaires juifs dans la Brigade Dombrowski afin de commémorer aussi la mémoire des combattants juifs tombés pour la liberté, nous décidons que la deuxième compagnie de l'héroïque bataillon polonais Palafox devienne une Compagnie juive du nom de Naftali Botwin.»

Il est intéressant de noter que c'est bien sur le registre de la nomination, de la pure énonciation d'un nom juif, que l'identité culturelle de la compagnie est censée se forger. La composition de la compagnie initiale ne fut en effet pas modifiée et elle comptait au moins une moitié de volontaires que d'un commun accord les sources qualifient de « non-juifs ». Dès lors, l'identité culturelle de cette compagnie s'effectue autour du seul nom « Botwin » et son hymne intègre cette pure énonciation d'un nom juif parmi les noms des Brigades internationales, lesquels accèdent dans ces années à un statut légendaire, transmis par la presse de gauche, qui ne se lasse pas d'évoquer les Brigades « La Marseillaise », « Abraham Lincoln » ou « Dombrowski », véritable « catalogue des vaisseaux », pour reprendre l'expression homérique appliquée à la flotte grecque de l'Iliade. C'est dans le cours même de la guerre que s'effectue cette première énonciation de la participation juive, qui est déjà « commémoration », ainsi que le précise l'ordre du jour, comme s'il s'agissait davantage de poser une stèle pour l'avenir. Cette obsession mémorielle de la nomination sera en effet décisive dans l'étude de la mémoire des combattants, et peut d'ores et déjà être reliée à l'impératif de se souvenir du nom des morts, dans le judaïsme, et d'un maintien des défunts dans le « faisceau des vivants » selon l'expression biblique, énoncée précisément lors du départ de David dans une des guerres du Livre des rois. Partir à la guerre pour ces volontaires semble donc redessiner les contours d'une identité juive faite avant tout de nomination, d'évocation purement symbolique d'une présence juive.

Deux autres hymnes nous sont transmis par David Diamant, lesquels trahissent plutôt une identité juive martyre, qui trouve dans la lutte pour la liberté du peuple espagnol les moyens d'un dépassement d'une misère liée au foyer natal. Ils n'évoquent en effet leur engagement en tant que Juif qu'à travers l'expression « pogrom », traduisant une ébauche de communauté de persécution établie parmi les Juifs d'Europe de l'Est et les émigrés politiques en France, tous obsédés par la recrudescence antisémite des années 1930. Le premier, anonyme, présente en effet la lutte en Espagne comme un moyen de prolonger le combat antifasciste par d'autres territoires et d'autres moyens, idée qui sera omniprésente dans la mémoire juive de cet engagement au point d'en obscurcir tout autre aspect. Le chant dit ainsi⁴⁸ :

⁴⁸ David DIAMANT, *Combattants juifs dans l'armée républicaine espagnole, 1936-1939*, Paris, Ed. Renouveau, 1979. Voir p. 201.

« Pour les hitlériens bourreaux

Et qui excitent aux pogromes

En Espagne sur les fronts

Un fossé les attend profond »

Cette vendetta espagnole contre les persécutés à l'échelle européenne s'inscrit d'autant mieux dans la création d'une identité des volontaires juifs en Espagne qu'elle trouve dans la propagande républicaine espagnole un écho frappant, avec cette phrase fameuse affichée dans les rues de Madrid : « Madrid sera la tombe du fascisme ». Cette transformation de l'Espagne en fosse du fascisme trouvera cependant son équivalent républicain, puisque l'obsession des volontaires juifs survivants sera, entre autres, de savoir ce qu'il est advenu des morts laissés en terre d'Espagne, sans tombe ni monument. Une même communion dans la souffrance des pogromes, semblant légitimer toute lutte, se retrouve dans le troisième chant évoqué, celui composé par Moyshe Szulzhteyn, à Paris, et chanté sur « Radio Barcelone », depuis Paris, par la chorale populaire qui sera rattachée à l'U.J.R.E.⁴⁹. L'identité traumatique s'incarne dans les propos de la chanson, que nous restituons en yiddish :

“Mir kumen funem tifstn tehom

Fun blut, fun keytn un pogrom

*Shaynt of unzer bayonet*⁵⁰”

Eux qui viennent du « sang » et des « pogromes » savent à quoi s'attendre sur la terre d'Espagne contre les mêmes ennemis. C'est bien une vision de la lutte tirée d'une persécution originaire, créant un sentiment de solidarité transnationale avec le peuple espagnol qui émerge ici. Le passé de persécutions semble attribuer aux volontaires juifs en particulier, tout à la fois, l'expérience de ce qu'est la violence du fascisme et une légitimité personnelle à engager la lutte en Espagne.

On dispose de très peu d'informations sur les différents chants des Botwinniks ; d'autres hymnes semblent avoir existé concurremment sans qu'il soit possible d'en savoir plus. Une anthologie regroupe cependant ces chansons, auxquelles on peut avoir accès par internet, et dont une étude plus approfondie pourra se révéler utile. Il s'agit de l'ouvrage *No pasaran : lider, balades un poems fun Shpanishn folk in zayn kamk kegn fashizm*, édité en 1938 à New

⁴⁹ U.J.R.E. : Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide : créée en 1943 à partir d'une scission de la MOI.

⁵⁰ David DIAMANT, op.cit. pp. 358-359. David Diamant ne propose de traduction que pour la première strophe, aussi traduisons nous librement le texte Yiddish non traduit de cette strophe: « Nous venons du fond de l'abîme/ du sang, des chaînes et des pogroms/ éclairés à la lueur de nos baïonnettes. »

York⁵¹. Il s'agit d'un cas exceptionnel de traduction immédiate des première ébauches du *Romancero General de la Guerre de España*, d'auteurs espagnols, bien avant toute autre édition étrangère, accompagnée de chants des combattants juifs. Cette anthologie traduit une réception immédiate de la guerre d'Espagne dans les communautés juives de l'arrière, permise aussi par la profusion artistique des volontaires juifs et leurs liens avec les productions espagnoles. Sans doute l'édition d'une anthologie de la poésie des volontaires juifs, en France, évoquée par l'exposition de 1937, s'inspirait-elle de cet ouvrage ou la précédait-elle et confirme de toutes manières, cette imprégnation de la guerre d'Espagne dans les communautés juives. Elle élève également la lutte à une dimension hautement fraternelle : le chant épique des volontaires juifs ralliant celle du peuple espagnol, devient paradigmatique d'un rapport fantasmé à cette guerre d'Espagne. S'y mêlent des aspirations d'origines variées mais trouvant dans une logique simple, voire simpliste, et un ennemi unique, que le terme de « fasciste » ou « hitlérien » suffit à désigner et qui exclut toute possibilité de compassion, à la différence des ennemis nationaux des autres guerres, au sein desquels on pouvait trouver un coreligionnaire ou un semblable, les moyens d'une narration commune. Une anthologie unifiée, c'est surtout une lutte unique aux voix multiples.

3. Cercles et transferts culturels

Qu'une telle production artistique puisse se créer, et devienne le lieu d'une affirmation d'une identité juive de lutte pour la liberté, suppose la possibilité de temps de pause et de rencontre au cours desquels élaborer des formes d'expression culturelle. Ce fut le cas grâce aux différents casernements des Brigades et à des temps de latence entre offensives et contre-offensives républicaines et franquistes. De nombreux témoignages évoquent ainsi les cercles culturels nés d'abord au front, puis débouchant sur la Maison de la Culture de la compagnie Botwin. Ce lieu, situé dans les quartiers d'hiver de la compagnie de réserve Botwin, à Casas Ibañez, où se formaient les nouvelles recrues, est décrit notamment par Diamant :

« Les tables sont couvertes de carreaux de fleurs à tel point qu'ils représentent un dessin, un symbole, l'étoile à trois branches, symbole des Brigades internationales, l'étoile à cinq branches et l'étoile soviétique.⁵² »

Cette imbrication des trois étoiles, qui peut prêter à sourire, est cependant fondamentale dans la mémoire des volontaires et dans la création de motifs culturels aptes à recouper l'ensemble

⁵¹Aaron KURTZ, *No pasaran : lider, balades un poems fun Shpanishn folk in zayn kamk kegn fashizm*, Nyu York, kooperativer Kolks-Farlag, 1938

⁵² Op.cit. p. 185.

d'un engagement à plusieurs échelles. Parce qu'aucune des trois étoiles, ni aucun autre emblème, ne parvient à recouper leur identité à l'intersection de nombreuses autres, c'est précisément dans cette fusion que se forge une identité des volontaires juifs. Ce point sera décisif puisque lors des persécutions qu'ils subiront dans les décennies d'après-guerre, les anciens volontaires juifs d'Espagne seront toujours frappés par l'un de ces pans identitaires, de façon parfois cumulative : d'abord comme communiste en France, puis comme judéo-bolchévique et espagnol rouge pendant la guerre, puis comme « espagnol » par les autorités communistes, qui désignaient ainsi les anciens volontaires, enfin comme juifs, en 1968. C'est donc dans ce creuset de croisement des identités, des ralliements et des marquages culturels, que naît le point nodal d'une identité traumatique, faite de désillusions pour chacune de ces étoiles qui leur furent imposées comme marque d'infamie⁵³. Outre cette création symbolique, diverses activités furent organisées par les volontaires juifs : association sportive, cercles culturels le soir avec récitation de poèmes et de chants, club de théâtre, jardinage, et leçons de langues, notamment l'espagnol, ou de marxisme dispensé par les commissaires politiques. Cette florescence culturelle est particulièrement forte lors de la préparation de l'offensive de l'Ebre, après la retraite d'Aragon, de mai à juin 1938. C'est à Falset, lieu de création de l'hymne, que la compagnie va devenir célèbre pour ses capacités artistiques. Le 12 juin 1938, la compagnie invite la direction de la brigade Dombrowski et du bataillon, et de nombreux autres volontaires juifs des autres unités s'y joignent, ainsi que des civils espagnols. Des représentations théâtrales, notamment de Schlome Aleichem dont l'anniversaire sera plus tard célébré en détention dans les camps français, et le chœur de Szermann y donnent à entendre des productions artistiques traditionnelles ou nouvelles, adaptées au contexte de guerre. Efraïm Wuzek témoigne du bouleversement et du défi que constitue une telle célébration, dans le pays qui reste marqué du sceau de l'Exil de 1492 :

« Cette célébration confirma, une fois de plus, que la compagnie avait gagné sympathie et reconnaissance auprès du pouvoir militaire et civil [...]. On entendait encore dans toute la région de Falset en Catalogne, l'écho des chants révolutionnaires et populaires. En yiddish ! ⁵⁴»

Cette insistance sur le choc linguistique de la présence de cette langue juive si étrangère à l'Espagne est souvent présente dans les témoignages. L'épreuve artistique est d'abord épreuve linguistique, et le contact avec les Espagnols est ici décisif dans le sentiment d'une victoire

⁵³ Pour une analyse plus développée de ces marquages, on peut se reporter à la partie sur la mémoire dans les camps (II, B) ainsi qu'au schéma synthétique des évolutions mémorielles, dans lequel on a repris ce motif du croisement entre les différentes étoiles, constitutif de leur identité.

⁵⁴ Efraïm WUZEK, *Combattants juifs dans la guerre d'Espagne: la compagnie Botwin*, traduit par Jacques Kott, Paris, France, Syllepse, DL 2012, 2012, 219 p.

artistique, par la simple présence en Espagne de cette langue juive méprisée par les autorités es pays où il est parlé, et qui devient, dans ce pays de l'ancien opprobre, une langue artistique et exotique pour les Espagnols. Wuzek précise ainsi :

« Pendant notre halte à Falset, la compagnie Botwin est devenue un centre d'échanges culturels entre les volontaires juifs et la population espagnole. »⁵⁵

Ce contact est resté un pan décisif de l'expérience juive de la Guerre d'Espagne. Elle fut, d'un point de vue culturel, un moment de découverte d'une altérité honnie par le discours anti-judaïque catholique. Dans un contexte militaire où se réactivaient les grands modèles historiques du passé de l'Espagne, ce « Juif » devenait le « héros » des « pays froids », venu jusqu'en Espagne. Ce fut dans ces soirées culturelles que se produisirent des expériences musicales rares, dont nous préciserons l'ampleur mémorielle dans l'étude de la mémoire. L'une d'elles en particulier peut être notée : alors que le chanter Tulman, célèbre dans les brigades et qui aura une influence décisive dans la mémoire des brigadistes juifs, entonne le « *Ouivnou Malkénou* » à la demande d'un *botwinnik*, les Espagnols croient entendre un chant flamenco, tant les sonorités semblent proches. Cette proximité musicale est évoquée par les autres témoignages étudiés et semble constitutive d'un sentiment de proximité entre Juifs et Espagnols, malgré l'obstacle de la langue. Alexandre Szurek évoque ainsi Julek Hibner, un volontaire qui, à Falset, a chanté des chants flamenco à l'étonnement des Espagnols qui s'exclament : « *Hombre, es formidable por un Internacional* » (*Oh Man ! For an International, he's excellent*).⁵⁶ ». David Diamant reprend d'ailleurs cet épisode, ou du moins un épisode similaire sans qu'il soit certain qu'il s'agisse du même personnage et commente :

« Les Juifs étaient surpris de voir les Espagnols témoigner tant de chaleur pour les chants du chanter religieux juif et, de leur côté, les Espagnols étaient étonnés qu'un chanter de Hongrie puisse si bien chanter le flamenco andalou ...⁵⁷ »

Le reste de son explication est cependant confus : il explique que les Juifs expulsés auraient gardé les sonorités proprement espagnoles dans leurs chants, explication assez absurde puisqu'elle ne peut concerner que les Juifs sépharades, peu présents, mais qui a le mérite de souligner le sentiment de proximité culturelle, au cœur du projet philo-sépharade et qui trouve ici un prolongement à l'échelle de l'ensemble de la communauté juive. Alors que les

⁵⁵ Op.cit. p. 146.

⁵⁶ Alexander SZUREK, *The Shattered Dream*, by Hilda and Jacques GRUNBLATT, Library of congress, East European Monographs, New York, 1989. Voir p. 266.

⁵⁷ David DIAMANT, *Combattants juifs dans l'armée républicaine espagnole, 1936-1939*, Paris, Ed. Renouveau, 1979. Voir p. 187.

intellectuels philo-sépharades avaient popularisé l'idée d'une proximité culturelle, voire patriotique, entre les Espagnols et les Juifs sépharades, ce sentiment diffus a pu trouver dans ces situations, une forme de caution musicale pour les Juifs de toutes traditions, ce à quoi aboutissaient certains des intellectuels les plus philo-sépharades et philosémites, à supposer bien entendu que de telles idées aient pu avoir un écho populaire dans les années 1930.

Un tel sentiment de proximité voire de commune origine musicale se retrouve en effet dans les écrits de l'intellectuel philo-sépharade Maximo José Kahn notamment, qui, dans *Medina Azara*⁵⁸, avait développé toute une théorie expliquant l'origine ibérique du *Kol Nidré*. Dans un article 1930, il avait ainsi expliqué que le nom des chants andalous, *cante jondo*, viendrait de l'hébreu *yom tov*, mal orthographié par les copistes médiévaux, tandis que la mélodie du *Kol Nidré* viendrait illustrer, par des accents andalous, les persécutions de l'Inquisition. Il y a donc à cette idée d'une proximité ressentie s'incarnant dans les chants, un écho intellectuel certain dans l'Espagne des années 1930, en quête de son Hispanité.

Sans pouvoir déterminer à quel point ces théories ont pu exercer une influence dans les populations de l'Espagne ou ont été reprises par les sources que nous étudions, il n'en reste pas moins que cette prégnance d'une communauté de voix, d'une solidarité du chant par-delà les différences linguistiques a joué un grand rôle dans l'expérience juive en Espagne. On sera amené à reprendre cette idée dans l'étude des cérémonies funéraires pour les anciens volontaires juifs.

L'autre élément décisif de cet épanouissement culturel en Espagne est lié à l'usage des langues en lui-même. Outre l'exemple déjà évoqué de triomphe linguistique à Falset, ce qui est décisif dans l'émergence d'œuvres prenant la guerre pour thème a été l'emploi du yiddish en situation de conflit et l'emploi militaire de cette langue qui, de n'être celle d'aucun Etat et d'être au contraire la langue d'une minorité parfois exclue du service militaire, n'a jamais donné lieu à tel usage. Les témoignages concordent sur cette épreuve linguistique dont Efraïm Wuzek se fait le témoin :

« Il [l'officier] lance calmement « ordre ! ordre ! » et je m'étonne, chaque fois, combien ces ordres militaires en pleine bataille exprimés en yiddish résonnent normalement.⁵⁹ »

⁵⁸ Maximo José KAHN, *Medina Azara*, « Cante jondo y cantares sinagogales », *Revista de Occidente* (88), 1930, p.56, in Eva Touboul TARDIEU, *Sépharadisme et Hispanité, L'Espagne à la recherche de son passé (1920-1936)*, Paris, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, « Cahiers Alberto Benveniste », 2009, 413 p.

⁵⁹ Efraïm WUZEK, *Combattants juifs dans la guerre d'Espagne: la compagnie Botwin*, traduit par Jacques Kott, Paris, France, Syllepse, DL 2012, 2012, 219 p. Voir p. 155.

L'étonnement est bien ici cette apparente normalité dans l'usage du yiddish comme langue de communication de guerre, alors que les préjugés antisémites semblent avoir à ce point influencé les perceptions mêmes des volontaires sur leur propre engagement qu'ils prétendent parfois être venus pour prouver que les Juifs yiddishophones peuvent se battre comme les autres. Une autre langue juive, le ladino, connaît un destin similaire, puisque son usage s'est révélé précieux en Espagne, où le ladino est perçu comme du castillan très archaïque. Arno Lustiger évoque ainsi ces quelques cas de volontaires juifs yougoslaves, et donc sépharades, qui utilisèrent le ladino pour traduire les communications entre russes et Etat-major espagnol, se révélant particulièrement précieux. Le thème fondateur du mouvement philo-sépharade, la proximité linguistique insoupçonnée par les utilisateurs eux-mêmes de cette langue le plus souvent, persuadés de parler simplement « juif », trouve ici sa confirmation : ce sont bien ces « Espagnols sans patrie », à la langue si proche, devenus des patriotes espagnols par excellence. Bien qu'une telle situation eût dû déboucher sur de nouveaux thèmes philo-sépharades, il n'a pas encore été possible de confirmer cette hypothèse, mis à part le mythe du héros juif sépharade Balboa déjà évoqué.

C'est bien dans cette compréhension d'un destin nouveau de ces langues juives en contexte de guerre que des œuvres comme les différents poèmes sur la guerre d'Espagne ont pu naître. De langue minoritaire et décriée dans les pays de résidence des communautés juives comme un dialecte de misère, à la fois pour ses consonances slaves dans les pays de langue germanique et à la fois pour sa ressemblance à l'allemand dans les pays frontaliers de l'Allemagne, comme la Pologne, cette langue yiddish trouve de nouvelles dimensions et de nouveaux usages dans un pays qui en ignorait jusqu'à l'existence.

D) La métaphore religieuse : le « devoir sacré » d'aide à l'Espagne

A travers la question des modifications dans le rapport aux langues juives et notamment une langue semi-liturgique comme le ladino, se pose la question de la part du judaïsme plus traditionnel dans cette représentation de l'engagement des Juifs en Espagne républicaine. Il est de tradition de ne voir dans le camp républicain que des athées ou du moins des hommes hostiles à toute forme de religion, à l'exception toutefois des Basques, fervents catholiques. A cet égard, l'étude de l'historiographie pourra être utile, pour comprendre notre choix d'étudier plus en détail la rémanence de pratique religieuse juive et de lecture religieuse de la guerre d'Espagne et de l'engagement de ces volontaires qui, malgré leurs affinités politiques souvent opposées au rabbinat, viennent néanmoins d'un milieu traditionnel dans de nombreux cas. Nier toute dimension religieuse à l'engagement des volontaires serait en effet aussi vain que de jouer, en sens inverse, à y voir une dialectique de guerre sainte, dont le camp franquiste s'est fait une priorité. Que ce soit par la perpétuation de certains rituels jusque sur le front d'Espagne ou dans les camps de détention français puis nazis, ou par l'élaboration d'un discours religieux voyant dans la lutte en Espagne une dimension religieuse, se sont en effet formés des modes d'expression proprement religieux et hébraïques de cet affrontement.

1. Le rabbinat et la communauté juive américaine : l'émergence d'un « devoir sacré » pour les Juifs en Espagne

Le point de départ d'un discours religieux sur l'Espagne et la guerre d'Espagne serait à chercher dans les milieux rabbiniques, notamment américains, très sensibilisés à cette cause républicaine. On connaissait en effet le discours patriotique tenu par les autorités rabbiniques de part et d'autre des camps en guerre durant la Première Guerre mondiale, comme en France avec le vaste ralliement du consistoire à l'Union sacrée, appuyé par les nombreux volontaires juifs émigrés qui ont rejoint les armées françaises. Ce ralliement se faisait cependant à une cause concernant directement les communautés juives du pays, qui trouvaient dans leurs rabbins des relais de l'appel à la mobilisation du gouvernement, renforcée par l'idée de protéger le pays des droits de l'homme et de l'émancipation accordée par la Constituante, dans le cas des Juifs français par exemple. Aucune dimension propre au judaïsme ne se manifestait dans la compréhension des événements.

Ce n'est pas le cas avec la Guerre d'Espagne, qui concerne un pays presque dépourvu de communauté juive, malgré les quelques réfugiés, et sur lequel la tradition rabbinique voudrait qu'il y ait eu un anathème prononcé par les rabbins espagnols lors de l'Expulsion de 1492. Malgré cela, et sans qu'il y ait de raison particulière, le rabbinat américain, en premier lieu, se mobilise pour la République espagnole en masse, malgré le discrédit que son soutien à l'intervention américaine de 1917 avait fait porter sur lui et le sentiment de sacrifices inutiles et belligères. Alors que les débats à la Conférence Centrale du judaïsme réformé portaient en 1935 sur une possible déclaration de pacifisme total, appelant les Juifs à s'éloigner de toute guerre à venir, l'éclatement de la guerre d'Espagne modifie l'orientation du judaïsme américain réformé. Une résolution de la Conférence, adoptée en 1937, condamne les armées fascistes en rébellion, tandis que le rabbin Abba Hillel Silver déclare :

“La Conférence a le devoir d'exprimer une parole claire [...], une parole d'encouragement pour ces braves défenseurs de la liberté en Espagne. C'est le plus grand défi auquel doit faire face le monde occidental de nos jours [...]. Les Loyalistes défendent de leur vie cela même dont nous parlons en ce lieu.⁶⁰”

Ce soutien se confirme dans les faits avec une présence importante des rabbins américains dans les manifestations et les organisations de soutien à la République espagnole. Le rabbin Stephen Wise, responsable du judaïsme républicain, et Edward Israel faisaient partie, aux côtés de théologiens protestants et d'évêques, de l'« American Friends of Spanish Democracy Committee », tandis que le 11 mars 1937, une manifestation eut lieu à New York, avec André Malraux, organisé par le « North American Committee to aid Spanish Democracy », et à laquelle le rabbin Ben Goldstein prit part. Quatre jours plus tard, le rabbin Stephen Wise s'exprime à Madison Square Garden :

« Ce que le nazisme a l'intention de faire aux peuples libres apparaît clairement en Espagne, dans ce pays malheureux où les forces du fascisme et du nazisme mènent la guerre contre une nouvelle démocratie [...]. Puisse l'Espagne être un avertissement pour les peuples libres.⁶¹ »

Cette implication des rabbins américains est unanime, et les rabbinate des autres pays rallient souvent la République, sans toutefois le faire activement, ou adoptent une certaine neutralité. Sans qu'un discours spécifiquement religieux soit rattaché à la Guerre d'Espagne, cette

⁶⁰ “A clear word ought to come out of the Conference [...], a word of encouragement to those brave defenders of liberalism in Spain. This is the greatest issue confronting the western world today [...]. The Loyalists in Spain are defending with their lives the things that we are talking about here.”

⁶¹ Arno LUSTIGER et Chantal KESTELOOT, *Shalom libertad!: les Juifs dans la guerre civile espagnole*, Paris, les Éd. du Cerf, 1991. Voir p. 365.

incitation rabbinique au soutien à la cause d'une Espagne perçue, avec la France, comme le dernier des refuges des Juifs d'Europe, a pu renforcer la conviction qu'il s'agissait plus que d'un simple soutien politique.

2. *L'aide à l'Espagne : nouvelle mitsvah ?*

La notion de « devoir sacré » d'aide à l'Espagne républicaine apparaît en effet sous la plume d'autres personnalités importantes du monde juif ou d'autres journalistes juifs. En janvier 1939, en effet, alors que les volontaires, après avoir été démobilisés, sont appelés à s'engager une deuxième fois dans l'armée républicaine pour couvrir la *Retirada* des républicains, civils et militaires, vers les Pyrénées, après la chute de Barcelone, un article de Schlojme Felman, intitulé « Aider l'Espagne est un devoir sacré pour chaque Juif », paraît dans le journal *Zuhilf*. Ce bulletin est publié par le JSHK, le Comité d'aide judéo-espagnol, dont l'action d'aide en faveur de l'Espagne est marquée par l'envoi de colis vers les soldats du front, notamment les *Botwinniks*, et l'établissement de parrainages entre le front et l'arrière, sur le modèle des « marraines de guerre » de 1914. Son action débute en juin 1937, et son journal *Zuhilf*, traduit une conscience plus aigüe des souffrances des blessés et des civils ; un de ses pages de titre traduit d'ailleurs une action avant tout centrée sur les blessés⁶². Il est d'ailleurs intéressant de noter cette expression de « judéo-espagnol » comme nom du Comité : une forme d'identité judéo-espagnole nouvelle se dessine par l'usage de ce terme qui instaure, par cette solidarité étroite, une nouvelle identité sépharade, un sépharadisme républicain, propre aux volontaires juifs qui, après des mois en Espagne, semblent être devenus d'emblée des « judéo-espagnols ». C'est donc dans le cadre de cette représentation du martyr espagnol, souvent évoqué par d'autres journaux, que l'article de Schlojme Feman paraît, et dont la dimension sacrée s'explique précisément par la prise de conscience, plus ou moins fondée, que cette guerre concerne le peuple juif dans sa dimension historique et religieuse. Ce n'est plus tant comme héros juif volontaire de la liberté que comme représentant de l'historialité même du peuple juif que se dessine la figure du volontaire juif en Espagne. Felman écrit ainsi :

« Les volontaires juifs qui combattent en Espagne défendent non seulement la démocratie mais aussi et avant tout le droit à l'existence du peuple juif. C'est pour cette raison que les masses populaires juives se doivent de ranimer les traditions de lutte du peuple juif afin de mobiliser toutes les forces démocratiques pour participer à l'aide à la République espagnole. »

⁶² Voir en Figure1, Annexe 4.

Ce texte peut sembler suivre la figure déjà évoquée du volontaire juif comme héros de la liberté ; pourtant des nuances de vocabulaire et de contexte sont déterminantes. Les Brigades, en effet, sont dissoutes et *l'Agrupacion Internacional* n'est qu'un corps formé à la hâte avec les derniers internationaux présents sur le territoire. C'est donc dans une armée de la défaite presque déjà consommée et d'une déroute qui marquera longtemps la presse française et l'opinion publique des départements du Sud-Est de la France, frappés par l'étendue de l'exode des républicains, qui part protéger les flots de l'exil. Parallèlement, alors que dans les premiers mois de la guerre, l'espoir d'un redressement des démocraties face aux velléités expansionnistes de l'Allemagne nazie et de l'Italie fasciste semblaient possibles, l'année 1938 a brisé ces espoirs : le destin des Juifs d'Europe semble alors des plus incertains. Dans ce contexte, la dimension d'errance d'Israël s'accroît dans la vision du problème des réfugiés, tandis que ceux venus d'Espagne, volontaires juifs ou non, se pressent à la frontière. Dès lors la perception du volontariat juif en Espagne est rattachée à « l'existence du peuple juif » et à un appel aux « traditions de lutte du peuple juif » ; l'accent étant porté cette fois sur l'inscription de cet engagement dans l'histoire du peuple juif et ses traditions, donc également dans leur dimension religieuse qui ne peut s'en détacher. On comprend mieux l'idée d'un « devoir sacré » qui rejaillit alors dans le titre de l'article : déjà présente en filigrane, mais en partie voilée par la figure héroïsée et plaisante du volontaire de la liberté, le ton est devenu plus grave et prophétique par l'inscription de l'aide à cette guerre d'Espagne comme une forme de nouvelle *mitsvah*, prescrite à tout Juif en particulier, comme un devoir lié à son destin même. Sans doute cette atmosphère s'accroît-elle déjà à mesure que les défaites républicaines s'égrenaient de 1937 à 1938, avant de culminer en 1939. On pourra mesurer cette dimension religieuse qui s'empare en particulier des communautés de l'arrière grâce au témoignage de Sygmunt Stein, qui écrit lors de son retour en France en convalescence, à l'hôpital, en 1937 :

« Ils [les immigrés juifs et membres d'amicales] venaient, admirant avec fierté « leurs » héros, et un bureaucrate s'arrangeait toujours pour transformer ces dimanches en meetings prosoviétiques.

Parmi les visiteurs du dimanche, on comptait beaucoup d'honnêtes travailleurs juifs, de sympathiques gens du peuple. Ils voulaient s'imprégner de l'atmosphère espagnole à défaut de pouvoir aller combattre en Espagne [...]. Cela me dégoûtait de croiser [...] ces gens du peuple croyant sincèrement en la guerre sainte en Espagne. »⁶³

⁶³ Sygmunt STEIN, Odette STEIN, et Jean-Jacques MARIE, *Ma guerre d'Espagne: Brigades internationales : la fin d'un mythe*, traduit par Marina Alexeeva-Antipov, Paris, France, Éd. du Seuil, 2012, 265 p. Voir p. 198.

Cette expression de « guerre sainte », quoiqu'exagérée volontairement par Stein, traduit néanmoins une certaine réalité dans la représentation sacrale de la lutte en Espagne dans un contexte de persécution, dimension que le Parti communiste saura exploiter en faisant de la lutte antifasciste un moyen d'unifier des tendances pourtant rejetées par la doctrine officielle, et qui sera d'ailleurs à la base du consensus de ce que l'histoire soviétique a appelé « grande guerre patriotique », au cours de laquelle la notion de « sainte mère patrie » fut réactivée. La notion de guerre sainte traduit en effet cette imprégnation de la représentation que donne la presse de cette guerre, et de l'idée d'une lutte antifasciste sur tous les terrains, unissant toutes les tendances politiques, et à laquelle le ralliement de nombre de rabbins confère une dimension de commandement presque religieux. C'est en ce sens, et si l'on se cantonne bien évidemment au domaine des représentations, que le terme de guerre sainte et d'une idée d'aide à l'Espagne républicaine comprise comme une *mitsvah*, a pu pénétrer les catégories de pensée d'une part non négligeable de Juifs, volontaires ou non, voyant s'entremêler espérance juive et lutte antifasciste.

Sans doute ce saut conceptuel a pu être permis par la double légitimité de la cause républicaine aux yeux de la presse juive, à la fois pour le peuple espagnol *stricto sensu*, et à la fois pour la cause démocratique universelle, conférant à l'Espagne le statut de champ de bataille d'une lutte qui la dépasse. Une telle légitimité ne saurait toutefois, à elle seule, expliquer le ralliement des autorités rabbiniques et l'émergence d'un discours crypto-religieux sur la Guerre d'Espagne. Il n'est pas de notion de guerre sainte dans la tradition religieuse juive, et le rapport à la guerre, dans le discours talmudique ne s'interprète que sur le mode d'une autorisation de la guerre dans des circonstances très précises. La guerre n'était possible, selon la *Michnah*⁶⁴, que si elle était soit *milhèmet rechout*, une guerre politique, permise par à un accord formel du Sanhédrin, à l'époque hasmonéenne, soit une *milhèmet mitsvah*, une guerre prescrite car guerre de survie du peuple d'Israël. Dans le premier cas la guerre était donc très limitée et devenue totalement impossible en diaspora, tandis que la deuxième restait seule théoriquement possible mais jamais réalisée. Toutefois, il existe dans la tradition talmudique, un troisième type, la *milhèmet hovah*, la guerre comme obligation morale, sans toutefois être prescrite : il s'agissait de la lutte contre les nations cananéennes et contre *Midian*, laquelle devient alors une *mitsvah*. Cette dernière catégorie était dès lors restée hors d'usage peu après son apparition.

⁶⁴ *Sotah*, 8, 7. Cité dans l'article « guerre » de Geoffrey WIGODER, Sylvie Anne GOLDBERG, Véronique GILLET Arnaud SERANDOUR, et Gabriel Raphaël VEYRET, *Dictionnaire encyclopédique du judaïsme Esquisse de l'histoire du peuple juif Calendrier [1942-2022]*, Edition française refondue et augmentée, Paris, les Éd. du Cerf, 1993.

Paradoxalement c'est sans doute précisément ce type de guerre qui a pu être appliqué, plus ou moins consciemment, à la situation de la guerre d'Espagne, tant le sentiment de lutter contre l'ensemble de la menace fasciste, et en particulier contre l'Allemagne hitlérienne, est manifeste dans les discours rabbiniques et la presse juive. Dès lors que cette guerre ne rend pas nécessaire l'existence d'Israël comme entité autonome, mais peut s'imposer comme obligation morale à tout Juif, face à celui perçu comme persécuteur du peuple juif, la dimension de « devoir sacré » peut être mobilisée et a pu surgir spontanément sous la plume de nombreuses personnalités du monde juif des années 1930, notamment parmi les communautés en exil. Au lieu de la traditionnelle obéissance aux « lois du pays », notamment dans le cadre de la mobilisation générale des Etats-nations, faisant des citoyens juifs des citoyens soldats et pour lesquels le discours rabbinique se limitait à une acceptation, dans cette Guerre d'Espagne, il semble qu'indirectement, la réactivation des lois militaires du Deutéronome et de la tradition de la *Michnah* ait pu se faire dans les modes de représentation des communautés juives et du rabbinat. Si la dimension religieuse de cette guerre a donc pu émerger, c'est aussi par une certaine conception de la dimension historique, à l'échelle de l'histoire juive, de cet engagement, le seul proprement approprié par les communautés juives depuis la résistance de la Judée romaine.

3. Hasmonéens et Maccabées dans la Guerre d'Espagne

Des relais de cette vision religieuse se trouvent en effet à de nombreuses reprises, transmettant une comparaison omniprésente de l'engagement des volontaires juifs en Espagne avec les Hasmonéens et les Maccabées. L'enjeu est ici d'intégrer la compréhension des événements dans un discours proprement hébraïque et la mobilisation des référents identitaires vient compléter l'image donnée aux « héros volontaires de la liberté ». L'idée d'une telle comparaison se rencontre en premier lieu dans les correspondances entre le front et l'arrière⁶⁵. Ce sont les lettres fournies par David Diamant dans son ouvrage : on se rappellera les quelques doutes sur l'authenticité de ces lettres, que Stein ne critique pas directement mais seulement celles données par le Commissariat des Brigades en Espagne. Le contenu de ces lettres, parfois très religieux, ne saurait cependant s'intégrer de façon cohérente au discours communiste et il y aurait un très faible intérêt à créer de fausses lettres exaltant l'histoire juive, sans mention du Parti communiste. Par ailleurs, il est attesté qu'existait à Albacete, un

⁶⁵ Pour plus de détail sur la question de l'authenticité de ces lettres, on se référera à la première partie de ce mémoire, I, A, 3.

« cimetière des lettres », où l'on stockait les lettres des familles vers les brigadistes tués au front et laissées sans réponse. Toujours est-il que le contenu en lui-même de ces lettres, fût-il créé par les besoins de la section juive du Parti communiste, ou fût-il le résultat d'un sentiment intime de compréhension des événements par les familles de volontaires juifs, porte en lui une dimension religieuse, dont une plus ample étude élucidera plus précisément la dimension construite ou spontanée. Ainsi d'une lettre d'un père à son fils, de décembre 1937, date de création de la compagnie Botwin :

« Un salut aimable à tous tes grands et courageux camarades. Dis-leur que, la semaine prochaine, nous fêterons nos grands héros, les Hasmonéens. Eux aussi ont lutté pour la vérité et, malgré leur minorité, ils ont vaincu Antiochos et ses armées puissantes. Vous aussi, soyez-en sûrs, vous remporterez la victoire au nom de la justice, et les vainqueurs seront ceux qui combattent derrière le drapeau de la vérité, de la justice et de la liberté.

Je vous bénis avec la grande bénédiction des prêtres qui finit par la parole divine : Paix ! ⁶⁶»

Cet extrait est révélateur, à plus d'un titre, d'une compréhension religieuse du sens de cet engagement par les familles restées à Paris en exil ou dans les pays d'Europe centrale. Cette inscription dans la lignée hasmonéenne rejoint un mode de compréhension nouveau d'une guerre que les communautés s'approprient, brisant en cela la tradition de retrait face aux guerres des non-Juifs, et effectuent ce renouvellement conceptuel en puisant dans les traditions scripturaires. Par là même, l'espoir de trouver une libération face aux persécutions antisémites se fait jour. On gardera en mémoire les campagnes pour le départ des Juifs, soit en Palestine mandataire soit au Birobidjan, dans le cas très précis des organisations juives communistes, et une Espagne républicaine pouvait paraître comme une destination moins coûteuse et moins risquée. Cette métaphore religieuse est d'ailleurs reprise par la presse, notamment le journal du Comité d'aide judéo-espagnol, le *Zuhilf*, en date de janvier 1939, déjà évoqué, à travers une référence aux Maccabées cette fois-ci. C'est un article de Nahum Aronson, confirmé par deux sources principales, écrit peu après une soirée de soutien aux volontaires juifs, organisée à Paris par la Section juive du parti communiste :

« En tant que Juif, je suis fier que mon peuple ait livré, après deux mille ans de soumission, tant de courageux combattants pour lesquels l'asservissement est pire que la mort ; pour moi, ces combattants sont ceux qui poursuivent l'œuvre des Maccabées. »

⁶⁶ David DIAMANT, *Combattants juifs dans l'armée républicaine espagnole, 1936-1939*, Paris, Ed. Renouveau, 1979. Voir p. 301.

C'est dans les deux cas l'esprit de révolte des Hasmonéens et des Maccabées contre un tyran étranger qui fournit la matière de la comparaison, qui, alors que s'achève ce que l'on nomme déjà « l'épopée d'Espagne », permet aux communautés juives de conférer un sens à cet engagement dans l'histoire du peuple juif.

C'est d'ailleurs de cette façon que Marc Chagall comprend cette guerre et ce rôle des Juifs. Dans un échange épistolaire entre l'artiste et un volontaire juif, publié dans la *Naïe Presse*, en date du 16 Juillet 1938, cette question est en effet centrale. Marc Chagall répondait en effet à un volontaire, Lissner, qui, admirateur de l'œuvre de l'artiste reproduite dans la *Naïe Presse* à laquelle il avait accès au front, lui demandait de jouer son rôle d'artiste juif et de représenter ceux-là même qui combattaient, quoiqu'indirectement, l'antisémitisme sur les champs de bataille d'Espagne. C'est grâce à l'initiative de l'artiste de faire publier cet échange de lettres qu'on a pu avoir accès à ce document; on sait qu'au demeurant, Marc Chagall côtoyait à Paris de nombreux républicains espagnols exilés. L'artiste répond ainsi :

« Je suis touché et ému de votre lettre, qui est celle d'un combattant en Espagne [...]. Je crois que vos noms brilleront dans notre histoire [...]. J'ai conscience que notre résistance juive contre l'ennemi a déjà la beauté biblique. Bien sûr, le nouveau motif biblique mérite d'être perpétué comme on fait avec les vieux motifs de la Bible. »

Chagall inscrit donc cet épisode dans le cours de l'Histoire juive dans son ensemble et intègre cette narration dans une communauté qui se reconnaît dans ses combattants, puisqu'il insiste sur le pronom « nous ». C'est surtout l'accession à une dignité, une beauté biblique qui est frappante : la lutte semble être un nouveau livre de la Bible et prolonger le livre des Maccabées. Il n'est nulle part fait état, cependant, de travaux de Chagall en ce sens. On retiendra toutefois que son tableau, *Crucifixion blanche*⁶⁷, est, de l'avis des historiens de l'art, dicté par la vision du martyr espagnol, sans cesse répété dans la presse de l'époque. Ce tableau est lui aussi dicté par une vision religieuse de cette souffrance de l'Espagne mais cette fois, judaïsme et christianisme se mêlent dans cette épreuve, puisque l'Espagne se confond avec le Christ. La souffrance des civils est en effet marquante dans l'opinion internationale de l'époque et les franquistes subissent l'opprobre de l'opinion française après Guernica. Dès lors, c'est précisément le camp du « Christ-roi » et de la « Croisade », qui devient responsable de ce martyr. Dans une relecture de la Passion donnant les moyens de riposter au détournement religieux effectué par la propagande franquiste, déjà critiqué par François Mauriac et Bernanos, Chagall a donc pu répondre, quoique seulement en partie et par une attaque aux initiateurs de

⁶⁷ Voir Annexe 4.

la guerre plus qu'un éloge des volontaires, aux demandes du volontaire, puisque le tableau date de cette même année 1937, même si des travaux antérieurs ont dû exister. Le Christ y porte un tallith tandis que des Hébreux prennent la place des anges en déploration, comme si le corps des martyrs s'inversait et que le peuple juif communiait dans la souffrance de l'Espagne, peuples victimes tous deux, des mêmes ennemis, fascisme ou nazisme, qui perpétuent le glaive romain. L'Espagne, pays catholique, mais surtout peuple martyr rejoint donc les souffrances d'Israël errant, dans cette crucifixion par les mêmes ennemis, que sont les forces armées de l'occupant romain d'un côté et celle des alliés de Franco de l'autre. Il serait abusif de penser que Chagall aurait pu vouloir représenter également le volontariat juif en Espagne ; il serait plus prudent de penser qu'a pu se dessiner dans la conscience du peintre, à tout le moins, une solidarité intérieure entre peuple juif et Espagne républicaine, suggérée par cette lettre du volontaire et par ses propres souffrances devant l'exil concomitant des Juifs d'Europe et des républicains espagnols. Si ce volontaire a pu avoir une certaine conscience des enjeux représentatifs de l'engagement des volontaires juifs en Espagne, on ne saurait cependant exagérer outre mesure la réception de ces perceptions religieuses de la Guerre d'Espagne.

Entre Hasmonéens et Maccabées, la lecture des événements par les familles juives, la presse et les intellectuels juifs traduit cette réinterprétation biblique d'une guerre dans un pays à la relation si singulière avec le peuple juif. Elles donnent les clefs de compréhension d'une appropriation spécifiquement juive de cet engagement des volontaires juifs en Espagne. Plutôt que de chercher vainement à établir des listes strictes de volontaires juifs, à déchiffrer les motivations réelles ou réinterprétées, on s'est donc attaché à comprendre comment, dans la réception des événements par les communautés juives, s'est façonnée une certaine vision de l'engagement en Espagne pour ceux des volontaires s'estimant juifs. Ces représentations sont déterminantes pour comprendre comment les multiples mémoires de ces volontaires, mémoire individuelle de brigadiste, mémoire collective de certaines compagnies ou unités, mémoire de l'ensemble de ces volontaires, ont pu se forger. C'est dans le creuset des années suivant exactement la *Retirada* des républicains, dans les camps d'internement français et pour certains les camps de concentration ou la Résistance, ou encore l'exil en Palestine mandataire le plus souvent mais aussi en URSS, que cette mémoire de la guerre d'Espagne a été mise de côté, laissant le deuil des amis tombés et des épreuves endurées pour un après-guerre chaque fois retardé. Entre la fuite d'une étiquette particulièrement gênante de « judéo-bolchévique/

espagnol rouge » et les représentations fantasmées élaborées par les communautés juives, se dessinent des mémoires très diverses, qu'on a choisi d'étudier en séparant les premiers temps de façonnement individuel de la mémoire, puis les modes de fabrication d'une mémoire collective diffractée elle-même selon les affiliations politiques de ceux qui en furent les principaux représentants.

PARTIE II :

PARTIE II :

LES ALEAS DE LA MEMOIRE INDIVIDUELLE DANS LES MEANDRES DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE ET DE L'APRES-GUERRE

II- LES ALEAS DE LA MEMOIRE INDIVIDUELLE DANS LES MEANDRES DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE ET DE L'APRES-GUERRE

Comprendre une mémoire individuelle, c'est en grande partie retracer les cheminements intérieurs qui ont pu se dessiner à mesure que le temps et les épreuves ont pu passer sur cette conscience et refaçonner la perception de ce passé rejeté dans un en-deçà du présent qui prétend le refonder. C'est donc comprendre, à partir du présent d'énonciation d'une mémoire, ce qui lui a donné naissance, non pas uniquement dans les événements eux-mêmes, objet de mémoire, que dans les modes d'élaboration de celle-ci jusqu'à une énonciation qui elle-même varie avec le temps. A cet égard, le destin de nombre de ces volontaires juifs repartis d'Espagne est un cas paroxystique : les catégories pour les désigner abondent mais aucune ne recouvre proprement ce croisement des identités qui les caractérise et fait d'une étude sous le seul terme de « ancien volontaire juif en Espagne républicaine » un défi d'unification. C'est bien pourquoi nous avons choisi de partir des représentations de ces volontaires, lesquelles ont prétendu, dès le temps de la guerre, unifier ces individus épars dans leurs motivations et leurs vies au front. Néanmoins, dès la fin de la guerre d'autres représentations sont nées, à la faveur de la victoire franquiste et de l'expansion du Reich allemand, tandis que les volontaires devaient entamer un long chemin où à chaque fois, un pan ou plusieurs pans de leur identité fut l'objet de persécutions. Nous avons choisi d'étudier d'un seul tenant cette phase décisive car la mémoire a commencé à s'élaborer dans cet immédiat après-guerre et dans la confrontation directe à des représentations faisant d'eux l'ennemi à abattre. Ils durent affirmer ou taire leur mémoire dans cette confrontation à des identités qu'on chercha à leur imposer et par rapport auxquelles beaucoup ressentirent le besoin de témoigner. C'est enfin la Shoah qui modifia complètement les conditions mêmes de narration de ce qu'ils avaient à dire, puisque leur identité juive recouvra cet engagement sous celle, traumatique, du génocide. Ils furent souvent amenés à réinterroger les motivations de leur engagement en fonction de cet épisode, pour ceux, et ils furent nombreux, qui en furent victimes.

A) Itinéraires d'un néo-marranisme : les volontaires juifs de la Guerre d'Espagne et les Républicains espagnols exilés, dans le discours franquiste

L'anathème jeté par le régime franquiste sur les républicains frappe également les volontaires juifs. Plus profondément, c'est dans la réactivation des référents culturels de l'Espagne catholique intransigeante et monarchique, celle de 1492, que se forge un imaginaire qui rejoue l'exil sépharade, dans le cas des républicains exilés, et le silence marrane, teint de soumission apparente à l'ordre triomphant, pour ceux restés en Espagne. Si peu de volontaires juifs ont connu effectivement cette épreuve intérieure, ce sont les républicains restés en Espagne et les Juifs espagnols récemment arrivés, qui doivent entretenir dans le silence et le recel le souvenir tout à la fois de l'Espagne républicaine et de la *Sepharad* de tolérance. Mêlés aux exilés de 1939, les volontaires juifs partagent cependant une même épreuve d'exode néo-sépharade, dont on étudiera l'émergence dans la remémoration des événements.

1. Le discours anti-judaïque et antisémite franquiste : la création d'un ennemi total et synchrétique dans l'épreuve de l'errance républicaine

Les vainqueurs de la guerre d'Espagne ne furent pas longs à modifier les représentations liées aux « Internationaux », et aux volontaires juifs en particulier, faisant de leur victoire un triomphe appelé à sceller le destin de leurs opposants. Dès les premiers jours de la Guerre civile, un discours anti-judaïque traditionnel, renforcé par les nouvelles rhétoriques antisémites nazies, s'était manifesté dans le camp franquiste. Le général Queipo de Llano s'était déjà fait remarquer par ses diatribes antisémites lancées depuis la Radio de Séville, dès les premiers jours de la guerre, discours presque attendu de la part d'un camp appelant à une nouvelle *Reconquista* de l'Espagne, ce qui avait alerté la presse juive, notamment américaine, inquiète des rumeurs de pogroms à Tétouan. Le général Franco avait très rapidement mis un terme à tout débat sur l'antisémitisme du *Movimiento Nacional*, qu'il réfute, avant de faire interdire les émissions radiophoniques des discours antisémites de Queipo de Llano. Le soutien des communautés juives du Maroc et l'absence de sanctions trop fortes venues des Etats-Unis étaient à ce prix. Par ailleurs, les rapports de Franco vis-à-vis du peuple juif ont toujours été ambigus, puisqu'un certain philo-sémitisme s'est fait remarquer chez lui à de nombreux moments de sa vie. Néanmoins, l'alliance de l'Allemagne nazie et ceux des siens revendiquant leur antisémitisme ont amené Franco à adopter très rapidement un discours anti-judaïque traditionnel qui, à la

faveur de l'intervention de l'URSS, s'est transformé en un antisémitisme associé à un antibolchevisme faisant consensus avec le discours de ses alliés. Dès le défilé de la Victoire, le 19 mai 1939, le *Caudillo* donne à sa victoire un sens convenu et en accord avec ses alliés:

« Le judaïsme, la maçonnerie et le marxisme étaient des griffes plantées dans le corps national par les dirigeants du front populaire qui obéissaient aux consignes du Komintern russe. [...] Ne nous faisons pas d'illusions : l'esprit judaïque qui sait si bien pactiser avec la révolution anti-espagnole ne s'extirpe pas en un jour et reste vivace au fond de nombreuses consciences. »

Que ce soit pur effet rhétorique ou réel dessein politique, l'ennemi est désigné à l'issue de la Guerre, prolongeant les chemins d'une guerre éternelle, et cet ennemi trouve son origine dans le discours antisémite moderne : c'est le « judéo-bolchévique », devenu mythe européen à la faveur de la confluence de l'antisémitisme et de la crainte du déferlement bolchévique. Dans le cas de l'Espagne, un tel appel prend des dimensions particulières et contradictoires. La population juive de l'Espagne reste en effet, d'un point de vue juridique, invisible. Le décret de 1492, implicitement aboli avec la proclamation de la République et la nouvelle constitution n'avait cependant pas fait l'objet d'un acte officiel, tandis que la victoire franquiste suppose comme une évidence son retour en application, ou, plus exactement, son maintien. En ce sens, les Juifs d'Espagne n'existent pas aux yeux de Franco ; ce qui se prépare pour eux est une forme de néo-marranisme et de retour dans une vie cachée, tandis que les communautés juives du Maroc ne sont pas inquiétées. Le véritable ennemi, bien plus que les communautés juives d'Espagne relativement peu inquiétées quoique discriminées⁶⁸, est donc ailleurs et forme une entité honnie quoique rarement désignée directement mais toujours en filigrane de cet antisémitisme. Le volontaire juif des Brigades internationales constitue en effet une opportunité rare pour la propagande franquiste et nazie, illustrant à lui seul l'idée d'une révolution fomentée par le judéo-bolchévisme international. S'effectue ainsi un détournement de l'opprobre vers un nouveau Juif de papier, le judéo-bolchévique, inatteignable puisqu'expulsé d'Espagne, de même que ses camarades républicains et brigadistes, et qui laisse relativement protégés les communautés juives⁶⁹.

⁶⁸ On n'abordera pas directement, dans cette étude, l'ensemble de la question du rapport entre l'Espagne franquiste et les communautés juives d'Espagne. La question ne sera traitée que par l'intermédiaire des volontaires juifs. On se contentera de rappeler que le mythe d'un Franco philo-sépharade, quoique fondé en partie d'un point de vue psychologique, doit être nuancé du point de vue de ses effets politiques réels.

⁶⁹ Réapparues à la faveur des lois favorables au retour des Sépharades, les communautés juives d'Espagne se reforment très modestement à Barcelone et Madrid, essentiellement à partir de Juifs du Maroc espagnol qui avaient donc déjà reçu la nationalité espagnole : Barcelone et Madrid concentrent ainsi ces groupes très éparés composés de Juifs marocains et de Juifs émigrés d'Europe centrale. Les fameux Juifs sépharades sont en fait assez minoritaires au sein de ces communautés qui obtiennent sous la République le droit d'ouvrir cimetières et synagogues. Des restrictions au culte public sont imposées par Franco et les prières doivent se tenir en comité

Deux pamphlets publiés dès la fin de la Guerre, en Espagne et en Allemagne, créent ce mythe et en font un outil de légitimation de la Guerre d'Espagne, dont les souffrances trouvent un nouveau bouc émissaire, le Juif du *Komintern*. Le premier, *Las Brigadas internacionales*, publié en mai 1939 en Espagne, s'efforce de décrire le complot général du *Komintern* en Espagne, lequel est accusé d'avoir envahi le pays et d'y avoir semé cette armée du crime que sont censées être les Brigades internationales. Le chapitre 16 est entièrement consacré aux volontaires juifs et sa rhétorique est sur ce point assez conforme aux critères nazis. L'ambassade allemande a en effet travaillé étroitement avec le gouvernement espagnol : des crédits étaient alloués à ces efforts répétés de propagande, faisant du judaïsme l'ennemi réel. Le pamphlet allemand ne fait à cet égard que reprendre la même structure. Dans le cas espagnol, l'originalité réside davantage dans l'histoire plus large du pays. Par son statut de pays de l'expulsion de 1492, l'Espagne constituait pour les nazis un modèle, et la victoire franquiste trouve un moyen de réactiver ce discours anti-judaïque traditionnel en cherchant, et c'est d'ailleurs tout l'enjeu du « *Arriba España !* » du *Movimiento*, à rejouer 1492, d'un point de vue discursif essentiellement, attendant de cela un nouveau *Siglo de Oro*. L'enjeu antisémite n'est dès lors pas tant un enjeu social qu'une question de logique historique. Alors que la propagande franquiste ne cesse de désigner le judaïsme, et ses avatars judéo-maçonnerie et judéo-bolchévisme, comme ennemis de l'Espagne, l'ambassadeur d'Allemagne à Madrid, interrogé en 1941 par sa hiérarchie sur la législation espagnole sur les Juifs, répond :

« Depuis la persécution historique des Juifs qui s'est achevée par leur expulsion en 1492, aucune loi nouvelle n'a été promulguée à leur encontre. Pour la grande majorité du peuple espagnol, et aussi selon l'idéologie officielle de l'Etat, il n'y a pas de problème juif. Au cours des dernières années, sous l'effet de la propagande allemande, on a pu observer quelques manifestations virulentes d'antisémitisme dans la presse et la littérature, et il existe un certain nombre d'ouvrages sur le thème mais, globalement, l'attitude espagnole a peu évolué.⁷⁰ »

Ces propos traduisent avec une certaine franchise un état d'esprit général en Espagne, assez peu porté à un antisémitisme d'autant plus inexistant qu'il s'exercerait presque à vide. C'est donc bien par la création d'un nouveau Juif de papier, le Judéo-bolchévique, volontaire en Espagne, instigateur de révolution et représentant du *Komintern* ou fidèle des « Protocoles des Sages de

restreint dans les demeures privées, mais sans que les personnes et les biens ne soient inquiétés outre mesure ; quelques phalangistes pénétreront toutefois dans les synagogues de Madrid et Barcelone et en expulseront les occupants. Voir Danielle ROZENBERG, op.cit.

⁷⁰ Haïm AVNI, *España, Franco y los judios*, op. cit, p. 68 et note 10 p. 229 ; Archives centrales de Yad Vashem, Jérusalem, AA-JM, K-343821, rapport de l'Ambassade allemande, 7 novembre 1941, en réponse aux instructions données le 30 septembre 1941, in Danielle Rozenberg, *L'Espagne contemporaine et la question juive*, op.cit. p. 141.

Sion », ennemi de l'Espagne catholique, que l'antisémitisme s'est intégré au discours politique, sans cependant modifier en profondeur les représentations de la population.

Ce discours resta cependant sans conséquences réelles pour ceux visés, qu'ils fussent juifs espagnols implantés de longue date ou volontaires juifs émigrés. Il y eut certes un fichier juif en Espagne, mais, à part quelques menaces, il ne servit qu'à adopter une certaine cohérence politique, en visant des individus juifs réputés dangereux par nature, sans que des menaces réelles aient pu peser sur eux⁷¹. Une partie du clergé s'est même opposée aux projets de camps de concentration à Majorque, que l'ambassade allemande suggérait, tandis que l'accueil des réfugiés juifs eut, après-guerre, un rôle fondateur dans la création du mythe d'un Franco sauveur des Juifs, problème qui eut des conséquences mémorielles importantes du point de vue du discours rabbinique. Il convient toutefois de noter le cas particulier et restreint des quelques prisonniers brigadistes internationaux juifs allemands que les troupes franquistes n'ont pas, comme c'était souvent le cas pour les républicains espagnols saisis les armes à la main, été exécutés sommairement. En tant que ressortissants allemands, ces volontaires sont en effet immédiatement remis aux autorités allemandes, selon l'accord passé entre l'Allemagne nazie et le régime franquiste pour l'extradition des opposants politiques de leurs pays respectifs. Ces quelques brigadistes n'ont pu encore être étudiés, car leurs dossiers sont entreposés dans les archives allemandes pour l'essentiel puisque ce furent des cas individuels de rapatriement après interrogatoire. Ces situations rarissimes et maintenues secrètes ne jouent donc qu'un rôle très limité dans la propagande franquiste de croisade anti-judéo-bolchévique qui s'exerce à vide, selon des schèmes mentaux fabriqués de toutes pièces ou par des phénomènes de substitution. Il est d'ailleurs étonnant que ces quelques cas qui rentrent pourtant parfaitement dans l'imaginaire franquiste n'aient pas fait l'objet d'une plus grande publicité ou d'une instrumentalisation plus importante ; leur remise aux autorités allemandes semblant être au contraire éluder cette possibilité. La politique antisémite ne fut donc essentiellement qu'un travail discursif, bureaucratique et limité à des querelles de chancellerie diplomatique, tandis qu'elle ne trouvait pas à se concrétiser réellement sur les fameux judéo-bolchéviques volontaires en Espagne, lesquels sont partis en mars 1939 avec leurs camarades des Brigades.

⁷¹ On peut citer par exemple le cas du poète espagnol Cansinos Assens, figure de proue du réveil sépharade en Espagne après qu'à la faveur d'un voyage au Maroc, il ait découvert que son patronyme est celui d'un *converso* et qu'à ce titre il peut prétendre au titre de Juif sépharade : il mène alors de nombreuses actions en faveur de la redécouverte du patrimoine sépharade en Espagne. Il est l'objet d'une fiche par le fichier juif espagnol et se voit retirer ses accréditations de journaliste en conséquence mais sans autre mesure particulière. Voir Danielle ROZENBERG, op.cit.

2. Le détournement de l'ennemi judéo-bolchévique sur les républicains : la Retirada comme réactivation du décret de 1492 contre l'anti-Espagne

Si lutte anti-judéo-bolchévique il y eut, ce fut donc par d'autres moyens. Dans le cas de l'Espagne franquiste, le triomphe de l'Espagne « *una, grande, libre* » se traduit par une répression encore très peu renseignée mais dont l'ampleur est sans conteste, et pressentie comme telle par toute la population. Dans ces tribunaux militaires, apparus dès le courant de la guerre, furent visés essentiellement les républicains, sans frapper les Juifs particulièrement. Les républicains furent en quelque sorte les nouveaux *conversos* d'une Espagne cherchant dans les modèles passés d'autoritarisme et de persécution des consciences, les moyens d'un redressement national et identitaire. Les républicains restés en Espagne jouaient le destin des nouveaux chrétiens, tandis que leurs frères partaient en exil. Ce point est décisif pour comprendre l'ampleur du travail de mémoire qui se joue alors et qui dessine une commune identité rejetée par l'Espagne officielle, reliant les républicains de l'autre Espagne aux Juifs exilés de la *Sepharad*. Il n'est d'ailleurs pas anodin que les deux communautés soient désignées comme des « Espagnols sans patrie », tandis que le discours officiel souligne leur ressemblance. A l'occasion de l'anniversaire de la libération de l'Alcalde de Tolède, le 28 septembre 1939, le général Franco compare ainsi les républicains, les criminels rouges, aux visages grimaçants des Juifs de la Semaine Sainte, faisant des « rouges » les nouveaux ennemis expulsés d'une Espagne renaissante. Il dit ainsi que les « rouges » comme les Juifs ont « des profils identiques inspirés par la cruauté sans limites d'une race maudite ⁷² ». Les volontaires juifs forment alors une sorte de paradigme de ce que l'Espagne franquiste peut rejeter, mais ces derniers étant hors d'atteinte, la haine se répand davantage sur les républicains eux-mêmes, supposés leur être proches, et les avoir introduits en Espagne. Se dessine d'ailleurs un certain parallélisme des destins entre ces républicains et les Juifs sépharades du XV^{ème} siècle, dont la mémoire républicaine espagnole se fait l'écho⁷³. Dans son ouvrage, *Pasion y muerte*, Federica Montseny, personnalité décisive de l'anarchisme espagnol, se fait l'écho de la vision mi-imposée, mi-crée, de cette damnation des républicains dans leur exil en France. Elle écrit en effet ses mémoires sur cet événement en mêlant les registres de la Passion christique et de la diaspora juive pour décrire un exode qui unifie les représentants de la souffrance humaine, confondant les référents religieux dans une figure paradoxale, faite de l'accumulation du statut victimaire,

⁷² On s'appuie ici sur la traduction de Danielle Rozenberg de ce discours, reproduit dans *L'Espagne contemporaine et la question juive*.

⁷³ Pour l'ensemble de ces remarques sur le néo-sépharadisme et le néo-marranisme républicain, on pourra se reporter au schéma de l'Annexe 3.

qui n'est pas sans rappeler le tableau de Chagall déjà évoqué, avec cette figure du « Christ-peuple juif martyr ». Elle dit ainsi que le chemin des réfugiés fait d'eux « l'image collective et renouvelée » du Juif errant, avant de développer une description à double parallélisme :

« La malédiction biblique nous accompagne : marche ! marche ! marche ! jusqu'à ce que tu n'aies plus de forces, jusqu'à ce que tu tombes exténué sur les pierres de tous les chemins, jusqu'à ce que la croix t'écrase.⁷⁴ »

Si le premier moment de la phrase semble reprendre l'idée d'une malédiction pesant sur le peuple juif, le reste du témoignage s'oriente vers un renouvellement de la Passion, comme si, dans un paradoxe suprême, en expulsant les Républicains et les Internationaux, l'Espagne rejouait l'expulsion de 1492 et la Passion, rejetant finalement la victime et le bourreau du discours chrétien, et faisant d'eux un seul peuple martyr, mêlant une République christique et une *Sepharad* exilée. A cet égard, la haine des républicains espagnols envers le « Maure », figure synthétisant l'emploi des troupes marocaines par Franco dans sa « Croisade », a parfois amené ces derniers à avoir le sentiment de vivre une *Reconquista* à l'envers, dans laquelle le camp franquiste devenait le camp du « Maure », par un renversement de propagande et la République, la vraie Espagne chrétienne. En effet, derrière le discours officiel franquiste qui s'attribuait le titre de camp du Christ-roi, les républicains espagnols ont perçu l'armée de Franco comme une armée entièrement composée de troupes marocaines et partant, maure, suscitant un patriotisme xénophobe assez fort au sein même du camp républicain. Ce dernier s'estimait alors être le camp républicain chrétien contre les Maures et un cléricalisme dévoyé de sa mission première : le martyre de Guernica a accentué cette idée d'une *Passion* républicaine contre le glaive romain et maure, ce qui est particulièrement perceptible dans les poèmes du *Romancero general de la Guerra civil*. Ce ressentiment s'accentuera encore dans les camps français, gardés le plus souvent par les troupes sénégalaises, ce qui aura de fortes conséquences sur une certaine xénophobie républicaine, voire des marques de racisme.

Dans d'autres témoignages, comme celui de Maria Teresa León, c'est dans un questionnement existentiel sur l'exil que s'expérimente un témoignage crypto-sépharade et crypto-juif. Le sentiment d'emporter dans l'exil « la loi », dont l'évocation pure, hors de tout attribut, dessine un écho lointain avec la poétique de la Torah dans la poésie sépharade de l'exil et plus largement de la littérature juive postexilique domine en effet cette mémoire. Elle dit ainsi :

⁷⁴ Federica Montseny, *Pasion y muerte de los españoles en Francia*, Toulouse, Espoir, 1969, 248 p.

« Je crois que nous avons emporté la loi qui fait vivre en commun les hommes, le loi de la vie quotidienne, belle vérité provisoire [...]. Nous reviendrons avec la loi, nous vous enseignerons les paroles enterrées sous les édifices trop grands des villes qui ne sont pas les nôtres.⁷⁵ »

L'épreuve de l'exil confère ainsi au peuple des exilés d'Espagne une dimension messianique, celle d'enseigner la loi, à leur retour en Espagne. Le culte de la légalité républicaine violée aboutit dans la mémoire de l'exil à faire d'eux les dépositaires de la loi en général, d'une loi qui atteint ici les limites de loi du monde. S'identifiant comme peuple réfugié, les républicains reprennent donc les chemins de l'exil d'un autre peuple, peuple juif et dans leur situation très précise, peuple sépharade exilé par cette « autre Espagne », peuple dont ils avaient amorcé un accueil fugace et avaient reconnu le soutien de certains des leurs dans leur lutte. Ce thème permet d'envisager la question du volontariat juif en Espagne dans sa dimension psychologique collective et individuelle dans le point de vue des Espagnols et de comprendre comment, en un sens, les représentations de cet exode des républicains et des volontaires internationaux en firent des Juifs, par extension métonymique des attributs de la souffrance de l'exil.

Enfermé dans une certaine contradiction, le Général Franco limita finalement l'étendue des conséquences de son discours, dont les victimes principales furent les républicains espagnols, sans distinction autre : ne pouvant persécuter un peuple que l'Espagne se vante d'avoir d'ores et déjà expulsé et n'ayant pas à pourchasser des volontaires juifs qui ne sont plus sur le sol de l'Espagne, Franco transfère donc des modes de persécution inspirés de l'esprit de l'Inquisition sur une catégorie politique qui prend les traits de l'ennemi éternel de l'Espagne dans une équation entre Juifs, rouges, républicains et francs-maçons.

⁷⁵ Maria TERESA LEON, *Memoria de la Melancolia*, Barcelone, Picazo, 1977, 356.p in Louis STEIN. Op.cit. p.142.

B) La cristallisation mémorielle et identitaire néo-sépharade: les anciens volontaires juifs dans l'archipel des camps de la Seconde Guerre mondiale

Tandis que l'Espagne franquiste rejoue à vide l'expérience de 1492 et désigne les républicains comme les victimes d'une nouvelle Inquisition et comme nouveaux *conversos*, la jonction entre le discours de persécution et la réalité de ceux qu'il désigne, à savoir les volontaires juifs des Brigades, passe par le biais des camps. L'expérience des camps, qu'ils fussent camps français de concentration, camps allemands de concentration ou de mise à mort, fut le lieu de cristallisation d'une première mémoire encore vive de l'Espagne, tandis que les persécutions s'exerçant sur eux pour des motifs divers leur assignent des identités multiples et figent leurs expériences personnelles sous des étiquettes aussi vagues que déformatrices. C'est dans cette épreuve de catégorisation que le discours franquiste de croisade anti-judéo-bolchévique trouve à s'incarner d'un point de vue lexical, tandis que des traitements différenciés marquent également des stratégies individuelles de survie dans le filet inextricable de cette novlangue transeuropéenne discriminatoire. De cette épreuve, l'Espagne ressort comme une valeur refuge qui a valu les pires persécutions, certes, mais dont le souvenir impérissable et le culte secret forment un imaginaire nostalgique néo-sépharade pour ces volontaires juifs « sortis d'Espagne », pour reprendre l'expression de la fête de *Pessah* faisant des Juifs les « sortis d'Egypte ».

1. La Retirada des volontaires juifs et un accueil difficile en France

Ce discours créant ou recréant un ennemi éternel eut, en ce qui concerne les volontaires juifs, des conséquences indirectes sur ceux-ci, au cours de leur exil en France, tandis que leur mémoire personnelle se forgeait face à ces accusations. Le parcours des volontaires des Brigades internationales est en effet assez uniforme dans les débuts seulement de leur « après-guerre » prenant très rapidement les traits d'un avant-guerre, au vu de la situation politique en France et en URSS. Ceux qui n'étaient pas déjà rentrés en octobre et novembre 1938 à la suite de la démobilisation des Brigades, ou même avant, à la faveur d'une permission ou d'une désertion, arrivèrent en France en mars 1939, dans le flot de l'exode républicain espagnol, consécutif à la chute de Barcelone le 25 janvier et à l'entrée des troupes franquistes dans Madrid. En ce qui concerne les volontaires juifs, nombre d'entre eux étant polonais ou exilés politiques des territoires allemands et annexés, ils furent plus souvent bloqués à la frontière en

novembre 1938, en l'absence de visa pour leur pays natal qui leur refusait la citoyenneté ou les en avait déchu par leur engagement en Espagne, comme c'est le cas de la Pologne. On compte donc bien plus de Juifs dans ces derniers volontaires restés en Espagne jusqu'à la défaite républicaine, et s'engageant dans « *l'Agrupacion Internacional* », le corps composé à la hâte à partir des anciens des Brigades internationales pour couvrir la retraite. On peut d'ailleurs penser que c'est à la faveur de l'impossibilité pour nombre des volontaires juifs de regagner leur pays, surtout lorsque ce refus fut motivé par des critères antisémites⁷⁶, qu'une prise de conscience de leur identité juive s'est manifestée. Alors qu'ils étaient jusqu'à ce moment dispersés, et n'avaient de symbole identitaire que dans cette modeste compagnie Botwin, leur rassemblement à Port-Bou, à la frontière française, pendant plusieurs mois, et l'impact des discriminations dans l'attribution d'un visa a sans doute joué dans la mutation du statut assez impersonnel pour certains de « volontaire international » en « volontaire juif », se traduisant, *in fine*, au regard des appellations administratives, en « réfugié juif ». On peut étayer cette hypothèse par l'usage qui est fait de ces identités d'internationaux dans le livre de souvenirs publié par l'Association des Anciens Volontaires en Espagne Républicaine, sous le titre *Epopée d'Espagne*, publié en 1957 : alors que le livre n'évoque, dans les pages relatives aux volontaires au moment du combat que des identités nationales, soulignant qu'il s'agissait de Polonais, Français, Ukrainiens ou d'Américains, il n'en est plus de même dès lors qu'on aborde cette phase de transition à la frontière :

« Ils sont pour la plupart des Allemands, des Polonais, des Italiens, des Tchèques, des Yougoslaves, des Juifs⁷⁷, des antifascistes de pays qui sont sous la botte du fascisme et pour eux la liberté, la condition même de réfugiés politiques, n'est pas assurée en France.⁷⁸ »

Si cet ouvrage est bien évidemment postérieur aux événements et a pu reconstituer cette identité et cette impression courante d'une téléologie de la Shoah, il n'en demeure pas moins que, dans la mémoire qu'en ont eu ces anciens volontaires, juifs ou non, l'ébauche d'une distinction a pu se dessiner dans la possibilité ou non de retourner dans leur pays de naissance. C'est bien à ce moment de transition spatiale, vers la France, et temporelle, entre la Guerre d'Espagne et ce qui sera la Seconde Guerre mondiale, si l'on raisonne d'un point de vue mémoriel, que les Juifs sont mis à part dans l'énumération des volontaires : celle-ci ne se faisait jusqu'alors que par

⁷⁶ On rappellera qu'entre leur départ de 1936 à 1937 et leur retour en 1939, l'Autriche et les Sudètes avaient été annexées, avant que la Tchécoslovaquie ne soit mise sous tutelle : ce choc ne fut pas sans conséquences pour ces volontaires, privés de terre d'accueil.

⁷⁷ Nous soulignons ce terme.

⁷⁸ *Epopée d'Espagne: Brigades internationales, 1936-1939*, Paris, France, Amicale des anciens volontaires Français en Espagne républicaine, 1957, 256 p. Voir p. 167.

nationalité officielle, mais elle reconnaît cette fois les volontaires juifs indépendamment de leur nationalité, comme groupe des futurs persécutés.

Cette distinction a pu aussi être celle des communautés d'accueil quand ces volontaires juifs avaient acquis la nationalité française auparavant et ont pu dès lors reprendre une existence normale auprès des leurs ou au contraire dans une certaine solitude. A l'arrivée des trains de brigadistes revenus dès novembre à Paris, après un défilé dans les rues de Paris, dernier moment de reconnaissance pour ces internationaux, les parcours de ces hommes divergent souvent et traduisent une vie civile à l'arrière plus ou moins difficile. Ainsi en va-t-il des immigrés politiques qui n'ont pas toujours de vie établie à Paris, débouchant sur une solitude dont Sygmunt Stein se fait le témoin :

« Quand notre train arriva à Paris, les brigadistes furent accueillis par leur famille et des amis qui les attendaient à la gare. Je descendis du train et je marchai le long du quai.

Personne ne m'attendait.⁷⁹»

On pourrait s'étonner de cette absence de soutien par les communautés juives qui avaient si souvent suivi leurs coreligionnaires du front du Sud. Sans doute la solitude de Stein s'explique par sa coupure d'avec ce réseau de la *Naïe Presse* et de la section juive du Parti communiste qui semble avoir à elle seule joué un rôle déterminant dans l'élaboration d'une sociabilité juive de la Guerre d'Espagne. Dans le cas de l'enquête orale⁸⁰ menée auprès de la famille Goldbaum, c'est le silence qui demeure sur cette période du rapatriement et de ce qui est vécu, pour ces brigadistes, comme un « entre-deux-guerres » de quelques mois. Déjà silencieux sur l'épisode de l'Espagne en lui-même, le père, Jacques Goldbaum, a visiblement gardé un silence encore plus total sur cette période et son fils, Michel Goldbaum, n'a pu répondre que ceci : « sur cette

⁷⁹ Sygmunt STEIN, Odette STEIN, et Jean-Jacques MARIE, *Ma guerre d'Espagne: Brigades internationales : la fin d'un mythe*, traduit par Marina Alexeeva-Antipov, Paris, France, Éd. du Seuil, 2012, 265 p. Voir p. 238.

⁸⁰ L'enquête orale menée s'est effectuée auprès de Jérémie Goldbaum, petit-fils de Jacques/Itsek Goldbaum, volontaire juif des Brigades, d'origine polonaise, émigré en France et de Michel Goldbaum, son fils et oncle de Jérémie Goldbaum. Le parcours de Jacques Goldbaum est en effet assez renseigné, tant par la famille que par des documents extérieurs, notamment quelques lettres écrites depuis le front ; une photo de Jacques Goldbaum est même disponible dans l'ouvrage de David DIAMANT, reproduite en annexe 4, figure 5 de ce mémoire. Toutefois, lors de sa démobilisation et de son retour en France à partir de 1938 et jusqu'à sa rencontre avec sa future épouse en plein exode des Français en 1940, le parcours de Jacques Goldbaum est ignoré de la part de ses enfants et très peu de documents sont disponibles. L'on sait qu'il a un moment songé à partir en URSS comme cela était proposé à certains ressortissants communistes, mais à part cette information dont Michel Goldbaum dispose grâce à ses recherches personnelles, rien n'est certain. Il en va de même pour le reste de la guerre : nous disposons seulement de son certificat de sortie de prison où il est resté enfermé pendant toute la durée de la guerre pour un délit mineur, ce qui l'a paradoxalement préservé des camps. Hors ces données que nous a très aimablement transmises Michel Goldbaum, rien n'est dit sur l'épisode de la Seconde Guerre mondiale et encore moins sur l'exode de 1938-1939, période sans doute plus difficile à évoquer de la part d'un homme qui n'aimait déjà pas faire étalage de sa vie en Espagne.

période 1939-1940, on ne sait pas exactement ce qu'il a fait, on ne sait pas », avant d'expliquer comment la famille a dû fuir dans le Vercors les premières mesures antijuives de Vichy. Silence lié à une recrudescence de douleur ou simple oubli d'une période faite de déceptions pour l'évolution de la politique européenne et de peur, il n'est pas facile de trancher mais sans doute le poids de la défaite a-t-il pu peser sur ces volontaires et conduire à une certaine oblitération mémorielle. Stein évoque même un cas particulièrement douloureux de discrimination ressenti par ses propres camarades. Des cas d'antisémitisme, notamment de la part des Polonais habitués à de telles pratiques dans leur pays, sont en effet notés par tous les volontaires, même si le contexte les limitait à des remarques. Toutefois, dans ce moment de la défaite, ces propos reprennent l'idée d'une trahison par les volontaires juifs, prolongeant une certaine partie de la rhétorique stalinienne des purges de 1938. Stein dit ainsi :

« Le sentiment d'amertume parmi les brigadistes était si profond qu'il se manifestait sous la forme d'un antisémitisme ignoble. Partout, et, en premier lieu, parmi les brigadistes polonais et originaires d'autres pays slaves, on pouvait entendre la vieille rengaine sur la culpabilité des « traîtres juifs » et des « trotskystes juifs. ». ⁸¹ »

La défaite fait donc naître des réflexes antisémites qui identifient, dans l'exil d'Espagne, les Juifs dans une altérité qui reprend la rhétorique des ennemis d'hier ; dans le cas de Stein, ce point est déterminant dans le ressentiment lié à cette guerre d'Espagne dont il tient à réfuter les « mythes ». Que ce soit dans l'accueil qui leur est réservé ou dans leurs propres unités, les volontaires juifs affrontent donc une catégorisation subie, qui tranche avec celle de la presse de l'arrière dont ils ne retirent aucune reconnaissance. Peu d'exemples de commémoration de ces volontaires à leur retour sont d'ailleurs notées et parfois même un certain ressentiment par les communautés de l'arrière se fait sentir contre ceux qui ont abandonné parfois femmes et enfants, dans des conditions d'exil très précaires, sans l'assurance d'être protégés par les aides des syndicats et organisations communistes, pour courir la gloire en Espagne. Sans qu'on ait de sources très abondantes, le souvenir de Alexandre Szurek permet de saisir certaines incompréhensions entre les volontaires au front et ceux de l'arrière, à l'heure la défaite s'avère inéluctable, tandis que le Parti communiste continue de célébrer cette participation des volontaires pourtant infructueuse. Il évoque ainsi les propos d'un ami de l'arrière, Lejzer, lorsque Szurek explique qu'il doit aller avertir la femme d'un ami du front grièvement blessé en Espagne :

⁸¹ Ibid. p. 238.

« Do you think those bullets hit him? They hit us! He'll be the big hero. It'll be difficult to live with him.⁸² »

Cette citation traduit un double mouvement aboutissant in fine à un rejet par ceux de l'arrière : à la trop grande glorification des héros juifs volontaires par la section juive du parti communiste, d'abord efficace puis paraissant inopportune au vu des résultats et de l'aggravation de la situation des réfugiés, succède donc une lassitude et une haine de nombre de ceux de l'arrière pour ces « traîneurs de sabre » d'Espagne. Un tel accueil par ceux de l'arrière n'est pas sans durcir encore ces moments du retour en France des volontaires juifs, ne trouvant que peu de soutien auprès des leurs.

2. La première épreuve des camps : une renaissance culturelle juive comme arme de survie

Pour ceux restés en Espagne et repartis en mars 1939 seulement, dans les camps d'internements français, l'identité juive de ces volontaires a pu se manifester en reprenant en partie les modes d'expression de la Guerre d'Espagne, mais avec une accentuation de thèmes proprement juifs. Répartis dans de très nombreux camps, les brigadistes sont néanmoins majoritairement concentrés à Saint-Cyprien puis à Gurs, où une répartition des volontaires par nationalité s'effectue. Cette répartition par nationalités est initiée par les autorités du camp lorsque les volontaires sont déplacés de Saint-Cyprien au camp de Gurs, déjà aménagé à leur arrivée, et où les internationaux sont mis à part pour des raisons obscures, certainement liées à leur statut plus complexe et aux espoirs de les recruter pour la Légion étrangère. Alexandre Szurek dit ainsi :

“Barracks had already been prepared, and the camp was divided into islands (ilots) according to nationality.⁸³”

On n'a pu cependant savoir si les Juifs ont des baraquements à part, ou s'ils en forment eux-mêmes ; l'idée d'une telle séparation ne se perçoit pas dans l'analyse des archives du Ministère des affaires étrangères, qui parle uniformément d' « étrangers », dans une certaine xénophobie administrative encore neutre en ce qui concerne l'identité juive des internés⁸⁴.

⁸² Alexander SZUREK, *The Shattered Dream*, by Hilda and Jacques GRUNBLATT, Library of congress, East European Monographs, New York, 1989. Voir p. 209.

⁸³ op.cit. p.280.

⁸⁴ AN 19900353/4. Cette attitude ne va que s'accroissant avec l'établissement du régime de Vichy, comme le montre une note de la Direction Générale de la Sûreté nationale, 12 octobre 1940 : « Il ne vous échappera pas que

Qu'il y ait eu ou non de tels baraquements à part, les volontaires juifs, notamment les anciens de la Botwin, forment en tout cas de nouvelles structures culturelles juives. Dès avant leur arrivée en France, cette idée était apparue de créer un livre dédié à la participation des volontaires juifs dans la Guerre d'Espagne, idée concrétisée par trois réunions de *Botwinniks* et de Juifs d'autres unités, à Callela, en novembre 1938 ; nous reviendrons sur cette question dans l'étude des modes de construction d'une mémoire collective en troisième partie. Cette initiative de collecter des matériaux pour un tel livre, reprend le travail de Gina Medem mais traduit une appropriation de la question par les volontaires eux-mêmes. Si l'entreprise a été interrompue par le retour au front de Catalogne, en janvier 1939, elle traduit une prise de conscience qui ne fait que s'accroître dans les camps français d'internement. Les *Botwinniks* reprennent en effet l'édition d'un journal, le *Hinter Schtechel Drot*n (derrière les barbelés), dont on n'a pu avoir accès que par des fac-similés et des photographies. Écrit en yiddish, le premier numéro de ce journal écrit à la main à une dizaine d'exemplaires, sur du papier très fin et avec de moyens très rudimentaires, rappelle le dernier numéro du journal *Botwin*, le sixième et la citation de la compagnie à l'ordre du jour en décembre 1938 dans le journal *Dombrowchak*, le journal polonais de la Brigade. Traçant une ligne directe avec la presse du front, ce journal de camp tente de réinstaurer une solidarité entre les combattants juifs à présent condamnés à une oisiveté qui joue un grand rôle dans ce que les républicains appellent « la maladie du sable », cette dépression morale qui s'abat sur ces vaincus exilés. Le premier numéro⁸⁵, du 7 avril 1939, titre ainsi par un « Unis comme en Espagne », reprenant sans le savoir le « unis comme au front » des anciens combattants français de 1918, avec au-dessus un dessin représentant un garde sénégalais, reconnaissable à son bonnet, devant des barbelés desquels le journal tire son nom. Un numéro 6, publié après la création du camp de Gurs, plus stable et aux baraquements améliorés par rapport au dénuement des premiers jours, est consacré au 14 juillet et au 150^{ème} anniversaire de la Révolution française, célébré sur les consignes du Parti communiste et faisant l'objet d'un ensemble de festivités par tous les républicains. Une telle célébration n'est d'ailleurs pas sans étonner les gardes français qui ne comprennent guère cette appropriation de la fête nationale d'un pays qui les condamne à une telle déchéance. Pour les volontaires juifs, cette célébration n'est cependant pas anodine : elle commémore aussi le décret d'émancipation des Juifs, prononcé par la Constituante, et inscrit donc la mémoire juive dans l'espoir que même la « France de Daladier », lequel porte à lui seul, dans le discours républicain, la culpabilité du

les problèmes de tous ordres que pose la conclusion de la guerre, ne permettront plus, dans notre Pays, l'existence d'une population étrangère aussi nombreuse. »

⁸⁵ Reproduit en annexe

traitement des camps, saura reconnaître leurs droits. Enfin, durant l'occupation, l'un des numéros célèbre l'anniversaire de la naissance de l'écrivain Scholem Aleichem, avec quelques représentations théâtrales.

Parallèlement à cette production qui perpétue les thèmes de la guerre, quelques chansons d'exil sont visiblement créées dans ces camps où le sentiment de porter un triple exil, exil juif fondamental de la Diaspora, auquel se surajoute parfois l'exil sépharade dont ils reprennent les chemins, et exil républicain, aboutissent à une exacerbation de la douleur. Alexandre Szurek se fait le témoin de ces chansons qu'il est l'un des rares à évoquer :

“[There was] a song of the Botvines composed in the camp. It was a very Jewish song that expressed the yearning for a piece of land “to live a little better somewhere else”.⁸⁶“

Le thème de cette chanson, quoiqu'imprécis, traduit néanmoins clairement la réactivation d'une poésie de l'exil, qui prend, dans le cas des réfugiés juifs anciens volontaires, une tonalité d'autant plus tragique qu'elle est un exil dans l'exil, enchaînant le sentiment d'une perpétuation du destin du Juif errant. Ce renouveau spontané de thématiques sionistes traduit un mouvement de fond des volontaires, plus attentifs à leur identité juive qu'en Espagne, où la naïveté des Espagnols et la doctrine officielle du Parti communiste les préservaient d'un antisémitisme trop affiché. Le chantre Viktor Tulman, déjà évoqué, joue un rôle décisif dans la recomposition d'une certaine unité des volontaires juifs autour d'un représentant des chants juifs plus propres à leur identité culturelle traditionnelle, quoiqu'apparemment strictement en yiddish. Alexandre Szurek évoque également ce chantre, que l'on rencontrera encore à de nombreuses reprises :

“Among the singers, I remember the Hungarian Viktor Tulman, a “cantor”, with a beautiful tenor voice. He was called a « cantor » because he sang hymns, but not in Hebrew.⁸⁷”

Ce chantre devient, dans le souvenir de Szurek, « *our cantor from Gurs* », symbole identitaire fort, qui représente d'ailleurs la communauté juive lors des célébrations du 14 juillet, au cours desquelles il interprète des chants en yiddish, tandis que chaque nationalité propose une composition typique. Il a également voulu organiser des cérémonies pour *Yom Kippour* dans le camp de Gurs sans cependant rencontrer un soutien suffisant parmi les volontaires, selon le témoignage d'Henri Szulevic, recueilli par Arno Lustiger :

⁸⁶ op. cit. p. 280.

⁸⁷ op.cit. p. 287. On note des divergences sur le point de savoir s'il chantait hébreu ou yiddish ou les deux.

« Il [Tulman] est venu un jour dans notre baraquement et a proposé d'organiser un service pour *Yom Kippour*. En tant que cantor, il voulait réciter les prières devant les fidèles. Il n'atteignit pas, il est vrai, le quorum requis de dix personnes, le *Minjan*. Mais sa démarche était sincère.⁸⁸ »

Sa volonté de poursuivre les pratiques rituelles ne rencontre donc pas de succès, mais son rôle en tant que chantre est davantage reconnu, surtout lorsqu'il se fait transmetteur d'un patrimoine yiddish que tous reconnaissent, bien plus, en tout cas, que les pratiques religieuses. Ce retour aux identités collectives de l'avant-guerre marque le souvenir des volontaires juifs et a pu participer à la création, *a posteriori* des événements, d'une identité de volontaire juif et l'idée d'avoir fait partie d'un mouvement évident des Juifs partis combattre « en tant que juifs », pourtant inapparent dans les premiers temps de la guerre pour nombre d'entre eux. Ce que l'on pourrait appeler, à défaut d'autre terme, une forme de *baal techouva*, amoindrie et à nuancer puisque dès le temps de guerre, des rites furent maintenus au front et que le camp, on l'a vu, n'a pas été toujours très ouvert aux initiatives tournées davantage vers la pratique religieuse *stricto sensu*, pourrait étonner chez ces Juifs communistes pour la plupart. On sait pourtant que quelques mois après la création de la compagnie Botwin, un décret de l'armée républicaine, du 26 juin 1938, publié au *Journal Officiel*, avait ainsi accordé la liberté de culte dans l'armée, tandis que des témoignages évoquent de telles pratiques religieuses dans certaines situations. Dans la mesure où très peu de Juifs espagnols, au sens de ceux arrivés avant la vague d'émigration des années 1930 et profitant de l'accord de la citoyenneté espagnole aux descendants de sépharades⁸⁹, s'engagèrent, on peut penser que ce décret visait en fait les Juifs pratiquants des Brigades internationales, lesquels se révéleraient donc plus pratiquants que longtemps affirmé. Dans l'isolement et la communautarisation accentuée des camps d'internement, couplé à un désœuvrement presque total, alors que les républicains espagnols se consacrent à redresser leur culture comme marqueur identitaire face aux franquistes, et que les différentes nationalités se préoccupent de leur pays envahi, les volontaires juifs trouvent donc dans une certaine accentuation de leur identité juive un moyen de maintenir leur cohésion ; son ampleur reste cependant à préciser.

⁸⁸ LUSTIGER, op.cit. p. 119.

⁸⁹ Celle-ci est accordée aux Juifs sépharades en faisant la demande avant 1930, par le décret de Primo de Rivera de décembre 1924, et satisfaisant à diverses conditions, notamment linguistiques, et la preuve d'être descendant de Juif exilé d'Espagne. Très peu de dossiers sont cependant reçus, soit par la faible publicité donnée à une mesure dont les gouvernements espagnols craignent les conséquences diplomatiques dans les pays de départ des Juifs et une ampleur trop forte que les administrations consulaires s'ingénient à limiter dans les faits, sauf certaines exceptions notables, comme en Roumanie : bien peu obtiennent finalement la nationalité espagnole. Cf. Danielle ROZENBERG, op.cit. pp. 104-105.

3. La Guerre et le renouveau d'un volontariat dénué de gloire

L'accélération des événements poussant à la guerre en cette année 1939 se traduit dans les camps d'internement par un appel accentué au volontariat pour la Légion étrangère puis pour les « Légions nationales » constituées en France à partir des débris des armées des pays envahis et de leurs ressortissants. Il s'agit d'une phase décisive pour tous les volontaires dans une forme de « transfert d'utopie », au sens où l'engagement en Espagne est perçu comme un point de départ d'une vie au service de causes nationales multiples, toutes cherchant à exprimer une lutte antifasciste comprise comme logique interne à ces différents volontariats. Dans le cas des volontaires juifs, ce phénomène prend des formes assez complexes, où s'enchevêtrent les identités de chacun et les choix individuels les plus aléatoires : c'est d'ailleurs à ce moment que la scission entre ces volontaires se fait sentir de façon décisive. Une partie d'entre eux s'engage dans la Légion étrangère dès le début : dans un cas, d'ailleurs, le volontaire juif en Espagne venait justement de la Légion étrangère française avant son expérience d'Espagne. L'engagement des volontaires juifs passe cependant le plus souvent, à partir de juin 1939, par les Régiments de Marche de Volontaires Etrangers, corps hétéroclites, où l'engagement était des plus ouvert, mais donnait lieu à un statut d'auxiliaire assez honteux : les volontaires se voyaient confier parfois des tâches de terrassement ou d'entretien des fortifications. Pour renseigner cette situation, on peut s'appuyer sur les recensements effectués par le Responsable des Engagés volontaires des Anciens Combattants juifs, Isy Blum, dans l'après-guerre. Dans un document retrouvé dans le fonds David Diamant, il est dit ainsi : « Il y eut 10 000 prisonniers juifs dont 2000 Juifs étrangers, engagés volontaires⁹⁰ ». Ce nombre assez flou traduit cependant indirectement un certain écho dans la population de réfugiés juifs, puisque s'y ajoutent ceux qui n'ont pas été faits prisonniers, et on peut penser que les Juifs des camps du Sud de la France ont pu être présents en nombre. David Diamant classe en effet ce document avec ses papiers d'Espagne, comme s'il y voyait une certaine cohérence d'ensemble. Alexandre Szurek s'en fait d'ailleurs l'écho, puisqu'il évoque ce moment où l'administration lui propose cet engagement :

“After September 3, 1939, e.g after World War II began, the visits to the Fifth Floor of the Paris Police Station became even harder to bear than before. They spoke to me as if I were guilty and insisted, ‘You must volunteer in the French Foreign Legion’

‘Yes, of course,’ I replied”

⁹⁰ 335 J 19, Fonds David Diamant, Archives départementales de Seine Saint-Denis.

L'engagement des volontaires étrangers était en effet vu comme une nécessité par l'Etat-major mais celui-ci ne cachait pas un certain mépris pour les étrangers auxquels la presse faisait porter la responsabilité des malheurs du pays. Dans le cas de Szurek, une autre possibilité s'offre cependant, que le 5^{ème} Bureau préfère d'ailleurs lui soumettre : l'engagement dans la légion polonaise du Général Sikorski, formée à la hâte en France, et qui entend s'ouvrir à tous les ressortissants polonais, y compris juifs. Malgré cet appel, il y eut encore des refus, dans la mesure où, dans le cas majoritaire des Juifs polonais, l'amertume de la vie d'avant l'Espagne refaisait surface dans la mémoire de ces hommes. A cette occasion, Szurek doit d'ailleurs subir de nouvelles remarques moqueuses, comme l'évocation d'une blague circulant en Pologne sur la création d'une « Armée Israélite » en France, sans qu'il ait été possible de renseigner davantage cette évocation⁹¹. Certains volontaires juifs dans l'armée française, anciens volontaires d'Espagne, doivent d'ailleurs endurer des brimades à un double titre, comme juif et comme « rouge d'Espagne » ; c'est le cas d'un des amis de Szurek, Juif volontaire également, qui lui confie sa déception :

« When we hiked through the mountains in Norway⁹² an officer, a reactionary lieutenant, said to me, 'Carry my backpack [...] you yokel, you Bolshevik. Will you take it?' and I answered, 'Hey, Mr. Lieutenant, careful, careful. One or the other'.⁹³ »

Le mépris affiché par l'officier français envers ce volontaire juif des RMVE est donc patent et si le témoin en donne un compte rendu presque amusé tant il révèle le ridicule de l'officier, on ne saurait néanmoins sous-estimer l'ampleur des déceptions ressenties par les internationaux et par les républicains espagnols volontaires face à l'encadrement militaire français. Ces accusations forment donc le champ psychologique d'une expérience d'une identité toujours rejetée par le monde de l'après-guerre, alors que la lutte antifasciste pouvait leur faire croire qu'il leur serait reconnu ce statut d'initiateur d'une lutte qu'ils estiment être la leur, avant celle des autres.

⁹¹ op.cit. p. 298: "The popular joke circulating in Poland about the Israeli Army fitted him well."

⁹² De nombreux détachements de volontaires issus des camps républicains du sud de la France ont en effet été envoyés en Norvège, dans une expédition peu connue destinée à freiner l'avance allemande, choix qui a d'ailleurs eu des conséquences tragiques sur certains de ces volontaires, peu habitués à ces climats.

⁹³ Ibid.

4. L'Occupation et les transferts de camps : une forme de néo-sépharadisme basé sur le secret du passé espagnol

Avec la capitulation du 16 juin 1940, l'Occupation et l'instauration du régime de Vichy, commence, pour les volontaires républicains de tous bords, une période d'incertitude. Sans trop s'avancer dans l'explication des tenants et aboutissants de ce que l'Historiographie appelle désormais aussi « l'Holocauste espagnol », il convient de souligner les mutations du statut des internés républicains. Pour les volontaires juifs plus particulièrement, plusieurs cas de figure se présentent : certains devenus volontaires dans l'armée française sont soit prisonniers de guerre soit démobilisés et sont alors sous le coup de nouvelles arrestations comme juifs ou comme « espagnols rouges », d'autres sont partis à temps en URSS dans la phase du pacte germano-soviétique, d'autres enfin demeurent dans les camps du Sud de la France, jusqu'à leur déplacement, pour certains, en Afrique du Nord, dans le camp de Djelfa. Entre les persécutions et les camps, se dessine également la possibilité de rejoindre la Résistance française, sans qu'il faille cependant exagérer cette participation qu'on a souvent trop accentuée. Notre corpus de mémoires et de témoignages traduit plutôt des existences marquées par l'épreuve des camps, en particulier camps de concentration nazis.

Ces voies sans issue déterminent les contours d'une Shoah vécue sous plusieurs aspects, selon des critères de persécution multiples et contradictoires, ce qui empêche d'en tracer un parcours homogène. Cette identité traumatique épouse peu à peu les catégories de représentation de la Shoah, à mesure que les persécutions se font grandissantes et que l'Occupation accentue la relégation des anciens volontaires d'Espagne parmi les premières victimes de la politique nazie d'extermination. Qu'ils aient été volontaires dans l'armée française ou dans les Légions nationales, ou qu'ils soient restés dans les camps du Sud de la France comme le parti communiste leur en intimait l'ordre, ces volontaires ont fait l'épreuve d'une vie de camp démultipliée à partir de ces années, résultat d'une politique de persécution les frappant à plusieurs échelles. Dans le cas des volontaires juifs, cette persécution s'exacerbe par la concomitance des critères les plus discriminants de la persécution. Dans le camp de Djelfa, en Afrique du Nord, où 970 internés français et étrangers sont installés de mars 1941 à juin 1943, des catégories développées par l'administration française des camps constituent un exemple intéressant de confusion des termes utilisés puisque les Brigadistes sont mis « à part » avec les « Israélites », selon les termes de l'administration du camp, distinguant les volontaires juifs des autres républicains dans le vocabulaire mais les confondant dans l'organisation du camp dans une même relégation. Le témoignage d'André Jean-Faure, préfet et inspecteur

général des camps, est à cet égard révélateur d'une modification des conditions et des catégories de détention à mesure que le régime de Vichy met en place un système discriminatoire épousant les directives nazies. Il rédige en effet un rapport en mai 1942 de sa visite en avril de la même année, rapport dans lequel il distingue les 193 « Israélites », toutes nationalités confondues, parmi lesquels un bon nombre est composé d'anciens brigadistes internationaux, qui sont situés dans des baraquements « à part », avec les 300 « brigadistes »⁹⁴. Tout en les distinguant de leurs camarades, l'administration traite donc sur un même plan de rejet comme « particulièrement indésirables » les volontaires internationaux et les Juifs. Dans le même temps, des internés juifs n'ayant pas été volontaires sont mêlés aux volontaires juifs et c'est donc comme « Israélites » qu'ils forment cette catégorie proche des brigadistes : ces deux catégories sont ainsi reconstruites de toutes pièces selon des critères raciaux pour revenir finalement à une commune mise à distance. Nul doute que de telles subtilités et de tels jeux de catégories eurent un certain effet sur la mentalité très particulière des volontaires juifs des Brigades, tout à la fois classés selon leur appartenance à une identité juive entendue selon des critères raciaux, et maintenus cependant dans une même périphérie concentrationnaire aux côtés des « internationaux rouges ». La prise de conscience de former, au sein de cette diaspora de la République espagnole et des anciens brigadistes, une communauté à part, frappée d'un destin encore particulier au sein de cet exil, est née en partie dans cette épreuve identitaire, dans cette confusion de leurs appartenances au gré d'une existence concentrationnaire. Il est d'ailleurs notable qu'une partie de leurs camarades républicains a adopté, plus ou moins volontairement, ces schèmes mentaux, structurant fondamentalement le jeu des appartenances dans un univers clôturé et désertique, où chaque détail identitaire compte. Max Aub, écrivain espagnol républicain, prisonnier du même camp, tient en effet un journal de cette expérience dans lequel on retrouve une même différenciation par intériorisation des termes de l'administration, sans qu'il traduise cependant un antisémitisme quelconque. Il écrit ainsi dans son *Diario de Djelfa* :

« Cinq-cents Espagnols [...], trois cents hommes de diverses nationalités appartenant aux anciennes Brigades internationales et le reste, des Juifs. »⁹⁵

⁹⁴ AN F715111 : rapport Djelfa, 43.p dactylographiées d'André Jean-Faure, préfet, inspecteur général des camps pour le gouvernement de Vichy, suite à sa mission en Afrique du Nord au printemps 1942, transmis le 16 mai 1942 aux autorités de Vichy.

⁹⁵ Max AUB, *Campo de Djelfa, Argelia*, consultable dans la thèse inédite de Eloisa Nos Aldas, *El testimonio literario de Max Aub sobre los campos de concentracion en Francia (1940-1942)*, Castellon, 2001, p. 109, thèse en ligne sur <http://www.tdx.cesca.es/eloisanos.pdf>. Ces textes ont fait l'objet d'une première publication à Mexico les 25 mars, 1^{er} avril et 8 avril 1943, dans les numéros 498, 499 et 500 de la revue *Todo*, sous le titre « Yo no invento nada ».

Ce témoignage reprend donc les répartitions effectuées par l'administration et les intègre dans le discours républicain sur cet événement dont Max Aub se fera un témoin prolix, par son activité en faveur de ses anciens camarades, après sa libération et son exil à Mexico. C'est en effet à Mexico qu'il publie ses trois récits dans la presse, pour alerter l'opinion mondiale sur la situation qui est réservée aux anciens républicains dans les camps français. C'est donc dans ce camp et dans la représentation immédiate qui en est donnée que s'amorce ce sentiment d'un destin spécifique des volontaires juifs, dont l'identité juive recouvre celle de leur engagement politique. Cette prévalence n'est cependant pas partagée par tous les volontaires ; ceux qui ne connaissent que les camps allemands ou la vie clandestine craignant plus ce passé espagnol qui les recouvre et les marque de façon paradoxalement plus indélébile que leur identité juive.

D'autres distinctions se dessinent en effet pour les volontaires restés hors des camps, suite à leur engagement dans l'armée française, et qui connaissent dès lors une existence marquée par la crainte d'une arrestation pour des motifs divers : juif, « espagnol », étranger pour certains. Le fait identitaire majeur qui s'amorce alors, est la volonté de cacher ce passé « espagnol » bien plus que leur identité juive : mêmes les volontaires juifs ont plus de crainte à révéler leur passé politique que leur identité juive, à tel point que la destruction systématique du passé espagnol s'impose dans nombre de cas. Ainsi en est-il du volontaire que nous avons interrogé, Motek Pomeranc, qui nous a dit n'avoir rien gardé de l'Espagne, non seulement parce que sa déportation l'a dépossédé plus largement de tout son passé, mais aussi parce qu'une destruction consciencieuse s'est effectuée. C'est notamment vrai dans les mois qui suivent l'invasion de l'URSS par l'Allemagne, le 21 juin 1941, comme l'indique Alexandre Szurek :

« We began destroying everything that might compromise us like pictures from Spain and letters, including the only letter I received from my mother in Spain.⁹⁶ »

Cette destruction des traces n'est d'ailleurs pas sans poser d'importants problèmes historiographiques, dans la mesure où l'absence de sources privées a contribué à des déformations vis-à-vis de ces années. Par ailleurs, le phénomène de création d'archives dans l'après-guerre peut se comprendre par ce phénomène. En effet, il est notable que Szurek ait dit avoir détruit la seule lettre de sa mère, alors qu'il fournit, de mémoire, le contenu de cette lettre dans ses mémoires et que David Diamant cite cette lettre qu'il faut bien qualifier de recréée, quelle qu'ait pu être l'intensité du souvenir de ce document. S'effectue donc dans l'après-guerre, sur fond de cette destruction des traces, un processus d'invention d'archives, dont on

⁹⁶ SZUREK, op.cit. p. 303.

n'a pas encore mesuré l'ampleur mais qui a joué un rôle non négligeable dans cette difficile histoire des volontaires des Brigades internationales, en particulier juifs, dont la mémoire immédiate de la Guerre d'Espagne est devenue un fardeau à porter dont il fallait se défaire, et qu'un autre événement bien plus traumatique a couvert de son ombre. C'est ce même phénomène qu'on a rencontré dans la présentation de l'exposition et de la note de bas de page qui semble traduire, par sa confusion, une difficulté fondamentale à avancer les sources de cette époque⁹⁷. David Diamant précisait en effet n'avoir pu trouver toujours les archives qu'il souhaitait, ni n'avoir pu mettre la main sur ces traces, sa mémoire individuelle achoppant sur un vide matériel qu'il a fallu combler par un récit personnel. On se situe là au cœur du problème mémoriel, dans cette béance du souvenir qui n'a pu trouver dans l'immédiat après-guerre les photos, les lettres personnelles, les certificats, et toutes traces individuelles d'une épopée intérieure dont il fallait être le seul porte-parole. Le recueil de souvenirs de l'Association des Anciens Volontaires en Espagne Républicaine témoigne de ce résultat d'une destruction personnelle des souvenirs ou leur dissimulation pour éviter les persécutions, oblitération qui s'est traduit dans l'après-guerre par une difficile ressaisie mémorielle :

« Il fallait regrouper les camarades dispersés par la tourmente, retrouver les archives cachées, enfouies en diverses cachettes. Mais quelques-uns de ceux qui connaissaient les « planques » étaient morts, quelques-unes des personnes chez qui elles étaient cachées avaient été arrêtées ou avaient dû fuir.⁹⁸ »

Une telle description correspond parfaitement à la situation décrite par David Diamant : le sentiment d'une béance archivistique qu'il faut compenser par une narration de type épique.

Pour l'ensemble de ces volontaires, prisonniers d'Afrique du Nord comme déportés raciaux, le fait majeur, et dont l'importance en termes de représentations mentales est cruciale, est l'omniprésence des camps de différents types au fur et à mesure de la guerre. Si un certain nombre de volontaires ont pu quitter d'abord les camps français d'internement à la faveur de l'engagement dans la Légion ou les Régiments de marche de volontaires étrangers, il n'en est pas de même des autres internés passent par de très nombreux camps, lesquels ne font que se refléter dans leur mémoire comme un seul et même espace concentrationnaire indistinct. Ainsi

⁹⁷ Voir supra, en I c) 1). Nous reproduisons la note, prise dans DIAMANT, p. 220 : « Depuis la Libération, nous avons recherché et retrouvé certains de ces matériaux. Pour le fonds essentiel, bien que l'endroit précis où ils se trouvaient soit connu de nous, il n'existe aucun survivant de la famille des propriétaires du jardin de la banlieue parisienne où la documentation fut enterrée. »

⁹⁸ *Epopée d'Espagne: Brigades internationales, 1936-1939*, Paris, France, Amicale des anciens volontaires Français en Espagne républicaine, 1957, 256 p. Voir p. 207 : « Les Survivants ».

en va-t-il d'Alexandre Szurek, qui, engagé dans les régiments de marche de volontaires étrangers, est arrêté après juin 1941 mais en tant que ressortissant russe dans un premier temps, étant né dans la zone polonaise annexée par l'URSS en 1939, avant qu'il n'avoue très rapidement qu'il est juif. Dès lors il est envoyé au camp de Compiègne où la distinction se fait selon des critères complexes et confus entre les ressortissants étrangers, américains et russes d'un côté, sans distinction pour les Juifs, séparés des Juifs français, dans un deuxième groupe et des otages dans un troisième groupe. Là encore le traumatisme identitaire se précise dans cette surabondance catégorielle qui l'incite à se dissimuler :

"I breathed a sigh of relief when I was put on the list of Russians. The thought was always with me that they would discover that I was in Spain, that I am a Polish citizen, that I am not only a Jew but also a Communist.⁹⁹"

C'est donc bien cette crainte de l'Espagne, au-dessus même de l'identité juive, qui marque ces volontaires, et ce par une imprégnation des catégories discriminatoires de la Guerre : l'Espagne sera, pendant de longues années, avant tout une catégorie concentrationnaire à éviter, d'où paradoxalement une acceptation de l'identité juive qui puisse faire oublier l'épisode espagnol. Après Compiègne, Szurek est envoyé au camp de Wülzburg, de type concentrationnaire : nouvelle expérience d'internement au cours de laquelle il retrouve ceux que la rhétorique de persécution, nazie comme communiste, appelle du terme englobant d' « espagnol » au point que cette catégorie finira par être celle revendiquée par les volontaires avec la plus forte nostalgie, désireux de s'inscrire dans un pays rêvé, devenu la terre de l' « avant ». Il dit ainsi :

"I cannot forget the Wülzburg camp- I have flashbacks about it. We were three "Spaniards", Jaszar, Sjoma and I.¹⁰⁰"

Cette communauté retrouvée des anciens d'Espagne jusque dans les camps se retrouve dans nombre de témoignages, comme dans l'enquête de Pomeranc, et a contribué très fortement au maintien de liens de solidarité basés sur l'Espagne. Il est en effet remarquable que l'Espagne constitue, dans le discours des anciens volontaires, le point d'ancrage de toute sociabilité : un tel est toujours un ancien d'Espagne, ou un « futur » volontaire qu'on retrouvera ailleurs, ou encore une connaissance d'un ami d'Espagne. L'Espagne forme ainsi un paysage mémoriel sans cesse convoqué pour caractériser un individu, le marquer dans une conscience humaine et sociale bâtie dans la Guerre d'Espagne, à la différence des autres détenus des camps qui, très souvent, selon la formule de K. Tsetnik, sont « nés » dans les camps. Là où l'imaginaire

⁹⁹ SZUREK, op.cit. p. 305.

¹⁰⁰ Ibid. p. 315.

concentrationnaire ne s'est bâti pour ceux qui n'ont connu que les camps que sur cette expérience, pour ceux d'Espagne, une mémoire plus ancienne et plus marquante a continué de déterminer le champ d'appréciation des événements ultérieurs et le mode narratif de la mémoire pour toute une partie des personnes étudiées. Ainsi Szurek, dans ses notes en marge de ses mémoires restées inachevées, précise ainsi, bien après la guerre :

“Of all that I have ever done: in Poland, my work in France and Spain, it is Spain that affected me the most and left the deepest mark on me.”¹⁰¹

L'Espagne est donc pensée, dans l'après-guerre mais aussi du fait de cette camaraderie entre “espagnols” dans les camps de concentration, comme le pivot de leur existence, le point de départ des années de guerre à partir duquel est interprété le reste de leurs expériences. Il en va de même avec Ilya Ehrenbourg¹⁰² qui fait débiter, dans sa mémoire, avec le coup d'Etat de Franco, la mutation de son récit personnel. Il précise ainsi ses sentiments vis-à-vis de cette soirée de juillet 1936 où il apprend le déclenchement de la Guerre Civile et qui est le symbole pour lui d'une vie happée par l'Histoire et entrée dans « dix années de ténèbres » :

« Mais à partir de la soirée dont je parle, ma vie se mit à ressembler étonnamment à celle de millions d'hommes : une variation insignifiante sur un thème général.¹⁰³ »

C'est donc bien ce sentiment qui s'empare des volontaires juifs ou des témoins de cette guerre, qui ont interprété les événements suivants à la lumière de cette expérience fondatrice de l'Espagne de 1936. On peut penser que c'est dans la phase d'introspection et de méditation amère qui caractérise l'expérience des camps qu'a pu se forger un questionnement angoissé sur l'irrationalité de cette époque. C'est dans le ressassement des souvenirs de défaite et l'échange angoissé avec les camarades qu'a pu se former une conscience heurtée. Dans les enquêtes orales effectuées par Alain Brossat et Sylvia Klingberg, on peut en effet lire nombre de témoignages faisant de cette période des camps, dès les premiers de 1939 jusqu'aux derniers de la Libération, le lieu d'un discours d'incompréhension du sens de leur engagement qui les imprègne jusque dans leur identité individuelle. C'est ce qui ressort du témoignage d'Isaac Kotlarz, volontaire juif en Espagne qui a émigré après-guerre en Israël, et qui a connu le camp du Vernet dont il parle :

¹⁰¹ SZUREK, op.cit. p.326.

¹⁰² Ilya Ehrenbourg, membre du comité juif antifasciste d'URSS, a fait le récit de son expérience en Espagne dans les différents volumes de ses *Souvenirs*.

¹⁰³ Ilya EHRENBURG, *La Nuit tombe in Souvenirs*, traduit du russe par Vladimir VOLKOFF, Paris, Editions Gallimard, Collection « L'air du temps », 1966 (pour la présente édition), 365 p. Voir p. 134.

« Il y avait beaucoup de discussions politiques au camp, et c'est là que j'ai commencé à vaciller un peu dans mes convictions ; le bilan de la Guerre d'Espagne était la question brûlante entre toutes ; l'explication officielle que nous donnait le parti était que les Brigades, par leur action, avaient retardé le déclenchement de la guerre [...]. Ce n'était pas vrai, on n'y croyait guère.¹⁰⁴ »

Le ressassement dans le temps du camp de cette expérience de l'Espagne que partagent d'abord tous les Brigadistes restés dans le même camp puis ensuite seulement ceux qui ne se sont pas engagés ou évadés est donc bien au cœur de cette formation d'une mémoire difficile, faite d'incompréhension dans le cas où les volontaires peuvent parler, et d'amertume silencieuse quand ce passé espagnol était maintenu secret. L'enfermement concentrationnaire est synonyme également d'enfermement dans le temps de l'Histoire, dans laquelle l'épisode espagnol a fait entrer ces volontaires et dont il semble impossible de sortir : cette prise de conscience d'un double enfermement se fait précisément dans le temps du camp. Celui-ci suffit alors à désigner, par métonymie, l'ensemble des épreuves endurées. Isaac Kotlarz poursuit ainsi en évoquant une réflexion faite à ses amis des camps :

« Je disais aux copains : « C'est bien joli, me voilà entré dans l'Histoire, mais comment est-ce que je vais en ressortir maintenant ? »,¹⁰⁵ »

Prisonniers à plus d'un titre, les volontaires enchaînent donc leur récit mémoriel et leur expérience de l'Histoire à ce point de départ espagnol, le plus lourd à porter dans l'univers des catégories concentrationnaires. Cette entrée dans l'Histoire par l'épisode espagnol l'emporte sur l'identité juive mais ne la neutralise pas, celle-ci est, comme on l'a vu à Djelfa, lorsqu'elle est connue des autorités du camp, l'enjeu d'une nouvelle distinction encore. De cet enfer catégoriel où les mythes de la propagande peuvent frapper les êtres dans leur corps et leur identité à travers l'assignation catégorielle et concentrationnaire, les volontaires juifs des Brigades sortent donc marqués à plus d'un titre, et des voix discordantes se font entendre sur cette « nuit » qui débute, selon le mot d'Ilya Ehrenbourg, par cette chaude soirée de juillet 1936.

¹⁰⁴ Alain BROSSAT & Sylvia KLINGBERG, *Le Yiddishland révolutionnaire*, Paris, Ed. Syllepse, Collection « *Yiddishland* », 2009, 291 p. Voir p.126.

¹⁰⁵ Ibid. op.cit. p. 126.

C) L'écrit individuel et l'affirmation d'une vérité personnelle dans les débats mémoriels et politiques de l'après-guerre

A partir de la Libération et de la sortie, toute relative et souvent longue, de cet épisode des camps, il semble plus difficile encore de retracer de façon unifiée les parcours de ces individus. Tenter de les englober sous une même étude serait trahir des chemins divergents : les uns libérés par les Soviétiques participent à la construction du socialisme, les autres libérés des camps de prisonniers français intègrent leur mémoire à celle des prisonniers de guerre français, ces traces vivantes de la défaite de 1940, d'autres encore ont fait partie de la Résistance et connaissent alors une reconnaissance de leur seule participation à la guerre intérieure, d'autres encore ont rejoint les armées anglo-américaines et la fameuse Brigade juive au sein de l'armée britannique et par là-même la Palestine mandataire. D'autres enfin, et ils sont une majorité, ont enterré leur passé espagnol et ont recommencé leur vie ci et là. Ce qui domine alors, c'est le témoignage individuel et la transmission orale dans le cercle familial, puisque l'immédiat après-guerre ne leur donne pas encore l'occasion de s'exprimer d'une voix unie. La mémoire collective des anciens volontaires reste pour le moment muette sur leur spécificité en tant que volontaires juifs, tandis que des fluctuations du dogme soviétique leur réserve une gloire par éclipses. On s'attachera donc à analyser les ressorts d'une mémoire essentiellement individuelle, pour comprendre dans un second temps comment elle a pu se positionner par rapport à la mémoire collective construite autour de la figure du volontaire juif héros de la liberté à partir des années 1970, après la sortie de la sphère strictement individuelle de la mémoire.

Pour comprendre comment s'est façonnée cette parole des anciens volontaires juifs de l'Espagne républicaine, il faut garder à l'esprit la diversité des situations d'énonciation de ces paroles individuelles et les contextes politiques fluctuants qui les ont accompagnées. La sortie de la guerre voit en effet les « anciens d'Espagne » selon leurs propres termes, ou « Espagnols » comme les appellent les pays communistes, dispersés dans l'Europe des réfugiés de la Guerre et certains déjà en Palestine mandataire ou aux Etats-Unis. Il n'a dès lors pas été possible de voir émerger une parole unifiée, ni une prise de conscience à grande échelle d'une quelconque participation juive à la Guerre d'Espagne, la Seconde Guerre mondiale ayant recouvert d'emblée ce passé espagnol. Par ailleurs, pour beaucoup de ces volontaires, le communisme constitue l'horizon déterminant de toute leur nouvelle existence, dans les pays du Bloc de l'Est en formation, et surtout en Pologne, à « construire le socialisme », selon l'expression consacrée,

ou à travers leurs activités communistes dans les pays du Bloc de l'Ouest. C'est soit dans le maintien de leur foi communiste soit en rejet total de cet épisode que se façonnent des témoignages individuels opposés parfois violemment entre eux, tandis qu'ils se positionnent dans un champ historiographique sur la Guerre d'Espagne en émergence et face à une production littéraire déjà vaste sur cet épisode.

1. Une écriture apologétique de l'épisode espagnol à la lumière de la rhétorique victorieuse de l'URSS des années 1950

Le statut de la Guerre d'Espagne a connu des destins ambigus dans la politique soviétique : à la fois objet d'orgueil pour le seul pays ayant apporté son aide à la République espagnole et point d'ancrage d'une politique de répression contre les « hitléro-trotskystes » par vagues de purges. Les années 1950 voient cependant l'Espagne constituer un outil précieux pour redonner une cohérence à la politique en dents de scie de l'URSS dans les années 1930 : évoquer le front antifasciste constitué dès 1936 contre un ennemi sur les dépouilles duquel se bâtit le « nouvel ordre mondial », et plus particulièrement, montrer la lutte contre l'antisémitisme menée dès ces années à travers la présence de ces volontaires juifs, c'est donc un double enjeu de cohérence et de légitimation du camp communiste dans les années 1950. A cet égard, les anciens volontaires forment un précieux outil dans l'Europe soviétique, comme fonctionnaires zélés et comme vivants témoignages de la glorieuse épopée soviétique, laquelle oblitère consciencieusement le pacte germano-soviétique comme une parenthèse stratégique. Les anciens volontaires voient donc leur situation s'améliorer et beaucoup obtiennent des postes dans l'administration soviétique. Dès lors, leur parole individuelle, tant qu'elle s'écrit dans le temps de cet épisode valorisant, épouse les mobiles discursifs de la rhétorique stalinienne. Le ton est élogieux dans les écrits d'Efraïm Wuzek, principalement, qui publie son ouvrage à Varsovie en 1964, soit avant les purges de 1968, et dans un climat encore serein pour les Juifs en Pologne, en dépit des divers procès des années 1951 à 1953. D'abord resté en France, il a émigré en effet en 1948 à la faveur de la propagande polonaise pour le retour en Pologne. Sa fille, qui témoigne en préface des mémoires de son père, précise cependant que pour émigrer, les autorités polonaises leur ont conseillé de changer de nom pour en prendre un plus polonais et de renoncer à parler yiddish en public. Ces premières mesures prises par les autorités polonaises ont pour but de cacher à la population l'appartenance juive de nombreux *apparatchiks*, selon l'explication qu'en donne Efraïm dans ses *Cahiers*, à partir desquels il a écrit ses mémoires. Cette précaution lui a d'ailleurs permis d'éviter de nombreuses vagues de

purges antisémites en 1951 et 1952, puis en 1956 et de façon assez régulière jusqu'au paroxysme de 1968, avec la politique de Gomulka. C'est donc une protection particulière dont il bénéficie et dont il n'est cependant que semi-conscient, préférant maintenir sa foi dans l'idéal communiste et dans les mesures de répression dont il se convainc de leur caractère strictement politique et idéologique. Son écriture de témoignage prend appui sur cette foi communiste dont il cherche cependant à prévenir les vacillements ; elle se fait donc à la lumière de cet effort pour affirmer que le parti communiste, en Espagne, a garanti aux Juifs une reconnaissance de leurs efforts, à travers cette compagnie Botwin, et a même été au sommet de la lutte contre l'antisémitisme. Cette foi reste assez intacte pour lui permettre de publier ces mémoires.

Le ton élogieux de son ouvrage prend une dimension épique dans la présentation des motivations le poussant à écrire sur ces *Botwinniks*, qui, avec les *Dombrowchaks*, forment des figures décisives des anciens combattants d'Espagne dans l'opinion publique polonaise. Les *Dombrowchaks* étaient en effet les héros de la Guerre d'Espagne en Pologne, tant leur brigade était connue et leurs hauts faits décrits avec force éloge par la propagande communiste. Formant une caste restreinte d'anciens combattants, ces *Dombrowchaks* se sont arrogés en grande partie la mémoire officielle de la Guerre d'Espagne en Pologne, mais avec parfois une tendance à en effacer le souvenir des Juifs volontaires, soit en biffant leurs noms des listes de la Brigade, soit en les modifiant pour les rendre de consonance plus polonaise. La politique d'éradication des noms juifs dans l'administration se couplait donc d'une volonté d'effacement dans la mémoire de la Guerre, point sur lequel on reviendra plus en détail. La volonté d'écrire sur les *Botwinniks*, dans un contexte où l'antisémitisme reste officiellement banni du discours communiste, bien qu'il soit pratiqué dans nombre d'endroits, est donc une tentative d'élever ces combattants au même statut iconique que les *Dombrowchaks*, en faire une caste de guerriers reconnus pour leurs hauts faits et permettant à cette participation juive d'obtenir une certaine visibilité dans l'opinion publique polonaise. Cette volonté épique se marque dès le début de l'ouvrage :

« Finalement cette unité- la compagnie Botwin- fut formée en décembre 1937. Mon objectif essentiel est de raconter son histoire, ses combats et ses héros. ¹⁰⁶ »

Véritable morceau de reprise virgilienne¹⁰⁷, avec cette volonté de raconter les combats et les héros sur un mode alternant information précise, appuyée sur les sources qu'il cite issues de l'institut d'histoire du Parti auprès du comité central du Parti ouvrier polonais unifié, et sur sa propre mémoire, cet ouvrage est représentatif de l'ensemble de la production soviétique et

¹⁰⁶ WUZEK, op.cit. p. 114.

¹⁰⁷ On notera la troublante similitude avec les premiers vers de l'Enéide : « *arma virumque cano...* ».

procommuniste sur le sujet. Le ton est en effet partagé entre effort d'information, volonté de prouver ce qui est avancé, et la dimension d'épopée voire de martyrologue qui est conférée à ce même discours. Insistant sur cette dimension épique, il développe également les grands thèmes officiels de la propagande communiste de la guerre d'Espagne de lutte contre le racisme, au sein duquel l'antisémitisme est compris, tout comme le fascisme :

« Mon texte a également pour but de faire connaître l'histoire de la compagnie Botwin [...] afin que la mémoire retienne pour l'éternité les noms de ses héros- Juifs, Polonais, Espagnols et autres – qui, tous ensemble, en portant haut le drapeau de Botwin sur les champs de batailles d'Espagne, ont combattu le fascisme et le racisme, ont lutté pour la paix, la démocratie, la liberté, ainsi que pour une nouvelle société, plus juste.¹⁰⁸ »

Le désir de Wuzek de voir s'accomplir réellement cette espérance est liée aux espoirs placés dans cette nouvelle Pologne à la construction de laquelle il participe, selon ses vœux, et en réaction à la Pologne d'avant la guerre, celle des persécutions croissantes et de l'exclusion civique. Son écriture se veut optimiste sur les possibilités d'une coexistence pacifique entre Polonais, juifs et non-juifs, reprenant les thèmes de la Guerre d'Espagne :

« De plus, la direction des Brigades internationales avait décidé de créer l'unité juive précisément au sein de la Brigade Dombrowski, afin de démontrer qu'il est possible d'avoir des relations fraternelles entre Polonais, Juifs et Ukrainiens, contrairement à la propagande de la politique raciste et fasciste du gouvernement polonais d'alors.¹⁰⁹ »

En précisant bien qu'il s'agit de la Pologne « d'alors », mais sans la comparer explicitement à la Pologne du temps de l'écriture, on comprend implicitement que, sur la question du racisme, il ne semblerait pas très opportun de tenter d'esquisser un bilan d'amélioration. Par ailleurs l'usage du terme « racisme » plutôt qu' « antisémitisme » permet d'éviter le sujet délicat de cet antisémitisme prégnant en Pologne encore dans le temps de l'écriture. L'antisémitisme était à ce point évident en 1964 dans la population, malgré le discours officiel du parti communiste, qu'il aurait paru impensable de le préciser. Le terme de racisme n'a pas grand sens dans cette Pologne où toute forme de racisme s'incarne dans l'antisémitisme. Il y a donc plus ici la réactivation indirecte d'un vœu pieu qu'un constat positif : la mémoire est ici traversée de contradictions et de souffrances tues, et le récit de l'Espagne et de la coexistence de la compagnie Botwin dans la Brigade Dombrowski devient d'autant plus nostalgique que la Pologne socialiste n'a pas rempli ses espérances sur ce point-là. On peut s'interroger sur la

¹⁰⁸ WUZEK, op.cit. p. 115.

¹⁰⁹ Ibid. p. 116.

réception de cet ouvrage en Pologne à une telle période de montée de l'antisémitisme d'Etat et de la population, alors que les derniers locuteurs de yiddish sont de plus en plus rares.

Un tel contexte d'écriture modifie en partie les enjeux narratifs de l'ouvrage : la vision qui est donnée de cet engagement juif ne se comprend, dans le contexte polonais en particulier, qu'en rapport à cette tension accrue. Dire par exemple que les volontaires juifs ont voulu prouver dans le temps de leur engagement, comme il était souvent dit, que les Juifs « aussi » savent se battre et prendre les armes pour une juste cause qui ne soit pas exclusive à leur peuple, est en fait un moyen de le dire *ad aeternam*, et donc tenter de convaincre les Polonais de la période communiste également, puisque rien, ou presque, n'a changé dans cette question dans les années 1960. Il s'agit d'intégrer les Juifs à la mémoire des sacrifiés pour la lutte antinazie et de prouver à ses contemporains pourtant communistes, qu'en étant antisémites, ils rejouent le jeu des ennemis fascistes. Il n'est pas anodin que Wuzek cite *in extenso* la préface de Luigi Longo à l'ouvrage de Gina Medem et notamment cette phrase qu'aurait prononcée le premier volontaire à évoquer l'idée d'une unité juive :

« Il [Albert Nahumi] demandait que les Juifs soient réunis dans une formation spécifique de nos Brigades : « Nous voulons prouver, disait-il avec une énergie franche et ardente, ce que nous pouvons faire, nous les Juifs. Les fascistes affirment partout que nous sommes des lâches. Nous voulons prouver au monde que nous sommes des héros ».¹¹⁰ »

Wuzek réactive donc les grands thèmes philosémites de la propagande communiste de l'entre-deux-guerres, avec cette création du héros juif, pour tenter de rappeler les soviétiques et les Polonais aux valeurs du Parti et combattre un antisémitisme de fond au sein de la société polonaise. Stalinien convaincu encore à cette époque, Wuzek cherche donc à préserver la conciliation entre ses idéaux et son identité juive, en se persuadant que les communistes ont toujours défendu les Juifs et lutté contre l'antisémitisme et que le rappel de cet épisode espagnol et de ces héros Botwinniks peut contribuer à combattre l'antisémitisme en Pologne. Plutôt que de comprendre, dès lors, l'engagement des volontaires juifs à la lumière des motivations alléguées dans l'après-guerre, il convient donc d'appréhender, du fait des nécessités du temps de l'écriture, l'enjeu de la réactivation de cette participation juive comme moyen indirect de lutter contre l'antisémitisme au temps présent, par la dénonciation de ce qu'étaient les fascistes et de ce que les communistes ne sont pas censés être, en toute bonne logique soviétique. Cet effort presque désespéré se traduit donc par une lutte mémorielle pour ce « pur *hassid* » du Parti communiste comme il se nomme lui-même dans ses *Cahiers*, au vu des persécutions

¹¹⁰ WUZEK, op.cit. p.114.

grandissantes. D'autres auteurs ne partagent d'ailleurs pas cette volonté de concilier communisme et identité juive dans l'après-guerre et réfutent d'emblée « l'illusion communiste ».

2. Sygmunt Stein et la dénonciation du mythe des Brigades internationales

Le témoignage de Sygmunt Stein, dont on a déjà souligné l'ampleur polémique à maintes reprises, s'inscrit en faux contre l'ensemble de ce que les communistes ont pu dire sur la Guerre d'Espagne, mais aussi contre tous les autres témoignages sur cet épisode des Brigades internationales. L'amertume et la déception qui se dégagent de ses écrits est immense, ce qui n'est d'ailleurs pas sans poser des problèmes de cohérence vis-à-vis des autres sources dont on dispose. A le lire, il semblerait que l'ampleur de la machination exercée par le *Komintern* à la fois sur les communautés juives mais aussi sur le peuple espagnol donne raison à la propagande franquiste. Son statut d'acteur des événements et la protection procurée par son exil aux États-Unis où il publie en plusieurs livraisons cet ouvrage dans le *Forverts* en 1961, lui procurent une certaine liberté de ton que d'autres n'ont pu avoir dans leurs mémoires. Toutefois, il conviendra de mesurer certaines assertions de cet ouvrage qui cherche surtout à contrebalancer une propagande communiste triomphante dans ces années.

Le titre même, *Ma Guerre d'Espagne*, insiste sur le caractère singulier de cette expérience, sa dimension d'expérience vécue sur un mode qui n'est pas celui de ses anciens camarades auprès de qui il ne semble pas avoir trouvé d'écho. Outre qu'aucun autre auteur ne le cite, ses propres écrits soulignent sa solitude profonde dans ces années, que son retour solitaire en France contribue à accentuer. Ce qui sourd de ces lignes, c'est également l'enfermement psychologique et testimonial de ce vétéran qui ne trouve nulle part les traces de ses souffrances, celles de l'antisémitisme qu'il retrouve en Espagne, mais aussi les répressions politiques, la permanente hypocrisie stalinienne dans la fourniture d'armes d'un autre âge aux volontaires tandis que les repas visiblement dispendieux des gradés l'ont choqué en premier lieu. C'est aussi l'expérience décevante du Birobidjan et les nombreux mensonges circulant autour de cette mythique colonie juive d'URSS qui dressent la toile de fond de la désillusion espagnole : il convient de ne pas négliger cette utopie du Birobidjan, qui est partagée par nombre des témoins que nous avons étudiés, de Motek Pomeranc à Efraïm Wuzek. Stein rend compte de l'ampleur de cet espoir de pouvoir émigrer au Birobidjan qui constitue, avec l'Espagne et la France, l'alternative principale d'émigration à la Palestine mandataire qui ne fait pas toujours

consensus pour ces Juifs communistes victimes des persécutions des années 1930 en quête de lieux d'exil. Il dit ainsi, jouant à restituer un fragment de la rhétorique de la Section juive communiste :

« Le Birobidjan était la démonstration du « printemps du peuple juif sous le soleil fraternel des marxistes-léninistes », ¹¹¹ »

L'ampleur de cette illusion pour laquelle il travaillait avant d'aller en Espagne constitue une partie de l'explication de ce sentiment d'instrumentalisation de la participation juive à la Guerre d'Espagne et de trahison, par les « *Yevseks* »¹¹², de la cause juive.

Le trait dominant de l'ensemble du témoignage de Stein se situe cependant sur un autre plan, lequel unit plus étroitement les catégories de juif et de communiste déjà évoquées, dans un double rejet, de son ancienne communauté juive traditionnelle et orthodoxe et de son ancien Parti. La critique de Stein vise en effet le fanatisme sous toutes ses formes, désignant par ce terme englobant tous les défenseurs d'une stricte application des dogmes, qu'ils fussent religieux ou idéologiques. Ce faisant il confesse ses propres erreurs qu'il dénonce avec virulence dès le début de l'ouvrage, puisqu'il se considère lui-même comme un ancien jusqu'au-boutiste de la cause communiste. Dans ses mots, les notions de juif ultraorthodoxe et de communiste zélé se mêlent dans une commune détestation :

« C'est pourquoi j'effectuais mon travail de militant communiste parmi les masses juives de Galicie comme une sainte mission dont j'aurais été investi sur le mont Sinaï [...]. Je le faisais avec le dévouement d'un missionnaire, l'aveuglement d'un amoureux et la rigidité d'un bolchevik. ¹¹³ »

Ce qui est frappant dans ce témoignage sur sa propre activité en tant que militant communiste, d'abord en faveur du Birobidjan puis en Espagne, c'est bien l'imbrication des notions de militantisme communiste et d'une forme de messianisme juif. Il avoue sa propre croyance ancienne dans l'utopie communiste dont il a suivi les dogmes de la même façon que ceux avec lesquels il prétendait rompre : les milieux hassidiques de son enfance. Il poursuit en dénonçant ce « bandeau noir sur les yeux » qu'est selon lui le communisme, ce « venin ». Tout son témoignage se bâtit alors dans des séries de parallèles entre les militants communistes juifs les plus zélés voire extrémistes et les figures de Juifs orthodoxes. Ainsi en va-t-il par exemple lorsqu'il décrit Rwal, ce militant paradigmatique du *yevsek* sans état d'âme, prêt à sacrifier le

¹¹¹ STEIN, op.cit. p. 15.

¹¹² Ce terme est toujours utilisé par Stein pour désigner les Juifs communistes de la Section Juive du Parti communiste, la *Yevsektia*, avec une forte connotation péjorative.

¹¹³ Ibid. p. 16.

peuple espagnol et les volontaires pour le seul dessein de servir le Komintern et d'utiliser l'Espagne comme champ d'exercice et d'expérimentation pour l'armée soviétique. Victime du même système qu'il sert, Rwal est par la suite éliminé :

« Tous s'étaient rapprochés de Rwal comme les Juifs hassidiques autour du Rabbi et personne ne se doutait qu'il y avait déjà des documents dans un tiroir de Moscou où on le qualifiait d'agent du fascisme hitlérien et japonais...¹¹⁴ »

Cette vision cauchemardesque de l'expérience espagnole voit s'enchaîner des portraits d'individus décrits dans de longues métaphores du même type, lesquels plaident paradoxalement en faveur de la propagande franquiste. L'ampleur de la dénonciation de Stein de cet « opium » espagnol, comme il l'appelle atteint donc les proportions d'un traumatisme générationnel, celui des Juifs trahis par le communisme. En Espagne, il semble que l'exploitation de ces catégories soit poussée à l'extrême par Stein, débouchant sur ce double rejet de l'identité juive traditionnelle et du communisme. Ce rejet est renforcé par les représentations déjà évoquées formées par les « Juifs de l'arrière » lors des événements eux-mêmes, ceux qui croyaient, comme il le dit lui-même, à la « guerre sainte en Espagne ». Stein se sent pris entre les communistes extrémistes d'Espagne et la perception erronée de ces « gens du peuple » dont la propagande communiste abuse en jouant sur les thèmes religieux les plus sacrés dans la conscience populaire. Stein perçoit donc cet ensemble de représentations et d'imaginaires comme la pire conséquence de la Guerre d'Espagne, celle par laquelle les communistes ont abusé des sentiments religieux des émigrés juifs et ont trahi les idéaux du communisme.

3. Les désaccords de la mémoire : l'analyse de l'offensive de l'Extrémadure dans les mémoires de Wuzek et de Stein

De façon plus frappante encore, Stein semble détenteur d'une certaine perception des événements indexée à l'ampleur du sentiment de trahison des Juifs par les autorités communistes dans cette Guerre d'Espagne. Il est intéressant de noter que Stein décrit souvent les mêmes événements, avec des détails concordants, mais semble toujours y lire l'hypothèse d'un complot communiste contre les volontaires juifs des Brigades. Un exemple, entre tous, est révélateur : il s'agit de la première participation de la compagnie Botwin, sous ce nom, à une bataille en Espagne, l'offensive en Estrémadure de février 1938 pour percer le front franquiste

¹¹⁴ Ibid. p. 161.

jusqu'au Portugal. Cette bataille est décrite de façon assez concordante par Wuzek et Stein : le premier étant arrivé dans la compagnie quelques semaines avant sa transformation en compagnie Botwin, le 12 décembre 1937, directement sur le front, tandis que Stein a rejoint la compagnie de réserve de la compagnie Botwin, c'est-à-dire la compagnie en formation à Casas Ibañez destinée à renforcer les pertes de la Botwin. Il s'agit, en outre, pour Stein, de son deuxième voyage en Espagne, puisqu'il est revenu en France en convalescence au printemps 1937 et n'est revenu en Espagne qu'en janvier 1938, et a rejoint alors la compagnie de réserve Botwin.

La description purement factuelle des événements concorde relativement bien, notamment sur des détails pourtant gênants. La compagnie Botwin rejoint en train la zone du front, à Belalcazar, tandis que la compagnie de Casas Ibañez les y attend après un trajet à pied, dont Stein décrit les affres avec force amertume. Les effectifs sont assez proches quoique donnés selon des catégories assez floues: Wuzek compte cinquante-trois hommes dans la compagnie de réserve et on déduit du total de cent vingt hommes donnés à la fin que la compagnie active comptait 67 hommes, tandis que Stein donne un total indifférencié de cent vingt hommes de la compagnie au total. La description que donne Efraïm Wuzek de ce groupe de réserve correspond sur les points factuels avec celle donnée par Stein (manque d'armes, d'habillement) mais sur les caractéristiques morales (entraînement, enthousiasme), Wuzek semble bien plus optimiste que ne l'est Stein. Wuzek dit ainsi :

« Le groupe de Casas Ibañez qui nous avait rejoints était bien organisé ; il constitua la colonne vertébrale de la compagnie Botwin. Les activistes venus de Pologne, de France et de Palestine jouèrent aussi un rôle important dans le groupe et eurent une grande influence sur la compagnie. Notre plus grand souci était de les équiper en armes, munitions et habillement. Ce qui nous avait été attribué n'y suffisait pas. En dépit de cette pénurie, l'enthousiasme du groupe était extraordinairement fort.¹¹⁵ »

Cette description, on le voit, reprend les thèmes habituels de la guerre prolétarienne : l'enthousiasme révolutionnaire doit dépasser les contingences matérielles et vaincre malgré la pénurie. Ce dogme de stratégie militaire qui s'est imposé pendant la Seconde Guerre mondiale en URSS se retrouve donc ici, alors que Stein n'y voit qu'un amas d'hommes laissés à l'abandon et sans armes. La réaction des brigadistes décrits par Stein à l'annonce faite par leur officier espagnol de l'offensive, alors que la distribution des armes n'a donné que dix fusils aux seuls aptes à les manier sur un groupe de de soixante à cent vingt hommes, est à cet égard, révélatrice :

¹¹⁵ WUZEK, op.cit. p.124.

« Ces propos provoquèrent un véritable choc chez les brigadistes présents. Tout le monde commença à se regarder, le visage pâle, et des exclamations en yiddish commencèrent à fuser :

-Comment peut-on partir à l'assaut ? On n'a pas d'armes !

-Ce n'est pas d'assaut qu'il s'agit mais d'abattoir !¹¹⁶ »

Leur officier ne comprenant pas le yiddish et ne parlant que l'espagnol, Lechter, un « communiste fidèle »¹¹⁷, qui comprend les deux langues, se refuse néanmoins à traduire les propos de ses camarades pour leur officier, afin de préserver l'illusion de l'enthousiasme révolutionnaire face à leur supérieur. Ce n'est qu'à l'exclamation d'un soldat en espagnol, que l'officier comprend et répond par une formule de propagande : les armes devront être arrachées aux « charognes fascistes ».

Le décalage entre ces deux descriptions se passe de commentaires : c'est véritablement la différence qu'il peut y avoir entre un rapport officiel à une hiérarchie pointilleuse dans un contexte de répression politique forte, dans le cas de Wuzek, et la mémoire effarée d'un vétéran qui n'a jamais oublié cet événement traumatique d'exposition de la vie humaine sans armes au front, dans celui de Stein. Il est remarquable que sur ce point, Wuzek n'a pu dissimuler la vérité de la pénurie d'armes dont il n'explique pas les conséquences alors que Stein décrit l'effroi provoqué par cette annonce, dans sa compagnie de réserve¹¹⁸.

La suite des événements est décrite avec des nuances analogues. Wuzek décrit ainsi l'arrivée des autres unités des Brigades et l'assaut à grands cris de « Hourra ! », dans une charge à la baïonnette des soldats Botwin bien trop en avant du front, ce qui se solde par un encerclement partiel de la compagnie par la cavalerie marocaine et une lutte acharnée pour desserrer l'étau pesant sur eux, avant de conclure :

« Après un assaut victorieux qui avait éveillé tant d'enthousiasme et d'espoir, mais aussi après de si lourdes pertes, il fallait donc reculer [...]. Le premier combat de notre compagnie a déjà été décrit à plusieurs occasions. Il a été établi que celle-ci s'était avancée trop loin pour tenter de conquérir la hauteur suivante où se situe le village de Campilio de Llerena [...]. Très tard dans la nuit du 16

¹¹⁶ STEIN, op.cit. p.230.

¹¹⁷ Il est intéressant de noter que Szurek dit de ce même Lechter qu'il est un correspondant de la *Naïe Presse* (SZUREK, op.cit. p. 270) ; sans doute la haine que voue Stein à cette presse communiste explique aussi le mauvais rôle qu'il fait tenir à son correspondant officiel en Espagne dans cet épisode et justifie en tout cas l'épithète de « communiste fidèle » qui dans les propos de Stein résonne toujours avec une nuance de mépris et d'ironie.

¹¹⁸ On notera que Stein ne distingue pas compagnie de réserve et compagnie d'active de la Botwin et soit qu'il décrive uniformément les deux, soit qu'il ignore jusqu'à l'existence de la compagnie d'active, sa description traduit sans doute des décalages de traitement entre les deux unités.

février 1938, il y eut une réunion des *Botwinniks* restés en vie après cette glorieuse bataille [...]. De cent vingt soldats, nous nous sommes retrouvés à soixante.¹¹⁹ »

Ce qui domine c'est donc bien l'impression d'un enthousiasme trop fort ayant emporté la compagnie, et la fierté, malgré les pertes de 50% sur les effectifs initiaux de cent vingt hommes. Stein donne un compte rendu très proche des événements : la même rencontre avec les autres unités des Brigades et la confusion des langues pour donner l'ordre d'avancer, tout en soulignant l'absence notable du commissaire politique Micha Reger, que Wuzek décrit pourtant comme ayant remplacé l'officier tué Karol Gutman en plein combat. Il décrit la charge en avant non pas comme un mouvement spontané mais comme un ordre obsessionnel donné par cet officier espagnol sans nom, fort mystérieux puisque Wuzek n'en parle pas et n'évoque que l'officier Karol Gutman et Micha Reger, étonnamment absents du récit de Stein. S'agit-il d'une différence réelle entre les deux compagnies d'active et de réserve dont Stein serait ignorant ou d'une erreur de sa part, voire d'un mensonge de Wuzek pour sauver l'honneur des commissaires politiques ? Ce point reste obscur. Néanmoins, le reste de la description concorde : l'encerclement par la cavalerie marocaine et la retraite lamentable des derniers survivants décrits de la même façon par les deux hommes. Pourtant, le point de vue adopté par Wuzek semble assez distant, notamment dans la description de leur retraite :

« Sur les monts de la Sierra Quemada apparurent les *Botwinniks* restés en vie, conduits par l'héroïque commissaire politique Micha Reger qui, blessé, tenait à peine debout.¹²⁰ »

Au contraire, Stein décrit cette retraite et ce massacre des membres de la compagnie avec des détails frappants et un point de vue interne très poussé. Le bilan qu'il tire est bien plus tragique et ce qui domine, c'est l'impression d'un massacre orchestré par les communistes, en une offensive suicidaire, menée par un officier espagnol irresponsable et non par un officier juif :

« Cent vingt brigadistes de la compagnie avaient participé à l'assaut. N'en étaient revenus que dix-huit. Je me souviens de la scène épouvantable de la veille. Des jeunes Juifs courant les mains nues sous le feu meurtrier des fascistes. Les mains nues ! Une boule de désespoir et de colère restait bloquée dans ma gorge.¹²¹ »

L'obsession est bien celle d'un massacre des volontaires juifs sous le commandement d'un officier espagnol borné, envoyé sur le front pour des raisons idéologiques, alors que la presse juive communiste parle « jusqu'à aujourd'hui encore, de la compagnie juive.¹²² ». Le

¹¹⁹ WUZEK, op.cit. pp. 127-128.

¹²⁰ Ibid. p. 127.

¹²¹ STEIN, op.cit. p.237.

¹²² Ibid . p. 237.

traumatisme mémoriel est donc bien celui d'un vétéran qui ne reconnaît pas son expérience individuelle dans ce qu'il a lu, dans les représentations données de cet événement et son choix d'écrire dans le *Forverts*, en opposition à la toute puissante *Naïe Presse*, est une volonté de rétablir la vérité contre ce qu'il décrit comme les mensonges communistes sur cette participation juive. La mémoire se bâtit ici contre les représentations créées pendant la guerre et véhiculées après-guerre par la presse et les intellectuels communistes.

D'autres différences dans la description de faits assez proches entre les auteurs pourraient être relevées et les décalages semblent parfois si forts, alors que le substrat factuel reste cohérent, qu'on peut se demander qui des deux, dans cette guerre froide de l'écriture, porte la plus grande part de vérité. Force est de constater toutefois que les commentaires de Wuzek sont parfois assez faibles et reprennent les dogmes de l'enthousiasme révolutionnaire pour effacer les difficultés, qu'il fût sincère ou feint, pour des raisons évidentes de censure politique dans la Pologne des années 1960. D'un autre côté, Stein prend une attitude presque paranoïaque dans l'ensemble de son livre, voyant un véritable complot de la *Yevsektia* dont la description n'a rien à envier aux pages des pamphlets franquistes.

4. Une mémoire stratifiée : le cas des mémoires d'Alexandre Szurek

Si le choc entre les mémoires communistes et anticomunistes peut s'incarner entre deux hommes et deux ouvrages comme on l'a vu, il peut aussi se manifester au sein même d'une mémoire individuelle et prendre appui sur les modes d'écriture des mémoires de la Guerre d'Espagne. C'est le cas, notamment d'Alexandre Szurek, qui écrit ses mémoires en deux étapes, d'abord en 1950, alors qu'il réside en Pologne, puis les reprend en 1973 après son exil en Israël suite aux persécutions du régime de Gomulka, et alors que précisément se forme une mémoire collective sous la plume de David Diamant et Arno Lustiger. Alexandre Szurek porte donc en lui les deux étapes de cette mémoire martyrisée des volontaires juifs, d'abord sous le coup des événements eux-mêmes, puis des camps, et enfin et presque surtout du fait du sentiment de trahison par les autorités communistes dans la Pologne socialiste, tandis qu'Israël ne porte pas pour eux d'espairs réels. Ce trajet est celui emprunté par de très nombreux volontaires juifs polonais revenus en Pologne après-guerre et qui durent en partir au fur et à mesure que l'antisémitisme d'Etat se remettait en place. C'est aussi le chemin pris par Wuzek, quoique ses

Mémoires d'un Botwinnik n'en portent pas la trace, car publiées avant son expulsion, mais que ses *Cahiers*, archivés à Bruxelles par sa fille, retracent. Il dit ainsi, dans son Cahier n°1¹²³ :

« Ma vie, ensuite, fut un supplice sans fin. Je cessai de croire à tout ce que j'avais cru pendant des dizaines d'années. »

Cette désillusion est surtout perceptible dans les écrits d'Alexandre Szurek. Celles-ci sont effet composées d'un récit linéaire rédigé dès les années 1950, dans lesquelles, sans être procommuniste, il reste fidèle à ses opinions et au sens de son engagement, mais avec des additifs rajoutés dans les années 1970 où il évoque des liens entre certains événements d'Espagne et les persécutions en Pologne communiste dans l'après-guerre. Ce mode d'écriture n'est d'ailleurs pas sans poser des problèmes de compréhension de l'ouvrage, fait de soudaines analepses, ou de commentaires bien postérieurs aux événements décrits et à la première mouture du texte. Le ton est aussi ambivalent, alternant entre des descriptions empreintes de camaraderie et de bons souvenirs amusés, avant qu'une profonde nostalgie et une certaine amertume se fassent sentir envers ces années, en raison de la faible reconnaissance de leurs sacrifices dans la Pologne socialiste. Ce sont d'abord les purges contre les anciens d'Espagne qui frappent la mémoire de Szurek et marquent son écriture ; ainsi d'une longue description en forme d'oraison funèbre des combattants d'Espagne, se terminant par une intégration des anciens d'Espagne comme une catégorie particulièrement frappée au sein du peuple juif :

“Unfortunately, the dark years of the “Cult of Personality” began shortly thereafter, and those of our people who suffered most were the “Spaniards” (as we were called) in the Socialist countries with the exception of Yugoslavia which revolted.¹²⁴”

C'est la présentation d'une diaspora des “*Spaniards*” qui s'effectue alors sous la plume de Szurek, décrivant les différents pays où ces volontaires ont pu trouver plus ou moins refuge, comme si ces “*Spaniards*” formaient une nouvelle catégorie du peuple juif, entre identité ashkénaze initiale et un vécu espagnol qui fait d'eux des néo-Sépharades, selon le terme que nous choisissons d'utiliser. Cette notion de néo-sépharade entend en effet résumer le mouvement d'exil de l'Espagne républicaine qui les marque et fait d'eux une nouvelle diaspora : tandis qu'un véritable culte de ces années d'Espagne se manifeste chez certains, d'autres, comme Stein, conçoivent une relation ambiguë envers l'Espagne, ce qui n'est d'ailleurs pas sans rappeler les formes ambivalentes du culte de la terre perdue dans le monde

¹²³ Efraïm WUZÉK, Cahier n°1, p. 30. Cité par sa fille dans la préface à ses *Mémoires*. Cf. Efraïm WUZÉK, *Combattants juifs dans la guerre d'Espagne: la compagnie Botwin*, traduit par Jacques Kott, Paris, France, Syllepse, DL 2012, 2012, 219 p. Voir p. 72.

¹²⁴ SZUREK, op.cit. p. 252.

judéo-espagnol. Ils sont en quelque sorte des “sortis d’Espagne”, frappés par de nouvelles persécutions et identifiés dès lors comme tels. Se forme un crypto-sépharadisme chez ces volontaires majoritairement ashkénazes, qui entretiennent un attachement fort pour l’Espagne et qui sont identifiés de toutes parts comme des « Espagnols », à tel point qu’ils finissent par se désigner comme « Juifs » et « anciens d’Espagne », les deux termes étant ceux de la persécution. Par rapidité en effet, les anciens volontaires de toutes origines se désignent souvent comme « anciens d’Espagne » et les volontaires juifs ne manquent pas de le faire également ; mais dans leurs cas, ils rajoutent alors cette catégorie de « juif » que certains ont mis du temps à reconnaître, ce qui fait d’eux des « Juifs, anciens d’Espagne », soit, si l’on voulait traduire en reprenant le terme hébreu : *s’faradim*. En se présentant, les volontaires juifs avouent donc une identité qui reprend les cheminements des exilés de 1492 et leur parole s’avance toujours en se disant celle d’un « Juif, ancien d’Espagne » : lorsqu’ils sont en Israël, ce qui est souvent le cas des anciens volontaires, ils peuvent alors le dire en hébreu et se présentent alors comme « *s’faradim* ». Une identité cryptée sourd donc de leur propre assignation identitaire, confinant à faire d’eux les symboles, au sens propre du terme, d’un rapport éternellement exilé des Juifs à une Espagne qui de 1492 à 1936, est restée une patrie perdue conservée comme legs nostalgique. Cette notion peut être mise en regard de celle de néo-marranisme qui marque aussi les républicains en Espagne même, lesquels doivent cacher leur passé républicain et développent des modes de témoignage secret ou par substitution, dont Salvador Espriu, poète catalan jouant avec l’identité sépharade, est un exemple frappant dans ces mêmes années. Les néo-sépharades, quant à eux, que seraient les volontaires juifs, selon notre terminologie¹²⁵, se caractérisent surtout par leur sortie d’Espagne. La nécessité pour eux de maintenir secret leur passé espagnol les rapproche cependant de l’autre catégorie évoquée. Dès lors, néo-marranes républicains en Espagne et néo-sépharades républicains en Europe forment les deux versants d’une « autre Espagne » qui ne trouve pas de terre d’accueil.

On distingue donc comme néo-sépharades les volontaires juifs des Brigades internationales en exil hors d’Espagne, les sortis d’Espagne, qu’on distingue des républicains espagnols, juifs ou non, restés en Espagne et dont l’existence clandestine et la volonté de garder le souvenir de « leur » Espagne républicaine fait d’eux, toutes proportions gardées, des néo-

¹²⁵Cette terminologie distinguant néo-sépharadisme et néo-marranisme nous sert essentiellement à clarifier notre propos et le schématiser, tout en restant conscient qu’il s’agit en partie d’une reconstruction : il s’agit de donner un nom à ce phénomène singulier de proximité entre des phénomènes historiques si différents et dont les témoins eux-mêmes avaient conscience, l’insufflant au hasard de leur écriture. On s’inspire d’une formule de Danielle Rozenberg qui parle ainsi de « néo-marranisme » mais en l’utilisant pour le seul cas des Juifs espagnols et de leur vie en Espagne après la victoire de Franco et leur nécessité de garder secret leur vie religieuse.

marranes. Néo-sépharadisme et néo-marranisme sont les deux figures d'un phénomène de proximité psychologique et testimoniale entre volontaires juifs et républicains espagnols, prenant l'Espagne de 1492 comme allégorie existentielle.

Entre les anciens volontaires des Brigades dans les camps, toutes origines confondues, le rapport commun à l'Espagne devient en outre le critère majeur d'assignation identitaire. Cette identité se confirme par l'étendue des persécutions qui frappent les anciens volontaires juifs, à la fois comme « *Spaniards* » dans les purges stalinienne et comme juifs, surtout sous Gomulka en Pologne, dans un rejet analogue à celui expérimenté dans les camps. Que ce soit du fait des nazis ou des soviétiques, c'est donc bien cette solidarité de persécution entre anciens volontaires, Juifs ou non d'une part, et Juifs, anciens d'Espagne ou non d'autre part, qui est remarquée. Lorsque les deux catégories se rejoignent, dans la figure des volontaires juifs de l'Espagne républicaine, il se dessine alors une identité doublement traumatisée, et une forme de conscience de peuple uni par les persécutions elles-mêmes. Szurek précise ainsi:

« Spain was in the western Europe, and all the combatants were considered « westernized », and God beware if, in addition, they were Jews- s it turned out, there were too many of them [...]. Hideous trials inspired by Moscow and conducted by instructors from the Soviet Union took place, like the trial of Rjka in Hungary and of Slansky in Czechoslovakia. The trials that occurred earlier in the Soviet Union were of little consolation to the tortured victims nor were the trials without “Spanish” veterans or Jews that occurred later. These people were victims of a system where the Party was in power [...].¹²⁶»

C'est donc bien dans cette épreuve d'une commune persécution, déjà expérimentée dans les camps et que le régime communiste reprend finalement à son compte, que se forge une solidarité des anciens volontaires et des Juifs, et ce de façon paroxystique lorsque les anciens volontaires étaient aussi juifs, lesquels, à la faveur de cette appellation frappante de « *Spaniard* », ont développé une identité reprenant les chemins de *Sepharad* et que leur amour pour l'Espagne a cristallisé. Identité créée en partie par les persécutions, comme l'a été l'identité juive de nombreux déportés qui ne se sentaient pas juifs avant la Guerre, identité appropriée cependant par des volontaires qui cherchaient les mots pour formuler des parcours individuels sinueux, et pour dépasser, par un patriotisme onirique, les persécutions qu'ils eurent à subir.

¹²⁶ Ibid. op.cit. p. 253.

D) L'Espagne, la religion et les morts : patrie rêvée et culte réinventé pour des tombes absentes

L'atopie des volontaires juifs a déjà été soulignée : privés souvent de leur nationalité lorsqu'ils s'engageaient en Espagne, dans le cas des Juifs polonais, ou déchus de leurs droits civiques dans les territoires du Reich allemand, émigrés en France avant leur départ et internés dans des camps à leur retour, avant de connaître la clandestinité, l'exil et les camps nazis, les anciens volontaires juifs s'intègrent bien dans cette Europe des réfugiés qui naît dès avant la Seconde Guerre mondiale et que celle-ci pousse à l'extrême. Expulsés de Pologne pour ceux qui y sont retournés, l'arrivée en « terre promise » constitue pour beaucoup un pis-aller dont ils ne tirent aucune fierté, et s'ils reconnaissent la nécessité d l'Etat d'Israël, ils désapprouvent souvent sa politique. Un groupe d'anciens combattants d'Espagne fait d'ailleurs partie des défilés d'opposition à l'occupation du Sud Liban dans les années 1980¹²⁷. Pour beaucoup cette épreuve permanente d'exil aboutit à la réactivation des « valeurs refuges », selon le terme employé par Alain Brossat et Sylvia Klingberg dans leurs enquêtes : outre une forme de mystique individuelle de l'Espagne qui se développe alors, des réminiscences de pratique religieuse se manifestent dans leurs écrits tandis que le calendrier juif peut parfois suppléer une mémoire défaillante dans la description des souvenirs de l'Espagne. Cette culture juive de l'enfance, reconvoquée, se double de réflexions historiques sur le destin du peuple juif en Espagne et ailleurs, faisant de la description de l'Espagne une narration historicisée, saturée de références, comme si les volontaires s'étaient mus dans un territoire lui-même saturé de références passées et de mythes véhiculés par la Littérature. C'est enfin l'épreuve du deuil qui constitue l'acmé d'un intérêt renouvelé pour les pratiques rituelles juives.

1. Les tombes et la terre d'Espagne

La préoccupation pour les morts, pour leurs tombes et la remémoration des noms des morts, constitue un point décisif du judaïsme : l'impératif *zakhor*, on le sait, s'entend entre autres, à l'échelle du maintien de la mémoire des morts dans le « faisceau des vivants », selon l'expression biblique, par un lien renouvelé par les pratiques des vivants. Cette préoccupation fonde aussi l'écriture des anciens volontaires juifs de l'Espagne républicaine, qui, sans le

¹²⁷ Alain BROSSAT & Sylvia KLINGBERG, *Le Yiddishland révolutionnaire*, Paris, Ed. Syllepse, Collection « Yiddishland », 2009, 291 p.

rattacher à leur identité juive, se préoccupent du sort des morts. Cette crainte pour les morts peut être reliée à deux tensions propres au XX^{ème} siècle qui trouvent dans le cas des volontaires juifs, là encore, à s'exacerber. Le phénomène de la perte des tombes est en effet un trait dominant de la mémoire républicaine de la Guerre d'Espagne, laquelle se caractérise par l'impossibilité, pour les républicains exilés comme pour les fils et petits-fils de républicains espagnols, d'avoir accès à ces « grands cimetières sous la lune », pour reprendre l'expression de Bernanos, que forment les fosses communes du franquisme. Cette inaccessibilité de la terre pour les exilés est renforcée, même après la mort de Franco, par la méconnaissance des emplacements des fosses où s'est exercée une répression dans l'ombre d'une vendetta permanente. Parallèlement, la destruction de cimetières juifs pendant la Seconde Guerre mondiale, et les violations des sépultures perpétrées par les nazis, constituent un trauma dans la conscience juive, que l'impossibilité d'enterrer les morts déportés a renforcé. Les volontaires juifs sont tributaires de ces multiples impossibilités d'enterrer les morts, leurs morts, camarades tombés en Espagne ou déportés dans les camps nazis. Cette angoisse fonde l'écrit de Wuzek qui en parle dès le début de ses *Mémoires*, comme s'il s'agissait, aussi, par l'écriture, de faire un deuil impossible et de fixer, dans les pages, le lieu d'une tombe pour tous les noms des camarades tombés en Espagne :

« Où se trouvent leurs tombes ? Nous ne le savons pas exactement, mais nous savons qu'ils ont sacrifié leur vie et versé leur sang à Madrid, Guadalajara, Belchite, Sierra Quemada, Alcaniz, Caspe, Lérida, Corbera, Gandesa et des dizaines d'autres lieux.¹²⁸ »

Par cette concaténation de noms de lieux, lieux mythiques dans la conscience républicaine espagnole par leur écho sacrificiel et les rêves de victoires républicaines qu'ils portaient, Wuzek comble en fait une béance dans la mémoire des noms des volontaires juifs. Ceux-ci, en 1964, ne font pas encore l'objet d'un décompte précis et les chiffres restent encore flous. C'est donc par l'évocation des lieux de leur mort, et ce, par métonymie puisque leur corps s'est mêlé à cette terre d'Espagne, que leur deuil peut être accompli à l'échelle individuelle. Ces volontaires ont fait corps avec l'Espagne, dans une forme de retour à cette ancienne terre du judaïsme, et par cette épreuve, les noms des lieux où ils sont morts glorieusement compensent l'absence de tombes.

Dans d'autres cas, même l'enterrement avec les honneurs militaires n'a pu totalement compensé la distance d'avec les tombes des camarades tués et la peur de ce qui a pu leur

¹²⁸ WUZEK, op.cit. p. 114.

arriver une fois le terrain repris par les franquistes : nul doute que les tombes de volontaires juifs ont pu souffrir de violations lorsqu'elles étaient identifiées comme telles, or on connaît l'importance des dépouilles de guerre dans l'imaginaire de la guerre, importance que le ton d'épopée qui caractérise l'écriture des mémoires de la Guerre d'Espagne renforce, par sa proximité avec les catégories de combat de l'Iliade¹²⁹. Alexandre Szurek décrit ainsi l'enterrement d'abord sommaire d'un combattant mort dans une chute, puis l'ordre donné par un officier de le déterrer pour lui donner des funérailles dans l'honneur, en présence d'une délégation de *Dona Joven*, venue de Taragona. Szurek exprime alors sa préoccupation pour le corps de ce camarade pour lequel de vraies funérailles ont pu être données :

“He was buried near a crossroad leading from Pradell to the Falset-Tarragona highway which we had rebuilt and improved. On his grave we put a memorial plaque. I often think about this grave. What has happened to it? Has it been respected? Is it still there?¹³⁰”

Il est intéressant de retrouver ce même ton angoissé dans le questionnement sur le destin de cette tombe, que l'auteur n'a pu pour le moment de son écriture, apaiser. Il y eut en effet des voyages organisés en Espagne par les anciens volontaires, notamment américains, sur les lieux mêmes de la bataille, dans une forme de tourisme mémoriel¹³¹. De tels voyages ont cependant dû attendre la mort de Franco et n'ont concerné qu'une minorité de volontaires. Toujours est-il qu'elle traduit cette préoccupation pour les tombes et les lieux de la bataille, cette volonté de vaincre par la mémoire entretenue des camarades tués et revenir sur la terre d'Espagne, avec le retour de la démocratie. Si les volontaires juifs expriment une angoisse toute juive envers ces tombes et leur besoin de savoir si elles ont été respectées, cette angoisse n'est pas si différente de celles de tous les républicains exilés envers les fosses communes où nombre des leurs ont été hâtivement enterrés. La dépossession des corps morts est donc centrale dans l'épreuve de l'exil des volontaires républicains, et leur permet en ce sens, non pas tant de se différencier des autres volontaires, que de partager un même sentiment diasporique républicain, et une nostalgie néo-Sépharade pour cette terre des morts, cette terre devenue aussi leur terre par la coprésence des sépultures dans le sol même de l'Espagne. C'est aussi par cette impossibilité de revenir sur les tombes lorsqu'elles existaient ou sur les champs de bataille lorsque ceux-ci constituaient le seul lieu d'enterrement de ces camarades que la mémoire des volontaires juifs épouse les chemins de l'exil des Juifs Sépharades : le sentiment que leurs morts sont restés dans la seule

¹²⁹ On rappellera que des parallélismes du même type ont pu être notés à propos de la présentation du volontariat juif par D.Diamant à travers l'exposition de 1937.

¹³⁰ SZUREK, op.cit. pp. 266-267

¹³¹ *The Volunteer for Liberty, organ of the veterans of the International Brigades (American chapter)*

patrie qui les ait accueillis avec dignité dans des années difficiles, pour laquelle leurs camarades juifs sont tombés, patrie espagnole dont ils ont été chassés cependant par leur défaite mais qui ne laisse pas d'être leur patrie mémorielle. On pourrait dire en un sens que là où sont les morts d'une expérience commune, dans le cas présent la Guerre d'Espagne, là aussi se cristallise le sentiment d'une patrie. Garder le souvenir intact de ces années, des tombes de leurs camarades, inscrire leurs noms et ceux des lieux, c'est une forme amoindrie de conservation de la clef de la maison d'Espagne, entretenue par les Sépharades, dans l'hypothèse où, avec la démocratie, eux aussi pourraient revenir en Espagne. Ce qu'on pourrait appeler, dès lors, mystique de l'Espagne est donc un processus qui se forme en partie à mesure que la mort se rapproche d'eux avec leur âge grandissant, que la pensée des morts, tombés au front, les assaille et surtout, que les terres d'asile contribuent à figer dans un souvenir fantasmé la terre d'Espagne.

2. Les réminiscences religieuses et les réflexions historiques

Cette préoccupation pour les tombes et le souvenir des camarades tués trouvent un écho dans une certaine présence en filigrane de prières juives qui reviennent parfois à la bouche des volontaires, d'observances religieuses suivies souvent par le hasard des choses et d'imbrication de la terre d'Espagne dans une lecture à plus grande échelle de l'histoire du peuple juif.

Les prières tout d'abord, qui parsèment les mémoires de ces combattants en dépit du faible sentiment religieux du temps de la guerre de ces militants communistes, remettent en cause la tendance à nier chez ces volontaires toute conscience religieuse. Sans être forcément intégrée à un rite respecté, la présence des prières dans la mémoire de ces combattants permet de se souvenir de certains événements particulièrement importants. Elles inscrivent les étapes de la Guerre dans le souvenir individuel, par ces moments de recueillement, comme autant de bornes sur les chemins d'Espagne. On peut citer par exemple la prière des grâces récitée par Efraïm Wuzek et dont il rend compte dans une formule de renaissance par la prière :

« Nous sommes retournés à Lérida et, le lendemain, avons retrouvé notre bataillon à Alpacat ; nous y avons trouvé également, bien vivant, notre commissaire Micha Reger. Jusqu'à ce que nous l'ayons rencontré, Lechter et moi pleurions sur le sort de Reger et lui pleurait sur le nôtre. A Alpacat, nous avons récité la prière des grâces et nous nous sommes sentis comme des nouveau-nés.¹³² »

¹³² WUZEK, op.cit. p. 141.

La fille d'Efraïm Wuzek s'empresse alors de préciser dans une note que « cette prière revient spontanément à la mémoire d'Efraïm qui manifeste ainsi la joie des retrouvailles en dehors de tout sentiment religieux¹³³ ». Cette remarque peut en effet paraître logique dans la mesure où Efraïm n'avait rien d'un croyant ; pourtant, le choix de réciter la prière des grâces maintient un lien non pas tant peut être avec le judaïsme entendu comme religion, qui n'est qu'une acception limitée et impropre du judaïsme, mais avec le judaïsme comme mode de compréhension du monde. Le choix de la prière des grâces¹³⁴ n'est d'ailleurs sans doute pas anodin : récitée notamment lors de la fête automnale de *Sukkot* comme remerciement à Dieu d'avoir rendu la terre fertile, cette prière s'intègre donc dans le temps d'errance dans le désert, errance au sein de laquelle Dieu protège néanmoins Son peuple. Efraïm la récite avec des amis volontaires juifs après avoir retrouvé sain et sauf Micha Reger, le commissaire politique de la compagnie, tandis que ce dernier croyait Wuzek et Lechter morts : elle intervient donc au moment d'une rencontre en plein désespoir, en pleine errance après une mission ratée pour transporter de la nourriture jusqu'à la compagnie au cours de laquelle Wuzek et Lechter ont dû fuir. En un sens, elle rejoue l'enjeu de la terre fertile et du remerciement à Dieu : Wuzek évoque cette prière dans un moment d'errance et de pénurie alimentaire qui se résout grâce au retour dans la compagnie et au bonheur de voir Micha Reger sauvé ; si le problème de la faim n'est pas résolu, la communauté retrouvée dans cette Castille semi-désertique semble rejouer la communauté préservée dans le désert que célèbre *Sukkot*. Si elle n'exprime donc en effet peut-être pas de sentiment religieux conscient, cette évocation d'une prière de *Sukkot* inscrit néanmoins le temps de l'épopée d'Espagne dans les modes d'appréhension du monde que transmet le judaïsme ; elle fait signe vers une inscription mémorielle grâce aux prières qui réinscrivent le temps de l'épopée d'Espagne dans un temps juif, celui de la sortie d'Égypte et de l'errance dans le désert. Cette évocation s'accompagne par ailleurs de cette formule de style presque biblique « nous nous sommes sentis comme des nouveau-nés » : or, précisément, c'est comme nouveau-nés que les Juifs sortent de l'expérience de l'Égypte et du désert, puisque l'errance dans le désert doit assurer le renouvellement d'une génération purifiée des péchés du peuple hébreu. Il s'agit bien d'une renaissance, d'une épreuve qui lui permettra de vivre, comme il le dit lui-même, une « deuxième aventure fort intéressante » puisqu'il commence la description de son transport de lettres et sa rencontre avec André Marty. Le temps de l'épopée d'Espagne reprend donc, de

¹³³ Efraïm WUZEK, op.cit.p.141. Voir note de bas de page.

¹³⁴ Ibidem. La note de Laura Wozek-Gruszow précise que cette prière des grâces est « selon l'Ancien Testament [...] adressée à Elohim pour le remercier à diverses occasions. Elle est prononcée notamment lors de la fête automnale des cabanes (*Sukkot*) pour le bénir d'avoir rendu la terre fertile. »

façon indirecte certes, les modes d'expression du temps juif, celui de la sortie d'Égypte et de l'expérience du désert. Il est fort probable que ces processus soient inconscients à leur auteur, mais dans une analyse de type sociolinguistique, cette évocation est significative d'un rapport narratif et mémoriel maintenu avec le judaïsme tel qu'il l'a appris « dans son enfance » pour reprendre l'expression de sa fille, laquelle ne croit pourtant pas à une quelconque dimension religieuse à cette prière. Sans être religieuse, l'évocation de cette prière reste un mode spécifiquement juif d'énonciation de l'expérience espagnole propre à ces volontaires, qui trouvent ainsi dans ces référents identitaires, plus que religieux, les modes d'expression d'une épopée vécue comme une étape de l'histoire du peuple juif¹³⁵.

D'autres évocations de prières récitées de façon plus ou moins hasardeuse sont cités, soit que les volontaires aient voulu exprimer des sentiments personnels, soit qu'un minimum de respect des rites juifs leur ait paru nécessaire. On rappellera d'ailleurs utilement le décret sur la liberté de culte dans l'armée adopté par le Gouvernement de la République espagnole en juillet 1938 et qui plaide en faveur de ce type de rite maintenu, qui a pu décontenancer les camarades brigadistes et les soldats espagnols. Alexandre Szurek évoque ainsi la prière récitée par Tadek Oppman en plein front de Teruel, alors que, nous dit Szurek, sa famille désespérait de le voir respecter les prières en Pologne dans son enfance :

“His Jewish comrades were infuriated to think that Tadek was hiding his Jewish origins. In a cellar in Teruel while on the staff of the 35th Division, he surprised us by reciting the blessings before and after eating and kidded us Jews because we did not know them.”¹³⁶

Outre la dimension anecdotique de l'épisode, on ne doit pas sous-estimer la charge identitaire qu'une telle pratique au front recouvre, surtout si on la met en relation avec d'autres éléments d'un même type dans les sources que nous avons consultées. Le souvenir des prières et du respect de la vie juive est lié à la dimension identitaire de cet engagement puisque les camarades juifs sont furieux de voir certains volontaires cacher leur identité juive comme s'ils étaient persécutés en Espagne ; au contraire, il y a une fierté à pratiquer ces rites sur le front d'Espagne, alors même que le camp républicain s'inscrit contre la mainmise de l'Eglise catholique sur la vie quotidienne.

Le calendrier juif permet également à certains volontaires de maintenir vivante la mémoire des événements en réintégrant le récit de l'Espagne dans le temps juif et de suppléer

¹³⁵ On pourra mettre en rapport ces remarques avec ce qui a été dit sur l'appropriation des modes juifs de compréhension de l'épopée d'Espagne par la propagande communiste elle-même.

¹³⁶ SZUREK, op.cit. p. 238.

à une mémoire parfois confuse de cette période. Stein évoque ainsi son retour en France en 1937, retour qui lui permet aussi de prendre du repos après le premier traumatisme de l'expérience du front et l'espérance de retrouver une vie plus calme et plus d'humanité auprès des communautés juives de l'arrière :

« Je passai la barrière où stationnait un agent en képi rond, à la visière vernie [...]. C'était le soir, la veille de Rosh Hashana, en 1937. J'étais de retour en France...¹³⁷ »

Si cet espoir d'une convalescence est déçu par la suite des événements, il est intéressant de noter ce besoin d'exprimer dans les termes du calendrier juif, avant les années du calendrier chrétien, le temps du retour à la paix, fût-elle précaire. La mémoire juive, en un sens, ancre plus fortement les étapes vécues par ces volontaires, dont l'existence au front s'effectuait parfois dans une coupure d'avec le temps civil et une perte de repères.

Par là même, on pourrait évoquer l'inscription plus large de l'expérience espagnole dans l'histoire du peuple juif. Les réflexions sur l'Espagne catholique et inquisitoriale qui a chassé les Juifs en 1492 abondent en effet dans la mémoire individuelle, plus encore que dans la mémoire collective. Les lieux sont souvent associés à un moment de l'histoire de l'Inquisition ou des Rois catholiques et permettent de tracer les contours d'une expérience hautement historique dont Stein se fait le plus vibrant transmetteur, comme lorsqu'il voit flotter les lettres de la compagnie Botwin sur le panneau à l'entrée de leur baraquement à Casas Ibañez :

« Apercevant l'inscription compagnie Botwin, j'eus un pincement au cœur. Depuis l'expulsion des Juifs d'Espagne, personne n'avait utilisé de caractères hébraïques au vu et au su de tout le monde. Les lettres carrées se détachaient si nettement du paysage environnant que l'on ne pouvait s'empêcher de méditer sur l'Inquisition espagnole, l'exil qui s'ensuivit, et le retour actuel des caractères hébraïques sur le sol espagnol.¹³⁸ »

Ces observations sont presque obsessionnelles dans le cas de Stein qui les multiplie, comme si la simple présence de volontaires juifs armés, sous un drapeau juif, formait un triomphe à l'échelle de l'Histoire, un dépassement symbolique suffisant qui lui fasse oublier tout le reste. Curieusement, alors qu'il ne cesse de critiquer l'hypocrisie principielle à la compagnie Botwin qui ne comporte selon lui qu'une minorité de Juifs et ne sert que de jouet de propagande dans les mains des « Yevseks », il cède au charme de la symbolique liée à la création de cette unité qu'il relie systématiquement à la victoire historique sur la politique des Rois catholiques. Cette obsession semble également former le dernier point d'appui pour justifier sa présence et son

¹³⁷ STEIN, op.cit. p. 190.

¹³⁸ Idem, op.cit. p. 219.

engagement en Espagne : en se raccrochant à cette victoire des symboles, Stein garde le seul motif de fierté envers cette expérience espagnole face à l'ampleur des désillusions vécues. Il est d'ailleurs intéressant de noter que les enquêtes orales comme les témoignages écrits font référence à 1492, au début du récit le plus souvent, comme s'il s'agissait d'un vers formulaire¹³⁹ de l'épopée juive en Espagne. Dans le cas de Stein, cette évocation est renforcée par la déception ressentie, et le taux d'évocation de 1492 semble d'ailleurs proportionnel au sentiment de désillusion envers le communisme, d'où sa récurrence chez Stein alors que Wuzek ne l'évoque qu'une fois et que Szurek l'évoque surtout dans les notes écrites après la désillusion de 1968. Sans doute le sentiment d'avoir été trahis de toutes parts pousse ces volontaires juifs à raccrocher leur expérience à une sorte de « règlement de comptes »¹⁴⁰ à l'échelle du destin du peuple juif avec l'Inquisition espagnole, une aventure partagée par les Juifs seuls dans un tête à tête avec l'Histoire, qui puisse sauver l'expérience espagnole du naufrage des idéologies du XXème siècle, et la maintenir protégée du sentiment d'absurdité de tout engagement. Pour ces volontaires juifs, la défaite finale de la République espagnole pouvait être compensée par une victoire par la seule présence en Espagne, ne fût-ce que le temps d'une défaite. La victoire se situe ici à un autre plan, celui de l'Histoire du peuple juif, plutôt que sur le plan de la lutte des classes dont la logique semble définitivement trahie par le régime soviétique lui-même. On comprend dès lors aussi l'attachement à l'Espagne hors de toute question idéologique, un attachement plus fondamental à une patrie qui les a accueillis en héros alors que leurs pays de naissance leurs niaient souvent leurs droits, attachement enfin à une Espagne qui de terre mythique sans Juifs devenait pour eux, avant tout, une terre sans antisémitisme.

¹³⁹ Les vers formulaires dans le registre épique désignent les phrases et les vers qui reviennent de façon lancinante au cours de l'épopée. Ils servent notamment au conteur pour se retrouver dans le récit et pouvoir faciliter son travail de mémorisation en insérant des morceaux connus par cœur et ce faisant, ils sollicitent une *responsio* de l'auditoire qui peut renchérir sur les vers rapidement mémorisés car répétitifs. Ces vers donnent en général toute leur identité littéraire à des œuvres épiques qui se caractérisent par telle ou telle formule. Dans le cas des volontaires en Espagne, la référence à 1492 unifie la parole des volontaires juifs, la structure, lui donne souvent un début plus aisé en paraissant remonter à l'origine fondamentale qui les a amenés en Espagne. Cette référence donne une légitimité historique et narrative à la parole des volontaires juifs.

¹⁴⁰ L'expression est de Stein dans un fragment que nous avons déjà donné en introduction : « C'est remarquable me dit-il, que nous soyons là, toi et moi, sur la terre espagnole, en train de veiller sur une compagnie juive venue se battre contre la réaction espagnole. Tu ne penses pas que l'on peut considérer cela comme un règlement de comptes historique des Juifs avec nos voisins d'il y a 450 ans ? Il avait raison. Je ressentais aussi à cet instant une sorte de frisson mystique. Il y a 450 ans, la réaction espagnole avait chassé les habitants juifs de ces terres. Maintenant, des siècles plus tard, un petit groupe d'arrière-petits-enfants de ces Juifs revenait régler les comptes avec leurs tortionnaires d'autrefois... ». op.cit. p.228.

3. Une mystique individuelle de l'Espagne

Le trait dominant à l'ensemble des volontaires juifs dont on a étudié la parole, écrite ou orale, est l'élévation de l'expérience espagnole comme un moment indépassable de leur existence, une aventure fondatrice leur laissant un amour profond de cette terre d'Espagne. Celle-ci prend les traits d'une femme aimée dans certains témoignages, et la seule évocation de ce nom de pays et des lieux de bataille suscite une nostalgie profonde. C'est notamment vrai dans les notes d'Alexandre Szurek, rajoutées à la suite de ses mémoires : s'y manifeste bien plus une réflexion de fond sur l'ensemble de son existence au sein de laquelle l'Espagne trouve une place particulière :

“Of all that I have ever done: in Poland, my work in France and Spain, it is Spain that affected me the most and left the deepest mark on me.¹⁴¹”

Cette expérience initiale est bien fondatrice de la mémoire et elle en constitue une genèse bercée d'une valeur édénique, tant par la beauté des lieux évoqués que par l'amour ressenti envers le peuple espagnol ; l'horreur des combats est assez étrangement effacée par les moments d'échanges avec la population. C'est en effet par cette expérience et en fonction d'elle que s'est présenté Motek Pomeranc lors de notre entretien : il s'est défini d'emblée et à plusieurs reprises par la suite par une référence liminaire à l'Espagne et à son engagement, répétant : « J'étais parmi les premiers volontaires, à Madrid ». Il a ensuite souligné son amitié envers les Espagnols, d'autant plus forte qu'il faisait partie des milices espagnoles et non des Brigades internationales, sa maîtrise de l'espagnol lui ayant permis de rejoindre directement *l'Ejército Popular*. Il a d'ailleurs souligné l'admiration des Espagnols devant son très bon accent espagnol, qui l'assimilaient alors comme l'un des leurs. Cette insistance sur la fusion avec l'Espagne esquisse en effet les contours d'une patrie d'accueil dans ces années d'émigration pour lui, comme pour les autres. Alexandre Szurek précise en effet:

“Nowhere did the Polish Jew, Alek Szurek, feel so good and happy as in Spain. I was a man like every other, fighting for my cause.¹⁴²”

Ce sentiment d'être un homme parmi les autres contraste avec les années de persécution qui ont suivi, et insiste sur le caractère en partie reconstruit, sans doute, des années dorées de l'Espagne, souvent assimilées aux années de jeunesse. Pour certains, cet amour pour l'Espagne semble même relever du paradis perdu et d'une volonté de garder cette expérience secrète, d'en

¹⁴¹ SZUREK, op.cit. p. 326.

¹⁴² Ibid. p. 353.

préserver le caractère d'aventure personnelle, aboutissant à un refus de transmission. Notre entretien avec plusieurs membres de la famille Goldbaum, à propos de Jacques Goldbaum, volontaire en Espagne de février 1937 à son rapatriement en 1938 comme blessé de guerre, a en effet souligné cet aspect. Le fils de Jacques Goldbaum nous a ainsi expliqué le silence maintenu par son père sur cet événement d'Espagne, silence qui n'a été rompu qu'en de très rares occasions : l'une d'elles a vu le père Goldbaum souligner, avec fierté, qu'il était sous-lieutenant en Espagne, avant de reprendre le silence. Le paradoxe est que ce volontaire a laissé un témoignage en yiddish uniquement, par des enregistrements audio en cassette, refusant d'en parler directement à ses enfants et préférant garder dans la langue de l'enfance, le yiddish, l'évocation de cette expérience espagnole. On pourrait penser que la perte de son bras en Espagne en a fait une expérience traumatique, mais ce serait sans compter la fierté qu'il avait de se dire ancien volontaire d'Espagne, fierté qu'il maintenait sans autre explication. Il s'agirait plutôt d'une forme de repli testimonial nostalgique et exclusif, caractéristique d'un sentiment de ne pouvoir être compris par d'autres, tant cette expérience ibérique paraît constituer une étape idiosyncratique de l'existence de ces volontaires.

L'attachement à l'expérience espagnole prend en effet des formes parfois ambivalentes, l'amour pour l'Espagne n'étant pas exclusif d'une certaine lassitude, voire d'un dégoût pour ces années de désillusion pour certains ; cependant, c'est toujours le sentiment de solidarité pour les Espagnols qui l'emporte alors, dans cette relation presque conjugale avec le souvenir de l'Espagne. On peut citer à cet égard le cas de Stein, partagé entre un amour sincère pour le peuple espagnol et le sentiment que cette Guerre est pour lui un « opium » qui l'aurait rendu dépendant au point de justifier son retour en Espagne en 1938 :

« L'idée me rattrapa [...]. Elle m'exhorta :

-Ta place n'est pas ici. Retourne en Espagne ! [...]

Il est vrai que l'Espagne me manquait. Je souffrais à chaque instant d'être éloigné de ces gens, de ces femmes et ces hommes si accueillants, si généreux et si malheureux. J'avais la nostalgie des villes et des campagnes espagnoles, du ciel d'Espagne. ¹⁴³»

Cet amour de l'Espagne prend en effet la figure d'un patriotisme d'exilé, alors même qu'il n'a vécu que quelques mois en Espagne : en dépit de ce laps de temps court, sa nostalgie pour l'Espagne prend les formes d'un Sépharadisme individuel et reconstruit, par le souvenir immédiat de cette terre et de ce peuple. Cet amour prend en effet les formes d'une relation

¹⁴³ STEIN, op.cit. p. 202.

personnelle, l'Espagne se parant des traits d'une femme aimée, qui n'est pas sans rappeler ce passage du *Cantique des Cantiques* où l'homme cherche dans la ville l'objet de son amour¹⁴⁴. On pourra rappeler utilement qu'étant émigré en France aussi, il se sent particulièrement seul dans les réseaux d'émigrés de Paris, tandis qu'il perd la foi dans le Parti : l'Espagne devient ainsi très vite la terre idéalisée de l'amitié. S'il conçoit aussi ce désir de retourner en Espagne comme une idée obsessionnelle, comme « une araignée [qui] ne libère jamais la victime prisonnière de sa toile ¹⁴⁵», c'est bien parce qu'il n'est pas parvenu à s'éloigner de ce désir ensorcelant.

On pourrait tenter d'expliquer plus spécifiquement ce qui a pu marquer plus fortement les volontaires juifs d'un sentiment d'amour et de reconnaissance pour cette terre. Ils ne sont en effet pas les seuls à avoir, comme Antonio Machado et tous les exilés républicains, « l'Espagne au cœur », mais précisément leur amour pour l'Espagne est plus proche de celui des réfugiés espagnols que des autres volontaires. Le sentiment d'avoir trouvé une patrie en Espagne peut en effet être relié au sentiment d'avoir trouvé une terre sans antisémitisme. On a souligné déjà l'absence officielle des Juifs en Espagne, que l'arrivée d'émigrants juifs n'a que très partiellement remis en cause et qui n'a pas eu d'écho dans la population. Celle-ci garde en effet un rapport aux Juifs marqué par l'antijudaïsme catholique, lequel précisément rend la figure du Juif irréaliste, celui n'étant qu'un « Juif de papier », un Juif de la Bible tandis que les Juifs réels sont toujours garantis par l'interdit de tuer les Juifs énoncé par Saint Augustin, car eux aussi témoignent de la vérité de l'Evangile. Dès lors, la population espagnole, privée de rapports directs avec les Juifs, en a conçu une figure négative mais transférée dans le champ des représentations mythiques. Un exemple en est frappant, bien qu'il ne recouvre certes pas l'ensemble de la population. Alors que Motek Pomeranc, discutant avec les civils espagnols, se présentait comme juif, « *judío* », ses interlocuteurs ne le croyaient pas et lui disaient que c'était impossible car les « Juifs ont des cornes de diables ». Derrière l'apparente naïveté de cette scène, se cache un mouvement de fond faisant que les volontaires juifs n'étaient pas reconnus comme juifs, même lorsqu'ils se présentaient comme tels. A l'inverse, leurs camarades polonais pouvaient, selon des critères antisémites plus ou moins conscients, déduire que tel volontaire était juif. Pour les Espagnols ces volontaires juifs, qu'ils ont pu rencontrer à Falset et ailleurs, soit ostensiblement à travers la compagnie Botwin, soit par des discussions individuelles, formaient finalement une nouvelle catégorie de Juifs : ils ne pouvaient être les Juifs dont ils

¹⁴⁴ *Cantique des Cantiques*, chapitre 3, verset 1.

¹⁴⁵ STEIN, op.cit. p. 203.

avaient entendu parler dans leur enfance, n'ayant aucun des attributs monstrueux dont les figures diaboliques de la Semaine Sainte les parent ; ils devaient donc être une catégorie nouvelle de Juifs, ou même n'avoir de juif que le nom. Ce sentiment d'avoir vécu loin de tout antisémitisme est caractéristique de la mémoire notamment tardive de la Guerre ; une note ultérieure d'Alexandre Szurek, écrite durant ses dernières années en Israël, est à cet égard frappante :

“Spain belongs to the countries where there are no Jews and the word « Jew » can be found only in a curse. Spaniards do not know what a Jew is. Everywhere I was always considered a Pole [...]. Never were Jews insulted nor scorned in Spain.¹⁴⁶”

Ce sentiment d'avoir trouvé la seule terre sans antisémitisme s'accroît dans les dernières années de sa vie, lorsque les persécutions successives ont achevé de briser ses espoirs dans une vie paisible en Pologne. Ces réflexions sont contemporaines de sa vie en Israël où, bon gré mal gré, il a décidé de vivre après son expulsion de Pologne, et malgré son sentiment d'être étranger à ses concitoyens juifs en Israël dont il ne partage pas les nouvelles préoccupations : il dira d'eux qu'ils ont perdu leur sixième sens, le « *Jewish complex* »¹⁴⁷.

L'Espagne, terre d'accueil et terre où sont restés les morts de la Guerre, forme donc dans la mémoire des volontaires juifs une patrie fantasmée, dont l'idéalisation s'accroît à mesure que les autres pays connus par la suite n'ont pas apporté leurs promesses.

4. La mort et le deuil des anciens volontaires juifs de l'Espagne républicaine : la figure du hazzan Victor Tulman dans l'achèvement du processus néo-sépharade

La figure du *hazzan* Victor Tulman constitue un point central d'élaboration d'une mémoire commune de la Guerre d'Espagne pour les volontaires juifs : il est effet abondamment cité, dans la mémoire tant individuelle que collective et a joué un rôle décisif à l'heure du deuil. Déjà connu pour ses compétences de chantre, en Espagne, à Falset, comme dans les camps, il joue au moment du décès de nombreux volontaires un rôle décisif dans l'organisation de funérailles selon le rite juif le plus souvent, ou parfois seulement par une présence symbolique aux côtés des endeuillés. Son rôle est donc à la jonction entre mémoire individuelle et mémoire collective : il est en effet là pour les derniers instants et les funérailles des volontaires qui l'ont connu et l'ont appelé à eux mais il semble qu'il ait été surtout envoyé par la Société des derniers

¹⁴⁶ SZUREK, op.cit. pp 353-355.

¹⁴⁷ Ibid. p. 334.

devoirs *Warga*, au décès de Jacques Goldbaum, comme l'enquête auprès de la famille Goldbaum l'a montré. Tulman s'est occupé des funérailles de tous les anciens volontaires enterrés dans le cimetière juif de Pantin, cérémonie précédée, semble-t-il d'un office à la Synagogue de la rue Notre Dame de Nazareth, selon un témoignage d'Henri Szulevic rapporté par Lustiger¹⁴⁸, que l'on n'a pas pu encore confirmer. Intervenant dans le temps de cette mort individuelle et du deuil familial lorsque ce volontaire avait une famille, le *hazzan*, que certains appellent aisément « rabbin rouge » pour son action envers les « Espagnols rouges », relie donc ce chemin individuel à l'expérience commune de l'Espagne et au judaïsme. Il est en effet le représentant de cette expérience espagnole qui justifie à elle seule que la mort de tel ou tel volontaire soit placée sous le signe de l'Espagne et d'une identité juive maintenue. Il est en effet évoqué aussi bien par David Diamant et Arno Lustiger que par Alexandre Szurek ou la famille Goldbaum. Son rôle est donc décisif notamment pour les familles des anciens volontaires juifs qui ont voulu être enterrés selon le rite juif ou dont les proches ont pensé qu'il valait mieux le faire, selon le témoignage de Szurek :

"I met him [Tulman] many years later in 1975 at the funeral of my dear friend Boris Chein in the Jewish cemetery of Bagneux in Paris. Boris's wife who was not Jewish and was anti-clerical, began to think of her husband's family who were of rabbinic origin. For reasons she did not understand, she had a rabbi officiate. I looked at the rabbi- he was our cantor from Gurs!"

Il est intéressant de noter que cet ancien volontaire devenu rabbin intervient pour des raisons assez mystérieuses, et joue un rôle d'autant plus précieux que les familles elles-mêmes n'étaient pas toujours juives ni n'avaient de connaissance sur les pratiques funéraires juives à observer. Il en va de même dans la famille Goldbaum : le père, Jacques Goldbaum, peu avant de mourir avait en effet exprimé le désir de « mourir en bon juif », alors qu'il n'était entré qu'une fois avec ses enfants dans une synagogue, à titre informatif et n'avait gardé aucune pratique juive. Ce brusque désir constitue une forme de retour, sur le tard, à un judaïsme plus strict, comme il l'était dans le temps de l'enfance. Jacques Goldbaum, comme Boris Chein et Alexandre Szurek ont en effet connu le *heder* et parfois même la *yeshivah* : la fin de la vie est le moment d'un retour au judaïsme, après un long éloignement, tandis que les persécutions vécues dans les années d'après-guerre ont pour beaucoup mis au centre l'identité juive, quoique vécue comme marque de persécution. Pour les proches du volontaire, le rabbin Tulman constitue une figure décisive puisqu'il a la conscience de ces parcours individuels complexes, ayant vécu la même expérience d'Espagne, et il peut ainsi relier le nom des volontaires morts en Espagne au

¹⁴⁸ LUSTIGER, op.cit. p. 119.

« faisceau des vivants », dans la communauté du peuple juif. La famille Golbaum avait en effet contacté une société des derniers devoirs, la Maison *Warga*, qui a alors envoyé ce rabbin Tulman, visiblement connaisseur de ces cas de volontaires juifs. Son rôle de transmetteur de la mémoire est décisif pour ces « espagnols rouges » qui eurent un enterrement religieux : son surnom de « rabbin rouge », donné par David Diamant de façon affectueuse, qui aime à souligner cette caractéristique de ce rabbin communiste, et par Alexandre Szurek n'est cependant pas du goût de l'intéressé qui confie à Szurek :

“You can't imagine how much I suffered and how much I still suffer. They call me the “Red Rabbi.”¹⁴⁹”

Cette étiquette ne lui plaît donc pas, sans qu'il soit précisé pourquoi. On peut cependant penser que ce rabbin Tulman voulait préserver l'engagement des volontaires juifs loin des idéologies et de l'influence du parti communiste ; peut-être s'agissait-il même d'une forme de rite spécifique aux volontaires juifs, pour réintégrer leur combat dans une lecture religieuse de l'événement, sans qu'il ait été pour l'heure possible de confirmer ce point. L'ouvrage d'Arno Lustiger comporte le témoignage d'un ancien volontaire, Henri Szulevic¹⁵⁰, qui évoque lui aussi ce rabbin, visiblement connu de tous les volontaires juifs ayant vécu quelques temps en France :

« Après la guerre, il devint cantor officiel de la synagogue située rue Notre-Dame-de-Nazareth à Paris, un nom de mauvais augure. Chaque année il vint aux cérémonies commémoratives en hommage aux sœurs et aux frères juifs assassinés. Il célébrait également les funérailles et cérémonies au cimetière auxquelles assistaient également les communistes endurcis et des militants athées pour rendre un dernier hommage aux camarades décédés.¹⁵¹ »

Le témoignage de Szulevic n'est cependant pas très clair car le terme « assassiné » semblerait désigner davantage les victimes de la Shoah, qui constitue toujours le deuxième plan testimonial à partir duquel est évoquée l'Espagne, que des combattants d'Espagne *stricto sensu*. Pourtant c'est bien des camarades d'Espagne qu'il est question dans les cérémonies au cimetière ; il se pourrait que les cérémonies à la Synagogue soient en hommage aux victimes de la Shoah et qu'indirectement les anciens volontaires juifs aient été cités spécifiquement par Tulman puisque beaucoup d'anciens volontaires ont connu les camps de concentration. Les cérémonies au cimetière seraient plus proprement celles en hommage aux combattants d'Espagne : la présence

¹⁴⁹ SZUREK, op.cit. p. 287.

¹⁵⁰ LUSTIGER, op.cit. p. 119. On a déjà cité une partie de ce témoignage dans l'étude du rôle de Tulman dans le camp de Gurs.

¹⁵¹ Ibid. p. 119.

des camarades communistes et athées souligne le rôle fédérateur de l'Espagne, qui permet à tous ceux d'Espagne de partager ces funérailles pour les anciens volontaires.

Le rôle des *landsmanshaftn* est en effet décisif et a pu jouer dans le caractère pluriel de ces cérémonies où s'unissaient mémoire de la Guerre d'Espagne et mémoire de la Shoah. La famille Goldbaum a en effet enterré le père, Jacques Goldbaum, dans le cimetière juif de Pantin, dans le caveau de la « société de Krasnik », dont Jacques Goldbaum, de son vrai nom Itsek Goldbaum, est originaire. C'est donc grâce à cette communauté que l'enterrement a pu se faire, selon les vœux du père, bien que Jacques Goldbaum n'ait pas connu les camps¹⁵², et avec le rabbin Tulman, représentant de l'épisode espagnol.

Le *Kaddish* récité, auquel les enfants n'ont, du témoignage du fils Michel, rien compris, n'ayant pas été élevés dans la tradition juive, et ce d'autant plus que leur mère n'était pas juive, le rabbin Tulman les aurait alors pris à part. Michel Goldbaum se souvient avoir entendu de la bouche de Tulman, qui avait connu Jacques Goldbaum en Espagne : « Ecoutez, votre père était un véritable héros. ». Il s'agit, selon Michel Goldbaum, du seul témoignage extérieur à la famille sur le rôle de leur père et « ses combats » en Espagne. Cette phrase, prononcée par le rabbin Tulman, est donc fondatrice d'une mémoire qui, au-delà des désillusions de l'idéal communiste et des révélations sur les crimes communistes en Espagne, forge donc un sens pour les descendants, sens que le rabbin, porteur de ce double héritage espagnol républicain et juif, transmet aux enfants. Par les funérailles juives, la mémoire du père rejoint donc la mémoire juive dans son ensemble et réinscrit l'héroïsme des combattants juifs d'Espagne, dans un sens *ad aeternam*, dont le rabbin est le témoin, l'interprète et le garant. Cette phase de deuil est donc décisive en ce que ces différents volontaires enterrés par le rabbin sont unifiés dans leur engagement, dans le sens de cette lutte. Il est d'ailleurs significatif que c'est le combat pur et simple de ces volontaires juifs, hors de toute signification idéologique, qui est perçu comme héroïque, leur présence même en Espagne étant empreinte d'un sens transcendant les désillusions. Il n'est pas anodin que ce soit la voix du *hazzan* Tulman, devenu rabbin Tulman, cette même voix qui accompagnait les volontaires au front d'Espagne comme dans le camp de Gurs, qui devienne, dans le temps du deuil, la voix les portant vers la mort. C'est par la voix de ce chantre, dont tous ont reconnu, lorsqu'il interprétait certains chants en hébreu, qu'elle se rapprochait de la voix des chanteurs de flamenco andalou, que les volontaires d'Espagne sont enterrés. L'Espagne devient ainsi la valeur première et dernière de l'engagement de ces

¹⁵² Sa famille polonaise d'enfance a cependant été victime de la Shoah, sans qu'il n'ait pu, de son vivant, en savoir plus sur elle.

volontaires par cette voix qui unifie leur lutte et leur assure un sens malgré les désillusions d'ordre idéologique : les volontaires se sont battus pour cette Espagne où ils ont trouvé une terre sans antisémitisme, une terre d'accueil dont ils gardent, pour beaucoup, un souvenir d'affectueuse nostalgie. En un sens, cette expérience de l'Espagne est le vrai sens des funérailles que le rabbin leur donne, puisque sa voix est assimilée toujours, dans le souvenir des volontaires, à la voix entendue de Falset à Gurs, voix qui synthétisait par métonymie la solidarité la plus profonde avec les Espagnols.

De l'accord unanime de tous les témoins, les civils et les soldats espagnols ont en effet reconnu dans cette voix du chanter, leur propre chants traditionnels, notamment andalous, et dans le spectacle de cette altérité radicale, que représentent les Juifs ashkénazes, s'était révélée une proximité des plus sincères et des plus spontanées¹⁵³. Les volontaires juifs ont fait alors, pour la première fois sans doute, dans ces années où chaque élément de culture juive était frappé d'anathème par leurs concitoyens non-juifs, l'expérience unique d'une acceptation de leurs référents culturels les plus marqués, le *Kol Nidré* et les chants yiddish, par les citoyens d'un pays resté entouré d'une légende noire, au point de confiner au mythe. Plus qu'une acceptation, cette scène de joie à l'écoute de ce qui est pour les Espagnols un authentique chant flamenco, et pour les Juifs, un chant hébraïque des plus solennels, a constitué une scène de fusion, de solidarité populaire poussée à l'extrême. Par la voix, et au-delà des mots, lesquels, s'envolent comme les idéologies qui ont brisé la vie de nombre de ces volontaires, et la voix seule, un seul peuple s'est alors formé dans l'imaginaire des volontaires juifs : le peuple judéo-espagnol ressuscité par le plus grand des hasards, uni par les mêmes tonalités vocaliques au soubassement même de la langue. Cette expérience était déjà fondatrice dans le mouvement philo-sépharade, comme on l'a déjà évoqué, dans la mesure où c'est en rencontrant d'authentiques *romanceros* espagnols récités jusque dans les communautés sépharades des Balkans, que ces intellectuels espagnols sont tombés amoureux de ce peuple sépharade méconnu d'eux. Elle se renouvelle dans cette communauté du chant au front. Ce jeu de miroirs où chacun voit sa propre culture en autrui fonde ce que nous appelons la mystique de l'Espagne, mystique qui se transmue en culte et en religion idiosyncratique à travers la voix du chanter-rabbin Tulman, religion enfin qui porte en terre les corps des anciens volontaires juifs de l'Espagne républicaine. Seul rêve qui ne les avait pas trahis et qui avait apaisé la mémoire millénaire du peuple juif par une unité reforgée, c'est ce même rêve judéo-espagnol indicible, qui les accompagne à l'heure de la mort.

¹⁵³ On pourra se reporter aux remarques sur les transferts culturels à Falset, dans le c) de la première partie.

Dans cette mystique devenue culte de l'Espagne, le rabbin joue donc le rôle d'un passeur d'une mémoire souterraine, vécue et ressentie par les seuls volontaires juifs dont l'expérience est idiosyncratique. C'est en ce sens qu'on peut parler de néo-sépharadisme : il semble se jouer une transmission secrète d'une mémoire indicible, celle qui unit étrangement leur destin de volontaire juif à celui de *Sepharad*, puisque leur expérience en Espagne a fait d'eux à tout jamais des « espagnols rouges » dans la nomenclature nazie et communiste et qu'ils ont été marqués par cet épisode de leur jeunesse. Cette proximité vécue, presque informulable dans les témoignages mais qui affleure par les réflexions sur l'Espagne de 1492, sur le destin des Juifs sépharades étonnamment présent dans leur mémoire comme un référent possible pour ces volontaires ashkénazes, trouve donc dans la voix de Tulman son expression poétique et synchrétique la plus aboutie. Véritable clef de leur vie en Espagne, à la façon de celle de la maison d'Espagne des Sépharades, elle est la seule voix qui puisse dire, de façon unifiée, leur engagement et les accompagner dans la mort.

A travers ce rôle du rabbin Tulman dans les funérailles de ces volontaires juifs, se pose également la question de la dimension collective de cette mémoire des volontaires juifs. C'est bien dans la phase d'une identification d'une communauté d'engagement pour les volontaires juifs, distincte de la mémoire globale des Brigades internationales que se sont créés des marques de mémoire collective des volontaires. Cette mémoire est cependant l'objet de nouveaux débats entre les volontaires eux-mêmes, puisque la prétention de classer tous les volontaires juifs de la Guerre d'Espagne achoppe sur un point central : comment définir leur judéité ? A supposer même qu'on puisse prouver qu'ils étaient juifs, autrement que par la simple consonance onomastique, se ressentaient-ils comme volontaires juifs où était-ce un critère secondaire pour eux ? Dans ces conditions, comment formuler la mémoire collective d'un groupe humain dispersé, dont une grande partie sont morts, et dont l'identification comme volontaires juifs butte sur des catégories que beaucoup ne reconnaissaient pas dans le temps de leur engagement ?

PARTIE III :

LA CREATION D'UNE MEMOIRE COLLECTIVE : ENTRE ECRITURE COLLECTIVE ET DEBATS MEMORIELS

III- LA CREATION D'UNE MEMOIRE COLLECTIVE : ENTRE ECRITURE COLLECTIVE ET DEBATS MEMORIELS

Aborder la phase collective de la mémoire de l'engagement des volontaires juifs en Espagne républicaine suppose de prendre en compte les enjeux de construction mémorielle et de création d'une collectivité unie d'un point de vue du sens de son engagement, les volontaires juifs, alors que la plupart des membres de cette collectivité auraient refusé et refusèrent effectivement, lorsqu'ils étaient encore en vie, cette étiquette. Cette mémoire collective est en effet assez tardive, puisqu'elle ne prend des formes concrètes qu'à partir de 1972 avec la rencontre d'anciens volontaires juifs à Tel Aviv, et ne s'exprime pleinement que dans les années 1980 à 1990. Ce caractère tardif n'a pas empêché dès l'après-guerre de voir émerger des formes individuelles de témoignage allant parfois jusqu'à une publication dans la presse juive. Toutefois la prise de conscience collective des volontaires juifs est restée assez parcellaire dans ses formes, et n'a pas recouvert l'ensemble des pays de la diaspora des volontaires juifs. Au contraire, les années 1970 voient s'ébaucher les premiers travaux collectifs, et rendus publics, de commémoration de l'engagement des volontaires juifs, dont la participation à la Guerre d'Espagne est réinterrogée de plus en plus en accentuant la dimension proprement juive : ainsi de la réunion de Tel Aviv et du discours de Haïm Herzog, premier Président de l'Etat d'Israël, ancien officier de l'armée britannique, ce qui constitue une réappropriation frappante de cet engagement par le discours officiel de l'Etat d'Israël. Cet événement est suivi d'autres initiatives qui seront au centre de cette partie de notre étude : la publication des ouvrages de David Diamant, dans une première édition en yiddish à Paris dès 1967, avant sa traduction en français en 1979 et d'Arno Lustiger en 1991 en Allemagne et en France successivement, qu'à défaut d'autres termes nous appellerons « livres de mémoire de guerre ». Ces ouvrages font l'objet d'une certaine réception dans les communautés juives tandis que d'anciens volontaires juifs prennent la parole dans la presse pour louer cette prise de conscience tardive, et souvent totalement reconstruite selon des critères identitaires liés à la Shoah, de la dimension juive de leur engagement, en opposition parfois à d'autres anciens volontaires qui contestent ce mensonge fait à l'Histoire et à leur identité. Enfin, et cette dimension est décisive pour l'ensemble de l'historiographie de la Guerre d'Espagne, la mort de Franco rend la terre d'Espagne, et ses morts, de nouveau accessibles, ce qui amène la création de monuments

funéraires, à Madrid et Barcelone, en hommage spécifique à ces volontaires juifs. Ces diverses problématiques d'études seront envisagées successivement selon trois axes majeurs dont le suivi ne sera pas forcément chronologique : la création d'une mémoire scripturaire de cet engagement par les livres de mémoires de Guerre dans un premier temps, puis les débats mémoriels entre anciens volontaires juifs dans le cadre également des réunions d'anciens volontaires, avant d'envisager les formes matérielles de la mémoire des anciens volontaires juifs.

A) Ecrire la mémoire collective : l'élaboration d'une mémoire collective scripturaire entre culte des noms et livres-stèles

L'étude des ouvrages de David Diamant¹⁵⁴ et d'Arno Lustiger¹⁵⁵ appelle des précisions de choix de vocabulaire et de catégorisation archivistique. Ces deux ouvrages, publiés à dix ans d'intervalle par deux anciens membres des organisations juives d'aide à l'Espagne républicaine et des réseaux juifs émigrés, pourraient en effet être envisagés comme des ouvrages d'historiographie : on y trouve souvent des analyses historiques, un travail d'archives a été effectué, notamment dans le cas d'Arno Lustiger et, point important, les auteurs ne sont pas des témoins directs de la Guerre d'Espagne, dont ils n'ont fait que soutenir la cause par leur action dans les associations d'aide. C'est d'ailleurs souvent en ce sens que ces deux hommes ont prétendu travailler. Pourtant, la communauté scientifique n'a pas considéré qu'il s'agissait là d'ouvrages scientifiques : l'ouvrage de Diamant n'a même pas été reçu comme tel tandis que l'ouvrage d'Arno Lustiger a fait l'objet d'un compte-rendu par le spécialiste belge des Brigades internationales, Rudi Van Doorslaer, très critique vis-à-vis d'un livre qui n'a, selon lui, rien de scientifique¹⁵⁶. Cette ambiguïté fondamentale incite donc à envisager différemment ceux deux livres, et c'est la raison de notre choix de les étudier comme des sources de la création de cette mémoire si originale des Brigades internationales et plus particulièrement des volontaires juifs. Cette mémoire, qui se veut d'emblée analyse historique, qui a la prétention à définir et prouver

¹⁵⁴ David DIAMANT, *Combattants juifs dans l'armée républicaine espagnole, 1936-1939*, Paris, Ed. Renouveau, 1979.

¹⁵⁵ Arno LUSTIGER et Chantal KESTELOOT, *Shalom libertad!: les Juifs dans la guerre civile espagnole*, Paris, les Éd. du Cerf, 1991.

¹⁵⁶ Rudi VAN DOORSLAER, "Arno Lustiger, Shalom Libertad! Les Juifs dans la guerre civile espagnole, compte-rendu", in *Vingtième siècle, Revue d'Histoire*, 1992, vol.35, numéro 1, pp. 115-116.

le sens d'un engagement dont ils n'ont pu rendre compte immédiatement, a donc connu une longue maturation intérieure avant de s'exprimer. On étudiera dans un premier temps la dimension spécifique à ces deux ouvrages, par comparaison avec les deux traditions mémorielles originales dont ils s'inspirent, Livres du souvenir des Brigades et *Yizker Bikher*, avant d'en esquisser une étude thématique.

1. Le choix d'une forme mémorielle spécifique, le livre, et ses enjeux sociologiques

On a déjà souligné les formes propres de cristallisation de la mémoire des volontaires juifs, par l'expérience d'un après-guerre bref et sans possibilité de témoigner dans un environnement extérieur aux exilés républicains, aboutissant à un enfermement testimonial que la dispersion dans les camps de la Seconde Guerre mondiale, les formes diverse de Résistance et d'engagement ou la nécessité de cacher la passé espagnol dans la vie civile ont accentué outre mesure. A ce silence qu'un écrit individuel ou même, un témoignage dans des cassettes audio, comme dans le cas de la famille Goldbaum, ont pu interrompre succinctement, s'est ajoutée l'atopie de leur engagement, l'absence de reconnaissance par quelque patrie d'accueil que ce soit de ce passé: si l'URSS a pu élever des stèles pour les héros de l'Espagne républicaine, les procès et les purges ont rapidement interrompu ce timide hommage, tandis qu'aucun des autres pays ne s'est approprié la mémoire des Brigades internationales, et encore moins celle des volontaires juifs. Si l'Etat d'Israël a amorcé dans les années 1970 une reconnaissance officielle, celle-ci a mis du temps à se manifester et est restée occasionnelle. Dès lors le livre constitue un moyen de vaincre cette atopie et cette dispersion silencieuse des volontaires : il est l'écho frappant de la dimension internationale de cet engagement des volontaires dans les Brigades internationales, y compris pour les volontaires non-juifs. Par sa capacité de diffusion dans plusieurs pays, de traduction et de d'échange par voie postale entre amicales et associations ou de publication à l'étranger, le livre collectif ou à visée collective¹⁵⁷ porte en lui des dimensions multiples de mémoire qui battent en brèche les errements de la mémoire de telles communautés dispersées, dont les Brigades internationales et les exilés républicains sont un exemple paradigmatique, à la mesure de la Diaspora juive. Le livre est certes revêtu d'abord d'un rôle

¹⁵⁷ Il convient à cet égard de distinguer les ouvrages de mémoire rédigés collectivement de ceux rédigés par un auteur mais avec l'aide de nombreux témoins, groupes de souvenirs, et centres de documentation et dont la visée est de s'exprimer au nom d'une collectivité imaginaire bien souvent reconstruite. Ces écrivains peuvent alors s'appuyer sur les témoignages individuels auxquels ils donnent une cohérence d'ensemble en les articulant l'un à l'autre.

informatif pour les lecteurs témoins des faits relatés comme pour les lecteurs néophytes, mais il est aussi choisi du fait de sa capacité à jouer le rôle de stèles du souvenir, rôle incarné par les listes de noms qu'ils peuvent comporter, par les collections d'hommages venus d'institutions ou de personnages connus ou de simples anonymes. De cet usage informatif et commémoratif, se déduit un rôle d'entretien de la mémoire des lieux, des dates, des événements par des chronologies, des cartes ou des résumés historiques, mémoire qui semble toujours emprunter quelque chose du travail de l'historien. Les témoins peuvent même voir leurs connaissances se préciser à la faveur de la lecture de ces ouvrages : l'ignorance parfois du déroulé de la Guerre elle-même peut être dépassée par l'explication de l'ensemble de la chronologie et la prise de conscience d'avoir été à tel endroit du front, à telle date, ce qui peut confirmer ou infirmer la mémoire individuelle.

2. Les ouvrages de David Diamant et Arno Lustiger : contextualisation

Toutes ces composantes propres aux livres mémoriels, de quelque événement que ce soit, se retrouvent dans les livres de David Diamant et d'Arno Lustiger. Le premier, *Combattants juifs dans l'armée républicaine espagnole*, fait l'objet d'une première publication en 1967, en yiddish, à Paris. Cette date est décisive pour la compréhension de son contenu, qui diffère en bien des points de celui de Lustiger. Les travaux de Diamant sont menés en effet avant les grandes purges antisémites de Pologne de 1968 et la publication a donc lieu à une date charnière de la mémoire juive communiste, sans doute contemporaine de la Guerre des Six Jours. Dès lors l'ouvrage est encore porteur des espoirs juifs portés dans le communisme et de certaines illusions dont David Diamant, fervent stalinien, mandaté par Moscou pour poursuivre un travail de renseignement et d'encadrement des membres juifs du Parti communiste français, est le porte-parole. On n'a pu renseigner exactement l'écho réel de cet ouvrage dans les communautés juives dès cette année : nul doute que le climat n'était que peu propice à voir d'un bon œil les longues envolées procommunistes de Diamant. Une autre hypothèse serait au contraire que, face aux montées de l'antisémitisme polonais et aux pressions sur les membres juifs de la *nomenklatura* soviétique, David Diamant ait voulu réactiver le souvenir de la participation juive à la lutte en Espagne et défendre une mémoire juive oblitérée, tout en restant dans le credo stalinien le plus fervent. Ces deux pistes de lecture, méconnaissance des persécutions antisémites en URSS ou tentative de rappeler les espoirs juifs placés dans le communisme et les sacrifices des Juifs communistes, restent ouvertes, la consultation des

archives du Fonds David Diamant s'étant révélée, à cet égard, d'une très faible utilité. Une version française, celle sur laquelle l'on s'appuie, paraît bien après, en 1979, sans que rien du ton ni des composantes fondamentales n'ait été, semble-il, modifié, mis à part des précisions et des documents rajoutés en fin de volume. Tout autre est le contexte de publication de l'ouvrage d'Arno Lustiger, en 1991. A cette date, la désillusion communiste connaît son acmé, à la faveur de l'effondrement du régime communiste en Europe de l'Est. Le ton vis-à-vis du communisme est bien différent, sans être pour autant anticomuniste; il n'en donne qu'une analyse critique en tentant de se centrer plutôt sur la dimension psychologique et spécifiquement juive de l'aide à l'Espagne, et en prenant en compte toutes les tendances politiques. Ces deux temps de création de la mémoire collective des volontaires juifs permettent donc d'apprécier la part des choix idéologiques dans ce qui est entendu par « volontaire juif » et dans les choix des noms de volontaires évoqués et de la lecture de leur engagement.

3. Structure propre de ces ouvrages

La structure propre de ces deux livres est le point central qui justifie le choix de les traiter comme formes mémorielles et donc comme sources, plutôt que comme ouvrages historiographiques. Les deux ouvrages laissent en effet une faible place à l'analyse et font le choix de donner la parole aux témoins eux-mêmes, par la transcription de témoignages ou par l'accumulation de documents divers : lettres, articles de presse, photographies, et extraits d'autobiographies. Toutefois des divergences structurelles doivent être soulignées.

3.1 Spécificité de l'entreprise de David Diamant : la création d'une unicité de parole dans les incertitudes du communisme

L'ouvrage de Diamant est, dans sa composition, le plus hétéroclite, à tel point que le caractère d'ouvrage scientifique ne se pose même pas pour lui. Il est structuré en neuf chapitres thématiques, suivant plus ou moins la chronologie des événements, subdivisés en paragraphes très variés, tantôt centrés sur un personnage, un lieu, un événement, tantôt sur des thèmes généraux et des réflexions personnelles ; une nombreuse documentation en milieu et fin de volume accompagne ces chapitres. Chaque chapitre est accompagné d'une chronologie détaillée, année par année, de cartes des batailles et des mouvements de troupes. Le corps du texte en lui-même est difficile à décrire : d'innombrables citations de documents originaux peu

ou pas référencés et parfois à l'origine douteuse¹⁵⁸, s'étendant souvent sur plusieurs pages, sont unifiées par la parole de l'auteur, mais il n'est pas toujours aisé de la distinguer, tant elle joue à reprendre le ton exalté des témoins. Le rôle de Diamant pendant la Guerre d'Espagne se retrouve jusque dans l'écriture : membre du Secours populaire, affilié au PCF, il a l'habitude de transmettre la parole des combattants et de la recomposer selon les besoins de la propagande. Ce mode d'écriture est d'ailleurs caractéristique du témoignage dans les années d'après-guerre également, et il est usuel de modifier le texte original, non pas tant dans le contenu, que dans l'organisation. Diamant procède d'une façon analogue, faisant de son livre une sorte d'archive vivante, unifiée par ses soins, et dans laquelle la parole de l'auteur est en retrait vis-à-vis de ceux qu'il évoque et introduit. Un exemple de description des combats pourra en rendre compte : une description très précise, comme celle d'un témoin, est suivie d'une citation sans aucune précision, dont on peut penser qu'elle est davantage issue d'une discussion à bâtons rompus que d'un travail archivistique :

« Dans les difficiles conditions du front de l'Ebre, l'organisation et les liaisons avec les compagnies [...] étaient exemplaires. A partir du 10 septembre, la Botvine¹⁵⁹, au sein de toute la Brigade, a mené de rudes combats. Un Botvinien¹⁶⁰ a écrit : « Après une marche de nuit, nous sommes arrivés le 10 septembre [...].¹⁶¹ »

Aucune précision sur ce « Botvinien » n'est donnée, tandis que la parole de Diamant ne fait que combler certains moments de la bataille entre ces témoignages anonymes, comme s'il s'agissait de recomposer une seule et unique parole, faite de morceaux divers, la parole du « volontaire juif combattant de la liberté », le héros créé par la presse juive et les organisations juives. Ce héros de papier trouve dans cette succession de témoignages un moyen de s'incarner par des preuves testimoniales, mais par là même, son identité se perd dans la figure unificatrice d'un soldat juif inconnu, pour reprendre cette autre figure des mémoires nationales, soldat juif qui est tour à tour « botvinien », commissaire politique ou médecin. Le livre se métamorphose lui-même en statue, faite de ces paroles multiples : la volonté d'édifier cet archétype se retrouve jusque dans la couverture, représentant un milicien en armes, solitaire, qui pourrait être aussi bien un milicien espagnol, qu'un résistant du maquis ou tout autre membre de la « lutte antifasciste », tant l'absence de références précises accompagnant l'ouvrage est patente. Le

¹⁵⁸ On se rapportera à la présentation des débats sur l'authenticité des lettres citées en première partie de cette étude.

¹⁵⁹ *Botvine* et *Botwin* se rencontrent mais la dernière, que nous préférons dans le reste de cette étude, est d'usage plus récent et semble s'imposer dans les autres travaux sur ce sujet.

¹⁶⁰ *Botvinien* et *Botwinnik* se trouvent également : conformément à notre choix d'orthographier *Botwin*, nous choisissons la seconde dans le corps de la présentation mais laissons la graphie originelle des citations.

¹⁶¹ DIAMANT, op.cit. p. 237.

livre est donc lui-même, dans sa composition une statue figée et anonyme, faite des multiples paroles que l'auteur a mêlées dans la sienne propre.

Outre ce corps de texte, l'auteur a ajouté diverses annexes et documents : le chapitre 9 lui-même, intitulé « Figures de combattants, lettres... », est composé d'une série de courtes biographies suivies de lettres mises bout à bout, sans date, parfois même sans destinataire ni correspondant. Diverses chansons sont décrites, ce sont les hymnes de la compagnie Botwin, accompagnés de tableaux de composition des Brigades et de photographies en milieu de volume. Ces photographies sont tantôt des vignettes individuelles, tantôt des photographies de groupe, que l'on retrouve souvent dans d'autres ouvrages sur le sujet et qui semblent être issues de l'ouvrage de Gina Medem.

Ce sont surtout les listes de noms de volontaires juifs qui sont représentatives du rôle mémoriel de cet ouvrage comme des débats sur l'identification des volontaires. Ces listes regroupent le plus souvent indistinctement volontaires morts au combat et volontaires encore en vie. Certaines listes sont données par les amicales d'anciens combattants juifs de certains pays, ou sont issues d'une identification préalable à l'ouvrage par les institutions historiques juives nationales : c'est le cas des volontaires juifs de Yougoslavie, de Bulgarie tout particulièrement, dont le dénombrement est donné par le Musée historique juif de Zagreb, permettant une classification sous le titre « Juifs des pays balkaniques » plus détaillée que les autres. C'est aussi le cas des volontaires des Etats-Unis, dont les noms ont été donnés par la très dynamique association « *Veterans of the Abraham Lincoln Brigade* », et de ceux de Palestine mandataire, classés sous le titre de « Ceux d'Eretz Israël ¹⁶² », traduisant une orientation délibérément sioniste de l'auteur qui reste aligné sur le soutien originel de l'URSS à la création de l'Etat d'Israël à l'ONU, soutien que Diamant aurait souhaité plus durable si l'on en croit d'autres passages de son ouvrage. Cette liste, précise l'auteur, a été donnée à quelques semaines de l'impression de l'ouvrage et comporte donc des redites avec les autres listes de l'ouvrage, ce qui ne fait que confirmer le caractère assez rudimentaire de l'élaboration de ces listes. Celles-ci sont réparties à deux endroits de l'ouvrage, comme si de nouvelles s'étaient en effet rajoutées dans la seconde édition : c'est le cas des listes de Belgique, de Roumanie, de France et de Lettonie, celle-ci comportant en annexe la liste de ceux « ayant continué le combat contre l'hitlérisme durant la Seconde Guerre mondiale », formulation intéressante à plus d'un titre, sur l'idée de continuité de lutte. Une liste de plus grande ampleur est située en fin d'ouvrage, pour

¹⁶² DIAMANT, op.cit. pp. 71-74.

ceux de « divers pays », mais où certaines précisions de nationalité achèvent de semer le doute sur le contenu exact de ces listes. L'élaboration de cette dernière est des plus mystérieuses, d'autant que certains noms sont en double alors que d'autres sont absents de toutes les listes : Motek Pomeranc, qui était volontaire directement dans les milices espagnoles, n'y est pas, sauf erreur de notre part, ce qui peut se comprendre dans la mesure où il n'est pas enregistré par le Commissariat des Brigades Internationales. Plus problématique est l'absence complète, dans les listes comme dans les citations, de Sygmunt Stein, dont l'hostilité au communisme a dû paraître rédhibitoire à Diamant. Jacques Goldbaum, qui a pris ce nom en Espagne sans qu'une explication claire ait pu être donnée, autre que la crainte de l'antisémitisme, y est cependant compté, ainsi que Alexandre Szurek et Efraïm Wuzek, dans la catégorie de « Ceux d'Israël », ayant vécu quelques années en Palestine mandataire. La question principale qui se pose est bien celle des sources utilisées par Diamant pour élaborer cette liste finale qui semble être la sienne propre, ainsi que les critères retenus qui semblent être sujets à débats. C'est en effet dans la désignation de tel volontaire comme volontaire juif que réside une part de la création de la catégorie de volontaire juif, et il paraît facile dans de telles conditions d'étendre abusivement les chiffres de ces volontaires, dont une part ne s'est certainement pas engagée au nom du judaïsme ou d'une identité juive que certains ne reconnaissaient plus. Il n'a pas été possible de reprendre en détail ces listes, d'autant que l'identification de ces volontaires comme juifs, même appuyée par des sources, peut trahir encore davantage le sens de cette mémoire. En effet, notre choix a été d'étudier les formes juives de la mémoire des volontaires juifs, c'est-à-dire, la façon dont certains volontaires juifs, et seulement certains, ont pu réinscrire le judaïsme et l'identité juive au cœur de cet engagement, notamment à la lumière des représentations élaborées par l'arrière et parfois en rupture avec elles. Nécessairement limité, ce choix rendrait absurde de fixer une liste définitive à notre tour, de ces volontaires dont la mémoire s'est en partie reconstruite après la Shoah.

L'ouvrage de Diamant est donc tout à la fois riche dans sa composition et imprécis dans les données avancées : plus proprement mémoriel en ce sens qu'il sert surtout à rendre hommage, cet ouvrage est tout à la fois hommage au soldat juif inconnu et premier effort de nomination de ces volontaires. Il reprend, ce faisant, la première tentative de liste qu'avait initié Efraïm Wuzek¹⁶³, lequel, ayant accès aux archives communistes de Pologne, avait pu fournir

¹⁶³ Son ouvrage comporte en effet deux listes de noms dès la première édition, l'une avec les volontaires de la Botwin, juifs et non juifs, et l'autre avec les volontaires juifs de toutes les unités, donnés avec de grandes précisions (nationalité, unité, mort ou non au combat, destin après-guerre), mais sans que l'identité juive n'en soit assurée cependant toujours. Cf. WUZEK, op.cit. pp. 191-208.

un travail très précis. On peut d'ailleurs penser que Diamant s'est inspiré de cette démarche de Wuzek, lequel, membre de la *nomenklatura* soviétique, publie son livre seulement quelques années avant le travail de Diamant, en 1964, et constitue une autorité sûre pour un communiste fervent. On pourrait même penser que ces deux ouvrages sont liés à une commune incitation par le Parti communiste d'Union soviétique, soucieux de préserver un minimum de soutien des communautés juives. Ces questions restent sans réponse pour l'heure mais dressent des ponts entre mémoire individuelle et mémoire collective. De tels liens sont propres aux réseaux communistes qui recréent ainsi les deux pans de la Guerre d'Espagne d'un point de vue testimonial : le front lui-même d'une part, dont Wuzek est un témoin direct, et les réseaux d'entraide et les représentations de l'arrière d'autre part, que le travail de Diamant renouvelle dans une visée mémorielle accrue.

C'est cette perpétuation des modes de représentation communistes de la lutte qui lui vaut d'ailleurs une réception des plus mitigées. La postface à l'édition française de *Ma Guerre d'Espagne* de Sygmunt Stein, écrite par Jean-Jacques Marie, critique avec virulence le travail de Diamant, accusé d'avoir été à la solde de Moscou, ce qui se remarque par le comité de parrainage que revendique Diamant, lequel comporte un grand nombre de compagnons de route et membres du Parti. Jean-Jacques Marie résume en effet cet ouvrage en expliquant, après avoir retracé les opinions politiques des membres du comité de parrainage, qu'il « exhale une odeur indélébile de propagande stalinienne¹⁶⁴ » et que l'absence de référence aux écrits antérieurs de Stein est un silence qui a « valeur d'aveu ». La violence des critiques de cette postface est à la mesure de l'ampleur du sentiment de déformation mémorielle par la propagande. Face à cet ouvrage, le livre d'Arno Lustiger est quant à lui qualifié d' « excellent », ce qui se comprend par la distance qu'il a maintenue avec le communisme et le plus grand travail de documentation réalisé. Toutefois, selon Jean-Jacques Marie, « même » le livre de Lustiger pâtit d'une vision trop idéalisée de la lutte en Espagne, puisque l'écrivain lui-même était dans les réseaux d'aide à l'Espagne. Comment comprendre dès lors cet ouvrage ?

3.2 : *L'ouvrage d'Arno Lustiger, entre mémoire, mythes et Histoire*

Le travail d'Arno Lustiger partage des dynamiques communes avec celui de Diamant : place décisive de la parole des volontaires eux-mêmes et obsession de la nomination des volontaires par une série de portraits. Toutefois, des différences structurelles évidentes se font sentir dans son œuvre.

¹⁶⁴ STEIN, op.cit. pp. 250-252.

Celle-ci s'organise en chapitres plus thématiques quoiqu'assez généraux (« le front d'Espagne », « les fronts idéologiques », « les Juifs ») et imprécis, associés à des chapitres pour chaque pays ou groupe de pays d'origine des combattants (« La Belgique », « Italie-Roumanie-Hongrie-Yougoslavie- Bulgarie »). Chaque chapitre comporte alors soit des analyses d'ensemble dont la valeur scientifique est réelle, soit des séries de portraits qui font signe davantage vers l'hommage individuel. En ce sens, la répartition elle-même accentue la visée testimoniale et funéraire, en ce sens que l'ouvrage, par l'accumulation de portraits, accompagnés parfois de photos, ressemble à un cimetière de volontaires. Il est d'ailleurs notable que l'édition française de l'ouvrage reprenne sur sa couverture l'esthétique du Monument de Barcelone aux volontaires juifs morts en Espagne¹⁶⁵, sur lequel nous reviendrons : une étoile de David se dessine à travers la superposition d'une étoile à trois branches, symbole des Brigades internationales, et d'une seconde étoile en dessous, porteuse de paroles d'hommages aux Brigades en espagnol et en français, avec une inscription en hébreu¹⁶⁶. Ce monument couvre de son ombre l'ensemble du livre qui se termine également par une photo de la cérémonie pour le deuxième monument aux volontaires juifs tués à Madrid, érigé en mars 1988. L'ouvrage est donc bâti comme un cimetière dont il reprend la dimension monumentale en début et fin d'ouvrage, et l'organisation elle-même s'en fait l'écho : les portraits s'égrènent comme autant de tombes, avec les noms et grade dans l'armée républicaine ou le rôle qu'a eu le volontaire, avec une photo de la personne, un résumé de sa vie et de ses actions. Le découpage en chapitres fonctionne comme les différents carrés d'un cimetière militaire, pays par pays ou par groupe de pays. Si des analyses se glissent entre les portraits, elles sont en lien avec les personnes évoquées car c'est bien sur ces individus, ces volontaires juifs et ces personnalités de l'aide en faveur de l'Espagne, que se centre l'ouvrage. Partant de l'anonymat du monument de couverture sous les auspices duquel l'œuvre se place, Lustiger cherche à mettre des parcours, des visages derrière ces noms que Diamant se contente d'afficher comme les listes des personnes décédées ou recherchées que l'on pouvait voir, à la Libération, dans les villes d'Europe dévastées et remplies de réfugiés. Là où Diamant semblait reprendre certains traits de la mémoire immédiate de la guerre dans sa dimension anthropologique, par ces listes imprécises et parfois erronées, composées hâtivement et affichées aussi pour permettre aux volontaires et aux familles d'y trouver un nom, Lustiger traduit au contraire une autre dynamique mémorielle, plus propre à l'institutionnalisation de la mémoire, avec une dimension plus assurée, plus stable de ces noms dont on connaît désormais le visage et le parcours. De Diamant à Lustiger, la

¹⁶⁵ Cf. Annexe

¹⁶⁶ *Ilezkher* dans la transcription latine de Lustiger.

mémoire des volontaires juifs est donc passée de l'incertitude du réfugié ancien combattant d'Espagne à la mémoire davantage reconnue, liée à ces monuments que l'Espagne élève pour ces volontaires dont les noms commencent à être connus et le souvenir protégé.

Outre cette dimension funéraire marquante, Lustiger initie une analyse et un travail d'archives plus poussés. Il élucide de nombreux points sur le rôle de la presse juive et sur certains points des rapports entre Juifs et communisme. Cette dimension analytique n'est cependant que partielle : elle semble davantage anecdotique par rapport au cœur du livre fait de portraits. Le livre peut donc s'envisager dans cette double nature qui traduit une mémoire où l'historiographie a déjà sa place, ce qui se retrouve dans la mémoire individuelle. Il n'est pas rare, en effet, que les anciens volontaires que nous avons étudiés citent des auteurs comme Hugh Thomas¹⁶⁷, dont le travail sur la Guerre d'Espagne est fondateur. Leur connaissance de ces ouvrages rend leur mémoire plus riche d'analyse et les amène souvent d'ailleurs à émettre un avis critique sur tel ou tel événement décrit. Cette ambivalence d'une mémoire qui s'établit tout autant par un travail que l'on peut qualifier d'historien que par une remémoration personnelle se retrouve de façon frappante à l'échelle individuelle. A cet égard on pourrait citer l'article que Gabriel Ersler, volontaire juif polonais, médecin et photographe sur le front d'Espagne, a consacré aux « volontaires polonais d'origine juive » dans la revue *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, en 2004¹⁶⁸. Ce travail de statisticien sur le nombre exact de volontaires, point qui obsède autant la mémoire des volontaires juifs témoignant en leur nom propre que la recherche scientifique sur le sujet, fonctionne en effet sur deux plans : un plan testimonial et un plan scientifique, sur lequel nous reviendrons plus en détail. La présentation même de l'article pourrait en effet convenir à l'ouvrage de Lustiger également puisqu'il est dit que si cet article est une « analyse historique », « c'est aussi un témoignage, l'auteur ayant rencontré la plupart des protagonistes qu'il évoque durant son engagement dans les Brigades internationales ». Cet article est donc imprégné de ces deux tendances, la mémoire et l'histoire s'éclairant mutuellement dans une recherche, *a posteriori*, de ces volontaires juifs dont on a souvent gonflé le nombre. Il est d'ailleurs notable que c'est ce même Ersler qui a aidé à l'édition des mémoires d'Alexandre Szurek : il se fait donc bien passeur de mémoire pour ces volontaires

¹⁶⁷ Il est le plus souvent cité, tant par l'ampleur de son travail resté longtemps inégalé que par sa primauté dans l'historiographie de la Guerre d'Espagne, ce qui a permis à beaucoup d'anciens volontaires d'en prendre connaissance. Voir notamment SZUREK, op.cit. p. 132.

¹⁶⁸ Gaby ERSLER SICHON, « Polonais d'origine juive, volontaires de la Guerre civile en Espagne 1936-1939 », in *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, rubrique « Varia : mémoire, histoire, témoignage », numéro 73, janvier-mars 2004. Voir pp. 44-48.

juifs, reprenant leurs travaux et cherchant à redessiner les contours de ce temps aboli de l'Espagne, dont ses photographies rendent de nombreux pans¹⁶⁹.

Il s'agit aussi souvent de s'inscrire vis-à-vis des romans nombreux et d'emblée mythiques sur la Guerre d'Espagne : Lustiger comme Szurek ou Wuzek citent ainsi Hemingway dont le roman, *For whom the bell tolls*, a eu une ampleur générationnelle : sans toujours le critiquer, les volontaires s'attachent souvent à en décrire les ressorts narratifs qui trahissent parfois la réalité. Il est d'ailleurs notable que Szurek a côtoyé Hemingway pendant son séjour en Espagne, tous deux étant de la même unité : il aurait même été un modèle de personnage pour l'écrivain, selon ce qu'il aurait confié au volontaire¹⁷⁰. Celui-ci n'a d'ailleurs pas toujours apprécié les « caprices » de l'écrivain, dénoncés par d'autres volontaires, et sa tendance à ne penser qu'à son futur livre jusque dans les opérations les plus dangereuses. On peut citer à cet égard un passage emblématique:

““Even so I'll betray you, I'll write about you”. Before he left, Hemingway asked Alek if he were a Russian.

“No, a Pole”, he replied

“But in my book you'll be an American.”¹⁷¹”

La dépossession de l'événement par le volontaire lui-même se traduit par l'emploi de la troisième personne : « Alek » étant en effet le diminutif d'« Alexandre ». Ce choix de la troisième personne se retrouve dans d'autres passages de ses mémoires, lorsqu'il insiste sur d'autres événements où il est dépossédé de lui-même, comme lors de l'évocation de ses nombreux exils et des persécutions en Pologne. Dépossédé de cet événement par un écrivain d'une telle stature, l'écrit individuel s'est affirmé en partie contre lui, sans nier pour autant sa valeur: l'ouvrage de Lustiger a pu, dans cette lutte, vouloir apporter une caution scientifique et collective supplémentaire, en authentifiant les modèles. La mémoire collective dont Lustiger se fait le porte-parole évoque en effet de semblables concordances ou discordances entre la mémoire individuelle et les représentations mythiques sur la Guerre d'Espagne : il s'agit alors de rebâtir le mythe dans ses fondements pour garantir une certaine compréhension de la part de lecteurs autres. On peut citer notamment un passage très proche de celui de Szurek où Lustiger

¹⁶⁹ On trouvera ces photos dans le Fonds Gabriel Ersler, de la BDIC, accessible depuis internet, récemment constitué suite au don qu'a fait Ersler de ces photographie, peu avant sa mort.

¹⁷⁰ SZUREK, op.cit. p. 143.

¹⁷¹ Ibid.

redonne une source d'inspiration d'Hemingway en la personne de Irving Goff dont il débute ainsi la biographie :

« Qui ne connaît pas Robert Jordan, le héros d'Hemingway dans son roman *Pour qui sonne la glas* ?, le courageux Américain qui a saboté les voies de chemin de fer derrière les lignes ennemies [...] ? Hemingway a eu devant lui un modèle bien vivant en la personne du Juif américain Irving Goff, venu du ghetto de Brooklyn à New York.¹⁷² »

Le mythe précède bien la réalité du personnage puisque Lustiger débute par Hemingway dans son récit. En ce sens, la mémoire collective dont Lustiger se prétend porte-parole tend en fait à prolonger en partie le sentiment de dépossession ressenti par les volontaires eux-mêmes. Lustiger, ancien de l'aide internationale à l'Espagne, reprend en effet le point de vue de l'arrière, ses fantasmes et ses représentations, et son travail mémoriel se fait le prolongement de cette mythification originelle. Lustiger accentue en effet le sentiment de dépossession ressenti par Alexandre Szurek, peut-on penser, d'autant qu'il n'est pas toujours à l'écoute de ceux dont il dépeint le parcours, puisque la biographie qu'il donne de Szurek n'évoque au contraire pas la rencontre de ce dernier avec Hemingway¹⁷³. Entre mythe, vérité individuelle et nouvelles représentations, cette mémoire collective créée par Lustiger comporte donc aussi des failles et des trahisons.

Individuelle ou collective, cette mémoire s'élabore donc en partie contre et après l'historiographie de l'événement lui-même et les mythes nés autour de lui, l'obligeant, pour se faire entendre avec suffisamment de sérieux, à se faire elle-même scientifique mais aussi, et là est le paradoxe, mythique: cette mémoire a dû emprunter des composantes scientifiques pour obtenir assez de crédit auprès de l'opinion publique, tout en jouant avec les mythes nés sur les Brigades internationales dont l'écho a précédé de loin leur Histoire. Reste à déterminer le statut de cet ouvrage de Lustiger, comme de Diamant, au sein des sphères de mémoire dont ces volontaires sont dépendants. Celles-ci se traduisent en effet par des formes propres de témoignage collectif déjà existantes par rapport auxquelles il convient de situer ces deux auteurs.

¹⁷² LUSTIGER, op.cit. p. 370.

¹⁷³ LUSTIGER, op.cit. p. 295.

B) La catégorisation de « Livres de mémoire de Guerre », entre « Livres de souvenirs des Brigades internationales » et *Yizker Bikher*

Le choix d'étudier les ouvrages de Diamant et Lustiger comme des sources n'est pas anodin : il s'inscrit dans des traditions mémorielles croisées, dont chacune porte en elle une dimension livresque accentuée. Propagande en faveur des Brigades internationales, mémoire de la Guerre d'Espagne et mémoire de la Shoah ont en effet utilisé le livre comme mode d'expression d'une mémoire immédiate ou à long terme d'un événement ou d'un passé dont nombre de témoins ont été coupés par la rupture de la Seconde Guerre mondiale. Le livre devient alors pour eux un outil religieux si l'on s'en tient à son sens étymologique ; il s'agit bien de relier, « *religare* », le présent de l'énonciation à un passé aboli par un événement traumatique et commun, puisque la Shoah, on l'a vu, a touché Juifs comme républicains espagnols, et avec lequel le désir de renouer a été le terreau d'élaboration de livres de mémoires. Ce sont notamment les *Yizker Bikher* ou le recueil de souvenirs de l'Association des Anciens Volontaires en Espagne républicaine. Parallèlement, dans le cas spécifique des Brigades, des ouvrages contemporains des événements ont vu le jour, destinés à porter aux nues le sacrifice des Brigades internationales ou de certaines catégories de volontaires : c'est le cas des Livres de souvenirs des Brigades internationales ou de l'ouvrage de Gina Medem, déjà évoqué. Face à ces nombreuses traditions livresques, notre choix de donner une catégorie nouvelle aux deux ouvrages de Lustiger et Diamant, sous le nom de « livres de mémoires de guerre », se justifie par les emprunts à ces différentes traditions livresques sans pour autant pouvoir s'y réduire et par les composantes propres qu'ils comportent. On pourra se reporter au tableau synthétique des divers ouvrages et de leurs usages fourni en annexe pour comparer notion par notion les ouvrages évoqués.

1. Les ouvrages contemporains des événements : le travail de Gina Medem et les « Livres de souvenirs » des Brigades

L'idée même d'écrire un ouvrage sur l'engagement des volontaires juifs n'est pas nouvelle et prend ses racines dès l'année 1937. L'ouvrage de Gina Medem, *los Judios luchadores de la libertad*, auquel on n'a pu avoir accès que par fragments, constitue certainement l'ouvrage le plus emblématique d'une telle initiative¹⁷⁴. Sans revenir sur ces composantes propres, on pourra souligner les points de contact éventuels avec les ouvrages de David Diamant et Lustiger : tous trois conceptualisent en effet cette catégorie aux contours flous de « volontaire juif de la liberté » et « volontaire juif en Espagne républicaine ». Ils comportent une structure proche, avec des photos, des extraits de discours ou de documents officiels vantant la combattivité des volontaires juifs. Outre l'habituelle héroïsation du combattant propre à tout travail de mémoire, la spécificité de la mémoire juive envers les soldats juifs s'ancre dans la nécessité de prouver que les Juifs aussi savent se battre, aussi bien voire même mieux que les autres combattants, ou du moins que leur mérite est plus grand puisqu'ils doivent apprendre le maniement des armes très rapidement, alors qu'ils avaient perdu tout contact avec la vie militaire : véritable obsession de Diamant, il ne cesse de reprendre ce thème et de prouver que les Juifs se battent mieux car ils se battent pour deux causes, le communisme et la lutte contre l'antisémitisme. Diamant et Lustiger soulignent également le phénomène social majeur d'un engagement réputé massif des Juifs en Espagne, alors que les bases chiffrées manquent, quoiqu'il demeure indéniable. D'autres questions se forment dans ces livres : l'enjeu double pour les Juifs de combattre pour l'internationalisme prolétarien et contre l'antisémitisme nazi, et la volonté de faire de la compagnie Botwin une unité exemplaire, dont la valeur est à la mesure du courage des *Dombrowchaks* polonais dont ils sont une composante harmonieuse, malgré la réputation d'antisémitisme viscéral donné aux Polonais. Si ces concordances thématiques sont indéniables, des différences structurelles invitent à limiter leur commune nature ; une étude de l'ouvrage de Gina Medem plus en détail et en mains propres pourra toutefois préciser ce propos qui reste limité. La première différence, qui singularise le travail de Gina Medem, est l'initiative même à l'origine de ce travail, qui vient du Commissariat des Brigades internationales en la personne de Luigi Longo, lequel semble particulièrement attaché à ces volontaires juifs, jusque dans l'après-guerre. On peut penser que des incitations de la section juive du Parti communiste ont pu jouer en ce sens, en parallèle de celles en faveur de la création de la compagnie Botwin, point encore difficile à déterminer. D'emblée la visée est

¹⁷⁴ On se reportera à la première partie de cette étude pour un compte rendu plus détaillé de l'ouvrage.

donc centrée sur la propagande et la recherche du soutien des communautés juives de l'arrière plutôt que sur la mémoire pure et simple. Contemporain des événements, il est donc encore trop proche d'eux pour jouer le rôle funéraire et mémoriel qui est celui des ouvrages de Diamant et Lustiger.

Ces remarques pourraient s'appliquer aux « Livres de souvenirs des Brigades internationales », composées sur commande du commissariat des Brigades, à partir de documents et de notes écrites par les volontaires eux-mêmes, sous la direction d'un rédacteur membre lui-même des Brigades¹⁷⁵. Ces livres mythifient les unités combattantes, dont les noms, « la Marseillaise » ou « Dombrowchak », deviennent des légendes et jouent un grand rôle d'attraction à l'étranger. Ce qui caractérise ces livres, tant dans la rhétorique du Commissariat des Brigades que dans l'héritage des volontaires entretenu par les associations d'anciens combattants, c'est leur articulation avec la spécificité des « volontaires de la Liberté », statut qui fait d'eux des combattants plus conscients que d'autres des enjeux de leur lutte. Le recueil A.V.E.R.¹⁷⁶, dans l'après-guerre (cf. *infra*) précise ainsi que ces soldats étaient « d'une telle nature » qu'ils écrivaient « entre deux assauts », ce qui renseigne d'ailleurs les conditions d'écriture de ces Livres, au cœur des combats :

« Ils écrivirent pour les livres de souvenirs¹⁷⁷ de leur brigade qu'on édita à Madrid sous les bombardements, dans des imprimeries éventrées par les bombes.¹⁷⁸ »

Le recueil *Epopée d'Espagne* cite en effet de nombreux extraits de ces livres dont la caractéristique principale est bien la contemporanéité avec une guerre dont on célèbre les héros, avec une emphase et une poétique assez proche de l'esthétique du *romancero*. Le livre de souvenirs cache en fait une nature profondément proche de la lutte, dont on espère encore sortir vainqueur.

Ces livres de souvenirs n'abordent pas ou peu les volontaires juifs ; le plus à même à en parler, le Livre de la Dombrowchak polonaise, étant même modifié dans l'après-guerre pour dissimuler les noms à consonance juive : cette trahison mémorielle est particulièrement douloureuse pour Alexandre Szurek qui a assisté à la cérémonie en mémoire des

¹⁷⁵ On peut en trouver des exemples dans l'état des sources en fin d'étude : citons toutefois Theodor BALK, *La Quatorzième: d'après des rapports, des conversations, des carnets de notes*, Madrid, Espagne, Éditions du Commissariat des brigades internationales, 1937, 217 p., ou le très court ouvrage collectif *Nos combats contre le fascisme: Le livre de la 15ème Brigade Internationale*, Madrid, Espagne, 1937, 16 p.

¹⁷⁶ Amicale des Anciens Volontaires en Espagne républicaine.

¹⁷⁷ Nous soulignons cette occurrence assez rare de la notion par les anciens volontaires eux-mêmes.

¹⁷⁸ *Epopée d'Espagne*, op.cit. p. 210-216.

Dombrowchaks polonais à Varsovie, laquelle a effacé les traces de participation juive¹⁷⁹. La dimension mémorielle de ces ouvrages, dont la structure est similaire à celle de l'ouvrage de Gina Medem, se situe donc plutôt dans l'évocation de ces livres dans l'après-guerre, évocation au travers des expositions ou des citations de passages entiers dans le recueil A.V.E.R. Par ailleurs, l'oblitération des volontaires juifs de ces livres est patente et rend impossible pour ces volontaires de se baser sur eux comme outils de mémoire dès lors qu'ils souhaitent être reconnus dans leur identité juive. Il n'est pas impossible toutefois que des volontaires juifs pour lesquels l'identité juive ne joue pas un rôle essentiel, aient pu considérer ces ouvrages comme à des référents de leur engagement en Espagne, question que nous n'avons pu résoudre pour le moment.

Ces ouvrages restent donc plus proches d'une forme de presse rassemblée en un volume, composée d'articles et de discours, et organisées par les instances officielles des Brigades internationales. Ils ont pu fournir des modèles pour la création des livres de Diamant et de Lustiger mais en l'absence d'accès direct à ces ouvrages, il n'est pas possible d'en tirer de conclusions assurées.

2. La phase mémorielle avortée de la mémoire juive

Toute autre, semble-t-il, est l'initiative évoquée par Wuzek dans ses souvenirs, qui, quoiqu'ayant avorté, aurait pu constituer un livre de souvenirs des volontaires juifs créé spontanément et dans l'immédiat après-guerre, à mi-chemin du Livre de souvenirs des brigades et du Livre de mémoire de Guerre. Wuzek décrit ainsi comment les anciens de la Botwin ont eu l'idée d'écrire un livre de souvenirs spontané sur les volontaires juifs, durant la phase d'attente en octobre et novembre 1938, à Port-Bou, à la frontière franco-espagnole, entre la démobilisation des Brigades, le retour pour les uns vers leur pays d'accueil et leur réengagement pour les autres dans l'« *Agrupacion Internacional* » :

« Quelque temps après, nous avons convoqué une réunion des volontaires juifs à Callela, qui décidèrent de réunir les matériaux en vue d'éditer un livre sur les volontaires juifs en Espagne [...]. Le 11 novembre 1938, une troisième assemblée se tint à Callela [...]. Elle fut consacrée à la collecte de documents sur la participation et le rôle joué par les volontaires juifs de la compagnie Botwin, en vue de la rédaction du livre.¹⁸⁰ »

¹⁷⁹ SZUREK, op.cit. p. 374.

¹⁸⁰ WUZEK, op.cit. p. 159.

Aucun autre témoignage sur cette initiative et ces réunions n'a été trouvé mais, à supposer qu'on puisse la confirmer, l'idée d'un tel livre, composé par les *Botwinniks*, serait la confirmation du rôle décisif qu'ils ont eu dans la création d'une identité collective commune aux volontaires juifs. Il s'agit en effet de la prolongation dans le temps de cet après-guerre qui n'en est pas vraiment un, puisque les volontaires se sont réengagés par la suite, d'une volonté d'expression de cet engagement. La phase mémorielle s'amorce bien dans cette zone de transition, la frontière entre le pays de l'épopée, l'Espagne, et le futur pays de la déchéance et de l'internement, la France, dans une période elle-même incertaine, faite d'attente angoissée et de regrets de ne pouvoir aider les Espagnols. Les *Botwinniks* cherchent à se faire les détenteurs de la vérité de cet engagement juif, s'en faire les porte-paroles dans cette immédiate sortie de guerre.

Le retour au front, en janvier 1939, pour couvrir la *Retirada*, met un terme à cette initiative qui aurait pu être particulièrement révélatrice d'une communauté identitaire des volontaires juifs. Il est intéressant de noter que ce projet n'est pas repris par la suite ; l'enfermement à Gurs et St Cyprien, puis les camps nazis pour certains ou la clandestinité constituent des étapes décisives de la dispersion d'une identité proprement juive des volontaires qui était en train de se développer dans l'année 1938, à mesure que la compagnie Botwin se faisait connaître dans l'armée. Le caractère diasporique de cette mémoire des volontaires juifs a alors empêché une immédiate maturation collective et a rompu les liens des réseaux d'amitié et de sociabilité qui auraient pu renforcer le sentiment d'un engagement unifié des Juifs.

3. Le recueil A.V.E.R Epopée d'Espagne : entre modèle scriptural et gêne testimoniale

Une telle mémoire collective a pu se développer au contraire dans le cas des anciens volontaires des Brigades internationales de telle ou telle nationalité, qui ont pu, de retour dans leur pays et surtout après 1945, recréer les liens des Brigades dans la mesure où celles-ci avaient été réorganisées en 1937 selon des regroupements nationaux et linguistiques plus cohérents. C'est le cas des Anciens Volontaires en Espagne Républicaine, français ou francophones pour la plupart, association qui s'est formée assez rapidement dans l'après-guerre et a alors pu défendre l'héritage des Brigadistes français. Ce groupe est le plus important en effectifs quoique beaucoup de ces volontaires viennent initialement de l'émigration polonaise et allemande en France. Leur ouvrage, *Epopée d'Espagne*, est fondateur de la mémoire des anciens volontaires. Il est le plus proche, par sa structure comme par son contenu, des ouvrages de Diamant et de

Lustiger. Il est d'ailleurs intéressant de noter que le Fonds David Diamant¹⁸¹ contient, entre autres, des tracts et des journaux appelant à une souscription pour l'édition de ce recueil et proposant de réserver par avance un ouvrage. Il est fort probable que David Diamant ait eu ce modèle à l'esprit en rédigeant son propre ouvrage, tant les sources mêlées ensemble par le hasard des choses, invite à ce rapprochement : il a d'ailleurs semble-t-il participé à une partie des textes du recueil AVER, si l'on en croit la « dissertation » sur l'Histoire de l'Espagne qui se trouve dans le Fonds d'archives Diamant, texte qui semble très proche de celui qui débute *Epopée d'Espagne*. Un désir de composer un tel recueil pour une cause qui lui est chère, celle des volontaires juifs, aurait alors pu se manifester. En l'absence de structures ou d'associations d'anciens volontaires juifs déjà existantes, il aurait eu alors à créer seul, à partir de ses propres archives et de souvenirs, ce livre. La mémoire collective des volontaires juifs a donc dû passer par un auteur individuel pour compenser l'absence de réseaux maintenus dans la Guerre, à la différence des autres groupes d'anciens volontaires par nationalité. La voix individuelle de Diamant aurait alors convoqué les voix éparpillées par la Guerre et la Shoah, appelant à relever cette mémoire collective oubliée par beaucoup voire niée par certains dans sa dimension collective.

Au contraire, le recueil AVER est fondamentalement collectif et anonyme dès sa rédaction. Sa structure est paradigmatique des livres sur la Guerre d'Espagne composés par les volontaire eux-mêmes. Une première partie présente les « conditions historiques » de la lutte qui semble être une incarnation pure des notions de lutte des classes. L'Espagne « impérialiste » de Philippe II et de la « noire Inquisition » n'apportant rien au peuple, tandis que seule la proclamation de la République a pu briser ce joug : la mainmise par la classe bourgeoise sur cette République et le coup d'Etat réactionnaire contraignant la République à se radicaliser en une véritable République populaire, grâce aux miliciens et aux classes ouvrières. Le thème de l'Espagne de l'Inquisition devient alors un point central de la Guerre d'Espagne dans la mémoire des anciens volontaires, ce que les volontaires juifs ne cesseront de reprendre ; lutter contre cette Espagne de l'Inquisition, qu'appelle de ses vœux Franco dès le temps de la guerre en soulignant la nécessité d'une « nouvelle Inquisition », ayant une résonance particulière pour les Juifs. C'est peut-être dans ce creuset de lutte des représentations, dans laquelle chaque camp mobilise les mythes du passé pour redoubler l'affrontement à l'échelle du sens même de l'Histoire, que les volontaires juifs ont pu opérer un transfert mémoriel : lutter contre l'Espagne

¹⁸¹ 335J Fonds David Diamant : particulièrement 335J 19, 20 et 21 : Entre-deux guerres et Brigades internationales.

de l'Inquisition étant le thème favori des communistes, il n'est pas difficile à un volontaire juif communiste de redonner cet argument dans un sens plus propre aux Juifs eux-mêmes. On comprend l'idée de « guerre personnelle » des volontaires juifs en Espagne, qu'on retrouve dans l'œuvre de Lustiger comme dans le thème de « règlement de comptes » de Stein : la propagande communiste a pu raisonner avec plus de force dans l'imaginaire juif et devenir un moyen, après-guerre, de justifier la spécificité de l'engagement juif.

Un autre point de convergence entre ce recueil et les travaux de Diamant et Lustiger réside dans l'usage du livre comme d'un mémorial pour tous les morts d'Espagne, rendu d'autant plus nécessaire que la terre d'Espagne restait inaccessible aux républicains exilés et aux anciens volontaires. Une photo centrale¹⁸² représente ainsi une tombe collective dressée en Espagne du temps de la Guerre et qui se retrouve dans ce livre. Celui-ci est donc le symbole, au sens propre du terme, des tombes laissées en Espagne : il est en effet la reproduction iconographique de la tombe précaire et le lien, (« *sym-bolon* », ce qui est jeté entre les deux, mot à mot) vers cette terre d'Espagne où gisent les corps des morts. Se suppléant à un monument collectif, le livre est donc lui-même fondateur d'un cimetière dont l'exil rendait jusqu'alors tout accomplissement du deuil impossible ; on notera toutefois qu'en parallèle de la création d'un livre, l'A.V.E.R a pu, dans ces mêmes années, édifier un monument, en France, dans les environs de Paris, pour les volontaires morts en Espagne¹⁸³, comme si les deux activités n'en étaient qu'une seule, fondamentalement imparfaite car ne réussissant pas à remplacer la tombe réelle et unique en terre d'Espagne. Outre cette photo, un texte, « *In memoriam* », joue un rôle d'épithaphe :

« Les Fascistes ont profané leurs tombes, le temps les a fait disparaître. Les documents qui permettaient de perpétuer leurs noms et leurs sacrifices ont été dispersés ou brûlés par les nazis [...]. A grande peine nous avons retrouvé quelques milliers de noms de nos chers compagnons [...]. Elle est incomplète, elle est imparfaite. Vous nous aiderez à la compléter, à la rectifier. »

L'obsession pour les tombes profanées, au fondement de tout imaginaire guerrier, est donc patente dans cet extrait et rejoint l'angoisse des volontaires juifs étudiés. Pour ces derniers, cette angoisse a pu être démultipliée par l'impératif fondamental d'honorer les morts dans le judaïsme et par un autre traumatisme, celui de la perte des tombes des parents en Pologne, dévastées par les nazis, et renforcée encore par l'absence de tombes pour les morts de la Shoah.

¹⁸² *Epopée d'Espagne: Brigades internationales, 1936-1939*, Paris, France, Amicale des anciens volontaires Français en Espagne républicaine, 1957, 256 p. Voir p. 189.

¹⁸³ 335J Fonds David Diamant : particulièrement 335J 19, 20 et 21 : Entre-deux guerres et Brigades internationales.

La volonté de donner une liste de noms aux lecteurs rejoint l'entreprise de Diamant, mais ici, il est explicitement dit que les anciens volontaires attendent des lecteurs une aide pour préciser ces listes. Une telle attente se retrouve également dans l'œuvre de Diamant qui laisse ainsi la mémoire ouverte à précision et cherche à donner d'abord un premier *compendium* de noms, malgré les répétitions et les erreurs.

Il est notable que le recueil accorde une place à la compagnie Botwin, alors que celle-ci ne comportait pas de francophones. Ce point est important car il témoigne d'un accueil possible de la mémoire juive de la guerre au sein des autres formes de mémoire de la Guerre d'Espagne. On peut penser que le rôle de Diamant n'est pas étranger à ce chapitre sur la « Compagnie Botvine »¹⁸⁴. Toutefois, cette évocation ne se fait pas sans difficulté : évoquer une unité juive distincte semble injustifiable, puisque le communisme rejette la religion comme l'antisémitisme, officiellement du moins, tandis que sa politique tendait davantage vers l'assimilation des citoyens juifs. Il est d'ailleurs immédiatement précisé que ce choix ne se faisait pas comme une marque d'antisémitisme et de ghettoïsation militaire, pour ainsi dire :

« Une compagnie juive : pourquoi ce particularisme ethnique ou religieux ? disent certains. Ne théorisons pas. C'est une réalité. Nous devons en parler [...]. On y parlait yidisch [sic], il y avait des particularités juives, mais l'esprit internationaliste y était soigneusement gardé. »¹⁸⁵

La gêne est palpable dans cet extrait qui craint tout à la fois les accusations d'antisémitisme et de complot judéo-bolchévique en Espagne, tout en refusant de prétendre encourager une forme de « nationalisme juif », comme l'accusation était courante. Cette volonté tout à la fois de montrer l'implication des Juifs dont on loue, non sans une certaine condescendance « la faculté d'adaptation » aux réalités militaires prétendument méconnues d'eux, et en même temps de battre en brèche toute forme de communautarisation identitaire des volontaires est symptomatique de la vision qu'ont eu d'autres volontaires de cette unité Botwin. Nul doute que les anciens volontaires juifs ont dû avoir des difficultés à se reconnaître dans cette vision de leur engagement qui prolonge, plus ou moins explicitement, une certaine méfiance envers l'idée de soldats juifs. Publié en 1957, après la guerre de Suez et la rupture entre l'Etat d'Israël et l'URSS, il n'est pas impossible que de telles tensions internes au Parti communiste aient pu

¹⁸⁴ *Epopée d'Espagne: Brigades internationales, 1936-1939*, Paris, France, Amicale des anciens volontaires Français en Espagne républicaine, 1957, 256 p. Voir p. 58. Précisons que les deux orthographes se trouvent pour désigner la compagnie, *Botwin* et *Botvine*: nous avons choisi la première, conforme aux éditions les plus récentes sur le sujet.

¹⁸⁵ Id. Ibid.

rejaillir dans la mémoire qu'en donnent ces volontaires souvent profondément communistes encore.

Un dernier point mérite attention : c'est la notion d'épopée dont, le titre même du recueil A.V.E.R témoigne. Le ton épique et belliqueux domine en effet l'ouvrage de Diamant tout autant que dans le recueil A.V.E.R : il se démarque en partie du style plus factuel et descriptif des Livres de souvenirs des Brigades dont le recueil cite de nombreux extraits. Il y est précisé que l'épopée n'est pas forcément liée à la victoire et que malgré la défaite un tel titre se justifie.

Cette Epopée d'Espagne est donc une source d'inspiration indéniable pour Diamant et Lustiger dans une moindre mesure, lesquels furent néanmoins contraints de procéder plus individuellement, comme des historiens, pour parler au nom de ces volontaires. En outre, le rôle de la Shoah comme caractéristique enveloppante de la mémoire de ces volontaires est propre à ces deux ouvrages et les distingue du recueil A.V.E.R.

4. Les Yizker Bikher comme modèles : pratiques mémorielles communes et renouvellement des formes du témoignage juif

Cette spécificité de ces deux ouvrages emprunte alors les formes mémorielles propres à la mémoire juive après la Shoah. Les *Yizker Bikher*, ouvrages composés par les communautés exilées et presque anéanties par la Shoah, sont en effet une dernière tradition livresque qui a pu inspirer les deux auteurs ou du moins présider inconsciemment à leur travail. On trouve d'ailleurs trace de la Guerre d'Espagne et de l'implication des volontaires juifs dans l'un d'eux, auquel on a eu accès dans la traduction en anglais effectuée par Kugelmass et Boyarin¹⁸⁶. C'est Gina Medem qui a écrit ce court texte présent dans le *Yizker Bukh* de Tshenstokhover. Son rôle est donc décisif dans la mémoire juive de la Guerre d'Espagne à plus d'un titre, puisqu'elle participe à la réintégration du souvenir de cet engagement au sein de la mémoire juive d'après la Shoah. Ce qui caractérise les *Yizker Bikher* est en effet cette volonté de témoigner du temps d'avant la Shoah et de la Shoah elle-même, avec parfois des lectures téléologiques de tel ou tel fait relaté, toujours expliqué à travers le prisme de la catastrophe à venir qui l'englobe et en justifie, à elle seule, l'évocation.

¹⁸⁶ Jack KUGELMASS et Jonathan BOYARIN, *From a ruined garden: the memorial books of Polish Jewry*, New York, Etats-Unis, Schocken Books, 1983, xv+275 p. Voir pp. 166-167.

L'Espagne est donc un de ces événements d'avant la Shoah, et constitue même un motif d'orgueil et de nostalgie : sa présentation renouvelle encore une fois le thème du renversement historique voyant les Juifs former une unité militaire propre, fait unique dans l'Histoire jusqu'alors, dans le pays même qui les exilés. Ce point est important car il prouve l'ampleur du souvenir de 1492, même chez les Juifs Ashkénazes d'Europe de l'Est qui n'avaient pourtant aucun lien apparent avec cette expulsion. La connaissance de cet exil sépharade trouve un écho également dans les récits de voyage en Espagne publiés par des intellectuels juifs et des rabbins ashkénazes, réalisés dans les années 1930. Ces récits, publiés dans la presse, évoquent ces voyages sous la forme d'un pèlerinage vers une autre terre sacrée du judaïsme et la description réalisée est souvent saturée de références historiques, phénomène que l'on retrouve également dans les numéros du *Jewish Currents*¹⁸⁷, dans les années du franquisme et même après sa chute. C'est de cette façon que le rabbin Ehrenpreis, lituanien, rend ainsi compte de son voyage en Espagne en 1930, dans *Le Pays entre Orient et Occident*¹⁸⁸ : il explique notamment que pour lui, voyager en Espagne n'est pas faire du « tourisme » mais bien retourner dans une « patrie spirituelle » qui avait occupé ses pensées, tout ashkénaze qu'il fût. Cette présence psychologique de l'Espagne comme terre de légendes, associée à l'âge d'or du judaïsme, est prégnante dans certains passages des *Yizker Bikher*, et les volontaires juifs en Espagne y sont associés parfois étroitement.

Ce qui est plus fondateur est le point de jonction établi entre les volontaires juifs en Espagne et les partisans des forêts de Pologne ou de Lituanie pendant l'occupation nazie, au sein desquels on comptait de nombreux Juifs. Gina Medem dit ainsi :

“These names will be sanctified [...]. They inspired the “brothers of the forest”, the heroic Jews and non-Jews partisans who fought four years later.”¹⁸⁹

¹⁸⁷ Voir par exemple les articles « The prayer of the Candles, A Historical sketch » de Harry BLOCH (*Jewish Currents*, December 1994, pp. 18-21) ou encore « Jews in Ceuta » de Judith V. LELCHOOK (*Jewish Currents*, avril 1992, pp. 20-36). On peut citer notamment l'article « A Spanish reminiscence updated », de Virginia SNITOW (*Jewish Currents*, January 1994, pp. 15-16) : l'article détaille les étapes d'un voyage en Espagne mené par quelques journalistes juifs du *Jewish Currents*, lesquels journalistes s'arrêtent devant telle ou telle ancienne synagogue et demandent s'il y a encore des Juifs dans le pays. La réponse est systématiquement : « No more Jews », tant la certitude entretenue par Franco pendant des années que l'Espagne est un pays sans Juifs, grâce notamment à la Croisade, a marqué les esprits et ce jusqu'en 1994. Ce constat est cependant opposé aux nombreux égards accordés aux représentants diplomatiques d'Israël et à l'amitié judéo-espagnole croissante depuis l'arrivée au trône de Juan Carlos.

¹⁸⁸ Marcus EHRENPREIS, *Le Pays entre Orient et Occident, Voyage d'un Juif en Espagne*, Paris, Editions Rieder, 1930, cité par Eva Touboul TARDIEU, op.cit. p 171.

¹⁸⁹ Ibid.

Le Livre de mémoire établit donc un lien direct entre la Guerre d'Espagne et la résistance à la Shoah, thème omniprésent dans les ouvrages de Diamant et Lustiger, tant par l'itinéraire même des volontaires évoqués que par l'apparente logique interne qui se dessine dans ces deux engagements. Par ailleurs, la sanctification des noms est ici manifeste et à travers le rapport religieux à ces individus évoqués dans le livre, un culte aux volontaires d'Espagne a pu se manifester dans la mémoire des survivants.

Il convient de préciser, à l'aide des enquêtes orales réalisées auprès de la famille Goldbaum, ce point pourtant difficile à prouver. La famille Goldbaum possède également le *Yizker Bukh* de la communauté de Krasnik dont est issu Jacques Goldbaum et au sein duquel il est évoqué : pour autant, l'engagement d'Espagne et la Shoah se comprennent, dans la mémoire qu'en a Michel Goldbaum, comme deux événements profondément distincts, sans aucune mesure l'un et l'autre. Il ignorait d'ailleurs l'existence du livre de Diamant qu'il a acquis peu avant notre entretien, après que son neveu, Jérémy Goldbaum, lui ait parlé de notre travail. Les deux livres se placent donc dans sa mémoire sur deux registres distincts certes, pour autant il s'agit bien de deux livres, qui reflètent les deux versants de la vie de Jacques Goldbaum. La mémoire de cet ancien volontaire passe donc dans tous les cas par des ouvrages : livre de mémoire pour sa famille polonaise décimée par la Shoah et livre sur la Guerre d'Espagne, pour son engagement en Espagne. Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'une photo de Jacques Goldbaum, est présente dans le recueil de Diamant ainsi qu'un extrait de lettre de sa main : cette découverte a profondément ému Jérémy et son oncle, tous deux étant dans l'ignorance totale de cette photo et de cette lettre, tandis que Jacques n'avait soufflé mot d'une quelconque participation à l'ouvrage de Diamant. Dès lors, leur rapport à ce livre a été sur le mode d'une découverte de l'inscription de Jacques Goldbaum dans une épopée devenue d'emblée livresque pour eux. Le silence de Jacques a condamné ses enfants et petits-enfants à un accès autre qu'oral à cette épopée qui ne passe donc ici que par l'écrit. Il en va de même pour le *Yizker Bukh* de Krasnik, puisque c'est le seul lien qu'ils aient avec cette identité juive de leur père. Dans les deux cas, c'est donc le livre qui se substitue à l'absence de témoignage et au silence du volontaire de son vivant. On peut penser qu'un même rapport peut se dessiner dans l'appréhension de ces deux facettes de l'existence de Jacques, la passé polonais et le passé espagnol. *Yizker Bukh* et livre de Diamant reflètent donc cette double identité de Jacques, si caractéristique de la mémoire traumatique des anciens volontaires juifs : juifs et espagnols rouges.

Le style du livre de Diamant est en lui-même parfois assez proche des *Yizker Bikher*. Un exemple entre tous détone par sa dimension proprement juive : il s'agit d'une aventure vécue par les anciens volontaires devenus prisonniers des camps de Vichy, aventure relatée sur une tonalité de conte hassidique assorti d'une morale conclusive, avec le rappel d'une loi talmudique. Le plus étonnant est encore le contexte de narration que donne Diamant, à savoir lors d'un dîner entre le rabbin de Djelfa et un groupe de prisonniers du camp de Djelfa où ont été déplacés nombre des membres des anciennes Brigades internationales, dont certains de nos volontaires juifs. Il est en effet rapporté que des liens entre prisonniers juifs et communauté juive de la ville de Djelfa ont eu lieu : le rabbin local étant même venu dans le camp, tandis que chaque semaine, un groupe de prisonniers juifs est autorisé, selon Diamant, à se rendre dans les familles juives de Djelfa, pour célébrer *Shabbat*. Ce fait nous a paru à ce point douteux, tant au vu de la personnalité colérique et intolérante du directeur du camp, Caboche, que de la faiblesse des sources pour le confirmer, qu'on a préféré l'envisager ici comme un élément narratif propre à la littérature juive et plus précisément aux saynètes parfois moralisatrices des *Yizker Bikher*. Diamant dit ainsi qu'un jour, le rabbin a voulu offrir du poulet pour les prisonniers pour fêter Yom Kippour mais a exigé que ce ne soient que les prisonniers juifs qui puissent en manger :

« Et le rabbin d'ajouter : voilà le Yom-Kippur qui s'approche, nous voudrions vous offrir des poulets à condition qu'ils soient uniquement distribués parmi les Juifs... [...] Parmi les invités se trouvait Israël Centner, de qui nous tenons le récit. Ce dernier lui répondit par une phrase tirée de la législation rabbinique : « on ne fouille pas dans les questions de nourriture » [...] (« *E'in bodkim bimzonoth* »). Le rabbin en fut un peu impressionné.¹⁹⁰ »

Puis Israël Centner de narrer le conte hassidique du rabbin de Némirov, « qui se levait la nuit pour couper le bois pour une femme malade », sans se préoccuper de savoir si elle était juive ou non. Il décrit enfin au rabbin les Polonais comme les « pieux des nations », qu'un catholicisme sincère rend étonnamment vénérables, ce qui convainc le rabbin : à Kippur, il est dit qu'une charrette de nourriture arrive alors au camp pour tous les camarades des Brigades. Cette histoire particulièrement difficile à croire (outre la description de militants communistes comme de bons catholiques, on comprend difficilement comment une modeste communauté de Djelfa pourrait nourrir 900 prisonniers de poulets, avec l'accord d'un directeur intransigeant) est cependant des plus précieuses pour la compréhension de ce qui fait le caractère proprement juif de cette mémoire transmise par Diamant. Le livre reprend les modes narratifs de nombreux passages de *Yizker Bikher*, avec la présence d'un conte hassidique, d'un rappel des lois

¹⁹⁰ DIAMANT, op.cit. p. 263.

rabbiniques, et la morale conclusive de solidarité qui s'en dégage. Tout dans le récit fait sens vers une réactualisation des processus mémoriels et narratifs propres aux communautés juives dans la narration de cette participation juive. Ce point nuance considérablement la tendance de l'Historiographie sur le sujet à oblitérer le référent identitaire juif et même hassidique en l'occurrence, de la mémoire de cette période. C'est bien dans le récit que se manifestent des traits culturels juifs. Dans l'attente de plus d'informations sur le camp de Djelfa, c'est du moins dans la seule sphère mémorielle qu'il convient de limiter les enjeux d'un tel conte.

5. Les « Livres de mémoire de Guerre » : vers une définition propre

De toutes ces comparaisons avec les autres formes testimoniales livresques, on peut dégager les traits propres à ce que nous appelons « Livres de mémoire de guerre », sous l'appellation de laquelle nous rangeons les livres de Diamant et Lustiger. Ils se caractérisent par une écriture après le temps de la Guerre et des camps, ce qui la distingue des premiers types d'ouvrages évoqués mais en reprenant la conceptualisation de « volontaire juif de la liberté » ainsi que le principe d'une collecte de matériaux de l'époque. A la différence du recueil A.V.E.R, ces livres sont écrits par deux personnes seules ou avec l'aide des communautés établies, dans les différents pays de la double diaspora, juive et républicaine. Ces auteurs suppléent à une communauté unifiée et cherchent à pallier cette béance collective par l'écriture au nom de volontaires dont ils ne font pas partie. Tous deux sont en effet d'anciens de l'arrière et à ce titre, reprennent certaines spécificités de cette vision plus distanciée de la Guerre d'Espagne. Ils donnent en outre une place essentielle aux noms et aux personnages, puisque la dispersion des volontaires juifs dans les unités, mis à part la mythique compagnie Botwin, rend impossible un témoignage unifié. Il n'y a pas eu en effet de structure commune pour les volontaires juifs de toutes les Brigades qui soit susceptible d'être réactivée à l'heure du témoignage, comme ce fut le cas des volontaires des Brigades organisées par nationalité, qui n'ont eu qu'à se regrouper dans l'après-guerre grâce à une meilleure connaissance de leurs membres ; il en fut ainsi des volontaires français dans l'A.V.E.R ou des volontaires américains de l'*Abraham Lincoln*. Bien au contraire, les Juifs n'ont pas eu une telle opportunité, puisque leur identité collective était encore en formation au moment de la démobilisation et était restreinte à la modeste compagnie Botwin, point de fixation d'une identité en émergence plus que réelle structure identitaire collective. Le rapport funéraire et monumental à ces livres est alors fondateur dans l'appréhension de ces morts laissés en Espagne. L'auteur joue le rôle de

transmetteur de mémoire, unissant les paroles de ceux qu'il retrouve ci et là et dont il façonne un monument commun. C'est enfin à l'ombre de la mémoire de la Shoah qu'ils sont écrits, renouvelant certains thèmes des *Yizker Bikher* et reprenant sans doute certaines pratiques : le rapport au livre comme livre religieux n'est pas attesté mais il n'est pas impossible qu'il se soit manifesté en certaines circonstances. Le livre est alors le réceptacle d'une mémoire qui n'a pu s'unir aisément dans l'après-guerre et qui a vécu une diaspora rendant nécessaire l'usage d'un référent échangeable et facile à transmettre de communauté en communauté, par-delà l'expérience génocidaire. Les auteurs créent en partie cette communauté de papier qui n'a pu se concrétiser à l'échelle d'une Brigade dans le temps de la guerre et a dû se contenter d'une compagnie, et ce faisant, ils inventent en partie l'identité juive des volontaires qui ne s'y reconnaissent pas tous. Cette difficulté de certains volontaires à accepter d'être classés comme « volontaires juifs » se reflète en effet dans d'autres sources et dans les débats mémoriels de l'après-guerre.

Dès lors le choix des termes entend éclairer ces tensions contradictoires, faites d'emprunts à des travaux préexistants et d'innovations propres. On reprend le vocabulaire du *Yizker Bukh* à travers la notion de Livre de mémoire : il s'agit bien d'envisager les liens entre cette mémoire juive de la Guerre d'Espagne et son intégration à la mémoire juive en général, raison pour laquelle il n'a pas semblé utile de répéter la notion d'identité juive que la traduction française de *Yizker Bukh* entend rendre. Par ailleurs, la notion de mémoire l'emporte sur les autres, par la création d'une mémoire collective à l'œuvre dans ces ouvrages, tandis que la dimension de lieu de mémoire est rendue par le choix des termes. Le Livre de mémoire, est, ainsi que le lieu de mémoire, non pas tant un lieu commémoratif figé qu'un lieu où se crée et s'invente une mémoire : la dimension de construction de la mémoire des volontaires s'y retrouve ainsi. La place forte donnée aux mémoires orales et aux écrits issus des mémoires publiées par d'anciens volontaires nous a également fait pencher vers l'usage de ce terme. Quant au terme de « Guerre » ou « Guerre civile », il entend traduire la dimension fondamentale de combattivité et d'hommage à une lutte qui est comprise comme unique, de l'Espagne à la Résistance, comme l'évocation de ces volontaires donnée par Gina Medem dans le *Yizker Bukh* cité le traduit. Il fait sens également vers le *Romancero de la Guerra de España* en ce qu'il procède de la mémoire de la Guerre civile en Espagne même.

Ces livres, dont la diffusion s'accroît des années 1960 à 1990, ne sont pas sans éveiller des polémiques parmi les anciens volontaires juifs, qui ressentent, face à cette mémoire

collective qui se bâtit parfois sans eux, tantôt un désir de s'y associer, tantôt un fort sentiment de rejet de cette appellation de « volontaire juif ».

C) La prise de conscience collective : entre débats identitaires et premiers lieux de mémoire en Espagne

Les différentes publications des ouvrages de Diamant, Lustiger, mais encore des anciens volontaires prenant la parole en leur nom propre, n'ont pas été sans effet sur les anciens volontaires juifs. Lorsqu'ils négligeaient la dimension juive de leur engagement, les affirmations entendues de la part d'anciens volontaires ou d'écrivains testimoniaux, comme Diamant et Lustiger, ont soit suscité chez eux un nouvel intérêt pour ce passé, réinterrogé à la lumière du judaïsme, soit créé un sentiment d'être dépossédé du sens d'un engagement qui ne se comprend, selon eux, pas d'après le critère de leur identité juive. Des débats mémoriels ont alors eu lieu, par lettres écrites parfois indirectement à Lustiger et Diamant, ou par l'intermédiaire de la presse juive principalement. La question de l'identité juive est en effet inséparable d'un thème politique plus polémique parmi ces anciens militants communistes ou bundistes, celui de la place de l'Etat d'Israël dans la réception de cette mémoire. Affirmer le sens prédominant, ou du moins décisif, de l'identité juive dans cet engagement peut en effet se comprendre, surtout dans le cas de ceux des volontaires, notamment polonais, qui ont émigré en Israël à la suite des purges antisémites de 1968 principalement, comme une compréhension *a posteriori* et créée de toutes pièces d'un nouveau critère de cette époque de leur vie. Les volontaires peuvent en effet être tentés de reconstruire une logique intérieure à leur engagement, que les désillusions du communisme ont en partie rendue impossible, au prisme d'une lutte pour la survie du peuple juif qui dépassé cet échec politique communiste qu'ils ont le sentiment d'avoir vécu. La Shoah, que beaucoup de volontaires ont connue, recouvre alors ce passé espagnol, interrogé uniquement en fonction d'un événement traumatique qui lui est postérieur mais qui semble si parfaitement s'articuler à lui. Concurrément à cette perception de l'engagement des volontaires, sourd une autre dimension déjà évoquée et majoritairement partagée de la mémoire juive de la Guerre d'Espagne : son articulation avec l'Histoire même de l'Espagne, et plus particulièrement l'Inquisition espagnole et l'exil de 1492. Sur ce point,

l'édification de lieux de mémoire pour les volontaires juifs confirme cette lecture, puisque ces premiers lieux voient le jour dans l'Espagne démocratique de l'après-franquisme. Sur ce point, la mémoire des volontaires juifs suit les chemins mémoriels de l'exil espagnol républicain et de la *Sepharad* martyre commémorée par les mêmes monuments. Les mythes ne cessent donc de recréer cette mémoire.

1. Les débats mémoriels : l'invention d'un volontariat juif, entre prise de conscience tardive et illusion rétrospective

La mémoire des volontaires juifs suit étroitement les articles à valeur historiographique publiés à partir des années 1970 sur le thème des volontaires juifs. Il a été difficile à cet égard de séparer ces deux dimensions, phénomène propre à cette mémoire qui s'appuie sur l'Histoire telle qu'elle s'écrit pour défendre une nouvelle identité mémorielle. Il est d'ailleurs patent que nombre de ces articles, si ce n'est la totalité dans les premières années, ont été écrits par d'anciens volontaires juifs, qui ont alors, concomitamment à la compréhension de leur engagement comme déterminé en partie par leur identité juive, voulu prouver qu'il ne s'agit pas d'une coïncidence mais que la participation juive à la Guerre d'Espagne est à comprendre comme une nécessité historique, une évidence téléologiquement implacable. Citons, à cet égard, les articles de Josef Toch¹⁹¹, qualifié par Lustiger d' « historien des volontaire juifs des Brigades internationales » et premier à reprendre cette question dès 1974, statistiques à l'appui, et d'Albert Prago¹⁹², qui reprend en partie ces premières données dans son article de 1979. Tous deux, anciens volontaires, juif pour le dernier, ont en effet écrit des articles qui constituent pour un certain temps la seule historiographie sur le sujet. Pour autant, leur statut d'ancien volontaire et les conclusions qu'ils tirent de cet engagement les rapprochent davantage de mémorialistes. Leur présentation est assez souvent similaire : après une évocation du nombre de ces volontaires, toujours accentué et reprenant les chiffres de Toch en les gonflant pour atteindre les mythiques 10 000 volontaires juifs, c'est la compagnie Botwin et sa création qui est au cœur de la présentation, pierre de touche de l'identité juive de ces volontaires, avant de conclure sur la notion de double sens de leur engagement, comme communistes et comme juifs, allant parfois jusqu'à évoquer l'idée d'une lutte prémonitoire contre la Shoah. Nous ne développerons pas ces articles dans leur contenu, mais ce qui est décisif, c'est la réception qu'ils ont eue dans les

¹⁹¹ Josef TOCH, "Juden im Spanischen Krieg 1936-1939", *Zeit Geschichte*, Salzburg, 1974, Heft 7.

¹⁹² Alberto PRAGO, « Jews in the International Brigades », *Jewish Currents*, février-mars 1979, New York.

communautés juives par l'intermédiaire de la presse juive. Il s'agit bien pour ces écrivains de faire connaître cet engagement, d'en faire renaître la gloire tarie depuis la Guerre, et de prouver s'être engagés comme juifs. Ces assertions ne sont pas sans provoquer de vives réactions, notamment dans les communautés qui ont mis de côté cet engagement et l'ont, pour ainsi dire, oublié.

C'est le cas en particulier de l'article d'Albert Prago, publié dans les *Jewish Currents*, à New York, en 1979 et republié par la suite, dont l'écho a été tel qu'il a suscité un débat publié entre anciens volontaires s'interrogeant sur le sens de leur engagement. Albert Prago, ancien volontaire juif américain de l'*Abraham Lincoln Brigade*, est en effet un cas assez emblématique de la notion d'invention de l'identité juive de ce volontariat en Espagne : il avoue ainsi avoir totalement ignoré l'existence d'une compagnie Botwin, des travaux de Gina Medem ou de la presse juive *Botwin* pendant la guerre et encore de nombreuses années par la suite. Il le dit ainsi dans le « Readers' forum on Jews in International Brigades », rubrique du *Jewish Currents* de Février 1980, avec un sentiment de honte et de vol de son passé. Un sentiment de dépossession se manifeste alors, et d'incompréhension dans cette faible solidarité identitaire des Juifs en Espagne. Maintenu dans l'ignorance de ces éléments, c'est une angoisse profonde qui le saisit :

“Why did we not know of Medem's work? Why did we not know of Gallo's (Luigi Longo) stirring tribute to the Jewish volunteers in the I.B? Don't you agree with Longo that the Jewish contribution to the cause of Spain should have been heralded to all the world?¹⁹³”

Ce à quoi son interlocuteur, Alvah Bessie, volontaire juif également mais n'ayant cure d'un quelconque judaïsme dans les motivations de son propre engagement, répond avec une nuance de reproche :

“Please do not feel guilty that we did not stress the fact that we were Jews when we joined the I.B. and were ignorant of certain facts that have since come to light: the Botwins, the publications dealing with Jews in the Brigades the foreign tributes we never saw till decades later.¹⁹⁴”

Véritable crise générationnelle, cette découverte tardive de l'existence de formes spécifiquement juives de l'engagement et de structures juives en Espagne provoque donc deux tendances parmi les anciens volontaires juifs américains : l'un, Albert Prago, se fait alors un devoir d'en apprendre plus à ce sujet et de publier à son tour des informations sur ce passé juif en Espagne, tandis que l'autre y voit plus une trahison du sens réel de cette lutte à laquelle il a

¹⁹³ *Jewish Currents*, February 1980. Les textes cités sont des lettres de l'année 1979 écrites à la suite du premier article de Prago de 1979, étudié en Bibliographie, retranscrites dans la presse.

¹⁹⁴ *Jewish Currents*, February 1980, p. 35.

pris part. Il est d'ailleurs notable que cette ignorance de la compagnie Botwin elle-même nuance très fortement les prétentions hégémoniques, en termes identitaires, de cette compagnie, et la propagande communiste en sa faveur, qui semble être restée lettre morte. Il semble que l'écho de la guerre dans la presse juive américaine ou le rabbinat réformé américain soit tombé dans l'oubli. Cette méconnaissance est, selon Albert Prago, une spécificité des unités américaines en Espagne mais aussi des unités formées de volontaires des pays d'Europe de l'Ouest, puisque les Juifs qui la composent n'ont pas même déclaré leur identité juive lors de leur engagement, tandis que les Juifs d'Europe de l'Est ont fait de cette identité un marqueur plus fort :

“Many of the Jews who came from England, Canada, France and the United States did not identify as Jews.”¹⁹⁵

Albert Prago en fait d'ailleurs une erreur de compréhension des événements, puisque selon lui, l'engagement des Juifs en Espagne n'est pas une coïncidence mais un fait historique logique, inscrit dans les persécutions d'Europe : entre affirmer que les volontaires ont voulu combattre l'antisémitisme en Espagne et prétendre que les volontaires ont pressenti la Shoah, il n'y a qu'un pas. Ce raisonnement se perçoit dans les lignes de Prago adressées à Alvah Bessie :

« Does it not strike you as exceedingly odd that we did not consider « our being Jews germane... » to fighting against Hitlerism ? It does run counter to that stubborn fact that so many of us were Jews and *that was not an historical accident*¹⁹⁶[...]. However, aware of the events that led to one holocaust, I have a concern in preserving Jewish heritage [...] I have a concern with survival as a Jew. Salud, »¹⁹⁷

C'est donc à la lumière de la Shoah et d'une crise de survie du peuple juif que cette lutte des Juifs en Espagne est réinterrogée comme porteuse d'enseignement pour prévenir, si l'on suit le raisonnement de Prago, une autre Shoah, celle de la mémoire et de l'héritage identitaire. Prago est en effet attaché à la défense de l'héritage culturel et identitaire juif et s'oppose aux « assimilationnistes » d'Europe occidentale ; c'est d'ailleurs à eux qu'il s'en prend lorsqu'il tente de trouver une raison pour cette ignorance de l'existence de cette unité Botwin qui a marqué les volontaires juifs américains. Dans un article ultérieur, plus documenté et mûri, qu'il consacre à cette compagnie, il souligne en effet ce silence, qui n'est pas selon lui, un complot, mais le résultat d'une indifférence presque criminelle envers l'identité juive des volontaires et envers la préservation de cette identité dans la mémoire des communautés juives elles-mêmes :

¹⁹⁵ *Jewish Currents*, 1979 March.

¹⁹⁶ En italique dans le texte original.

¹⁹⁷ *Jewish Currents*, February 1980.

“The heavy silence over the years, caused by old-fashioned assimilationists who insist on evading Jewish identification, reduces the significance of an historical event which should be the property of every thinking person. Unfortunately, only a small minority of Jews has any knowledge of the Jewish role in Spain, 1936-1939 [...]. One need not conjure up a conspiracy of silence; there was no conspiracy [...]. Just an appalling insensitivity, product of brand internationalism and assimilationism.¹⁹⁸”

Véritable dénonciation des assimilationnistes, parmi lesquels Prago compte sans doute son interlocuteur des années 1980, Alvah Bessie, cet article traduit la reconstruction de l'identité juive des volontaires, qui est supposée réelle, alors même qu'il est affirmé que très peu s'en revendiquaient, voir même la connaissaient. Il semblerait presque que ce n'est qu'en fonction des discriminations nazies qualifiant de « juifs » certains individus ne se considérant pas comme tels, que les fameuses listes de volontaires juifs ont été établies, projetant sur les noms de ces volontaires le spectre englobant de la Shoah. La création de ces listes pose en effet problème et lorsqu'il n'est pas précisé clairement que ce volontaire était juif, force est de constater que, mis à part le nom et en l'absence de mention spéciale sur les fiches signalétiques des volontaires¹⁹⁹, cette désignation des volontaires est souvent abusive. Véritable lutte pour les volontaires défunts, cette guerre des identités est donc un aspect décisif d'une mémoire qui s'est reconstruite après la Shoah et a en partie étendu les contours de ce « volontaire juif de la liberté ». Ce désir de considérer comme juifs certains volontaires qui ne l'ont pas revendiqué achoppe cependant sur la mémoire bien vivante de certains volontaires juifs, tout aussi fiers de leur identité juive, mais qui refusent qu'on laisse dire qu'ils se sont engagés du fait de leur identité juive : Alvah Bessie doit lutter pied à pied dans la presse pour qu'on ne répande pas ce qu'il considère comme un mensonge à l'Histoire :

“What I am saying here, Al, and I do not think you grapple with it in your reply, is that it was not my Jewish “nature” or “personality” or “unconscious” that brought me to fight in Spain [...].²⁰⁰”

La force de cette affirmation est bien de fermer la porte aux errements intentionnels des historiens, refuser qu'on trahisse le sens de son engagement. Cette présence des volontaires juifs refusant cette trahison de leur engagement est souvent négligée, alors qu'elle offre un point décisif pour nuancer et préciser les contours d'une identité mémorielle source de nombreux désaccords. Ceux-ci sont en effet toujours en lutte mémorielle. Alors que le silence sur cet

¹⁹⁸ Jewish Currents, March 1992.

¹⁹⁹ L'étude du Fonds sur les Brigades internationales à la BDIC souligne l'absence d'une telle identification des volontaires par les autorités communistes d'Albacete, centre des Brigades internationales, dans l'élaboration de leurs propres listes de volontaires : seule la nationalité est indiquée.

²⁰⁰ Jewish Currents, February 1980, p. 34.

engagement juif semblait avoir dominé un certain temps, c'est bien l'interprétation minoritaire qui s'est imposée dans les années 1980, celle qui fait de l'identité juive un marqueur fondamental de l'engagement de ces volontaires, dont l'adjectif « juif » que nous leur apposons doit se comprendre dans toute sa complexité psychologique.

2. L'élaboration de lieux de mémoire pour les volontaires juifs : des réunions en Israël aux monuments en Espagne, deux versants d'une identité recomposée

La prise de conscience plus ou moins partagée de l'identité juive de ces volontaires est passée par plusieurs manifestations collectives de cette communauté en partie imaginaire des volontaires juifs. Ceux-ci ont en effet trouvé des lieux de réunions avant de voir leur mémoire, désormais plus unifiée et ayant reçu une expression livresque, consacrée par des monuments aux morts, ce qui précisément constituait un point traumatique par son absence durant les années d'après-guerre.

Les réunions se sont en effet multipliées, surtout en Israël, et ont vu cet Etat reconnaître cet engagement comme une part de sa mémoire. La première, déjà évoquée, a lieu à Tel Aviv en 1972, en présence de Haïm Herzog. De nombreux témoins, dont encore une fois Alexandre Szurek, évoquent cette réunion qui a marqué une prise de conscience de cet engagement collectif et a initié la première étape officielle pour la commémorer en tant que telle. Le *Jewish Currents* s'en fait d'ailleurs l'écho, dans un article, « How We Jews Can Fight », où se manifestent les deux tendances majeures dans la présentation de cet événement : d'une part, l'insistance sur la volonté des Juifs de prouver qu'ils peuvent se battre et par là-même combattre les préjugés antisémites, et d'autre part, l'idée d'une continuité historique de la lutte pour la survie du peuple juif, se dessinant entre Madrid en 1936, le soulèvement du ghetto de Varsovie en 1943 et la Guerre israélo-arabe de 1948 : « the war against fascism in Spain marked the start of the struggle of the Jewish people for its survival ²⁰¹ ». Cette réunion a été l'occasion pour les historiens et les anciens volontaires de faire connaissance réciproquement, puisque Josef Toch et Alberto Fernandez, dont les articles sont déjà célèbres, ont pu faire connaissance avec ces témoins, et très souvent poser en photo avec eux : la confusion entre mémoire et Histoire est aussi bien celle des personnes que celle des formes d'écriture. C'est enfin le rôle des recrues juives venues de Palestine mandataire, mis en relation avec l'aide de la *Histadrut* à l'Espagne, qui est souligné. Une autre réunion en 1986, voit se dessiner des tendances assez proches, avec

²⁰¹ *Jewish Currents*, May 1973, p.12.

de nouvelles rencontres, notamment celles de Lustiger et Albert Prago. Le discours de Haïm Herzog est à cet égard emblématique d'une lecture téléologique des événements, avec la notion d'« épée de Damoclès²⁰² » pesant sur les six millions de Juifs et qu'une victoire républicaine en Espagne aurait pu éviter, par un raisonnement en forme de reconstruction de l'Histoire. Des arbres en l'honneur des volontaires juifs ont d'ailleurs été plantés à cette occasion dans le cadre du plan de reforestation d'Israël. D'autres réunions ont lieu, en 1987 à Dublin notamment.

La consécration de cette prise de conscience passe cependant par des formes matérielles plus marquantes encore, rendues possibles par la fin de l'ère franquiste. Alors que l'Etat d'Israël avait entamé une reconnaissance de cet engagement, c'est bien en Espagne, terre des morts et des rêves de *Sepharad*, que vont se matérialiser ces monuments dont les volontaires juifs ont été longtemps privés. Le premier se tient à Madrid, dans le cimetière de Fuencarral : il s'agit d'une plaque posée, semble-t-il, à l'initiative de la municipalité de la communauté juive locale, en 1988. Elle commémore les 17 premiers morts juifs du groupe *Thaëlmann* dans leur combat contre le franquisme. Ce modeste hommage est suivi d'un second, plus impressionnant, destiné cette fois aux « 7 000 » volontaires juifs des Brigades. Il convient d'emblée de noter que ce chiffre, issu des travaux de Toch, est aujourd'hui remis en cause et ne restitue en tout cas pas une réalité encore difficile à prouver avec certitude. Ce monument est érigé en mars 1991, à Barcelone, à l'emplacement où se tenaient les bûchers de l'Inquisition et endroit renommé *Montjuich* (soit « Mont aux Juifs ») par la présence de quelques stèles juives médiévales encore debout. Le Mémorial reprend ainsi un lieu emblématique du passé juif en Espagne. Le dessin du monument est celui qui orne la couverture du livre de Lustiger : il s'agit du fameux mémorial en forme d'étoile juive et d'étoile à trois branches des Brigades internationales. C'est l'Union des Anciens Résistants Juifs de Belgique, dont beaucoup ont été volontaires en Espagne avant d'être résistants, qui a eu l'initiative de ce mémorial, lequel a été approuvé par la municipalité de Barcelone : le dessin en a été réalisé par Dov Liebermann, ancien volontaire juif des Brigades. Lustiger précise également que les trois textes inscrits sur le monument ont été inspirés d'une « précédente édition de ce livre », très certainement l'édition allemande. Il s'agit d'un exemple de l'interrelation entre la dimension funéraire des « Livres de mémoire de guerre » et l'élaboration de lieux de mémoire : l'édition allemande précède en effet le mémorial et en inspire les contours, tandis que l'édition française reprend, en couverture, le dessin du monument. Le livre, lieu de mémoire, participe de la création d'un lieu de mémoire bien

²⁰² LUSTIGER, op.cit. p. 400. Lustiger y étant présent, il en a rapporté le discours de Haïm Herzog ainsi qu'une photo de groupe.

identifié en Espagne, le monument de Barcelone, sur les hauteurs de Montjuich. Les deux éléments sont donc liés par un rapport symbolique étroit : le livre peut devenir, pour les anciens volontaires qui n'ont pu faire le déplacement jusqu'en Espagne, un monument par substitution, dans la mesure où le livre ouvre et se ferme sur les images du monument de Barcelone et de Madrid.

Il est intéressant de noter que c'est Barcelone qui accueille le monument le plus conséquent. La Catalogne a en effet toujours eu un destin singulier en Espagne : perçus avec dédain par le régime franquiste comme porteurs d'un séparatisme catalan hostile au centralisme castillan, les Catalans sont aussi vus comme majoritairement républicains voire anarchistes et de ce fait la région entière a été frappée d'anathème par Franco ; on précisera que Barcelone est restée dernière ville de la République espagnole abattue, et a joué, avec Madrid, le rôle de point d'ancrage symbolique de la résistance républicaine. Il est aussi intéressant de noter que la Catalogne est vue comme abritant plus de *conversos* que les autres régions d'Espagne, tandis que l'antisémitisme espagnol a souvent pris les Catalans pour des Juifs dans une commune détestation, par association des métiers marchands et artisanaux propres à ces deux communautés. Face à ces discriminations, un fort courant philosémite catalan s'était développé dès le XIX^{ème} siècle, lequel faisait siennes les accusations de collusion « catalano-sémite » et développait une admiration pour les Juifs, qui ont su préserver leur langue et leur culture en tous lieux, véritable modèle d'autonomie identitaire pour les indépendantistes catalans. L'écrivain catalan Salvador Espriu est un exemple emblématique de cette confusion de l'imaginaire espagnol qui associe dans un même ensemble sémantique : « républicain-catalan-marchand-juif » face aux valeurs « *nacional*- castillan-soldat-catholique ».

Barcelone a été la ville qui a vu se reconstituer la plus importante communauté juive dans les années 1930 : Motek Pomeranc dit ainsi qu'à « Barcelone, il y avait 10 000 Juifs », chiffre sans doute exagéré mais qui traduit le sentiment de ce volontaire d'avoir trouvé à Barcelone une communauté importante. Cette ville est d'ailleurs associée dans son souvenir au « roi d'Espagne qui a dit que tous les Juifs qui voulaient pouvaient rentre²⁰³ en Espagne ». Véritable ville juive dans son souvenir, cette même ville fait une place particulière à ces volontaires tombés en Espagne. Le monument est donc aussi l'enjeu d'une appropriation mémorielle pour la Catalogne, dans le jeu des régionalismes et des orientations politiques en

²⁰³ Nous soulignons ce terme, significatif du sens d'un retour des Juifs, même ashkénazes, en Espagne.

Espagne, une sorte de vengeance sur la Castille, faisant de cette minorité juive et de ces volontaires une part du patrimoine régional de cette région.

Ces remarques sur le rôle de la Catalogne font signe vers cette autre strate de commémoration, qui se déduit de l'emplacement choisi pour le monument, à Montjuich, étymologiquement « le Mont aux Juifs », là où les condamnés juifs de l'Inquisition étaient exécutés, comme le précise Lustiger dans sa présentation du mémorial :

« Là où au Moyen Age, les Juifs étaient brûlés vifs par l'Inquisition, le terme hébreu de *Ilekher* rend hommage à la mémoire du combat des Juifs pour la liberté des Espagnols.²⁰⁴ »

La jonction est faite entre mémoire de l'engagement des Juifs en Espagne et mémoire de l'Inquisition et de l'exil de 1492 : c'est d'ailleurs la communauté juive espagnole qui avait fait pression pour le premier monument à Madrid. Ce qui, dans la mémoire individuelle, était suggéré en permanence, et formait le liant narratif et logique à la narration de la Guerre, ce qui en définitive justifiait que cette cause dont ils ont été dépossédés par les désillusions ultérieures, soit maintenue dans leur mémoire avec nostalgie, à savoir la victoire sur 1492 et le retour en terre d'Espagne, c'est cela même qui redevient le soubassement de la mémoire collective. L'Espagne accueille d'autant plus intimement cette mémoire des volontaires juifs que l'année 1992 voit les commémorations de la découverte de l'Amérique et le pardon officiel, exprimé par Juan Carlos, pour le décret de 1492, se concrétiser. Faisant sienne cette confusion mémorielle, la mémoire officielle espagnole rend hommage à ces Juifs, espagnols sans patrie du temps du mouvement philo-sépharade, devenus à la faveur de la Guerre civile, volontaires de la liberté par l'intermédiaire de leur frères ashkénazes, et qui sont désormais intégrés à la mémoire de la réconciliation de la société espagnole avec elle-même²⁰⁵. Ces Juifs, ou « *hebreos* », comme l'espagnol aime à le dire à la place du terme « *judío* », plus péjoratif, sont bien « ceux qui passent », selon l'étymologie hébraïque : ceux du départ de la *Sepharad* devenue Espagne catholique, ceux du retour dans les années 1930 par l'intermédiaire du mouvement philo-sépharade et de l'engagement en Espagne, et ceux enfin qui reviennent en 1992, à l'heure où l'Espagne fête sa transition démocratique. Peuple passeur, ils sont en Espagne, passeurs d'une autre Espagne, cette autre Espagne faite de démocratie et de tolérance, y compris et surtout religieuse, pour laquelle républicains, volontaires des Brigades et volontaires juifs se sont battus. Les Juifs sépharades, dit-on, ont gardé la clef de leur maison en Espagne ; les

²⁰⁴ LUSTIGER, op.cit. p. 169.

²⁰⁵ On pourra se reporter au Schéma synthétique en annexe et à son commentaire pour une analyse plus détaillée, quoiqu'encore incomplète, des phases de réappropriation mémorielle et de la création de la catégorie discursive et identitaire du « volontaire juif-espagnol rouge »

volontaires juifs, eux, semblent avoir gardé la clef de la démocratie en Espagne : les commémorer, c'est signifier implicitement que l'Espagne, monarchique et catholique, est aussi *Sepharad*, l'Espagne démocratique et tolérante.

CONCLUSION

L'unité de parole mémorielle des volontaires juifs de l'Espagne républicaine, est donc en définitive à mi-chemin entre les processus spontanés nés des épreuves de ces volontaires et du désir, en dépit des déceptions, de dire « leur » Guerre d'Espagne, et les représentations élaborées par des écrivains testimoniaux extérieurs aux événements, lesquels l'articulent à la mémoire juive contemporaine et à la mémoire douloureuse de la Guerre d'Espagne en Espagne même. Il semble que ces volontaires aient été tout à la fois réels et imaginaires, pris qu'ils étaient entre les mythes préalables formés sur les Juifs et leur relation à l'Espagne, les représentations relayées par la presse juive, les réseaux communistes, et les fantasmes des détracteurs du « judéo-bolchévisme ». Réels, car dès le temps de la Guerre, des volontaires juifs ont pu relier leur engagement à leur identité juive et faire l'expérience d'une judéité qui était aussi celle élaborée par leurs interlocuteurs, mais imaginaires en ce qu'ils ont été en partie dépossédés de cet engagement, devenu enjeu de persécutions successives par les nazis et les communistes, avant d'être transmis, non sans déformations, par ceux-là-même qui avaient alimenté les premiers mythes, les écrivains et militants de « l'arrière ». Affirmer une unité de parole mémorielle pour des parcours aussi fluctuants relèverait alors de la gageure, surtout si l'on prétend affirmer péremptoirement une liste définitive de ces volontaires juifs.

Pour autant, le fil conducteur commun entre ces expériences et ces représentations, semble bien être celui de l'Espagne elle-même, la seule catégorie qui transcende les différences et les déceptions des volontaires juifs. L'Espagne et son peuple forment en effet une catégorie dépolitisée de la mémoire : celle-ci a pu alors trouver dans des modes d'expression semi-religieux, dans des liens préservés avec ceux d'Espagne, et dans une articulation au destin du peuple juif, un moyen de dépasser les contradictions et les rancœurs accumulées au fil de leurs parcours dans ce siècle des idéologies. Sans doute, l'éloignement définitif avec cette terre a contribué à en cristalliser les contours, à en sauvegarder la nostalgie, laquelle s'est exprimée alors en réempruntant les chemins de l'exil de *Sepharad*, en convoquant sans cesse le souvenir de 1492 comme obsession narrative permettant de donner un sens à toute parole juive sur l'Espagne. Un destin singulier pour ces volontaires s'est tissé dans cette valeur principielle de leur vie, dont la commémoration, en dehors des possibilités de l'inscrire en un lieu stable pendant de longues années, est passée par l'écrit, d'abord individuel puis collectif. Ce fil narratif, plus encore que l'identité juive, source des débats qu'on a évoqués, est d'ailleurs celui retenu par la mémoire monumentale : le choix de l'Espagne, dans son articulation implicite à

l'exil de 1492, semble confirmer cette dominante, d'autant plus aisée qu'elle rejoint celle que l'Espagne trouve moins polémique et préfère ressusciter. Le repentir officiel du roi d'Espagne, en 1992, pour les douleurs causées aux Juifs sépharades, a en effet constitué un exemple de détournement des luttes mémorielles : en célébrant cette réconciliation, déjà au cœur des débats des années 1930, le Roi d'Espagne a pu également, mais implicitement, confirmer le choix démocratique de l'Espagne, que la Loi d'amnistie de 1977 n'avait qu'esquissé et que la Loi de mémoire adoptée par l'Espagne a voulu réinsuffler ; en vain, puisque les débats mémoriels ont alors repris avec plus de virulence encore.

A la confluence de ces tensions multiples, qu'elles soient identitaires ou mémorielles, l'unité de parole des volontaires juifs de l'Espagne républicaine n'a pu se faire que sur des bases minimales d'affirmation d'une logique intérieure à une lutte dont ils se sont sentis dépossédés par de multiples débats idéologiques et scientifiques. Pour nombre de ces volontaires juifs dont l'engagement a pu amener des désillusions, le plus simple était d'opérer un consensus autour de cette phrase « Je suis juif, ancien d'Espagne », laquelle semblait tisser des liens avec la mémoire sépharade de l'Espagne, aujourd'hui bien plus apaisée dans un pays davantage en proie aux convulsions des politiques mémorielles de la Guerre civile. C'était en enfin également accepter une identité juive que l'existence en Israël de nombre de ces anciens volontaires semblait rendre plus évidente, tout en trouvant en Espagne une patrie ultime, celle des camarades tombés au combat, et celle qui a accordé en 1995 à tous les anciens volontaires des Brigades, la nationalité espagnole. Les termes péjoratifs de « Spaniard » ou « espagnol rouge » reçus comme des injures par les volontaires dans les méandres des camps de concentration et de l'administration soviétique sont ainsi convertis en une reconnaissance légale : l'assignation identitaire discriminatoire est dépassée en marque d'affection et de reconnaissance par l'Espagne. Par là même, les volontaires juifs ont pu trouver une terre d'accueil, *post mortem* pour la plupart, à un engagement si difficilement reconnaissable par un pays plus qu'un autre. L'Espagne, valeur refuge pour ces volontaires, est désormais prête à accueillir leur mémoire, dans la mesure où celle-ci a pu, au-delà d'une apparente aberration historique, s'intégrer plutôt à celle, désormais consensuelle, de *Sepharad*. Un mystère s'est donc noué autour de cette identité néo-sépharade, faite de persécutions et de nostalgie pour une terre aimée, mystère étonnamment repris par le choix commémoratif de l'Espagne et accepté par les volontaires survivants qui y voyaient un moyen de construire une logique intérieure de leur engagement pour cette terre « sans antisémitisme », au-delà des errements idéologiques. Entre mémoires et

représentations, spontanées ou reconstruites, c'est bien l'unicité d'un engagement qui a trouvé à se dire en *Sepharad*.

Cet axe d'étude sur la question du volontariat des Juifs en Espagne républicaine nous a amenés à nous écarter dès lors, des problématiques habituelles sur le sujet. Celles-ci nous semblent en effet butter en partie sur la question de l'identification de ces volontaires, laquelle ne peut se comprendre que par la prise en compte des enjeux mémoriels qui déterminent les catégories de témoignage retenues par ces volontaires et des analyses historiques qui ont eu tendance à confondre ces plans. L'état des travaux sur la question est en effet représentatif de ces difficultés, tandis que de récentes analyses ont pu progresser davantage en questionnant la construction identitaire elle-même.

Ces travaux peuvent se répartir en deux mouvements dont le premier est encore difficilement distinguable du témoignage, tandis que le deuxième formule des problématiques encore limitées, toutefois, au temps même de la Guerre civile, sans prendre en compte les années suivantes. Le premier article sur la question, déjà évoqué, est celui de Josef Toch²⁰⁶, lequel inaugure la recherche proprement archivistique que Diamant n'avait menée qu'à des fins mémorielles, dans l'établissement d'une comptabilisation précise de ces volontaires juifs. Cette question du dénombrement est en effet alors au cœur des problématiques des années 1970, et le chiffre qu'il retient de 7758 volontaires, a longtemps été repris comme une source sûre alors que les analyses récentes de Gabriel Ersler, plus documentées en termes d'archives, ont récemment souligné les erreurs et confusions de ce premier « historien des volontaires juifs », selon l'expression de Lustiger. Toch ne définit pas précisément ce qu'il entend par volontaire juif et son décompte est en effet basé sur des catégorisations abusives : c'est le nom du volontaire ou des suppositions liées à l'émigration juive en France qui forment ces critères d'analyse. Ce dénombrement est en outre celui effectué par un ancien volontaire lui-même, qui agit plus en qualité de témoin voulant honorer ses camarades, que d'historien. Cet article est alors repris par les deux transmetteurs de l'historiographie naissante sur la question du volontariat juif : ce sont Albert Prago et Alberto Fernandez. Le premier, déjà évoqué, reprend les calculs de Toch et les gonfle pour atteindre le chiffre mythique de 10 000 volontaires, et alerter la communauté juive new-yorkaise sur l'urgence de commémorer ce passé. Ses partis

²⁰⁶ Josef TOCH, "Juden im Spanischen Krieg 1936-1939", *Zeit Geschichte*, Salzburg, 1974, Heft 7.

pris identitaires, son statut d'ancien volontaire juif frustré d'une identité qu'il n'a pu exprimer en Espagne et dont il se sent dépossédé par les « assimilationnistes » accentuent la confusion entre mémoire et histoire. Son article, éclairant sur la différence d'expression de l'identité juive entre volontaires juifs « occidentaux » et volontaires juifs « orientaux », tend cependant à réactiver des lectures biaisées de la question. A cet égard, la compréhension de leur engagement comme preuve opposée aux antisémites et comme lutte prémonitoire contre la Shoah est emblématique d'une lecture que l'on retrouve de part en part.

L'article d'Alberto Fernandez²⁰⁷, que cite souvent Prago, est assez proche mais aborde certains points propres à l'Espagne. Cet historien espagnol écrit en effet cet article alors que le franquisme est lentement déconstruit dans une Espagne en pleine transition : aborder ce sujet d'un point de vue historien, c'est avant tout tenter, à grande peine, de revenir sur un point sensible de la mémoire de la Guerre d'Espagne et du franquisme, qui avait désigné l'ennemi judéo-bolchévique comme ennemi premier de l'Espagne catholique, pour lui donner une dimension autre. Il tente alors de rappeler les mythes philo-sépharades, comme celui de ce Benjamin Balboa, marin républicain juif du Maroc que la presse socialiste avait défendu. Lui-même présent à la conférence de Tel-Aviv en 1972, il y avait parlé en faveur de l'amitié entre les peuples juif et espagnol. Son travail est cependant facilité par la bonne image d'un Franco philo-sépharade, en partie seulement fondée matériellement, que la presse espagnole avait diffusée à partir des années 1945. Le sauvetage des Juifs par Franco est en effet un point problématique de cette mémoire des volontaires juifs qu'on n'a pu encore développer mais qui pourrait expliquer le silence dénoncé par Prago : un service commémoratif pour Franco se serait en effet tenu à la Synagogue hispano-portugaise de New York, tous les 20 novembre depuis la mort du *Caudillo*, tandis que le rabbin Lipschitz avait eu le projet d'écrire un livre sur l'action salvatrice de Franco²⁰⁸. Ce capital de sympathie avait d'ailleurs fait l'objet d'une mise en valeur par Franco, qui avait favorisé un philo-sépharadisme permettant à l'Espagne de maintenir des liens avec le reste du monde sans trahir l'idéologie d'isolement sur l'Hispanité seule. Son travail, est donc orienté sur les notions d'amitié entre les deux peuples, à l'heure républicaine comme sous le franquisme, qui trouve dans ce volontariat un nouvel écho aux théories philo-sépharades. D'autres articles du *Jewish Currents* à prétention historique, mêlés à des

²⁰⁷ Alberto FERNANDEZ, « Judios en la Guerra de España », *Tiempo de Historia* n°10, Madrid, 1975.

²⁰⁸ Danielle ROZENBERG, *L'Espagne contemporaine et la question juive: les fils renoués de la mémoire et de l'histoire*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2006. Voir pp. 185-200.

témoignages d'anciens volontaires juifs faisant état de leur engagement et des noms de leurs camarades tués, se sont multipliés, sans apporter d'analyses novatrices sur la question.

Parallèlement, la réédition du livre de Diamant et les travaux de Lustiger ont pu se comprendre un temps comme des apports historiographiques, mais très vite rejetés par la communauté scientifique. Dans son compte rendu sur le livre²⁰⁹, Rudi Van Doorslaer relevait ces contradictions, la construction assez faible de l'ouvrage, l'absence d'archives extérieures au monde juif, notamment l'absence rédhibitoire des archives sur la Guerre d'Espagne, la tendance « nationalitaire » juive, selon les propres mots de Doorslaer, et surtout l'objectif avoué de combattre l'attitude du public israélien et la *doxa* des manuels scolaires voulant, selon lui, montrer que les déportés n'ont pas opposé de résistance aux nazis. Ce parti pris est l'erreur principale du travail de Lustiger, et Doorslaer conclut avec pertinence que ce qui est négligé dans l'étude, c'est le questionnement sur l'identité des volontaires juifs elle-même, sa dimension collective, qui est, selon Doorslaer, à interroger dans ses implications psychologiques. La culture commune et le sentiment de cohésion sociale se situent en effet « au niveau de l'inconscient collectif ». C'est en grande partie cette analyse qui nous a conduits à envisager le livre de Lustiger dans le sens que nous avons pris et à tenter de situer notre analyse également dans le domaine des créations inconscientes d'une identité collective et d'une appartenance psychologique à un objet social difficile à cerner précisément : « les volontaires juifs de la Guerre d'Espagne ».

Cette orientation psychologique se retrouve d'ailleurs dans l'ouvrage d'Alain Brossat et Sylvia Klingberg, *Le Yiddishland révolutionnaire*²¹⁰, publié pour la première fois en 1983 qui consacre un chapitre à la question des volontaires juifs en Espagne républicaine. Cet ouvrage appelle de nombreux commentaires : écrit par une sociologue et un professeur de philosophie, son parti pris est celui d'une analyse en des termes sociologiques et psychologiques voire anthropologiques d'un phénomène qui selon eux remet en cause « l'Historiographie victimaire » de la Shoah, qu'ils récusent, à savoir le militantisme révolutionnaire des Juifs d'Europe avant et pendant la Seconde Guerre mondiale. Les écrivains accusent en effet la politique officielle de l'Etat d'Israël de passer sous silence cette part du passé. Si la qualité historiographique de cet ouvrage est certaine en bien des points, le parti pris est alors ostensiblement le même que celui des mémorialistes évoqués, et sa lecture téléologique des

²⁰⁹ Rudi VAN DOORSLAER, "Arno Lustiger, Shalom Libertad! Les Juifs dans la guerre civile espagnole, compte-rendu", in *Vingtième siècle*, Revue d'Histoire, 1992, vol.35, numéro 1, pp. 115-116.

²¹⁰ Alain BROSSAT & Sylvia KLINGBERG, *Le Yiddishland révolutionnaire*, Paris, Ed. Syllepse, Collection « Yiddishland », 2009, 291 p.

faits est problématique. Celle-ci se justifie cependant par la méthode utilisée : les deux auteurs travaillent à partir d'enquêtes orales menées sur un grand nombre d'anciens militants de gauche, tous partis confondus, vivant à présent en Israël. On comprend dès lors qu'ils cherchent à rendre le paysage psychologique du témoignage, mais leur analyse ne fait souvent que reprendre les sentiments et les analyses des enquêtés eux-mêmes. Ils voulaient d'ailleurs initialement, comme ils le précisent dans l'introduction, se contenter d'éditer ces différents témoignages mis bout à bout, pour rendre la parole à ceux qu'on n'entend pas et qui militent pour leur autre *Yiddishland*. Au cœur de ces destins, l'Espagne joue un rôle décisif comme acmé de l'engagement révolutionnaire et démonstration éclatante de la capacité des Juifs, selon leurs propres termes, à se battre pour une cause noble et étrangère à leurs préoccupations propres, tout en affirmant, de façon assez contradictoire, que lutter en Espagne, c'était mener aussi leur lutte contre l'antisémitisme à plus grande échelle. Cet ouvrage est alors précieux en ce qu'il permet de saisir les ressorts psychologiques présidant au témoignage, les contradictions, et les errements de ces destins individuels, qui voient dans leur présente vie en Israël, un échec de tout ce en quoi ils ont cru en même temps qu'un aveu de n'avoir su trouver un autre moyen de vivre. On s'est donc appuyé sur la notion de « transfert d'utopie » développée par les coauteurs et sur les problématiques du recouvrement de la mémoire par la Shoah en prenant aussi le témoignage au rebours de son mode d'énonciation : alors que celui-ci relit l'Espagne avec à l'esprit le génocide, on a tenté de montrer par quels processus une telle lecture unifiante et téléologique a pu se créer.

Ces travaux, on le voit, restent donc à la lisière d'une mémoire qui ne parvient que difficilement à envisager un passé que l'ampleur des mutations de l'après-guerre rend difficile à percevoir sans d'immédiates déformations. On n'a pu étudier l'historiographie israélienne sur la question, en grande partie non traduite, tandis que les travaux soviétiques en russe et yiddish publiés avant 1968 n'ont pu non plus être analysés, en raison de l'obstacle de la langue ou des difficultés à se les procurer. Les traductions d'ouvrages publiés en URSS et les articles traduits d'historiens israéliens ont permis néanmoins de dessiner une appréciation de ces premières analyses assez proches de leurs collègues européens. Deux travaux récents ont cependant rompu avec ces errements de l'historiographie : ce sont les travaux de Gerben Zaagsma²¹¹ et de Raquel

²¹¹ Gerben ZAAGSMA, *Jewish Volunteers in the Spanish Civil War, A case study of the Botwin company*, MA in Yiddish Studies Program (dr. Gennady ESTRAIKH & dr. Michael KRUTIKOW), September 2001. Disponible en ligne.

Ibañez-Sperber²¹². Le premier est le résultat d'un Master consacré à la compagnie Botwin qui a élucidé de nombreux points identitaires sur la création de cette unité mythique. En renonçant à interroger d'un point de vue statistique l'ensemble des volontaires juifs et en se concentrant sur l'organisation et l'imaginaire lié à cette unité, Zaagsma a su recentrer le propos tenu sur ces volontaires en partant du noyau de création des représentations qui y sont liées. Si son analyse reste centrée sur l'intériorité de cette unité, les processus d'organisation, la participation concrète de cette unité au front, son point de départ est intéressant : c'est en constatant la récurrence de l'engagement de volontaires juifs dans les *Yizker Bikher* qu'il a eu l'idée d'étudier cette compagnie Botwin. En dépit de ce point de départ mémoriel, il se concentre sur les deux années de la guerre et développe une analyse d'histoire militaire en reprenant la question des motivations poussant à la création de cette unité sur l'engagement des volontaires. Il ne développe pas ses analyses sur la réception culturelle dans la presse juive ni sur l'après-guerre de ces volontaires. On s'est en partie basé sur les apports décisifs de ce travail, en tentant de ne pas répéter le travail accompli, raison pour laquelle on a renoncé à traiter dans une partie à part l'historique de la compagnie Botwin qui imprègne pourtant la mémoire des volontaires.

Raquel Ibañez Sperber a, quant à elle, repris la question du nombre de volontaires mais en l'envisageant d'emblée dans ses complexités et ses apories, notamment par la différence entre les Juifs d'Europe occidentale et des Etats-Unis par rapport aux Juifs d'Europe Orientale, les premiers n'étant pas portés à signaler cette part de leur vie privée lors de leur engagement. C'est surtout dans l'analyse sociologique des milieux de départ et des raisons de l'engagement que son travail est éclairant : il aborde en effet le passage d'un monde traditionnel juif, à un militantisme juif de gauche, qui aboutit souvent, au gré des exils, à un communisme que l'Espagne a renforcé. Elle précise toutefois les nombreuses nuances à apporter à la question, et pose véritablement le problème de savoir si les volontaires s'engageaient comme juifs ou non. Toutefois, son point de vue consistant à nier le facteur religieux dans cette expérience espagnole, s'il se justifie parfaitement dans le temps de l'engagement, ne saurait correspondre, à ce qu'il ressort des sources étudiées, aux modes d'expression mémoriels et aux attitudes d'une minorité, il est vrai, de ces volontaires, dans leur récit des épisodes de prière au front, dans les camps, et à l'heure du deuil. Cet article pose ainsi des questions fondamentales pour notre sujet, mais on a été conduit à en nuancer certaines conclusions.

²¹² Raquel IBANEZ SPERBER, « Judios en las Brigadas internacionales. Algunas cuestiones generales », in *Haol*, Numéro. 9, (Hiver 2006), Universidad Hebrea de Jerusalem (publication en ligne le 15 Février 2006).

Un dernier axe historiographique a permis d'éclairer ce sujet sous un angle qui peut s'avérer prometteur pour resituer la problématique dans le contexte espagnol : c'est le point de vue que donne l'historiographie des mondes sépharades sur la question des volontaires juifs. L'ouvrage de synthèse de Danielle Rozenberg, *L'Espagne contemporaine et la question juive*²¹³, consacre en effet quelques pages aux volontaires juifs de la compagnie Botwin, alors même que son ouvrage aborde uniquement la communauté juive sépharade et ses liens avec l'Espagne. Elle précise en effet qu'une infime minorité de Juifs installés en Espagne avant-guerre s'est engagée dans les rangs de l'*Ejército popular*, comme cela a été le cas de notre principal enquêté Motek Pomeranc, et qu'aucun des Juifs espagnols les plus anciennement installés en Espagne n'a pu être compté comme volontaire. Pour autant, et un ouvrage de Martine Berthelot²¹⁴ sur les communautés juives espagnoles pendant la Guerre d'Espagne et le franquisme, rédigé à partir d'enquêtes orales, pourra d'ailleurs préciser ce point, il n'est pas impossible que ces communautés juives de langue espagnole aient réagi à ce volontariat juif dans les rangs républicains. En abordant cette question au prisme des liens entre l'Espagne et ses « Espagnols sans patrie », on pourra sans doute comprendre plus exactement ce volontariat juif dans ses liens presque mystiques avec l'Espagne juive du Moyen Âge, et cette obsession de l'exil de 1492 dans le témoignage juif ashkénaze. Le témoignage de Pomeranc, présent dès 1934 en Espagne et témoin de la présence juive à Barcelone, est à cet égard aussi rare que précieux.

De l'ensemble de ces travaux, il ressort un net progrès dans la compréhension de ce volontariat : l'étude de la compagnie Botwin comme de l'engagement des volontaires juifs de toutes origines a trouvé, avec Zaagsma et Sperber, des réponses pertinentes, qui ont semblé laisser ouverte un retour sur le problème du point de vue de la mémoire. Dès lors que l'histoire à proprement parler, de ces volontaires dans le temps de la Guerre a enfin trouvé des réponses plus précises, il a paru utile, avant d'entamer éventuellement une synthèse d'ensemble sur tous les volontaires juifs, d'apporter un éclairage sur les premiers écrits testimoniaux et sur la question du rôle déformant de la mémoire dans ce champ d'étude. En envisageant les mémoires, les « Livres de mémoires de guerre », les témoignages oraux, et les monuments commémoratifs comme des faits mémoriels en eux-mêmes, susceptibles d'analyse, on a pu réinterroger cet événement lui-même de l'engagement des volontaires juifs. La question de la mémoire des

²¹³ Danielle ROZENBERG, *L'Espagne contemporaine et la question juive: les fils renoués de la mémoire et de l'histoire*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2006.

²¹⁴ Martine BERTHELOT, *Memorias judias (Barcelona 1914-1954), Historia oral de la Comunidad Israelita de Barcelona*, Barcelone, Fundacion Baruch Spinoza/ Riopedrias ediciones, 2001.

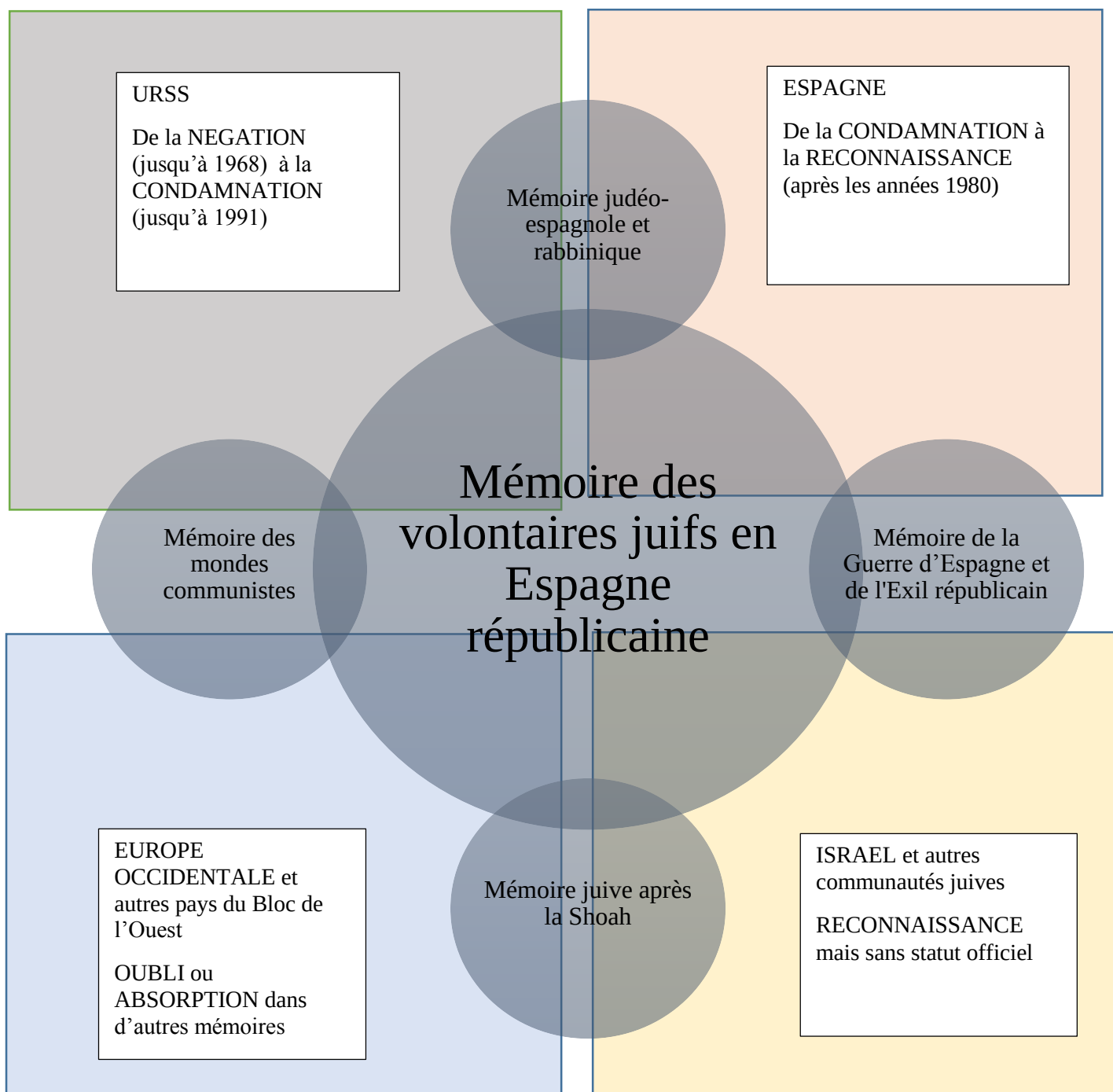
Brigadistes internationaux, plus largement, n'a pas en effet été abordée *stricto sensu*, alors que ses spécificités sont nombreuses. Seules quelques pages dans le livre d'images de Skoutelsky et Lefebvre²¹⁵, ainsi qu'un article de Skoutelsky seul²¹⁶, a abordé ces « Livres du souvenir » des Brigades comme des faits mémoriels. En envisageant cette question encore en friche au prisme des volontaires juifs, il a été possible d'en souligner l'originalité par rapport à d'autres mémoires, bien plus étudiées du XXème siècle, au premier rang desquelles, l'étude des modes de témoignage sur la Shoah peut être comptée. Par cette mémoire à mi-chemin entre ces deux historiographies qui s'ignorent en dépit des destins des individus évoqués, il a été possible, espère-t-on, d'offrir des pistes d'analyses futures. L'emprunt des méthodes d'analyse du témoignage de la Shoah pour aborder la mémoire de la Guerre d'Espagne d'un côté, et l'évocation du passé espagnol des déportés d'un autre côté, en lien avec la mémoire quelque peu négligée des Juifs sépharades et des espagnols républicains dans la Shoah, pourraient nourrir réciproquement ces deux historiographies.

²¹⁵ Lefebvre-Peña M., R. Skoutelsky, et Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (dir.), *Les brigades internationales: images retrouvées*, Paris, France, Ed. du Seuil, 2003, 189 p.

²¹⁶ Rémi SKOUTELSKY, « L'Espagne après l'Espagne, la mémoire des Brigades internationales », in *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2003, vol. 70, pp. 27-33.

ANNEXES

Schémas, tableau des sources, documents iconographiques et questionnaire



ANNEXE 1: Schéma des imbrications mémorielles de la mémoire des volontaires juifs en Espagne républicaine et contexte des grandes aires de représentation des anciens d'Espagne

Commentaire du schéma des sphères mémorielles

Ce schéma vise à clarifier les différentes sphères mémorielles au sein desquelles sont inscrits les anciens volontaires juifs. La mémoire de ces Juifs, volontaires en Espagne républicaine pose en effet problème : souvent devenus résistants par nécessité ou par conviction dans les différents pays occupés par le Reich pendant la guerre, par-là même encore plus souvent déportés, avant que leur retour dans leurs pays d'accueil ou de naissance ne se fasse pas sans suspicion de la part des autorités locales, ils connaissent enfin les purges antisémites de 1968 en Pologne qui les obligent, pour une part d'entre eux, à un nouvel exil. On se situe là à la confluence des événements parmi les plus marquants du XX^{ème} siècle, ceux qui ont suscité tour à tour une débauche de parole ou un silence contraint par les nouvelles tensions politiques des différents pays où ils se trouvaient. Mémoire de la Guerre d'Espagne d'abord, longtemps tue en Espagne même, avant que des lois d'amnistie sous la démocratie ne rendent encore difficile l'évocation de cette mémoire de vaincus, celle des républicains, des brigadistes, des exilés. De nombreux ouvrages abordent cependant les enjeux de cette mémoire en pleine ébullition depuis les premières fouilles dans les fosses communes du franquisme²¹⁷. Mémoire judéo-espagnole également, celle des sépharades qui, bien que n'ayant pas joué un rôle décisif dans le volontariat juif en Espagne, phénomène essentiellement ashkénaze, ne sont pas restés insensibles aux lois favorables au retour des sépharades en Espagne dans les années 1930, au point de reformer une communauté de 5 000 Juifs en Espagne même. Cette communauté, qui a été maintenue dans le silence sous le franquisme, silence humiliant imposé par un catholicisme nationaliste triomphant mais qui a su les protéger, bon gré mal gré, de la Shoah, a cependant conservé une mémoire des volontaires républicains de leurs familles ou de leurs proches. Ces judéo-espagnols semblent donc les dépositaires, sur le sol espagnol, d'une part de cette mémoire juive de la guerre. Partant, la mémoire juive en général et sa mutation après la Shoah s'impose comme un point décisif de compréhension d'une part de cette oblitération de la mémoire des volontaires juifs de la Guerre d'Espagne. Parce que la plupart de ces derniers ont connu la Shoah, dont les premières mesures concentrationnaires sont intervenues très vite après la *Retirada* et l'attente des anciens d'Espagne dans les camps de réfugiés du Sud de la France, ils n'ont pu faire le deuil de la Guerre. Dès lors, ils ont articulé immédiatement la succession de la Guerre d'Espagne et de la Shoah dans une narration qui relict leur engagement à la lumière de

²¹⁷ Emilio SILVA et Santiago MACIAS, *Les fosses du franquisme*, traduit par Patrick Préface Pépin, Paris, France, Calmann-Lévy, impr. 2005, 2005, 310 p

cet événement traumatique. Celui-ci voue le passé en Espagne au rang de prélude, de premier signe de la Shoah, ce qui se traduit par l'interrogatoire mené auprès de Monsieur Pomeranc²¹⁸, qui après une quinzaine de minutes sur l'Espagne, a évoqué longuement son expérience concentrationnaire et y est revenu sans cesse. Il convient d'ajouter une quatrième sphère mémorielle, celle du communisme, auquel la plupart des volontaires adhéraient plus ou moins. La mémoire communiste, en effet, complexifie cette question. Elle peut se caractériser par une première phase de repentir après la reconnaissance des crimes staliniens et surtout du pacte Molotov-Ribbentrop d'août 1939 qui constitue un point de non-retour pour nombre d'anciens militants, avant que la chute de l'URSS ne crée une désillusion complète pour une idéologie qui restait l'idéal de nombre d'anciens volontaires d'Espagne. Vis-à-vis de la Guerre d'Espagne, la mémoire communiste adopte une attitude encore plus ambiguë, en couvrant de gloire les anciens d'Espagne et en leur donnant des postes haut placés dans les administrations des divers pays du Bloc de l'Est puis en opérant des purges successives de ceux accusés de « trotskysme » et de « sionisme », les deux catégories étant souvent associées à un même accusé. Le souvenir des tensions internes entre les différents groupements de gauche en Espagne constitue, de surcroît, un point d'exacerbation des tensions mémorielles et la cause d'un sentiment d'échec et d'épuisement des idéaux révolutionnaires. A ces mémoires multiples du communisme, la mémoire plus spécifiquement juive du communisme est marquée par le thème d'une espérance déçue, celle d'une alternative au sionisme dans un pays qui se voulait le plus avancé en termes de reconnaissance de l'égalité civique de ses citoyens, et qui a pourtant pratiqué les mêmes politiques antisémites, quoique de façon cyclique. En effet, alors que la création du Birobidjan, comme république juive socialiste au sein de l'URSS, avait fait naître des espoirs indéniables, confirmés par l'unité dans la « Grande guerre patriotique », l'épisode des persécutions antisémites de masse de 1968 se soldant par de nombreuses expulsions a brisé la confiance que portaient les Juifs envers l'URSS, ce dont témoigne l'ouvrage sur la vie d'Efraim Wuzek²¹⁹.

La mémoire juive de la Guerre d'Espagne s'inscrit donc à la confluence de ces quatre sphères mémorielles, véritable paroxysme de traumatismes personnels et d'épreuves collectives, qui ont pu modifier considérablement les modes de commémoration et de témoignages. Par ailleurs, l'appropriation de cette mémoire varie selon qu'elle s'exprime à l'échelle individuelle, communautaire, nationale ou transnationale. Les contextes de chacun des

²¹⁸ Voir, « Sources », enquête orale, questions posées à Monsieur Motek Pomeranc.

²¹⁹ op.cit., p 2.

pays dans lesquels ces volontaires juifs ont vécu, dans l'après-guerre, ont créé des polarités variables dans les discours de mémoire et de commémoration, tantôt marqué par la volonté de montrer son engagement prolétarien, dans le Bloc de l'Est, ou démocratique, à l'Ouest, ou encore son combat pour la cause juive, en Israël. On peut résumer cette confluence mémorielle par un schéma qui tente de dessiner le point nodal de la mémoire que nous étudions en la situant au croisement de ces paramètres.

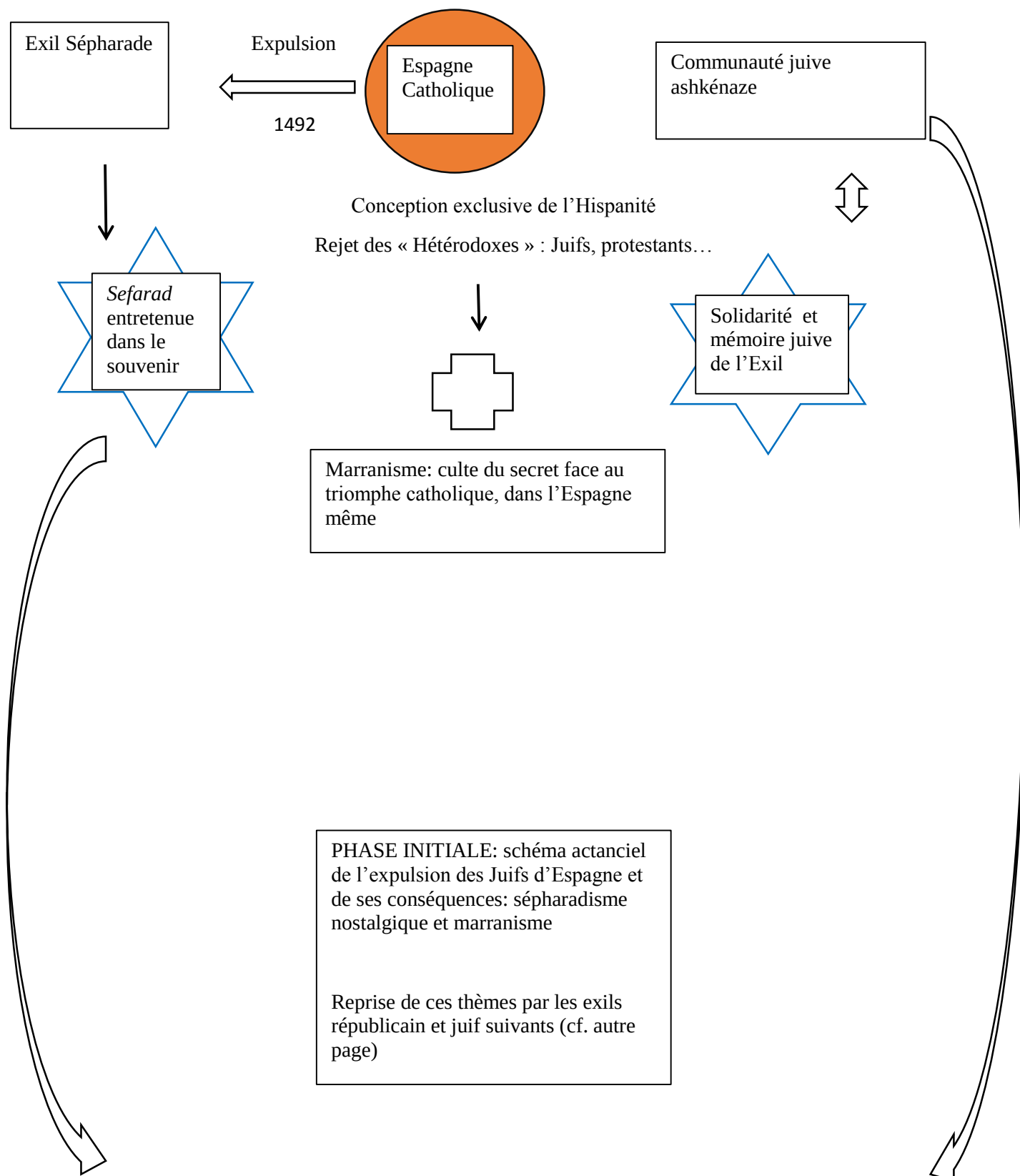
ANNEXE2 Tableau synthétique	<i>Romanceros de la Guerra de España</i> (en espagnol)	<i>Livres de souvenirs</i> des Brigades et ouvrage de Gina Medem (espagnol et français majoritairement, en fonction de la nationalité de l'unité)	Recueil A.V.E.R (en français) <i>Epopée d'Espagne</i>	<i>Yizker Bikher</i> (en yiddish)	Livres de mémoire de la Guerre	
					David Diamant (yiddish et français)	Arno Lustiger (allemand, puis traduit en français et espagnol)
Date de création et Lieu	Durée de la Guerre et immédiat après-guerre, en Espagne et dans l'Exil Les éditions interviennent de la première en 1938 aux plus récentes de Serge Salaün	Durée de la Guerre, en Espagne	Composé ans les années 1950, achevé 1957, en France	Dans l'après Shoah, longue durée, dans les communautés reconstruites hors d'Europe de l'Est	Deux éditions : 1967 et 1979, bien après les événements, en France, plusieurs strates d'écriture	Très tardif, 1991, en Allemagne
Auteur(s)	Auteurs nombreux, sans lien entre eux, réunis <i>a posteriori</i>	Composé à partir de notes de soldats, articles, discours, etc rassemblés par un membre des Brigades ou journaliste de Guerre	Collectif, l'A.V.E.R et ses membres, avec l'aide des familles.	Très divers, soit pas d'auteurs et travail collectif, soit mandat donné à un auteur pour rédiger en leur nom l'ensemble	Auteur unique, membre du PCF et affilié à la Section juive du Parti dans les années 1930, membre des organisations d'aide à l'Espagne	Auteur unique mais aidé de nombreuses organisations juives
Visée de l'ouvrage et origines de l'initiative	Plusieurs ouvrages d'anthologie, visée esthétique et testimoniale et de propagande dans le temps même de la Guerre. Les poèmes sont initialement publiés dans la presse avant de faire l'objet d'une publication groupée. Enjeu : sublimer la lutte et emploi du registre épique)	Visée testimoniale, de propagande et informative pour l'arrière et l'opinion publique, sur commande du Commissariat des B.I	Visée testimoniale, informative pour défendre l'engagement des volontaires, mise en parallèle de l'engagement en Espagne et de la Résistance en France pendant la Seconde Guerre mondiale)	Visée testimoniale accentuée, impératif de se souvenir des noms des morts, raconter l'avant-Shoah et son irruption, sauver le patrimoine juif, redonner un tableau vivant de la vie des communautés « d'avant ».	Commémorer les volontaires juifs dans contexte de hausse de l'antisémitisme en Pologne (?), créer ou recréer une collectivité des volontaires juifs, combattre les préjugés antisémites dans le temps même de l'écriture	Dimension historienne mais avortée, forte place aux biographies et aux volontaires eux-mêmes, croise la visée de nomination des volontaires et d'élaboration des portraits, dépassement des enjeux idéologiques communistes, attachement aux destins individuels

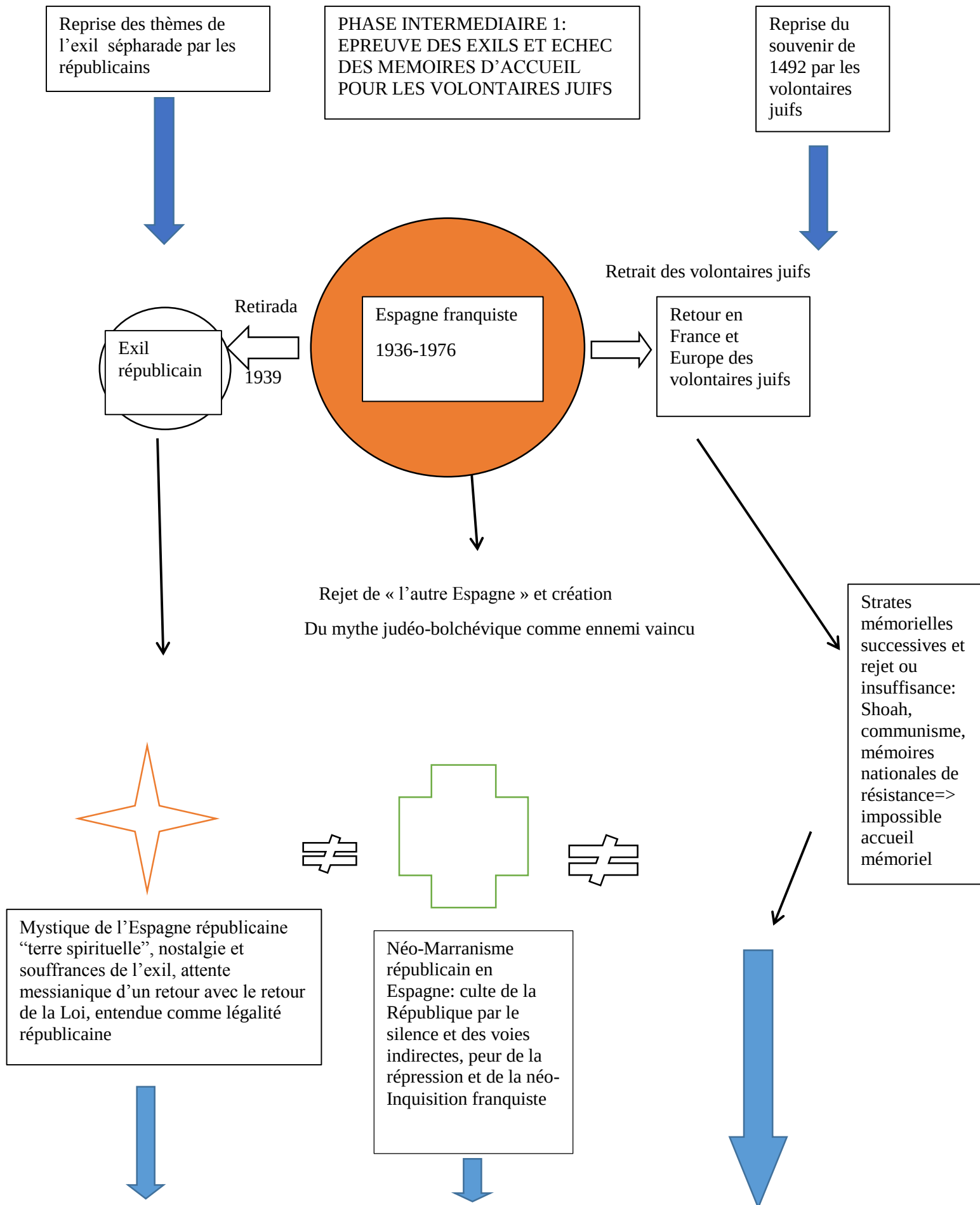
Style et mise en forme	Poésie de styles très hétéroclites : épique, lyrique, tragique et burlesque	Style bref et descriptif, enjeu de relater l'immédiateté de la lutte, en donnant un récit haletant des étapes de la bataille, sur un ton parfois épique, mais parfois aussi très journalistique suivant l'auteur	Style binaire : descriptions historiques de l'histoire de l'Espagne et envolées épiques, forte prégnance d'une rhétorique de lutte maintenue dans le contexte des grèves en Espagne franquiste	Très varié, souvent tonalité de conte, ou récit personnel tragique, succession de portraits, parfois sarcastique et informatif	Style épique accentué, forte rhétorique de lutte communiste antifasciste, mais aussi écriture d'analyse historique	Style assez neutre mais tendance à envisager l'engagement au prisme de la Shoah et de la seule construction de l'Etat d'Israël
Thématiques principales	Noblesse de la cause et de la lutte menée, accentuation des oppositions binaires Bien/Mal, éloge des soldats et miliciens, ouvriers et paysans	Les volontaires internationaux, les hauts faits des Brigades, les batailles et les étapes du combat, la bravoure pour remédier aux problèmes d'approvisionnement, dans le cas de Gina Medem, l'héroïsme des volontaires juifs, la dénonciation des préjugés antisémites contredits par les faits	La description d'une armée hors normes, dont la dimension internationale appelle explications, lyrisme de la lutte et reprise du romantisme révolutionnaire du front	La vie su <i>shtetl</i> , les persécutions antisémites, mais aussi des événements quotidiens, Confrontés aux destructions comme thème ultime et point aveugle de tout récit	Le volontariat juif comme doublement motivé, parmi les plus importants proportionnellement, prouvant la combattività des volontaires juifs, rôle de la <i>Naïe Presse</i> et de l'aide à l'Espagne, apologie de l'URSS	Mêmes thématiques que Diamant mais critique le communisme et les purges soviétique, rôle de la Shoah accentué dans le destin de ces volontaires, redonner une image de la vie au combat et dans les camps, qui occupe une place plus importante que dans l'ouvrage de Diamant.

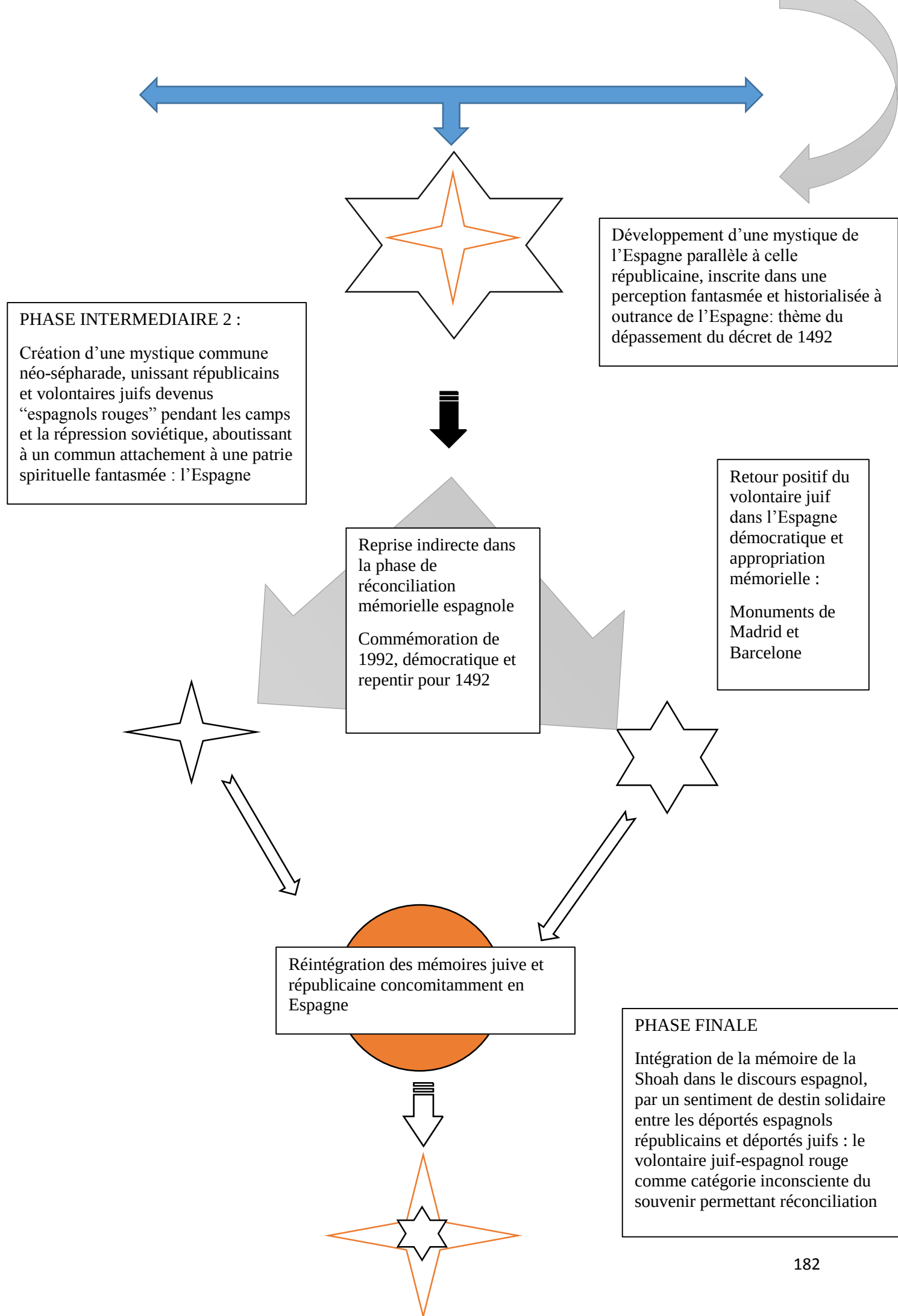
Rapport funéraire et/ou religieux, présence de listes de noms	Pas de rapport funéraire d'ensemble, mais cas particuliers, poèmes épitaphes (A Durruti, Jaskel Honigstein...)	Pas de rapport funéraire dominant, des noms sont donnés dans le corps du texte	Présence d'une liste de noms au cœur de l'ouvrage, forte implication des familles pour l'améliorer, dimension funéraire de substitution aux tombes profanées en Espagne dans l'hommage <i>In Memoriam</i>	Trois types de rapports religieux plus ou moins forts (tripartition tirée de Kugelmass et Boyarin) : Le <i>sefer</i> atteint presque le statut de livre sacré, les <i>pinkes</i> se substituent aux chroniques locales et le <i>le-kedoshey</i> est dédié aux martyrs de la Shoah Tous sont imprégnés d'un fort rapport funéraire, le livre se présentant comme une tombe	Rapport funéraire de substitution aux tombes profanées en Espagne ET à l'absence de tombes pour les déportés, très nombreuses listes incomplètes ou redondantes, présentes dans le corps du livre et en fin d'ouvrages, énumération des noms dans le corps du texte même	Fort rapport funéraire par la couverture et l'omniprésence du Mémorial de Barcelone et par l'organisation, portrait par portrait de l'ouvrage mais pas de liste finale
Usage de documents, conditions d'édition	Pas de documents, éditions nombreuses, en traduction, dans l'après-guerre par rassemblement d'auteurs par un traducteur	Discours, photographies tirées de la presse des Brigades notamment	Des cartes, photographies, dessins mais le corps du texte reste propre au recueil	Des photographies, des illustrations de couverture mêlant lettres hébraïques et dessins de ruines ou de villages, forte dimension de texte-image	Texte tissé de très nombreuses citations, s'étendant sur plusieurs pages, l'auteur unifie ces paroles multiples + usage de photographies au cœur de l'ouvrage et de reproductions de documents originaux	Des photos nombreuses, des lieux de mémoire, des cérémonies où l'auteur est souvent présent, et des volontaires eux-mêmes, place importante du témoignage oral

Lieu de mémoire livresque ?			Création d'un livre-lieu de mémoire, en parallèle de l'édification d'un authentique lieu de mémoire	Se substituent aux tombes profanées et à l'impossibilité du retour dans les communautés de départ pour y élever des monuments aux morts, sauf dans certains cas	Elaboration encore tacite d'un lieu de de mémoire par ce livre à travers le rôle des listes, comme substitution aux tombes profanées en Espagne et à l'absence des dépouilles des déportés.	Lieu de mémoire livresque en parallèle des lieux de mémoire de Barcelone et Madrid
-----------------------------	--	--	---	---	---	--

Annexe 3 : Schéma de la construction mémorielle du néo-sépharadisme et du néo-marranisme : étude psycholinguistique







Commentaire de l'annexe : Création de la mémoire du « volontaire juif-espagnol rouge »

Le présent schéma entend résumer les différentes phases de création, tant par les volontaires eux-mêmes que par les autres acteurs collectifs de la Guerre d'Espagne, d'une catégorie mémorielle spécifique de « volontaire juif-espagnol rouge », de ses liens et parallélismes avec la mémoire républicaine elle-même, rejetée par l'Espagne franquiste dans une réactualisation de l'expulsion de 1492, jusqu'au retour d'une Espagne démocratique, se traduisant par une réconciliation double, avec les Juifs expulsés et avec les Républicains. Le point de départ est en effet 1492 et l'expulsion des Juifs d'Espagne : ce schéma actanciel par lequel l'Espagne expulse ce qu'elle prétend ne pas être, dans le discours officiel tenu alors, doit lui permettre de s'affirmer comme l'Espagne Catholique. Ces thématiques traditionnelles du discours identitaire espagnol fondent aussi la rhétorique de la Guerre civile.

Cette Guerre voit en effet Franco et son entourage tenir un discours qui convoque les modèles de l'Histoire l'orientant cependant majoritairement contre d'autres « hétérodoxes pour reprendre le titre de l'ouvrage décisif de Marcelino Menendez y Pelayo, *Historia de los Heterodoxos*²²⁰», les républicains. Le rejet de cette autre Espagne républicaine est vu en effet comme un retour à l'Espagne glorieuse et catholique de 1492, et l'instauration des tribunaux d'exception, comme une nouvelle Inquisition salvatrice pour l'Espagne. Les républicains sont les principales victimes et ce n'est qu'occasionnellement que les Juifs espagnols, républicains, sont touchés. Toutefois le discours officiel ne manque pas de saisir l'occasion de viser un « ennemi total », justifiant une « guerre totale » et un Etat castillan « total », pour reprendre l'expression de Carl Schmitt : cet ennemi discursif est bien le « judéo-bolchévique » qui permet d'unifier le processus de rejet historique qu'est la *Retirada* à l'expulsion de 1492, tout en satisfaisant aux catégories développées par un allié à ménager, l'Allemagne nazie. Dès lors, la nostalgie républicaine liée à l'exil né de la *Retirada* rejoint en bien des points les thématiques

²²⁰ Marcelino MENENDEZ y PELAYO, *Historia de los Heterodoxos*, Madrid, 1882 : Cet ouvrage est la synthèse d'une perception de tous ceux que l'Espagne a expulsés, des Juifs aux francs-maçons et aux Protestants, dans une lecture qui fait de ce rejet l'identité même de l'Espagne catholique et la raison de sa grandeur au siècle d'or. Il témoigne paradoxalement pourtant d'une fascination pour l'histoire de ces « hétérodoxes » et de leurs liens avec leur patrie d'origine, relatée en une dizaine de volumes.

de la mémoire sépharade : culte de la terre d'Espagne, et en même temps sentiments ambivalents pour la mauvaise mère qui expulse ses fils les plus fidèles, nostalgie et obsession de préserver l'Hispanité dans l'exil, Hispanité comprise comme tolérante et multiculturelle, où la *Sepharad* juive a toute sa place, comme l'*Al-Andalus*. Cette autre Espagne forme en effet une nouvelle catégorie d' « espagnol sans patrie », qui rejoint en bien des points la thématique des « Espagnols sans patrie » du philo-sépharadisme.

En regard de cette nostalgie crypto-sépharade des républicains pour la terre d'Espagne, les républicains restés en Espagne doivent cacher leurs convictions tandis que les tribunaux militaires d'exception sont ostensiblement présentés comme une réactualisation de l'Inquisition. Ces phénomènes convergents permettent de parler d'une forme de néo-marranisme républicain, basé sur un culte secret rendu à la République espagnole. Ce néo-marranisme se caractérise par le maintien, en Espagne même, d'un esprit républicain silencieux, tandis que la diaspora républicaine à l'extérieur se façonne dans des modes narratifs proches de ceux de l'exil sépharade. Le paradoxe est bien que ce néo-marranisme républicain emprunte parfois les formes du culte sépharade pour dire, sous couvert d'évoquer une autre réalité davantage tolérée par Franco, la souffrance de l'Espagne républicaine. C'est notamment le cas de Salvador Espriu, dont l'œuvre principale, *la Pell de brau*, est une longue métaphore sur l'Espagne et ses convulsions qui emprunte les mots du sépharadisme. Il était en effet bien plus aisé sous l'Espagne franquiste des années 1950, de parler au nom de *Sepharad* qu'au nom de l'exil républicain ; dès lors, la narration détournée permet, par une unité républicaine-sépharade, de parler au nom de « l'autre Espagne ». De marranisme en néo-marranisme, ces relations sont faites d'emprunts et de dissimulation face aux « rois de Sépharad », selon l'expression du poète catalan.

Parallèlement, les volontaires juifs, exilés eux-aussi, développent une mystique similaire pour l'Espagne, terre d'accueil et où l'antisémitisme semblait non seulement absent, mais même inconnu au sens racial du terme, quoiqu'un antijudaïsme contre le « Juif de papier » perdurât. Dans leur cas, la réactivation des catégories mémorielles de l'Espagne passe par l'obsession de 1492 et d'un sentiment de rejouer les modèles de l'Histoire : le « néo-sépharadisme » de ces volontaires procède ainsi par méditations historiques dans les mémoires, comparaisons et lecture destinale de l'Histoire du peuple juif. Les volontaires s'estiment souvent être les descendants en droite ligne spirituelle des Juifs sépharades de 1492, dont ils ont partagé et l'amour pour l'Espagne, fût-il bref, et les souffrances de l'exil aux côtés des camarades espagnols. L'impossibilité de faire correspondre exactement la mémoire des

volontaires juifs avec les autres mémoires au sein desquelles beaucoup auraient pu s'inclure aboutit en effet à rechercher cette autre forme d'expression de la mémoire : la mémoire « victimaire » de la Shoah n'évoque pas, ou presque, cet engagement, tandis que la mémoire communiste en fait d'abord un motif d'orgueil avant de le condamner. Les mémoires nationales ne retiennent par ailleurs que la phase de résistance de ces volontaires. Dès lors, un phénomène double s'amorce : la mémoire républicaine suscite de nouveau l'expression des sentiments sépharades de l'exil, tandis que les volontaires juifs sont rejetés comme espagnols rouges par la mémoire communiste ou passés sous silence. La catégorie de volontaire juif-espagnol rouge devient alors la seule apte à recouvrir toute cette identité, dont la part communiste est pour beaucoup devenue problématique, tandis que ses modes spécifiques d'expression (nostalgie de l'Espagne, néo-sépharadisme, patriotisme onirique..) permettent de rejoindre en partie la mémoire républicaine. Ce que nous appelons « néo-sépharadisme » est donc bien cette convergence de deux exils, unis par des modes narratifs réemployant les symboles et les schèmes de l'histoire de l'Espagne, et que des appellations discriminatoires, dont le terme d'« espagnol », ou « *spaniard* » en anglais, adopté par la répression soviétique est le meilleur exemple, achèvent de cristalliser. Les volontaires juifs lient alors leur destin à cette seule Espagne républicaine, objet de leurs regrets les plus sincères et qui reste auréolée d'une image positive, rejoignant les errances républicaines.

En Espagne même, tout change à partir de 1945, quand l'Espagne franquiste met en avant l'idée, en partie fondée seulement et à nuancer fortement pour ses motivations politiques, d'un Franco « sauveur des Juifs ». Par ailleurs, le développement du philo-sépharadisme, illustré par l'accueil de congrès sépharades et la création d'une chaire d'études hébraïques permet à Franco de trouver des alliés à l'étranger dans un contexte d'isolement, tandis que l'aide discrète de l'Espagne aux opérations de sauvetage des Juifs des pays arabes est attestée²²¹ et a contribué à une bonne image d'une certaine catégorie de Juifs dans le discours espagnol et franquiste. Ce consensus permet à la Transition de s'effectuer en partie grâce à ce philo-sépharadisme et à ce capital de sympathie de Franco parmi les communautés juives, évitant un trop brusque changement idéologique. Dès lors l'Espagne démocratique peut poursuivre les manifestations de bonne volonté envers le monde juif, d'Espagne et d'ailleurs, culminant avec la commémoration de l'expulsion et le pardon officiel du Roi d'Espagne, en 1992. Parallèlement, c'est aussi le retour des républicains exilés et les manifestations lentes et limitées

²²¹ Voir notamment Danielle ROZENBERG, op.cit. p. 185-200 : un colonel de l'armée de l'air israélienne a ainsi témoigné avec émotion de l'aide espagnole désintéressée et non médiatisée lors de l'exil des Juifs du Maroc ou du Yémen.

par la Loi d'amnistie de 1977, qui permettent de tenter une réconciliation sur fond d'un retour à la démocratie.

Héritier de ces deux tendances, les volontaires juifs forment donc une catégorie paradigmatique d'une évolution de l'Espagne vers la conciliation, quoiqu'elle soit impensée dans le discours. Le choix de la Catalogne d'associer commémoration de 1992 et hommage aux volontaires juifs est à cet égard un exemple frappant de ce double mouvement qui intègre la réconciliation avec le passé républicain et avec les communautés juives dans un même mouvement.

Ces convergences aboutissent indirectement, à ce que la tendance actuelle de l'Espagne dans sa politique de mémoire soit de préférer évoquer la déportation des Juifs, associée à celle des républicains espagnols dans une solidarité de persécution, comme date du calendrier commémoratif espagnol, (le 27 janvier étant journée officielle de en mémoire de la Shoah en Espagne) à une commémoration des persécutions antirépublicaines en Espagne même. C'est d'ailleurs ce qu'exprime Esther Benbassa dans *Itinéraires Sépharades* ²²²: l'idée d'une «solidarité de destins unissant les antifranquistes de l'exil, devenus des « apatrides indésirables » et les Juifs ciblés par la « solution finale » se diffuse lentement au sein de la société espagnole ». De la solidarité entre déportés à la solidarité entre anciens combattants, il n'y a qu'un pas, que la Catalogne a franchi et que nombre de Juifs espagnols s'approprient.

Par ailleurs en Espagne même, la communauté judéo-espagnole s'approprie de plus en plus la mémoire des volontaires juifs, ashkénazes le plus souvent, ce que l'existence d'un compte *Facebook* « *Judios por la República* », animé par des sépharades au sens strict du terme mais commémorant l'engagement des volontaires juifs, peut étayer. Ces pistes d'analyse appellent en effet des précisions au regard de l'histoire récente de l'Espagne, que le décret de 2014 accordant la nationalité espagnole à tous les anciens Juifs d'Espagne, peut illustrer.

²²² Esther BENBASSA, *Itinéraires sépharades: complexité et diversité des identités* [actes du colloque international organisé les 22 et 23 novembre 2007 par le Centre Alberto-Benveniste del'Ecole pratique des hautes études et le Mediterranean Studies Forum de Stanford University], Paris, PUPS, 2010

Annexe 4 : Documents iconographiques

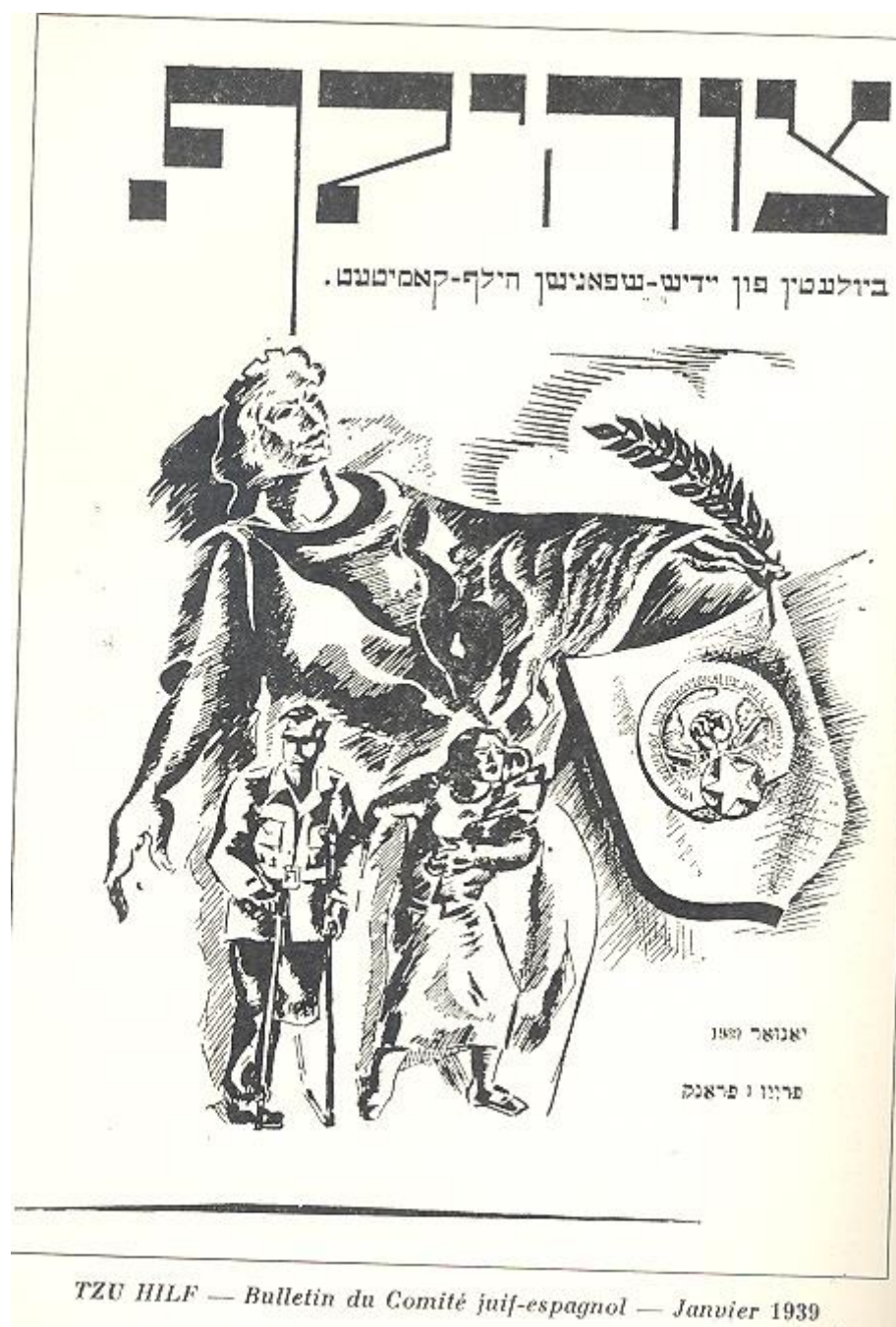


Figure 1 : Illustration extraite d'une brochure de Tzu Hilf, bulletin du comité judéo-espagnol chargé de l'aide à l'Espagne républicaine, édité lors du retour des Brigades internationales et des volontaires juifs. (Source : D.DIAMANT, Op.cit. p. 250.)



Henri Szulevic adressant un message des combattants juifs d'Espagne lors de l'inauguration de la plaque commémorative d'hommage aux Juifs tombés lors de la défense de Madrid, au cimetière de Fuencarral en mars 1988. De gauche à droite: D. Liebermann; S. Salzmänn, le délégué de l'Association des combattants d'Espagne en Israël; un garde d'honneur; l'ambassadeur d'Israël en Espagne, S. Ben Ami et, caché par H. Szulevic, un représentant du gouvernement espagnol.

Figure 2 : Photo de la cérémonie de Madrid, au cimetière *Fuencarral*, située à la fin du livre d'Arno Lustiger d'où elle est issue. (Source : LUSTIGER, p. 498.)

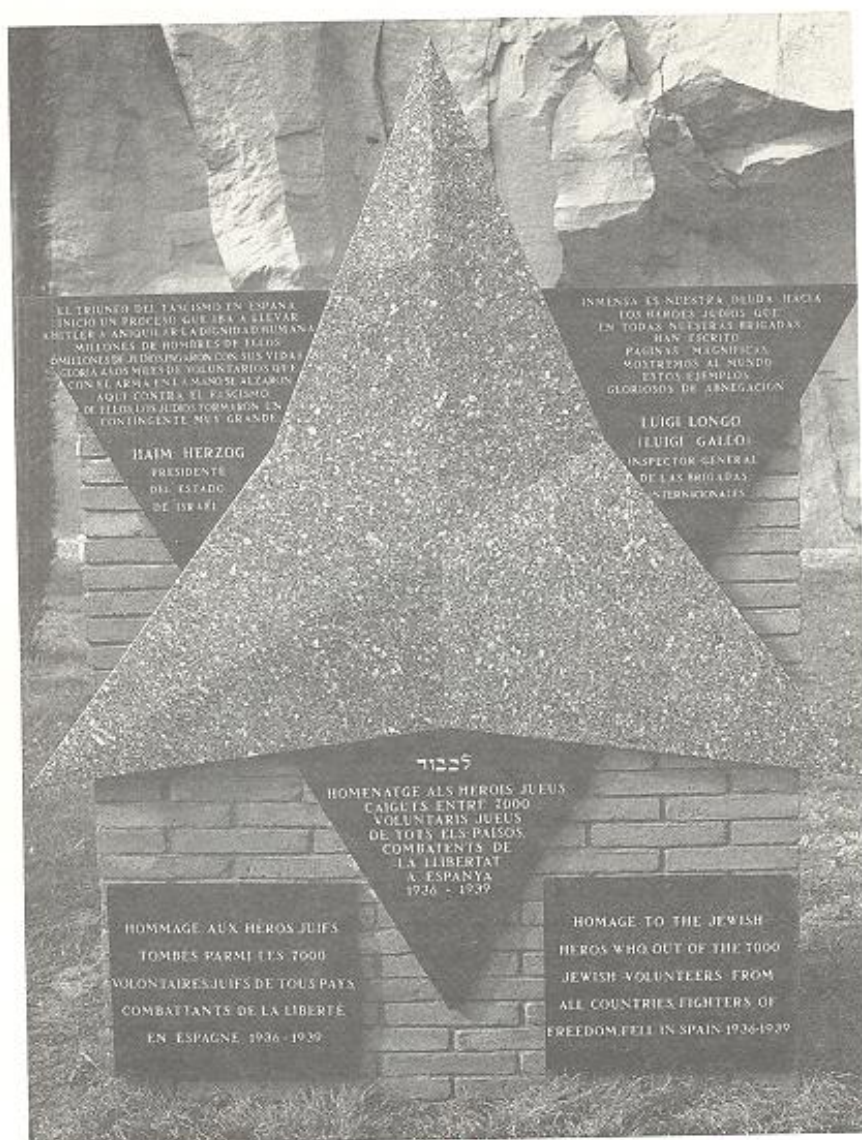
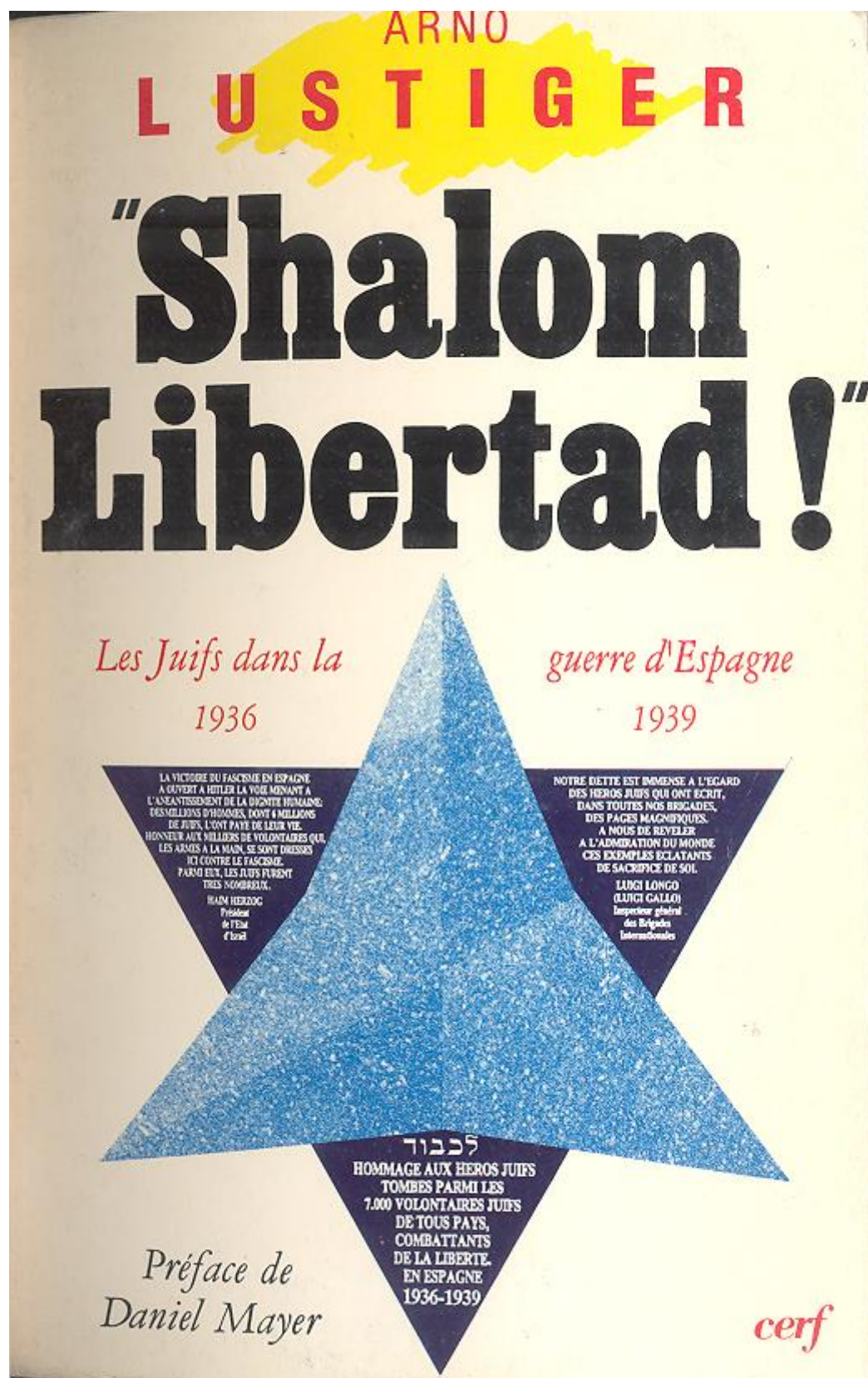


Photo : Ron Bedrick. Conception du monument : Dov Liebermann.

Monument érigé le 25 mars 1990 sur le Mont Juïc (Mont Juif), à Barcelone. Pour la première fois depuis le XV^e siècle l'étoile de David figure sur un monument officiel. - Texte en haut, à gauche : « La victoire du fascisme en Espagne a ouvert à Hitler la voie menant à l'anéantissement de la dignité humaine. Des millions d'hommes, dont six millions de Juifs, l'on payé de leur vie. Honneur aux milliers de volontaires qui, les armes à la main, se sont dressés ici contre le fascisme. Parmi eux, les Juifs furent très nombreux. Haïm Herzog, Président de l'État d'Israël. » En haut, à droite : « Notre dette est immense à l'égard des héros Juifs qui ont écrit, dans toutes nos brigades, des pages magnifiques. À nous de révéler à l'admiration du monde ces exemples éclatants de sacrifice de soi. Luigi Longo (Gallo), Inspecteur général des Brigades internationales. »

Figure 4 : Le monument de Barcelone, photo située au tout début de l'ouvrage de Lustiger. (Source : LUSTIGER, op.cit. page non numérotée en début de volume)

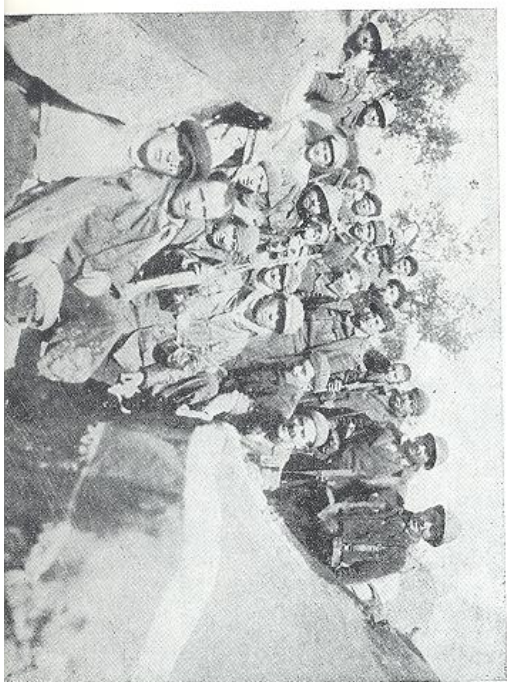
Figure 3 : Couverture de l'ouvrage de Lustiger : on remarquera la reprise du motif du monument de Barcelone.



COMBATTANTS BRITANNIQUES ET BALKANIQUES



Un groupe du Bataillon Dimitroff, où combattirent des juifs de Bulgarie, de Yougoslavie, de Roumanie et de Palestine.



VOLONTAIRES JUIFS



Palestiniens, de droite à gauche : Elie Rappoport, M. Minnan, Sonia Kesselman, Aré (Leon), Léon.



Français de la Briga. « La Marseillaise » à gauche : Jacques Goldbaum.



A droite : Hittel Gruszkowski (Robert Hill (France)) au centre : Wulf Schimens (Lithuanie)



Figure 5 : Double page de photographies extraite de l'ouvrage de David Diamant. Sur la page de droite, au milieu, on remarque une photographie de Jacques Goldbaum, dont nous avons interrogé les enfants et petits-enfants. Cette photo leur était inconnue d'eux avant l'entretien. (D.DIAMANT, Op.cit. pp ; XIV-XV.)



Figure 6 : En-tête du journal *Botwin*, numéro 5, en date de 1938, année de démobilisation des Brigades. (Source : DIAMANT.)



Figure 7: Marc CHAGALL, *La Crucifixion blanche* (Art Institute of Chicago)

Annexe 5 : Questionnaire Jacques Goldbaum

1) Quelques précisions sur le parcours de votre père avant l'Espagne :

Lieu et dates de naissance, voyages et parcours individuel (études, emploi...) ?

Toutes précisions qui vous sembleraient utiles :

2) Contexte général du départ, temps de guerre et retour

Connaissez-vous la date du départ de votre père pour l'Espagne? Date de retour ?

Comment est-il parti ? Avec qui ? Existait-il un réseau pour le départ, lié à un parti ou à des amis ?

Toute autre précision factuelle (unité dont il faisait partie, durée, combats auxquels il a participé...)

Date de retour ? Où est-il allé ? Comment a-t-il échappé aux persécutions antisémites ?

3) Transmission et circonstances de parole :

Vous en a-t-il parlé lui-même ?

- **Si oui :** à quel âge (le vôtre et le sien) vous souvenez vous qu'il vous en ait parlé ? Dans quel contexte (en tête à tête, en réunion de famille, par hasard ou selon une certaine solennité choisie par lui ?...) ?

Cela vous a-t-il marqué ou laissé indifférent ? Comprenez-vous ce dont il parlait précisément ou cela vous paraissait-il très flou et très lointain ? Utilisait-il des ouvrages, cartes, document quelconque pour vous en parler ?

- **Si non :** a-t-il motivé son refus ? Qui vous en a parlé dès lors ? Quelles personnes privilégiait-il pour la transmission de ce souvenir ? et quels sentiments ce silence de votre père a-t-il provoqué en vous ?

4) Son vécu personnel

S'il vous en parlé directement, qu'en disait-il généralement sur les motivations de départ ? En était-il fier ? Avait-il le sentiment d'avoir accompli ses idéaux/ objectifs ou d'avoir été amené à trahir ou perdre la foi en ses convictions ?

Quelle attitude générale sur le sujet ? Difficulté à parler, silences, nostalgies...? Ou au contraire très grande aisance et fierté à en parler... ?

Quels sujets (les affrontements, les conditions de vie et de combat, les relations avec les habitants, les rapports avec le parti communiste, la discipline idéologique et militaire ...) en particulier de la guerre étaient évoqués ?

5) Au sein de la famille : commémorations et souvenirs individuels

Comment était-il perçu de son vivant et est-il perçu à présent dans votre famille ? (admiration, affection, distance...)

Avait-il conservé des amis d'Espagne et les voyait-il régulièrement ou de façon occasionnelle ? Eventuellement comment votre famille réagissait-elle face à ses amis d'Espagne ? Participait-il à des commémorations autour de la Guerre d'Espagne et si oui, associait-il sa famille ?

A son décès, son engagement en Espagne a-t-il été évoqué ?

- Si oui, en quels termes et par qui ? Le sens de son engagement faisait-il consensus ? A-t-il eu un enterrement selon le rituel juif ?

Jérémy m'a parlé de commémorations annuelles pour sa mémoire : quand et où précisément se déroulent ou déroulaient-elles ? En présence de qui ? L'Espagne était-elle évoquée dans ces moments ?

A-t-il légué des objets, écrits... sur l'Espagne ? Les regardait-il ou les consultait-il souvent ?

J'ai parlé à Jérémy de l'ouvrage de David Diamant, *Combattants juifs dans l'armée républicaine espagnole* dans lequel se trouve une photo de votre père : connaissiez-vous cet ouvrage ou savez-vous comment cette photo et l'extrait de lettre de votre père qui y est incorporé ont pu y arriver ? A-t-il lui-même donné ces documents ? Vous sentez-vous dépossédé de ce patrimoine ?

Jérémy m'a parlé d'un livre familial où apparaît votre père :

- De quel ouvrage s'agit-il ? Le possédez-vous ? Savez-vous qui l'a écrit ?
- Est-ce un Livre de mémoire (*Yizkher Bukh*) regroupant des documents sur toute la communauté de Krasnik ou seulement un livre familial plus précis ?
- Pensez-vous que ce livre rend suffisamment hommage à votre père ? Préférez-vous l'ouvrage de David Diamant ou ce livre familial dans l'hommage rendu à cet engagement ?
- Pensez-vous qu'il faille associer sa mémoire avec celle d'autres événements du XXème siècle ? Shoah, résistance, communisme, construction sioniste... Ou pensez-vous que cet engagement républicain soit à prendre séparément ?
- Pensez-vous qu'un autre moyen de commémoration serait plus adéquat ?

SOURCES ET ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

SOURCES

I) SOURCES D'INVESTIGATION

A) Archives françaises

Archives nationales

19940500/79 à 80 : Surveillance des réfugiés espagnols

19940497/68 et 69 : Surveillance des associations étrangères en France, dossier « Espagne »

19940503/5 : Surveillance des brigadistes internationaux

19890158/2 à 6 : Surveillance des activités des organisations de réfugiés espagnols en France ; notes et rapports de police, rapports de préfets

19940497/59 à 61 : Demandes faites par des étrangers et réfugiés pour obtenir la nationalité française en 1940

F/7/14722 : Surveillance de la situation en Espagne et des mouvements favorables aux républicains en France

F/7/15123 à 15128 : Archives du journal *Die Zukunft*, journal allemand exilé en France, lié aux anciens des Brigades internationales, notamment dans les camps de réfugiés de Gurs

26 AS/7 : Archives du bimensuel *Cahiers juifs*, exemplaires n°8 et n°23

F/7/14742 : Dossier Gustav Regler, écrivain et commissaire politique dans les Brigades internationales, correspondance et articles de journaux, papiers sur la guerre d'Espagne.

19900353/4 : Archives du ministère de l'intérieur de l'Etat français de Vichy, direction Générale de la Sûreté nationale

72AJ/315 : Fiches signalétiques de républicains espagnols réfugiés en France, mobilisés dans les compagnies de travailleurs étrangers, déportés à Mauthausen

F715111 : rapport Djelfa, 43.p dactylographiées d'André Jean-Faure, préfet, inspecteur général des camps pour le gouvernement de Vichy, suite à sa mission en Afrique du Nord au printemps 1942, transmis le 16 mai 1942 aux autorités de Vichy.

Commentaire : Une partie de ces archives n'a pas encore été consultée mais on a pu les rassembler notamment à partir de la fiche de renseignements sur les réfugiés espagnols en France établie par les Archives nationales. Elles permettent dans l'ensemble de suivre les premiers temps de l'arrivée des « anciens d'Espagne » en France.

Archives départementales de Seine Saint-Denis, Bobigny

335J Fonds David Diamant : particulièrement 335J 19, 20 et 21 : Entre-deux guerres et Brigades internationales.

Commentaire: Ce fonds permet de suivre les traces de David Diamant et de redessiner le parcours des nombreux Juifs de l'Espagne républicaine pourchassés dès leur retour et qui trouvent dans la Résistance et l'Organisation Juive de Combat un moyen de réactiver les modes de résistance déjà expérimentés en Espagne, réutilisant leur expérience des conflits du XXème siècle au service d'une cause intimement liée à la cause républicaine espagnole selon eux. C'est dans ce creuset de la résistance, au fil de la guerre fugitive contre la politique nazie, que s'élabore aussi une mémoire qui fait de la Guerre d'Espagne un prélude à la Seconde Guerre Mondiale et de leur engagement de 1936 une lutte contre l'antisémitisme, qui annonce celle de 1940 à 1945. C'est donc bien là que se situe sans doute une reconstruction narrative de leur discours à la lumière du traumatisme de la Shoah.

Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (BDIC Nanterre)

MFM 880/1 Bis Fonds 545 (Fonds Brigades internationales, documents divers)

MFM 880/2 (Fonds Brigades internationales, documents divers)

MFM 880/3 à 30 (fiches biographiques des brigadistes internationaux)

Commentaire : L'intérêt de ce fonds est double : il réside tout d'abord dans les deux premières boîtes contenant des documents de toutes sortes issues du travail de Skoutelsky en Russie sur les archives relatives aux Brigades internationales. Dans un deuxième temps, les fiches biographiques permettent, à partir des listes de volontaires juifs établies par David Diamant et celles des mémoires d'Efraïm Wuzek, de reconstituer l'itinéraire de ces combattants juifs dans les Brigades, de vérifier certains points de leur rôle dans la guerre et dans les structures communistes pour certains.

Fonds Wiener (« Testaments to the Holocaust »)

Commentaire: Ce fonds permet d'étudier les anciens volontaires d'Espagne qui furent ultérieurement déportés, et dont le témoignage, s'il se mêle aux autres récits de la Shoah, revient parfois sur cet engagement en Espagne, qui a souvent conditionné une déportation immédiate pour activités politiques. On pourra étudier les liens entre discrimination raciale et répression politique dont les critères, pour les Juifs des Brigades internationales, les condamnaient à une vie fugitive dès les premiers jours de l'Occupation et à la déportation, parfois directement depuis les camps de réfugiés de la zone Sud.

Service Historique de la Défense (Vincennes)

6 N 97 : Recrutement de troupes étrangères

7 N.160 : Effectifs des combattants étrangers

25. N.517 : 2ème Régiment de Marche de Volontaires Etrangers, 2^{ème} R.M.V.E.

26. N.847 : Régiments de la Légion étrangère

26 N.861 : Légion étrangère

Commentaire : Il ne m'a pas été possible pour le moment de consulter ces archives mais, à partir des informations tirées de l'ouvrage *Les Juifs de France et la Grande Guerre*, on a pu déterminer quelles archives étaient susceptibles de contenir des informations sur les volontaires juifs de 1939, dont une partie provenait des camps pour les réfugiés espagnols du Sud de la France et donc anciens membres des Brigades internationales. On pourra interroger ainsi le devenir direct de ces volontaires juifs, les motivations d'un réengagement pour une cause étrangère à la leur, *a priori*, mais qui prend, en cette année 1939, le sens d'un engagement contre l'antisémitisme nazi dans quelque guerre que ce soit.

B) Archives étrangères

Archives espagnoles

Espagne, Madrid, Archivo Historico Nacional : « Archivo Judaico »

Commentaire : Il s'agit d'un fonds redécouvert récemment dont une partie se trouve à Madrid mais qui est réparti dans de très nombreux services administratifs sur tout le territoire. Composé à partir des fiches signalétiques établies par l'administration franquiste pour tous les Juifs résidant en Espagne, ce fonds a été identifié par Israël Garzon Jacobo qui y a consacré des articles. Sans qu'il soit encore possible de savoir s'il contient des fiches sur d'anciens Juifs volontaires, qui auraient sans doute été parmi les premiers fusillés au lendemain de la défaite républicaine, on pourra tout du moins étudier l'enjeu de l'établissement d'un fichier juif en Espagne.

Espagne, Madrid, Archivo Goma : consultable *via* sa publication : *Archivo GOMA, Documentos de la Guerra Civil*, Edicion de José ANDRES-GALLEGO y Anton. M. PAZOS, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Cientificas, 2004.

Archives en langue anglaise et yiddish

Fonds Mendele, *Yiddish Literature and language*, correspondances électroniques entre chercheurs dans le domaine des études juives en langue yiddish, disponibles sur internet.

Vol. 13006

Vol .11006

Vol. 06024

Vol. 04173

Vol.09027

Vol.07067

Commentaire : quoique de seconde main, ces archives nous ont permis de cerner les différentes problématiques qui avaient été soulevées par des chercheurs comme Gerben Zaagsma sur le sujet, mais aussi de trouver de nombreuses références musicales et artistiques.

C) Sources photographiques et cinématographiques

Fonds Gabriel Ersler, médecin et photographe des Brigades internationales, Bibliothèque de Documentation internationale contemporaine, Université de Nanterre

F/7/14740 : Photographies de Robert Capa (1937-1939)

Grine Felder et The Spanish Earth, in J.HOBERMAN, *Bridge of Light, Yiddish film between two worlds*, The Museum of Modern art, Schoken Books, New York, 1991.

Commentaire: On n'a pu trouver d'autre information sur ces deux titres de films en Yiddish, dont on sait cependant qu'ils évoquent la Guerre d'Espagne, ce qui confirme encore la réception de cet événement dans les communautés juives. Hoberman, en les présentant, évoque en effet l'idée commune qu'en dépit de l'apparente distance culturelle entre les Juifs d'Europe de l'Est et l'Espagne, cette guerre est apparue d'emblée comme liée au destin juif, puisque la défaite des antifascistes en Espagne, scellerait le sort des communautés juives, selon lui.

D) Sources musicales

Moyshé SZULSZTEYN, « Hymne de la Compagnie Botvine », mis en musique par Hénach KOHN, chanté sur Radio Barcelone par la Chorale populaire juive de Paris, 1938.

Commentaire : La Maison de la Culture Yiddish dispose de nombreux recueils de poèmes de Szulzšteyn dans lesquels on doit pouvoir retrouver ce chant, même si les présentes recherches n'ont pas encore abouti. On a pu avoir un entretien avec une des membres de la Maison de la Culture Yiddish avec qui l'on a opéré un premier état des sources.

Alek NUSS, « La marche des Botwinniks », créé à Falset et chanté pour la première fois lors de l'offensive sur Corbera et Gandesa, juin 1938.

Commentaire des deux chansons : Il s'agit des deux hymnes composés pour la compagnie juive Botvine, mais les informations données sont contradictoires : la première est celle fournie par David Diamant, écrite depuis Paris, et interprétée par la Chorale populaire tandis que la deuxième est fournie par Efraïm Wuzek, membre de la Botvine, dans ses mémoires, tandis que Diamant ne fait que l'évoquer comme un « autre hymne » moins important. Efraïm Wuzek semble ignorer cet hymne concurrent, qui est celui de « l'arrière » pusique composé à Paris, et prétend fournir le seul hymne officiel, ce qui permet d'interroger des visions différentes de cette compagnie, selon que le compositeur en est membre ou non. On constate également la forte implication des communautés juives depuis Paris et leur volonté d'apporter leur effort pour glorifier la lutte de cette compagnie juive, première expérience juive d'une guerre où ils aient une unité propre engagée. Les recherches piétinent pour ce qui est de trouver une interprétation enregistrée de ces hymnes.

Ignacio Fernandez GALINDO, *Botwin : a tribute to the forgotten civil war*, composition musicale pour saxophone et percussion en hommage aux volontaires juifs polonais des brigades Internationales, incluant les poèmes de Leib OLITZKY et Wislawa SZYMBORSKA, Prix Nobel de Littérature, Centro de Musica Contemporanea Garaikideak, 2012.

E) Sources picturales

Catalogue de l'exposition « Chagall entre guerre et paix », du 21 février au 21 juillet 2013, au Musée du Luxembourg, Sénat, Paris, réalisé sous la direction de Julia-GARIMORTH-FORAY, Adagp, Paris, 2013.

Commentaire : Ce catalogue permet d'aborder le point de vue artistique d'un peintre juif sur la Guerre d'Espagne à travers, notamment, le tableau *La Crucifixion blanche*, que l'exposition présente comme une référence directe au martyr espagnol. On peut corroborer cette interprétation par les liens entretenus à Paris par Chagall avec des républicains espagnols, comme le présente un autre ouvrage biographique sur le peintre²²³. On pourra interroger les modes de représentation de la Guerre d'Espagne, par là-même, dans les milieux juifs.

Berman HALL (dir.) , Haim AVNI, Raquel IBANEZ-SPERBER, Dov ABRAMSON, Sebastian KLOR «No Pasaran!The International Brigades and their Jewish Fighters in the Spanish Civil War 1936-1939, Exhibition catalogue», Jerusalem, Jewish National and University Library, 2003.

Commentaire: Ce catalogue offre un échantillon de toute la production documentaire liée à l'engagement des Juifs en Espagne, ce qui traduit une mémoire plus vivement entretenue de cette mémoire en Israël où a eu lieu cette exposition. Elle fait partie des nombreuses autres réunions et expositions sur le sujet, dont la première remonte à 1972. On pourra s'appuyer sur les nombreux objets et livres recensés pour approfondir la bibliographie et les sources.

Exposition « Henri Cartier Bresson » du 12 février 2014 au 9 juin, au Centre Pompidou,

²²³Cf. infra, dans la partie « artistes et intellectuels juifs face à la Guerre d'Espagne », Franz MEYER, *Marc Chagall*.

Fondation Henri Cartier Bresson.

Commentaire : Cette exposition a permis d'aborder le rôle décisif de la photographie pour la Guerre d'Espagne, rôle dans lequel de nombreux photographes juifs comme Gabriel Ersler, ont apporté une contribution importante. On pourra ainsi étudier le rôle de transmetteur joué par ces photographes juifs, dans leurs communautés et dans l'ensemble de la presse internationale et leurs relations avec les autres photographes célèbres de la guerre, comme Cartier Bresson.

F) Archives privées

GOLDBAUM Jérémy, à Paris, plusieurs séances en octobre et novembre 2014

Commentaire : Il s'agit du petit-fils de Jacques Goldbaum, ancien volontaire juif des Brigades internationales, dont le portrait est présent dans l'ouvrage de David Diamant, ainsi qu'une lettre écrite par lui sur certains accrochages près de Teruel. Il s'agit d'une source fondamentale car il est possible d'approcher les processus mémoriels à l'œuvre dans une famille en partie juive dont un des membres a participé à la Guerre d'Espagne. Le souvenir de l'engagement de Jacques Goldbaum, héros familial, a été entretenu par une commémoration annuelle par la famille. Cette mémoire offre ainsi un exemple sur plusieurs générations d'héroïsation de l'engagement sur fond d'incertitude du sens réel de la décision du protagoniste. Une visite du caveau familial est prévue avec certains membres de la famille mais l'accès à des enregistrements en yiddish réalisés par Jacques Goldbaum sur son action en Espagne s'est avéré impossible.

POMERANC Motek, à Paris (XIème arrondissement), le 10 décembre 2014.

Commentaire : Monsieur Pomeranc est un témoin direct de la Guerre d'Espagne : il s'est engagé dans l'*Ejercito Popular* dès les premiers jours de 1936 et son témoignage est particulièrement précieux puisqu'il fait partie des derniers survivants. Né en 1914, réfugié polonais arrivé d'abord à Paris, il part pour l'Espagne dès 1934 et fait partie des premiers engagés dès le 18 juillet 1936, via les Olympiades ouvrières de Barcelone. Il quitte l'Espagne en 1938, avant de connaître la déportation et Auschwitz. Il fait donc partie de ces réfugiés arrivés à la faveur des lois favorables aux Juifs de la République espagnole et figure parmi les premiers combattants juifs volontaires, intégrés dès lors directement aux milices espagnoles du 18 juillet 1936, et non aux Brigades. Il faudra interroger à la fois cette mémoire spécifique des autres volontaires non brigadistes, ainsi que l'articulation de cette mémoire avec celle d'Auschwitz qui a tendance à dépasser tout autre souvenir.

VINAVER Michel, à Paris, le 26 novembre 2014

Commentaire : Il s'agit du descendant du député juif russe de la Douma de 1905, Maxime Vinaver, dont la famille a émigré en France après la Révolution d'octobre. Quoiqu'il n'ait pas été acteur de la guerre d'Espagne, il a pu m'évoquer quelques souvenirs de son attitude face à la Guerre d'Espagne et sa correspondance avec Albert Camus, à présent éditée, aborde la question de l'engagement et de la guerre après la Seconde Guerre Mondiale. Il est un bon exemple de la sympathie presque unanime des communautés juives de tous pays en faveur de la République espagnole, sans qu'elle se traduise nécessairement par un engagement militaire.

II- SOURCES IMPRIMEES

A) Presse

Presse des Brigades internationales

Botwin, organe du front des volontaires juifs en Espagne républicaine, 1937-1938.

Hinter Shtetchl Drotzn (Derrière les Barbelés), organe des internés dans les camps de Saint-Cyprien et Gurs, 1938-1939.

Commentaire : L'ouvrage de la BDIC, *Les plages de l'exil*, permet d'aborder ce type de presse très particulière, dont la précarité, due à la faiblesse des moyens mis à disposition des internés pour la vie culturelle, est le reflet d'une culture de l'exil. Ces journaux sont décisifs dans la mesure où ils constituent le premier reflet d'une traduction mémorielle de l'expérience juive de la Guerre d'Espagne, en s'adressant, en yiddish, à l'ensemble des prisonniers juifs pour exprimer les regrets, les douleurs de la vie de réfugiés mais aussi insuffler l'espoir de nouvelles luttes.

Le volontaire de la liberté, Madrid, 1937-1938, journal du Commissariat des Brigades internationales.

The Volunteer for Liberty, issued by "the Veterans of the Abraham Lincoln Brigade"

Presse des communautés juives

Cahiers juifs, bimensuel français de culture juive, 1930-1939.

Die Naïe Presse (La Presse Nouvelle), quotidien parisien en yiddish et français, 1936-1939.

Commentaire : Cette presse permet d'aborder l'expérience de la guerre du point de vue des communautés juives de Paris, sur les modes d'appropriation symboliques et narratifs de cette Guerre d'Espagne si importante pour ceux qui ont des proches sur les fronts d'Espagne et en même temps marquée d'une distance qui suscitait déformations et fantasmes. En confrontant ce journal avec celui de la compagnie Botwin, on peut ainsi esquisser une comparaison de l'expérience guerrière juive, en soulignant des points de jonction mais aussi des nuances dans l'interprétation d'un combat que les communautés juives de « l'arrière » ressentent davantage comme celui du peuple juif, tandis que les réfugiés d'Allemagne affluent à Paris. Au contraire, il semble que les combattants eux-mêmes, plongés dans une atmosphère d'internationalisme révolutionnaire, envisagent d'abord leur engagement sans réelle conscience juive unifiée.

Jewish Currents, mensuel de la communauté juive des Etats-Unis, 1936-2014

Commentaire : Ce mensuel, dont les archives sont accessibles en ligne sur jewishcurrents.org, aborde souvent les questions du volontariat juif en Espagne, propageant une vision épique des événements au fur et à mesure de la guerre mais aussi plusieurs décennies

après, tandis que des commémorations ont lieu en Israël d'abord et en Espagne ensuite. On peut s'appuyer notamment sur les numéros de février et mars 1979, dans lesquels deux articles rédigés par Albert Prago, intitulés « Jews in the International Brigades », évoquent cet engagement, reprenant le chiffre de plus de « 7000 Juifs », véritable légende dans les milieux juifs, qu'il convient cependant de nuancer à la lumière des calculs récents.

Jewish Chronicle, 1936- ?, mensuel de la communauté juive américaine, rattaché au Yivo Institute, New York.

Raices, Revista Judia de Cultura (Revue Juive de Culture), Madrid, Sefarad Editores, 1936-2006.

Commentaire : Ce journal créé dès le début du XXème siècle, fait partie du mouvement philo-sépharade et, à ce titre, a été relativement épargné par la censure du camp franquiste. Il a contribué à diffuser une image positive des sépharades et de leur rôle potentiel pour l'Espagne, dans les années 1920, avant de se centrer sur des thèmes plus propres à la culture juive.

L'Univers israélite, Paris, 1920-1940

Le judaïsme sépharadi, Paris, 1932-1936

Zuhilf, journal de langue allemande, en exil en France depuis 1933 pour ses orientations socialistes, 1936-1939.

Forvertz, New York, 1936-2014.

Presse espagnole

La Revista de la Raza, Madrid, 1922-1930

Revista de Occidente, Madrid, 1923-1936

B) Ecrits contemporains des événements

Hannah ARENDT, Gershom SCHOLEM, *Correspondance*, établie par Marie Luise KNOTT avec la collaboration de David HEREDIA, traduit de l'allemand par Olivier MANNONI avec Françoise MANCIP-RENAUDIE, Paris, Ed. Du Seuil, 2012, 638 p.

Hannah ARENDT, Kurt BLUMENFULD, *Correspondance, 1933-1963*, Paris, Ed. Desclée de Brouwer, 1998, 346 p.

Commentaire : On pourra s'appuyer sur ces correspondances d'Hannah Arendt dans le cadre de l'étude des modes de représentation de la Guerre d'Espagne et du volontariat juif, également hors des limites de cette Guerre, notamment par le rôle de la pensée juive face à la guerre en général et à la révolution. Son rôle dans le *Spanish Refugee Aid* de 1953 pourra également être éclairci.

Hannah ARENDT, *The Jewish Writings*, Edited by Jerome Kohn and Ron H. Feldman, New York, Schocken Books, 2007, 559 p.

Commentaire: Ces textes rassemblés, soit parce qu'ils s'adressaient à la communauté juive américaine, soit parce qu'ils évoquaient la thématique juive dans la pensée de Hannah Arendt, permettent d'aborder le dialogue interne à la communauté juive sur la question de l'engagement et de la création d'autres unités juives, comme la Brigade juive britannique, organisée sur le modèle implicite de la compagnie Botwin.

Marcus EHRENPREIS, *Le Pays entre Orient et Occident, Voyage d'un Juif en Espagne*, Paris, Editions Rieder, 1930

Commentaire : Il s'agit du récit de voyage d'un rabbin lituanien en Espagne durant les années 1930, récit représentatif de tout un genre littéraire rabbinique de voyages en Espagne présentés comme de véritables pèlerinages. Sans avoir de liens avec les volontaires juifs, ce témoignage offre cependant une bonne idée des représentations associées à l'Espagne dans les communautés ashkénazes et la mémoire rabbinique.

Las Brigadas Internacionales segun testimonio de sus artífices, Barcelona, Publicacion del C.I.A.S, Février 1939

Commentaire : Il s'agit d'un pamphlet franquiste dénonçant les volontaires « juifs et de couleur », à la botte du Kremlin, comme les instigateurs de la Guerre civile. C'est le cœur de la propagande franquiste de dénonciation du complot « judéo-bolchévico-maçonnique ».

H.E.KAMINSKI, *Ceux de Barcelone*, Editions Allia, Paris, 2002, [1^{ère} édition 1937], 188 p.

Commentaire : Cet ouvrage, écrit dès 1937 par un témoin direct des événements, offre un aperçu de la mémoire immédiate de la Guerre d'Espagne. Né dans une famille juive allemande, Kaminski refuse cependant de donner à son identité juive un quelconque rôle dans son engagement. Si cette évocation de l'identité juive est en effet marginale et ne constitue pas l'objet principal de l'œuvre, elle révèle cependant un questionnement qui sourd dès les premières années de la guerre.

Shmuel Leyb SHNAYDERMAN, *Krig in Shpanyen*, Varshe: Yiddishe Universal-Bibliotek, 1938.

Lebns farn Lebn: vegn di Yidishe volontirn in Shpanie (red. Betsalel Fridman), Bronx (Nyu York): Bronkser Miteshul fun Internatsiyonaler Arbeter Orden, 1939.

Commentaire: Ces deux ouvrages, en Yiddish, n'ont pu encore être consultés mais leur intérêt se déduit de leurs titres, que nous nous contentons de mentionner dans l'attente de plus de données à leur sujet.

C) Livres collectifs de mémoire²²⁴

1) Anthologies du *Romancero General de la Guerra civil*

Rafael ALBERTI et Gori MUNOZ, *Romancero general de la guerra española*, Buenos Aires, Patronato Hispano Argentino de Cultura, 1944.

Dario PUCCINI, Robert PARIS, et Claude COUFFON, *Le romancero de la résistance espagnole: anthologie poétique bilingue*, Paris, F. Maspero, 1962.

Serge SALAUN, *La poesía de la guerra de España*, Madrid, Castalia, 1985.

Aaron KURTZ, *No pasaran: lider, balades un poems fun Shpanishn folk in zayn kamk kegn fashizm*, Nyu York, kooperativer Kolks-Farlag, 1938

Commentaire: Cette première traduction du Romancero dans une langue étrangère est un ouvrage qui promet d'apporter de nombreux éclairages sur la perception de la Guerre d'Espagne dans les communautés ashkénazes. C'est en effet la première version du *Romancero* et cette immédiate traduction dans les milieux juifs traduit l'ampleur de l'écho de cette Guerre qui est d'emblée perçue comme devant être narrée poétiquement. Un exemplaire se trouve au Y.I.V.O., que nous n'avons pu encore consulter.

2) Livres de souvenirs des Brigades internationales et du volontariat juif

Theodor BALK, *La Quatorzième: d'après des rapports, des conversations, des carnets de notes*, Madrid, Espagne, Éditions du Commissariat des brigades internationales, 1937, 217 p.

Garibaldi in Spagna, 1936-1937, Madrid, 1937, Editions du Commissariat des Brigades internationales.

Alfred KANTOROWICZ, *Tchapaiev, le bataillon aux 21 nationalités* (traduction française du titre russe par Rémi SKOUTELSKY), Moscou, 1939.

Gina MEDEM, *Los Judios luchadores de la libertad : Un año de lucha en las Brigadas Internacionales*, Madrid, 1937.

Commentaire : Cet ouvrage, abondamment cité par les historiens, est difficile à classer : sans être un livre de mémoire, puisque composé à la demande du Commissariat des Brigades internationales pendant la guerre, il constitue cependant un premier pas vers un processus mémoriel et un exemple qui sera imité par la communauté juive par la suite. Il présente un premier bilan de l'action des Juifs en Espagne et a eu un rôle décisif pour la diffusion de la participation importante des Juifs dans cette Guerre d'Espagne, que ce soit pour la glorifier ou la vilipender comme marque du judéo-bolchevisme. Une analyse plus détaillée de l'ouvrage devra permettre de le classer éventuellement dans la catégorie « Livres de mémoire

²²⁴ Pour un compte rendu analytique de ces sources et des choix de catégorisation, se reporter au tableau synthétique des Livres mémoriaux, regroupant tous les livres écrits dans un but de témoignage. Nous reprenons ici les différents ouvrages qui, regroupant les témoignages et sources d'une époque, forment des recueils de mémoire.

de guerre ».

Nos combats contre le fascisme: Le livre de la 15ème Brigade Internationale, Madrid, Espagne, 1937, 16 p.

3) Recueil A.V.E.R

Epopée d'Espagne: Brigades internationales, 1936-1939, Paris, France, Amicale des anciens volontaires Français en Espagne républicaine, 1957, 256 p.

Commentaire : Si cet ouvrage ne traite pas spécifiquement des Juifs, il constitue cependant un modèle de commémoration par un livre, composé spontanément par l'Amicale des Volontaires en Espagne Républicaine, et donc par des témoins souvent directs des conflits. Il est le premier écrit de ce genre intervenu après la fin des hostilités, et se différencie de ceux composés sur demande du Commissariat des Brigades, dans un but de propagande et que l'on a classé dans la catégorie « Ecrits contemporains des événements ». Sans le rattacher *stricto sensu* à la catégorie que l'on s'efforce de respecter de « Livre de mémoire de guerre », composé par des auteurs individuels sur le modèle des *Yizkher Bikher*, et après la fin des hostilités, on peut néanmoins le placer ici à titre de comparaison.

4) Yizker Bikher

Jack KUGELMASS et Jonathan BOYARIN, *From a ruined garden: the memorial books of Polish Jewry*, New York, Etats-Unis, Schocken Books, 1983, xv+275 p.

Commentaire: on s'appuie sur les extraits de Yizker Bikher donnés par ces deux auteurs en traduction, notamment l'extrait écrit par Gina Medem intitulé « Jewish Fighters on the Battlefields of Spain », p. 166.

5) Livres de mémoires de la Guerre civile

Commentaire sur le choix de classification de cette source: Il s'agit ici de regrouper dans une catégorie nouvelle un ensemble d'ouvrages dont la définition est complexe et ne peut se résumer en une opposition entre archives et bibliographie. Il s'agit principalement des deux ouvrages d'Arno Lustiger et de David Diamant qui constituent ce que l'on pourrait qualifier de « livres de mémoire de la Guerre d'Espagne », sur le modèle des « *Yizkher Bikher* » des communautés juives après la Shoah, étudiés par Kugelmass et Boyarin. En effet ces ouvrages sont écrits par des témoins indirects des événements, à partir d'un mode de présentation qui n'est pas analytique ni vraiment chronologique *stricto sensu*, mais est constitué de portraits, d'accumulations de témoignages, d'extraits de lettres, reliés entre eux par une parole plus narrative et mémorielle qu'historienne d'un auteur qui parle au nom des siens, ou de ses proches. Ecrits dans le contexte du témoignage juif après la Shoah et dans le cadre de la déstalinisation et de l'arrêt des purges de la société soviétique tandis que la mémoire de la Guerre d'Espagne était encore forcée au silence, ces ouvrages sont donc davantage un écrit mémoriel et testimonial. Ils rappellent ceux des Juifs qui ont défendu la République espagnole, les hauts faits des combattants juifs, décrits sur un mode épique ou tragique. Ces ouvrages forment donc une catégorie nouvelle des livres de mémoire, catégorie qui explore l'engagement militaire des Juifs en Espagne, et pourraient être étudiés de la manière dont Kugelmass et Boyarin ont traité les *Yizkher Bikher*, proprement dits. Il est d'ailleurs intéressant de noter que l'ouvrage *Memorial Books of Polish Jewry*, évoquait justement les livres de mémoire qui se font le reflet du fort impact des engagements de Juifs dans la guerre d'Espagne sur certaines

communautés juives de Pologne. On peut donc compléter un pan de la compréhension de la mémoire juive après la Shoah en intégrant cette part d'épopée ibérique et militaire.

David DIAMANT, *Combattants juifs dans l'armée républicaine espagnole, 1936-1939*, Paris, Ed. Renouveau, 1979.

Commentaire : Cet ouvrage suit un déroulé chronologique en accumulant les extraits de lettres et de témoignages, en suivant un schéma narratif épique dominé par les remarques sur le courage et l'esprit de sacrifice des combattants juifs, tournant parfois à l'obsession, afin de montrer que les Juifs peuvent aussi se battre. Il s'agit d'un thème récurrent : la volonté de combattre les préjugés antisémites sur la lâcheté juive. De nombreuses photos accompagnent l'ouvrage, parfois des simples portraits, comme sur un album de famille, ce qui caractérise les ouvrages sur la guerre d'Espagne et traduit l'expression de « famille internationale » souvent rencontrée sous sa plume. David Diamant a en effet soutenu la République *via* les organisations d'aide et a traité le rôle des Juifs dans la Résistance française.

Arno LUSTIGER et Chantal KESTELOOT, *Shalom libertad!: les Juifs dans la guerre civile espagnole*, Paris, les Éd. du Cerf, 1991.

Commentaire : Cet ouvrage aborde la question de l'engagement des Juifs en Espagne en procédant par une accumulation de récits biographiques, accompagnés de nombreuses photos, composant une forme de mémorial, à valeur funéraire, sauf dans certains cas où le combattant évoqué est toujours en vie. Ces portraits, souvent élogieux, sont la perpétuation de faits qui n'ont souvent pu être commémorés, ayant été engloutis par les autres pans de la vie de ces combattants, dans la Seconde Guerre mondiale ou les purges stalinienne puis antisémites en URSS en 1968. Ils s'organisent par pays de départ, organisation qui traduit une conception diasporique de l'engagement juif et semble retisser les liens de ces communautés amenées à se rencontrer sur les fronts d'Espagne.

D) Témoignages autobiographiques

Luis ABAZAL, *Ay de los vencidos ! Testimonio de la Guerra de España, 1936-1939*, TOULOUSE, 1966

Ilya EHRENBURG, *La Nuit tombe in Souvenirs*, traduit du russe par Vladimir VOLKOFF, Paris, Editions Gallimard, Collection « L'air du temps », 1966 (pour la présente édition), 365.p

Commentaire : Cet intellectuel juif soviétique a en effet relaté son expérience en Espagne, qui pour lui est le commencement précisément de cette « nuit » de dix années, synonyme des pires épreuves et d'une guerre incessante. Pour autant, son souvenir de l'Espagne est plus positif, tandis qu'il y est reconnu comme une grande personnamité du monde soviétique puisqu'un bataillon porte son nom ; il a d'ailleurs inauguré lui-même le drapeau de cette unité.

Miguel HERNANDEZ, Nicolás GUILLEN BATISTA, Armando LOPEZ SALINAS, Ángeles MUNOZ, et Sara ALBERT, *Chroniques de la guerre d'Espagne: un poète dans les tranchées*, Bruxelles [Paris], Éd. Aden [diff. les Belles lettres], 2011.

Lluis MONTAGUT, *J'étais deuxième classe dans l'armée républicaine espagnole: 1936-1945*, Paris, La découverte, 2003.

Federica Montseny, *Pasion y muerte de los españoles en Francia*, Toulouse, Espoir, 1969, 248 p.

Maria TERESA LEON, *Memoria de la Melancolia*, Barcelone, Picazo, 1977, 356.p

Commentaire : Ce témoignage est représentatif d'un mémoire républicain que l'on a qualifiée de crypto-sépharade ; un extrait en particulier où elle évoque ainsi l'idée que les républicains sont partis avec la « loi » et qu'ils reviendront l'enseigner en Espagne, « loi » décrite dans une essentialité qui n'est pas sans rappeler la mystique de la Torah, en est un exemple.

Sygmunt STEIN, Odette STEIN, et Jean-Jacques MARIE, *Ma guerre d'Espagne: Brigades internationales : la fin d'un mythe*, traduit par Marina ALEXEEVA-ANTIPOV, Paris, France, Éd. du Seuil, 2012, 265 p.

Commentaire : Cet ouvrage, d'abord publié dans la revue *Forverts*, permet de redécouvrir une autobiographie méconnue, car longtemps restée non traduite, d'un membre important des Brigades internationales et dont la particularité est de faire résonner une voix différente sur cette guerre. Le sous-titre « la fin d'un mythe » annonce le réquisitoire violent dressé par Stein contre l'ensemble du système des Brigades internationales et plus généralement contre l'implication des soviétiques dans cette guerre. Révélant des aspects souvent difficilement évoqués par d'autres, notamment l'antisémitisme subi dans les Brigades et le mépris envers les Juifs en général (quoique circonscrit au milieu internationaliste des Brigades et absent de la population espagnole), et surtout les crimes stalinien et les absurdités de fonctionnement militaire, ces mémoires permettent donc de nuancer les autres ouvrages sur la question, notamment les témoignages particulièrement élogieux.

Alexander SZUREK, *The Shattered Dream*, by Hilda and Jacques GRUNBLATT, Library of congress, East European Monographs, New York, 1989.

Commentaire: Ce témoignage est sans doute le plus riche de tous, tant la vie de ce volontaire est représentative du sort de nombreux volontaires, passé successivement par la France, l'Espagne, les camps de concentration, la Pologne socialiste et ses persécutions, puis Israël, non sans regret. Ces écrits sont répartis en deux périodes, une première version écrite dès les années 1950, avant d'être étoffée dans les années 1970. C'est Jacques Grunblatt qui a dirigé la traduction en anglais, avec l'aide de Gabriel Ersler, le médecin photographe déjà évoqué, qui a eu un rôle essentiel de conservation de la mémoire de cet homme qu'il a personnellement connu en Espagne. C'est bien un réseau mémoriel qui se tisse, d'autant qu'Ersler est aussi l'auteur d'un article important dans l'historiographie du volontariat juif en Espagne.

Efraïm WUZEK, *Combattants juifs dans la guerre d'Espagne: la compagnie Botwin*, traduit par Jacques KOTT, Paris, France, Syllepse, DL 2012, 2012, 219 p.

Commentaire : Cet ouvrage présente un double avantage : il fait se succéder une biographie assez fouillée et documentée de la vie de Wuzek par sa fille, accompagnée d'une liste des combattants juifs présumés des Brigades internationales, puis le témoignage de Wuzek proprement dit. Ce dernier l'écrit avant son épreuve de désillusion du communisme après les purges antisémites de 1968 en URSS et présente donc une mémoire juive qui, à condition de rejeter le sionisme, parvient à s'intégrer dans la mémoire communiste, avec un sentiment de fierté particulière vis-à-vis d'un engagement dans une lutte prolétarienne. La biographie montre

cependant un personnage qui a beaucoup souffert de cet épisode de 1968 et de la désillusion qui l'envahit à mesure que les excès du communisme sont connus. Sans présenter de différence majeure avec les autres témoignages comme ceux de Diamant et de Lustiger (cf. infra), cet écrit permet cependant d'approcher certains points d'une anthropologie de la compagnie Botwin, notamment sur l'usage du yiddish dans un contexte militaire, point récurrent de ces mémoires de la guerre.

E) Œuvres de fiction, sources poétiques, littéraires et philosophiques

Georges BERNANOS, *Les grands cimetières sous la lune*, Librairie Plon, Paris, 1938.

Salvador ESPRIU, *La Peau de Taureau, La Pell de Brau*, Edition bilingue, traduit du catalan par Fanchita GONZALEZ BATLLE, Préface de Raimon, Editions Ombres, Toulouse, 1990 [première édition en français aux éditions Maspero, 1969, Collection « Voix »]

Commentaire : Cet ouvrage, de même que toute la production poétique d'Espriu, est paradigmatique de la notion de crypto-sépharadisme catalan et de néo-sépharadisme : les poèmes reprennent en effet à leur compte toute une tradition poétique juive et sépharade, puisque c'est toujours *Sepharad* qui est désignée au lieu de l'Espagne. On n'a pu évoquer ce texte dans le corps du développement mais on pourra se reporter à l'analyse figurant dans le dossier « Juifs réels, Espagne de papier, Espagne de papier, Juifs réels », où est interrogée cette utilisation de l'héritage sépharade dans la critique du franquisme.

José ORTEGA y GASSET, *Obra completa*, Tomo I-XII, Madrid.

George ORWELL, *Hommage à la Catalogne*, Champ Libre, 1984.

Marcelino MENENDEZ y PELAYO, *Historia de los Heterodoxos*, Madrid, 1882

Commentaire : Cet ouvrage est la synthèse d'une perception de tous ceux que l'Espagne a expulsés, des Juifs aux francs-maçons et aux Protestants, dans une lecture qui fait de ce rejet l'identité même de l'Espagne catholique et la raison de sa grandeur au Siècle d'or. Il témoigne paradoxalement pourtant d'une fascination pour l'histoire de ces « hétérodoxes » et de leurs liens avec leur patrie d'origine, relatée en une dizaine de volumes.

Mordecai RICHLER, *Joshua then and now*, Alfred-A-Knopf, New York, 1980.

Commentaire : Ce roman évoque le personnage de Joshua qui, juif fuyant son identité, part en Espagne sur les traces des Brigades internationales qu'il admire et rencontre finalement un Juif marrane, dans le seul pays où il croyait pouvoir ne rencontrer aucun Juif. Ce hasard le déconcerte, tandis qu'il apprend avec amertume le rôle des volontaires juifs en Espagne, notamment le fait que le yiddish était la *lingua franca* des Brigades internationales, tant cette langue était répandue.

III- SOURCES MATERIELLES

A) Monuments et lieux de mémoire

« Monument en hommage aux 7000 volontaires juifs de tous pays, combattants pour la Liberté », Monument de Montjuich, Barcelone, érigé le 25 mars 1991.

Plaque commémorative du cimetière Fuencarral à Madrid, en l'honneur des 17 volontaires juifs tués dans les premiers jours de la défense de Madrid en 1936, apposée en mars 1988, Madrid, en présence de Monsieur l'Ambassadeur d'Israël et d'un représentant du Gouvernement espagnol.

Monument de la plage du Barcarès en mémoire des Régiments de marche de volontaires étrangers, les 21^{ème}, 22^{ème} et 23^{ème} RMVE.

Monument à la compagnie Botwin, sur la tombe de Naftali Botwin, cimetière de Lvov.

Plaque aux volontaires des Brigades, recensé par la famille Goldbaum, 8 avenue Mathurin Moreau.

Monuments de l'A.V.E.R aux Brigades internationales financés par souscription internationale et situés dans:

- le Cimetière d'Eaubonne

- le Cimetière du Père Lachaise

- l'ancien camp de Gurs

B) Lieux de culte et cimetières

Synagogue rue Notre-Dame-de-Nazareth, Paris.

Cimetière juif de Pantin, tombes des anciens volontaires juifs de l'Espagne républicaine, et plus particulièrement :

- Carré de la communauté de Krasnik, tombe de Monsieur Jacques (Itsek) Goldbaum

Cimetière juif de Bagneux, tombe de Boris Chein

ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

A) La Guerre d'Espagne

- **Ouvrages généraux sur la guerre d'Espagne**

Roberto BUERIA JULIAN, *Le choc des deux Espagne*, Chemillé-sur-Indrois, H. de Chivré, 2007.

Julián CASANOVA et Martin DOUCH, *The Spanish Republic and Civil War*, Cambridge New York, Cambridge University Press, 2010.

Mariano CONSTANTE, Pierre DAIX, et Antonio MUNOZ MOLINA, *Le partisan espagnol, 1933-1945*, Paris, Tirésias, 2004.

Daniel KOWALSKY, Stanley G. PAYNE, Teófilo de LOZOYA, et Juan RABASEDA-GASCON, *La Unión Soviética y la Guerra civil española: una revisión crítica*, Barcelona, Crítica, 2004.

Segunda, MANUEL TUNON de LARA, José LUIS GARCIA DELGADO, J. R. MONTERO, José ALVAREZ JUNCO, N. TOWNSON, et J. AVILES, *La 2 Republica española: bienio rectificador y Frento popular, 1934-1936*, Madrid, Siglo Veintiuno Editores, 1988.

Vicente PALACIO ATARD, Ricardo de la CIERVA y de HOCES, et Ramon SALAS LARRAZABAL, *Aproximacion historica a la guerra española, 1936-1939*, Madrid, Universidad de Madrid, 1970.

Eduardo PONS PRADES, *Guerrillas españolas, 1936-1960*, Barcelona, Ed. Planeta, 1977.

- **Ouvrages sur les aspects politiques et religieux**

José RODRIGUEZ et Pierre GOUJON, *Les aspects religieux de la guerre d'Espagne dans la presse lyonnaise: 18 juillet 1936-31 mai 1939*, Lyon, France, 1991, vol. 2/, 104; 20 p.

José PEIRATS, Philippe CAZAL, et Amapola GRACIA, *Les Anarchistes espagnols: révolution de 1936 et luttas de toujours*, Toulouse, Éd. Repères-Silena, 1989.

- **Ouvrages sur la mémoire de la Guerre d'Espagne**

Viviane ALARY et Danielle CORRADO, *La guerre d'Espagne en héritage: entre mémoire et oubli, de 1975 à nos jours*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2007.

ANDERSON P. et M.Á. del ARCO BLANCO (dir.), *Lidiando con el pasado: represión y memoria de la guerra civil y el franquismo*, Granada, Espagne, Editorial Comares, 2014, vi+253 p.

Julio AROSTEGUI, *Historia y memoria de la guerra civil: encuentro en Castilla y León, Salamanca, 24-27 de septiembre de 1986*, Valladolid, Junta de Castilla y León, Consejería de cultura y bienestar social, 1988.

Roxane BLONDEAU et Aline JANQUART-THIBAUT, *Guerre civile espagnole: 70 ans après, que reste-t-il de sa mémoire ?*, S. l. France, 2007, 167 p.

Jordi CANAL et Eduardo GONZALEZ CALLEJA, *Guerras civiles: una clave para entender la Europa de los siglos XIX y XX*, Madrid, Casa de Velázquez, 2012.

Colloque « Passé et actualité de la guerre d'Espagne », *La guerre d'Espagne: l'histoire, les lendemains, la mémoire*, Paris, France, Tallandier, 2007, 494 p.

Ricardo GARCIA CARCEL, Eliseo SERRANO MARTIN, et Isabelle POUTRIN, *Exilio, memoria personal y memoria histórica: el hispanismo francés de raíz española en el siglo XX*, Zaragoza, Institución Fernando el Católico, 2009.

S.JULIA DIAZ (dir.), *Memoria de la guerra y del franquismo*, Madrid, Espagne, Taurus : Fundación Pablo Iglesias, 2006, 397 p.

Aitzpea LEIZAOLA, « La mémoire de la guerre civile espagnole : le poids du silence », in *Ethnologie française*, XXXVII, 2007, 3, p. 483-491.

MARIN-DOMINE M. et E. MATE (dir.), *Témoigner. Entre Histoire et Mémoire, ISSN 2031-4183. L'Espagne en construction mémorielle*, Bruxelles, Belgique, France, Centre d'Études et de Documentation Mémoire d'Auschwitz, 2013, 198 p.

Stanley G. PAYNE, Gérard GRENET, et Arnaud IMATZ, *La guerre d'Espagne: l'histoire face à la confusion mémorielle*, Paris, l'Ed. du Cerf, 2011.

Carmen PINEIRA-TRESMONTANT & Amos FERGOMBE (dir.), *Art-Ecriture-Engagement, S'engager pour l'Espagne républicaine*, Fernelmont (Belgique), Editions Modulaires Européennes & InterCommunications s.p.r.l, 2011, 214 p.

Commentaire : Ce recueil de contributions sur le thème de l'écriture et de la mémoire de la Guerre d'Espagne et de l'engagement républicain fournit des pistes de recherche générales et décisives pour notre étude. En se centrant sur les modes d'expression littéraire et artistique, sur les liens avec l'engagement politique et sur la mémoire, cet ouvrage traduit les nouveaux courants d'étude de l'historiographie de ce conflit, courants dans lesquels nous nous inscrivons.

Patrick PEPIN, *Histoires intimes de la guerre d'Espagne: 1936-2006*, Paris, France, Nouveau monde éd., 2009, 254 p.

Danielle ROZENBERG, « Espagne : la mémoire retrouvée (1975-2002) », in *Matériaux pour l'histoire de notre temps : Espagne, la mémoire retrouvée*, numéro 70, 2003, pp.1-6.

Emilio SILVA et Santiago MACIAS, *Les fosses du franquisme*, traduit par Patrick Préface PEPIN, Paris, France, Calmann-Lévy, impr. 2005, 2005, 310 p.

Commentaire : Cet ouvrage est écrit par le premier descendant de victime du franquisme à avoir lancé dans les années 2000 un mouvement de recherche des fosses où les Phalangistes ont enterré les victimes du franquisme. On pourra comparer la mémoire des crimes

du franquisme en Espagne avec celle des milieux juifs, et tenter de déterminer dans quelle mesure certains volontaires juifs ont pu y trouver la mort dans des conditions qui suppriment la possibilité du deuil, par l'enfouissement dans ces « grands cimetières sous la lune », pour citer l'expression de Bernanos.

Jordi SOLER, *Les exilés de la mémoire*, traduit par Jean-Marie SAINT-LU, Paris, France, Belfond, 2007, 261 p.

Émile TEMIME, *La guerre d'Espagne commence*, Bruxelles, Belgique, Éd. Complexe, impr. 1986, 1986, 156 p.

- **Ouvrages sur les répressions franquistes et la transition démocratique en Espagne**

Walther L. BERNECKER et Sören BRINKMANN, *Memorias divididas: Guerra Civil y Franquismo en la sociedad y la políticas españolas (1936-2008)*, traduit par Marta MUÑOZ-AUNION, Madrid, Espagne, Abada, 2009, 369 p.

Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine, « Histoire, mémoire, justices, De l'Espagne à l'Amérique latine », in *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n°111-112, 3^{ème} trimestre 2013.

Commentaire : Ce numéro dédié à ces problématiques de mémoire et de justice permet une approche générale du phénomène et traduit l'actualité très vive de la question qui secoue l'Espagne, après une longue période d'amnésie comme politique de mémoire.

Juan ENRIQUE Serrano MORENO, *Mémoires de vainqueurs, mémoires de vaincus: La construction démocratique à l'épreuve des conflits autour des mémoires de la Guerre Civile et du franquisme*, Thèse de doctorat, Centre européen de sociologie et de science politique, Paris, France, 2013.

Francisco ESPINOSA MAESTRE, *La justicia de Queipo: violencia selectiva y terror fascista en la II División en 1936*, Sevilla, Centro Andaluz del Libro, 2001.

Commentaire : il s'agit de l'étude des sentences des tribunaux militaires franquistes dans les régions prises aux républicains. C'est aussi le lieu où se forment un discours et une rhétorique néo-inquisitoriale franquiste de condamnation de « l'ennemi judéo-bolchévique », thème repris par les Phalangistes à la propagande nazie.

Pierre HAZAN, *Juger la guerre, juger l'Histoire: du bon usage des commissions vérité et de la justice internationale*, Paris, Presses universitaires de France, 2007.

Emma ITURRALDE et Catherine ORSINI-SAILLET, *Las fosas del franquismo: del caso individual al compromiso político*, S. l., France, 2010, 105 p.

MARTIN PALLIN J.A. et R. ESCUDERO ALDAY (dir.), *Derecho y memoria histórica*, Madrid, Espagne, Trotta, 2008, 250 p.

Josep MARIA TAMARIT SUMALLA, *Historical memory and criminal justice in Spain: a case of late transitional justice*, Cambridge, Royaume-Uni, Belgique, Etats-Unis, 2013, viii+209 p.

Mark OSIEL, Jean-Luc FIDEL, et Antoine GARAPON, *Juger les crimes de masse: la mémoire collective et le droit*, Paris, Éd. du Seuil, 2006.

Paul PRESTON, Catalina MARTINEZ MUNOZ, et Eugenia Vázquez Nacarino, *El holocausto español: odio y exterminio en la Guerra Civil y después*, Barcelona, Debate Editorial, 2011.

Michael RICHARDS, *After the civil war: making memory and re-making Spain since 1936*, Cambridge (GB), Royaume-Uni, Etats-Unis, 2013, xiv+393 p.

- **Littérature de la Guerre d'Espagne**

Rafael ALBERTI et Gori MUNOZ, *Romancero general de la guerra española*, Buenos Aires, Patronato Hispano Argentino de Cultura, 1944.

Elvire DIAZ, *Oubli et mémoire: la résistance au franquisme dans le roman espagnol depuis la Transition*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010.

Dario PUCCINI, Robert PARIS, et Claude COUFFON, *Le romancero de la résistance espagnole: anthologie poétique bilingue*, Paris, F. Maspero, 1962.

Serge SALAUN, *La poesía de la guerra de España*, Madrid, Castalia, 1985.

Àngels SANTA, *Literatura y guerra civil: influencias de la guerra de España en las letras francesas e hispánicas actas del Coloquio internacional, Lérida, 1-3 diciembre 1986*, Barcelona, Universidad de Barcelona, Estudio general de Lérida, 1988.

WINTER U. (dir.), *Lugares de memoria de la guerra civil y el franquismo: representaciones literarias y visuales*, Madrid, Espagne, Iberoamericana, 2006, 243 p.

- **Colloques sur la Guerre d'Espagne**

Colloque « La Guerre d'Espagne : entre vide et trop-plein », organisé par le LISA : Laboratoire Sciences, Arts et langage, 12-13 mars 2015, Université Paris Est Marne la Vallée.

B. L'Exil républicain et la résistance en France

Geneviève DREYFUS-ARMAND, Émile TEMIME, et Pierre MILZA, *Autrement. Série Monde (1989), ISSN 1169-8039. Les camps sur la plage, un exil espagnol*, Paris, France, Éd. Autrement, DL 1995, 1995, 141 p.

Fédération des radios associatives non-commerciales du Languedoc-Roussillon, *Mémoire des Républicains espagnols en Languedoc-Roussillon: témoignage d'exil de trois générations*, S. l., France, FRANC-LR, 2010.

René GRANDO, Jacques QUERALT, et Xavier FEBRES, *Camps du mépris: des chemins de l'exil à ceux de la Résistance (1939-1945)*, Perpignan, France, Llibres del Trabucaire, 1991, 191; 28 p.

José JORNET et Martin MALVY, *Républicains espagnols en Midi-Pyrénées: exil, histoire et mémoire*, Nouvelle éd. revue et augmentée, Toulouse, Presses universitaires du Mirail Région Midi-Pyrénées, 2005.

Hervé MAURAN, *La résistance espagnole en Cévennes*, Nîmes, France, C. Lacour, 1995, 151 p.

Pascale MOIRON, *L'Histoire d'un oubli: les républicains espagnols réfugiés en France à travers l'exemple de la Loire (1936-1945)*, Thèse de doctorat, École doctorale de l'École des hautes études en sciences sociales, France, 2014, 364 p.

David WINGEATE PIKE, *Jours de gloire, jours de honte: le parti communiste d'Espagne en France depuis son arrivée en 1939 jusqu'à son départ en 1950*, Paris, Société d'éditions d'enseignement supérieur, 1984.

Louis STEIN, *Par-delà l'exil et la mort, Les républicains espagnols en France*, Paris, Mazarine, 1981.

C) Les Brigades Internationales

Arts et cultures, Bibliothèque de documentation internationale contemporaine, et Languedoc-Roussillon, *Nouveaux regards sur les brigades internationales: Espagne 1936-1939*, Barcelone, Espagne, Indigène, 2010, 221 p.

Ismael COBO, Fernando MALVERDE, Odette MARTINEZ-MALER, et Jean-Claude Mouton, *¡No Pasaran!: images des brigades internationales dans la guerre d'Espagne*, Bibliothèque de documentation internationale contemporaine, 2003.

Jacques DELPERRIE de BAYAC, *Les Brigades internationales*, Paris, France, Fayard, 1968, 466; 16 p.

Éric LAFON et Véronique FAU-VICENTI, *Les brigades internationales: Montreuil, Espagne*, Montreuil, France, Association pour l'histoire vivante, 1996, 22 p.

David LEDERMAN, Antoine PROST, et Céline GERVAIS-FRANCELLE, *Les polonais de la brigade internationale Dabrowski internés en France et en Afrique du Nord: destins et itinéraires*, Paris, France, 1999, 226 p.

LEFEBVRE-PEÑA M., R. SKOUTELSKY, et BIBLIOTHEQUE DE DOCUMENTATION INTERNATIONALE CONTEMPORAINE (dir.), *Les brigades internationales: images retrouvées*, Paris, France, Ed. du Seuil, 2003, 189 p.

Commentaire : Cet ouvrage complète la thèse de Skoutelsky en apportant des sources iconographiques abondantes, dont une partie non négligeable reflète l'implication des Juifs dans les Brigades, notamment dans des photos d'associations de soutien aux Juifs des Brigades

dont les banderoles écrites en yiddish sont immédiatement repérables, ou des extraits de la presse juive *Botwin*, particulièrement réputée sur le front, même au-delà de la compagnie *Botwin*. Plus largement il s'agit d'un outil décisif pour aborder la question de la représentation de l'engagement des Juifs en Espagne, sur son expression visuelle dont la prégnance dans la Guerre d'Espagne est propre à l'ensemble des combattants républicains.

Abdelatif BEN SALEM, *La Passion de la Liberté: 1936-1939*, Paris, France, ART (Association Reflets du Temps), 1966, 55 p.

Rémi SKOUTELSKY, *L'espoir guidait leurs pas: les volontaires français dans les Brigades internationales, 1936-1939*, Paris, France, B. Grasset, 1998, 410 p.

Commentaire : Sans aborder spécifiquement les volontaires juifs dans une partie de l'ouvrage, Skoutelsky dresse cependant un tableau général du fonctionnement général des Brigades internationales, en relativisant certains mythes, comme celui des 100 000 volontaires un moment évoqués, voire en renverse d'autres, notamment sur la prétendue violence de Marty. Il permet de comprendre en profondeur le rôle militaire de ces Brigades et d'aborder des points décisifs de cette question encore source de débats mémoriels forts, comme certains films sur la Guerre d'Espagne contribuent à en faire naître. On notera d'ailleurs qu'il classe les ouvrages de Diamant et de Lustiger dans la catégorie des « biographies collectives » au sein de ses sources, et non dans la bibliographie scientifique.

Rémi SKOUTELSKY, « L'Espagne après l'Espagne, la mémoire des Brigades internationales », in *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2003, vol. 70, pp. 27-33.

Myriamche WASSELYNCK, Claude PENNETIER, et Jean-Louis ROBERT, *Les volontaires des brigades internationales et le Val-de-Marne: leur vécu, leur image*, Paris, France, 2001, 125 p

- **Travaux universitaires sur la participation des Juifs dans les Brigades internationales pendant la période du conflit**

Gaby ERSLER SICHON, « Polonais d'origine juive, volontaires de la Guerre civile en Espagne 1936-1939 », in *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, rubrique « Varia : mémoire, histoire, témoignage », numéro 73, janvier-mars 2004

Commentaire : cet article écrit par un ancien volontaire juif, connu pour ses photographies, est la meilleure étude à ce jour sur le nombre exact de volontaires juifs, qu'il relativise considérablement. Défaissant le mythe des 7000 volontaires juifs, il s'est concentré sur les volontaires juifs polonais, parmi lesquels il se range, dont il ne compte que quelques centaines de membres.

Alberto FERNANDEZ, « Judios en la Guerra de España », *Tiempo de Historia* n°10, Madrid, 1975.

Commentaire : Cet article, qui pour l'essentiel reprend les travaux quantitatifs de Toch (cf. *infra*), fait partie des premiers travaux des années 1970 qui se soient intéressés au rôle des Juifs dans les Brigades internationales, et ce avant même tout autre travail sur un autre groupe national membre de ces Brigades. L'article n'apporte pas d'information décisive et se contente d'un aperçu de cette participation importante des Juifs et des thèmes principaux abordés jusque-là par tous les ouvrages sur la question : lutte contre les préjugés antisémites, les héros de la

Guerre, la compagnie Botvine etc.

Raquel IBANEZ SPERBER, « Judios en las Brigadas internacionales. Algunas cuestiones generales », in *Haol*, Numéro. 9, (Hiver 2006), Universidad Hebrea de Jerusalem (publication en ligne le 15 Février 2006).

Commentaire : Cet article offre un aperçu général des questions principales qui ont été posées sur le sujet, en s'interrogeant principalement sur les motivations qui ont pu pousser un nombre si important de Juifs, proportionnellement, à s'engager dans les Brigades internationales. Il tente de déterminer si des facteurs proprement juifs ont pu jouer (éducation juive, capacités d'organisation, affiliation communiste plus importante, désir de fuir l'antisémitisme, etc.), en remettant en cause certaines idées souvent diffusées sur la volonté de s'opposer à la menace de la Shoah, sentiment qu'il faut interroger davantage du point de vue de la reconstruction mémorielle. Si les réponses qu'il propose s'imposent par leur pertinence, on reviendra cependant sur l'oblitération qu'il suppose de tout aspect religieux dans le conflit.

Alberto PRAGO, « Jews in the International Brigades », *Jewish Currents*, février-mars 1979, New York.

Commentaire: Cet article, déjà cité dans la partie des sources de la presse juive, véhicule les mêmes informations que les articles de Fernandez et Toch. Son intérêt est toutefois de révéler la perception qu'ont eue les communautés juives, dans l'après-guerre de cet engagement de leurs coreligionnaires, dont certains peuvent être des membres de leurs familles.

Josef TOCH, "Juden im Spanischen Krieg 1936-1939", *Zeit Geschichte*, Salzburg, 1974, Heft7.

Commentaire: Cet article pose les bases d'un questionnement sur les volontaires juifs qui va cependant piétiner sur la question du nombre de volontaires réellement juifs et sur les thèmes habituels de la double motivation des volontaires juifs (comme juifs et comme communistes), davantage déduite *a posteriori* que réellement prouvée.

Rudi VAN DOORSLAER, "Arno Lustiger, Shalom Libertad! Les Juifs dans la guerre civile espagnole, compte-rendu", in *Vingtième siècle, Revue d'Histoire*, 1992, vol.35, numéro 1, pp. 115-116.

Gerben ZAAGSMA, *Jewish Volunteers in the Spanish Civil War, A case study of the Botwin company*, MA in Yiddish Studies Program (dr. Gennady ESTRAIKH & dr. Michael KRUTIKOW), September 2001.

Commentaire : Il s'agit d'un mémoire dont le point de départ était justement la récurrence des évocations de Juifs engagés en Espagne dans les *Yizkher Bikher*, plus particulièrement à partir du livre *Belkhatov : yizker-bukh gevidmet dem ondenk fun a farshvundn Yidish shtetl in Poyln*. Zaagsma s'est alors penché plus exclusivement sur la compagnie Botwin, en raison des nombreux mythes sur cette compagnie juive, et du renom qui lui est souvent associé dans les témoignages de volontaires. Cependant, cet ouvrage ne développe pas les enjeux des récits de mémoire de guerre et leur dimension mémorielle, mais uniquement l'action concrète et l'organisation de cette compagnie dans le temps de guerre. On peut donc partir de ces repérages du temps de guerre pour construire une approche mémorielle de ces engagements, qu'ils soient de cette compagnie ou du reste de l'armée.

D) Artistes et intellectuels juifs face à la Guerre d'Espagne

Raymond ARON, *Mémoires*, Editions Julliard, Paris, 1983, 778 p.

Cansinos ASSENS, *Los Judios en la Literatura Española*, Buenos Aires, Columna, 1937.

Cansinos ASSENS, *Las luminarias de Januca*, Buenos Aires, Editions Candelabro, 1961.

Commentaire sur l'écrivain Cansinos ASSENS : Ecrivain juif espagnol, ayant fait du judaïsme sépharade son identité littéraire, il fait partie de la communauté juive espagnole sous le franquisme. On pourra s'appuyer sur cet auteur, parmi d'autres, pour son rôle dans la diffusion d'une certaine image de l'Espagne et de ses liens avec le judaïsme, aussi bien dans les communautés juives que dans l'opinion publique espagnole.

J.HOBERMAN, *Bridge of Light, Yiddish film between two worlds*, The Museum of Modern art, Schoken Books, New York, 1991.

Franz MEYER, *Marc Chagall*, Paris, Editions Flammarion, 1995, 352 p.

Commentaire : Quelques pages de cet ouvrage évoquent l'itinéraire de Marc Chagall dans les années 1936 à 1939, au cours desquelles il a été amené à rencontrer des républicains espagnols exilés. Par ailleurs, David Diamant fournit un échange de lettres avec un volontaire juif des Brigades demandant à Marc Chagall de produire une œuvre sur les Juifs de la Guerre d'Espagne ; offre à laquelle le peintre a répondu qu'il y aurait là effectivement un thème de peinture, évoquant même les motifs bibliques qui pourraient le nourrir, mais qu'il n'avait pour le moment pas d'inspiration. On sait qu'il n'a pas représenté cet engagement ; toutefois, son tableau *Révolution*, contemporain de ces événements de 1937, bien que centré sur la Révolution russe, n'est pas sans rappeler la Guerre d'Espagne, que la presse désigne souvent comme « la Révolution ». Il y aurait donc là un thème à approfondir, peut-être en s'appuyant sur la correspondance de Marc Chagall.

E) L'Espagne, les Juifs et le Philo-sépharadisme

- **Héritages culturels de l'Espagne médiévale dans la communauté sépharade**

Isaac ABRAVANEL et Jean-Christophe ATTIAS, *La mémoire et l'espérance*, Paris, les Éd. du Cerf, 1992.

Irene ANDRES-SUAREZ, *Las Dos grandes minorías étnico-religiosas en la literatura española del Siglo de Oro: los judeoconversos y los moriscos actas del « Grand Séminaire » de Neuchâtel, Neuchâtel, 26 a 27 de mayo de 1994*, Paris, Diff. Les Belles-Lettres, 1995.

Esther BENBASSA, *Itinéraires sépharades: complexité et diversité des identités [actes du colloque international organisé les 22 et 23 novembre 2007 par le Centre Alberto-Benveniste del'Ecole pratique des hautes études et le Mediterranean Studies Forum de Stanford University]*, Paris, PUPS, 2010

Samuel GORDON ARMISTEAD, Selma MARGARETTEN, Paloma MONTERO, et Ana VALENCIANO, *El Romancero judeo-español en el Archivo Menéndez Pidal: (catálogo-índice de romances y canciones)*, Madrid, Cátedra-seminario Menéndez Pidal, 1977.

Samuel GORDON ARMISTEAD, Joseph H. SILVERMAN, et Israel JOSEPH KATZ, *Judeo-Spanish ballads from oral tradition*, Berkeley Los Angeles London, University of California press, 1986.

Esther BENBASSA, Aron RODRIGUE, et Jean-Christophe ATTIAS, *Mémoires juives d'Espagne et du Portugal*, Paris, Publisud, 1996.

Commentaire : Sans aborder en détail la question de la communauté sépharade et son « retour » en Espagne à partir de 1860 et la prise de Tétouan, on ne pourra cependant faire l'impasse du rôle symbolique de l'Expulsion de 1492 et d'un sentiment, souvent renforcé par la mise en récit de l'engagement des Juifs en Espagne, de retour sur un haut lieu passé du judaïsme, les armes à la main en 1936. Si les Sépharades n'ont pas fait montre d'une participation importante dans les Brigades internationales, nombre d'Ashkénazes ont cependant évoqué cet épisode de 1492, malgré les liens ténus qu'ils entretiennent avec ce Décret d'Expulsion, considéré comme l'événement le plus dramatique vécu par le peuple juif en Diaspora jusqu'à la Shoah. Cette question revient souvent dans les témoignages et on peut tenter d'approcher ce phénomène par la compréhension des liens entre volontariat juif et sentiment fantasmé et souvent reconstruit d'un retour mythique en Espagne, thème partagé également par les exilés républicains espagnols.

David GONZALO MAESO et Maria ENCARNACION VARELA MORENO, *El legado del judaísmo español*, Madrid, Editorial Trotta, 2001.

José LUIS LACAVE, Manel ARMENGOL, Francisco ONTANON, Haim BEINART, Elena ROMERO CASTELLO, et Dafna MAZIN, *Sefarad, Sefarad: la España judía*, 2a edición., Barcelona Madrid, Lunwerk, 1999.

- **Les Juifs dans l'Espagne contemporaine**

Haim AVNI, *España, Franco y los Judios*, Madrid, Editions Altalena, 1982 [1^{ère} Edition en hébreu : Tel Aviv, 1974], 265 p.

Commentaire : Il s'agit d'un ouvrage qui a longtemps fait référence sur la question de la place des Juifs en Espagne à l'époque contemporaine car il a émis les premières critiques contre le mythe d'un Franco philosémite. S'il aborde essentiellement la place des communautés juives sous le franquisme et pendant la Seconde Guerre mondiale, quelques informations intéressantes sont apportées sur les volontaires juifs.

Martine BERTHELOT, *Memorias judias (Barcelona 1914-1954), Historia oral de la Comunidad Israelita de Barcelona*, Barcelone, Fundacion Baruch Spinoza/ Riopedrias ediciones, 2001.

Julio CARO BAROJA, *Los Judios en la España moderna y contemporanea*, Madrid, Ediciones Arion, 1962.

Isidro GONZALEZ, *Los Judios y la Segunda Republica, 1931-1939*, Madrid, Alianza Editorial, 2004.

Jacobo ISRAEL GARZON, Uriel MACIAS KAPON (Coord.), *La comunidad judia de Madrid. Textos e imagenes para una historia, 1917-2001*, Madrid, CJM, 2001.

Commentaire : Cet ensemble riche de documents sur la communauté juive madrilène permettra de définir le mode de réception, dans la vie privée, des récits de volontaires juifs dans la Guerre, et leur éventuelle commémoration, rendue impossible pendant des décennies sous le franquisme, par un double anathème jeté sur ces républicains juifs. L'enjeu est bien celui de la diffusion et représentation de ces engagements au sein de la communauté judéo-espagnole. Il en va de même pour l'ouvrage de Berthelot sur la communauté juive de Barcelone, cité plus haut, et ce d'autant plus que Barcelone est le plus ancien lieu de réinstallation des Juifs en Espagne.

Pere JOAN I TOUS & Heike NOTTEBAUM (dir.), *El Olivo y la Espada, Estudios sobre el antisemitismo en España, (siglos XVI-XX)*, Max Niemeyer Verlag, Tübingen, 2003, 516 p.

Commentaire : Cet ouvrage offre une vision large de la question, et évoque l'existence d'un personnage de roman, le volontaire juif des Brigades, dans de nombreux romans sur la Guerre d'Espagne. La figure du volontaire juif serait donc en partie créée par la fiction également.

Joseph PEREZ, *Los judíos en España*, Madrid, M. Pons Historia, 2005.

Danielle ROZENBERG, *L'Espagne contemporaine et la question juive: les fils renoués de la mémoire et de l'histoire*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2006.

Commentaire : Cet ouvrage permet d'aborder un point décisif du sujet : l'articulation de la mémoire de la guerre d'Espagne avec la mémoire des communautés judéo-espagnoles et juives réfugiées en Espagne. On peut ainsi replacer l'engagement des Juifs dans les Brigades internationales en soulignant le contexte très particulier d'un pays qui s'est longtemps présenté comme une « terre sans Juifs », et qui tente des manœuvres de réconciliation avec ces communautés sépharades, et d'accueil de réfugiés. L'attitude des Juifs envers l'Espagne se comprend donc aussi en regard de cette attitude faisant de la réouverture à ce passé sépharade, malgré de nombreux échecs, un moteur idéologique d'affirmation de l'identité républicaine espagnole, mais que les monarchistes avaient initié dès le XIX^{ème} siècle. La victoire franquiste a mis un terme à cet élan mais a maintenu vis-à-vis des Juifs espagnols, héritage des années 1930, une attitude ambiguë, entre mépris et sauvetage parfois involontaire : le mythe d'un Franco philosémite est remis en cause, mais sans qu'il soit toujours possible de comprendre cette attitude des nationalistes de défense du patrimoine hispanique dans toutes ses composantes et cependant d'antijudaïsme perméable aux théories nazies antisémites. Sans qu'il soit encore possible d'établir clairement si certains Juifs des Brigades ont intégré la communauté juive espagnole balbutiante, et ont donc été porteurs d'une double mémoire de vaincus sous le franquisme, en tant que Juif et en tant que républicain, on pourra trouver ici un point d'articulation des problématiques de la mémoire des Juifs des Brigades et des Juifs sépharades.

David SALINAS, *España, los sefarditas y el tercer Reich (1939-1945): la labor de diplomáticos españoles contra el genocidio nazi*, Valladolid, Espagne, Universidad de Valladolid, 1997, 142 p.

Eva Touboul TARDIEU, *Sépharadisme et Hispanité, L'Espagne à la recherche de son passé (1920-1936)*, Paris, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, « Cahiers Alberto Benveniste », 2009, 413 p.

F) Les Communautés juives dans l'Entre-deux-guerres

ANCIENS DE LA RESISTANCE JUIVE EN FRANCE (dir.), *Organisation juive de combat: Résistance-sauvetage, France 1940-1945*, Paris, Ed. Autrement, 2002.

Daniel BLATMAN, *Notre liberté et la vôtre: le mouvement ouvrier juif Bund en Pologne, 1939-1949*, Paris, Ed. du Cerf, 2002.

Vicki CARON, *L'Asile incertain, La crise des réfugiés juifs en France, 1933-1942*, Paris, Editions Tallandier, 744 p.

Déborah COHEN, Bruno GROPPPO, et Antoine PROST, *Judéités germaniques en exil, problèmes d'appartenance dans la France des années trente*, s.n, Paris, 1996.

Philippe-E. LANDAU, *Les Juifs de France et la Grande Guerre, Un patriotisme républicain*, Paris, CNRS Editions, 1999, 293 p.

Commentaire : Cet ouvrage permet d'approcher notre sujet par analogie : l'auteur s'est en effet attaché à aborder un phénomène proche par la problématique, celle de l'engagement, souvent volontaire, lorsque ces Juifs étaient réfugiés étrangers, des Juifs pour la France républicaine et la mémoire de cet engagement. Il permet ainsi de penser des problématiques proches, tandis que certains chapitres évoquent l'attitude de ces Juifs anciens combattants dans la France des années 1930, notamment face à la montée de nouveaux conflits. On pourra ainsi constater une certaine hostilité de ces anciens combattants juifs français aux mouvements communistes et souvent à la cause républicaine espagnole, de peur de réactiver le mythe du « complot judéo-bolchévique ».

Georges LOINGER, Sabine ZEITOUN, Simone VEIL, Jean-Louis CREMIEUX-BRILHAC, André KASPI, et Serge KLARSFELD, *Les résistances juives pendant l'occupation*, Paris, Albin Michel, 2010.

Laurence LOUPIAC et Jean-Marie MAYEUR, *Le renouveau du dialogue judéo-chrétien dans l'entre-deux guerres: le rôle du Père Bonsirven*, s.n, Paris, 1998.

G) Judaïsme et Mémoire juive après la Shoah

Colloque des intellectuels juifs, *Les Soixante-Dix Nations, Données et débats*, textes présentés par Jean HALPERIN et Georges LEVITTE, Paris, Editions Denoël, 1987, 180 p.

Colloque des intellectuels juifs, *Mémoire et Histoire, Données et débats*, textes présentés par Jean HALPERIN et Georges LEVITTE, Paris, Editions Denoël, 1986, 190 p.

Lawrence DOUGLAS, *The memory of judgment: making law and history in the trials of the Holocauste*, London New Haven (Mich.), Yale University Press, 2001.

Emil FACKENHEIM, *La présence de Dieu dans l'Histoire, Affirmations juives et réflexions philosophiques après Auschwitz*, Paris, Editions Verdier, Collection « Les Dix Paroles », 166 p.

Yosef HAYIM YERUSHALMI, *Zakhor, Histoire juive et mémoire juive*, Paris, Editions Gallimard, Collection Tel, 1991 [1^{ère} édition américaine 1982], 166 p.

Commentaire : Cet ouvrage permettra d'articuler l'ensemble de la recherche en tentant d'aborder les mémoires de la Guerre d'Espagne, notamment les témoignages évoqués précédemment dans la partie « Livres de mémoire de la Guerre », en prenant en compte les spécificités de la mémoire juive en général et des modes de commémorations.

Luba JURGENSON et Alexandre PRSTOJEVIC, *Des témoins aux héritiers, l'écriture de la Shoah et la culture européenne: [contributions issues du colloque tenu à Paris les 5 et 6 juin 2009]*, Paris, Éd. Pétra, 2012.

Jack KUGELMASS et Jonathan BOYARIN, *From a ruined garden: the memorial books of Polish Jewry*, New York, Etats-Unis, Schocken Books, 1983, xv+275 p.

Paul RICOEUR, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Editions du Seuil, Collection Points, 2000, 690 p.

Commentaire : L'ensemble de la lecture de cet ouvrage apporte des clefs d'analyse décisives sur les processus de reconstruction mémorielle, d'oubli individuel et d'amnésie collective plus ou moins volontaire, ainsi que sur les politiques de mémoire. Quelques analyses de la pensée juive et de la place du témoignage après la Shoah offrent des perspectives intéressantes d'analyse et des outils épistémologiques.

Egalement consultés :

Geoffrey WIGODER, Sylvie Anne GOLDBERG, Véronique GILLET Arnaud SERANDOUR, et Gabriel Raphaël VEYRET, *Dictionnaire encyclopédique du judaïsme Esquisse de l'histoire du peuple juif Calendrier [1942-2022]*, Edition française refondue et augmentée, Paris, les Éd. du Cerf, 1993.

Charles DOBZYNSKI, *Anthologie de la poésie yiddish, Le Miroir d'un peuple*, Paris, Gallimard, Collection Poésies, 2000, 610 p.

H) La Pensée juive et la Guerre

Jean HALPERIN et Georges LEVITTE, *La Conscience juive face à la guerre: données et débats*, Paris, Presses universitaires de France, 1976.

Commentaire : Il s'agit d'un recueil d'interventions de différents spécialistes de la pensée juive sur le thème de la guerre. On pourra ainsi interroger plus largement la façon dont les structures de pensée du judaïsme ont pu s'adapter à cette guerre d'Espagne, notamment sur la notion de guerre juste, sur la question de la citoyenneté par rapport à l'identité juive dans un contexte de guerre internationale comme l'a été celle d'Espagne. Ces problématiques des rapports entre pensée juive et guerre sont en effet vives dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle et, indirectement, elles peuvent influencer la perception qu'ont eue les Juifs de la Guerre d'Espagne de leur propre engagement et du sens donné à cette guerre pour une cause républicaine.

Emmanuel LEVINAS, *Difficile liberté : essais sur le judaïsme*, Editions A. Michel, Collection « présences du judaïsme », Paris, 1976.

Danielle COHEN-LEVINAS & Shmuel TRIGANO (dir.), *Emmanuel Levinas, Philosophie et Judaïsme*, Editions In Press, Collection « Lettres promises », Paris, 2002, 389 p.

Commentaire sur Levinas : Les deux ouvrages présentés, l'un directement de Levinas et l'autre sur sa pensée et ses liens avec la pensée juive, s'inscrivent dans le sujet dans la mesure où ce philosophe s'est penché notamment sur les questions de la place de la guerre dans le judaïsme, sur ses implications politiques et éthiques et sur la révolution, dans un questionnement plus global de l'identité juive face à la guerre dans la deuxième moitié du XX^{ème} siècle. Il n'est pas impossible que certains des anciens volontaires aient été en contact avec cette pensée et aient été amenés à repenser leur engagement en Espagne. Il est en tout cas certain que des membres des communautés juives, où se perpétuait la mémoire de l'Espagne, ont été influencées par les propos de Levinas, que ce soit par des lectures ou des cours à l'Ecole d'Orsay, où il a enseigné, et aient inscrit l'engagement des Juifs dans ces problématiques, ce qui amènera à interroger le sens donné par les Juifs de « l'arrière » et par les intellectuels de l'après-guerre sur ces événements. Par ailleurs, Levinas s'est exprimé dans la revue *Esprits* et dans ses ouvrages, à plusieurs reprises, sur la montée du fascisme en Espagne, dès les années 1936 et 1939.

I) Mouvements juifs révolutionnaires et identité juive communiste

Alain BROSSAT & Sylvia KLINGBERG, *Le Yiddishland révolutionnaire*, Paris, Ed. Syllepse, Collection « Yiddishland », 2009, 291 p.

Commentaire : Cette réédition d'un ouvrage des années 1980 permet de redécouvrir une analyse de l'action révolutionnaire juive en général dans les années de l'Entre-deux-Guerres, et dont un chapitre est consacré spécifiquement au rôle des volontaires juifs en Espagne républicaine. Inscrivant cet engagement dans une vision assez systématique de lutte des Juifs yiddishophones contre les politiques antisémites et pour la solidarité prolétarienne en général, cet ouvrage devra être nuancé dans certaines analyses mais offre de nombreux

témoignages et entretiens réalisés dans les années 1980. On notera au passage que la collection « Yiddishland », récemment créée au sein des Editions syllepses et dont fait partie cet ouvrage, a pour objectif de publier des livres témoignant des luttes des Juifs d'Europe occidentale, et s'oppose ouvertement aux tenants de « l'histoire victimaire », selon les termes de la présentation de la collection. De nombreux ouvrages sur l'Espagne sont également publiés par cette maison d'édition.

Gabriele ESCHENAZI & Gabriele NISSIM, *Les Juifs et le communisme après la Shoah, une illusion trahie*, Paris, Ed. de Paris, 2000 [1995 pour la 1^{ère} édition italienne], 741 p.

Arno LUSTIGER, *Stalin and the Jews, The Red Book, The Tragedy of the Jewish Anti-Fascist Committee and the Soviet Jews*, New York, Enigma Books, 2003, 447 p.

Henri MINCZELES, *Histoire générale du Bund, un mouvement révolutionnaire juif*, Paris, Ed. Austral, 1995, 526 p.

Izio ROSENMAN (dir.), *Les Juifs et l'engagement politique*, Plurielles, numéro 8.

Henri SLOVES, *L'Etat juif de l'Union Soviétique*, Paris, Ed. Les Presses d'Aujourd'hui, 1982, 318 p.

Table des matières

Table des matières	3
INTRODUCTION.....	7
I- ENJEUX REPRESENTATIFS DE L'ENGAGEMENT DES VOLONTAIRES JUIFS EN ESPAGNE : « LE HEROS JUIF VOLONTAIRE DE LA LIBERTE »	19
A) L'éclatement de la Guerre civile dans les communautés juives et la presse : de l'émigré volontaire au héros de la guerre.....	20
1. La presse, témoin du ralliement des communautés juives.....	20
2. La presse et l'élaboration du mythe du « volontaire juif ».	22
3. La Naïe Presse et l'élaboration de réseaux d'aide et d'information entre le front et l'arrière	26
4. Le travail de Gina Medem : du devoir des femmes juives à Los Judios luchadores de la libertad	28
B) Dire la « Guerre des Juifs » en Espagne : une relecture de l'Histoire	33
1. La figure du volontaire juif en Espagne, du « révolutionnaire né » au « fils d'une terre obscure »	33
2. Un héros pour « l'arrière » ? L'amplification du thème de volontaire juif en Espagne : la question du « Musée du combattant juif » de 1937.	37
C) Une nouvelle culture juive ?	41
1. L'exposition de 1937 et le Congrès mondial de la culture juive : les artistes juifs au service de la cause communiste ?	42
2. Chanter la Guerre en Espagne : un défi identitaire	45
3. Cercles et transferts culturels.....	50
D) La métaphore religieuse : le « devoir sacré » d'aide à l'Espagne	55
1. Le rabbinat et la communauté juive américaine : l'émergence d'un « devoir sacré » pour les Juifs en Espagne	55
2. L'aide à l'Espagne : nouvelle mitsvah ?	57
3. Hasmonéens et Maccabées dans la Guerre d'Espagne.....	60
II- LES ALEAS DE LA MEMOIRE INDIVIDUELLE DANS LES MEANDRES DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE ET DE L'APRES-GUERRE	66
A) Itinéraires d'un néo-marranisme : les volontaires juifs de la Guerre d'Espagne et les Républicains espagnols exilés, dans le discours franquiste	67
1. Le discours anti-judaïque et antisémite franquiste : la création d'un ennemi total et syncrétique dans l'épreuve de l'errance républicaine.....	67
2. Le détournement de l'ennemi judéo-bolchévique sur les républicains : la Retirada comme réactivation du décret de 1492 contre l'anti-Espagne	71
B) La cristallisation mémorielle et identitaire néo-sépharade: les anciens volontaires juifs dans l'archipel des camps de la Seconde Guerre mondiale.....	74
1. La Retirada des volontaires juifs et un accueil difficile en France	74
2. La première épreuve des camps : une renaissance culturelle juive comme arme de survie	78
3. La Guerre et le renouveau d'un volontariat dénué de gloire	82

4. <i>L'Occupation et les transferts de camps : une forme de néo-sépharadisme basé sur le secret du passé espagnol</i>	84
C) L'écrit individuel et l'affirmation d'une vérité personnelle dans les débats mémoriels et politiques de l'après-guerre	91
1. <i>Une écriture apologétique de l'épisode espagnol à la lumière de la rhétorique victorieuse de l'URSS des années 1950</i>	92
2. <i>Sygmunt Stein et la dénonciation du mythe des Brigades internationales</i>	96
3. <i>Les désaccords de la mémoire : l'analyse de l'offensive de l'Extrémadure dans les mémoires de Wuzek et de Stein</i>	98
4. <i>Une mémoire stratifiée : le cas des mémoires d'Alexandre Szurek</i>	102
D) L'Espagne, la religion et les morts : patrie rêvée et culte réinventé pour des tombes absentes .	106
1. <i>Les tombes et la terre d'Espagne</i>	106
2. <i>Les réminiscences religieuses et les réflexions historiques</i>	109
3. <i>Une mystique individuelle de l'Espagne</i>	114
4. <i>La mort et le deuil des anciens volontaires juifs de l'Espagne républicaine : la figure du haz-zan Victor Tulman dans l'achèvement du processus néo-sépharade</i>	117
III- LA CREATION D'UNE MEMOIRE COLLECTIVE : ENTRE ECRITURE COLLECTIVE ET DEBATS MEMORIAUX	124
A) Ecrire la mémoire collective : l'élaboration d'une mémoire collective scripturaire entre culte des noms et livres-stèles	125
1. <i>Le choix d'une forme mémorielle spécifique, le livre, et ses enjeux sociologiques</i>	126
2. <i>Les ouvrages de David Diamant et Arno Lustiger : contextualisation</i>	127
3. <i>Structure propre de ces ouvrages</i>	128
B) La catégorisation de « Livres de mémoire de Guerre », entre « Livres de souvenirs des Brigades internationales » et Yizker Bikher	137
1. <i>Les ouvrages contemporains des événements : le travail de Gina Medem et les « Livres de souvenirs » des Brigades</i>	138
2. <i>La phase mémorielle avortée de la mémoire juive</i>	140
3. <i>Le recueil A.V.E.R Epopée d'Espagne : entre modèle scriptural et gène testimoniale</i>	141
4. <i>Les Yizker Bikher comme modèles : pratiques mémorielles communes et renouvellement des formes du témoignage juif</i>	145
5. <i>Les « Livres de mémoire de Guerre » : vers une définition propre</i>	149
C) La prise de conscience collective : entre débats identitaires et premiers lieux de mémoire en Espagne	151
1. <i>Les débats mémoriels : l'invention d'un volontariat juif, entre prise de conscience tardive et illusion rétrospective</i>	152
2. <i>L'élaboration de lieux de mémoire pour les volontaires juifs : des réunions en Israël aux monuments en Espagne, deux versants d'une identité recomposée</i>	156
CONCLUSION	161
ANNEXES	170
Schémas, tableau des sources, documents iconographiques et questionnaire	170
.....	193

SOURCES ET ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES	197
SOURCES	197
I) SOURCES D'INVESTIGATION	197
II- SOURCES IMPRIMEES	203
III- SOURCES MATERIELLES	211
ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES	212
A) La Guerre d'Espagne.....	212
B. L'Exil républicain et la résistance en France.....	215
C) Les Brigades Internationales	216
D) Artistes et intellectuels juifs face à la Guerre d'Espagne	219
E) L'Espagne, les Juifs et le Philo-sépharadisme.....	219
F) Les Communautés juives dans l'Entre-deux-guerres.....	222
G) Judaïsme et Mémoire juive après la Shoah	223
H) La Pensée juive et la Guerre.....	224
I) Mouvements juifs révolutionnaires et identité juive communiste	224
Table des matières	226